


BIBLIOTECA NAZIONALE
VITTORIO EMANUELE
67
18
1
53



J. Cole

Dialoghi

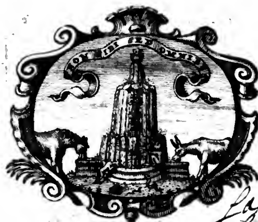
DIALOGUES DES MORTS.



DIALOGUES
DES
MORTS

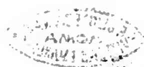
D'un tour Nouveau ;
Pour l'Instruction des Vivans,
Sur plusieurs matiéres
Importantes.

—— *Facilis descensus Averno:*
Sed revocare gradum, superasque evadere ad auras,
Hoc opus hic labor est. —— Virg. Æn. VI.



A LA HAYE,
Chez T. JOHNSON.

M. DCC. IX.







A TRES-NOBLE ET ILLUSTRE HENRY de CORT, BARON de WALEF SEIGNEUR de BORLE' &c.



Colonel d'un Régiment de Dragons au service de L. H. P. les Etats Generaux &c. &c.

MONSIEUR,

PErmettez moi de vous presenter quelques Morts qui se rencontrant dans les Enfers Poëtiques entrent en conversation. Je ne vous dirai point s'ils ont de l'esprit:

dans le vrai je n'en ſai rien. Il y a des endroits où ils me ſemblent entendre & parler aſſez raiſon: mais je ne trouve pas qu'ils ſe ſoutiennent ; & il me paroit qu'ils tombent & qu'ils languiſſent ſouvent. Je croi, qu'on doit s'en prendre au climat. C'eſt un air froid & peſant que l'air de la mort ; il n'inſpire rien moins que la vivacité, que le feu d'imagination. Enfin, Monſieur, je ſoumets ces Dialogues à votre goût ; & vous en ferez, s'il vous plaît, l'Ariſtarque.

Je ſuis en cela bien content de mon choix. Je ne ſache pas même de Juge plus competent. Je connois votre belle & Noble Muſe ; j'ai eu plus d'une fois le plaiſir de vous entendre raiſonner ſur les productions de plume ; & je me ſuis confirmé de plus en plus que vous aviez une rare juſteſſe de diſcernement. Nos Morts badinent, & pour peu qu'ils le faſſent avec de-

licateſſe,

licateſſe, ce ſera, je m'aſſure, par où vous leur ſerez plus favorable; car, graces à un beau naturel, vous emploiez fort bien la fine ironie; & chez vous, Monſieur, l'elevation & l'enjoûment vont du même pas.

Je devrois rendre juſtice ici à votre merite de guerre. Vos Officiers & vos Soldats ne me dediroient en rien de tout ce que je pourrois dire de votre habileté dans le commandement, de votre valeur dans l'execution: Les Generaux même ne vous refuſeroient pas là-deſſus d'illuſtres témoignages. Mais j'attendrai, Monſieur, que vous occupiez un Poſte plus digne de vous; un de ces Poſtes auxquels la Faveur & la Fortune ont tant de part, & qui trop ſouvent ne font que montrer la bizarrerie de l'etoile.

Ce que je voudrois faire connoître à toute la Terre, c'eſt une qualité qui n'eſt pas commune dans

le Monde. Vous vous donnez efficacement à vos Amis, & vous n'êtes pas moins à eux qu'à vous même. J'en ai fait une heureuse expérience ; & c'est le principal motif qui m'engage à me declarer publiquement avec une vraie estime,

MONSIEUR,

Votre très humble & très obeissant Serviteur.



PREFACE.

CE ſeroit quelque choſe de bien ſouhaitable qu'un commerce ouvert entre les Vivans & les Morts. Le negoce n'en tireroit aucun profit : Qui voudroit trafiquer dans l'Empire de la Mort ? Et puis on y perdroit ſa peine & ſes frais : cet Empire eſt tout-à-fait ſterile ; c'eſt une terre en ombre qui ne produit rien. Sur tout il n'y a en ce Païs-là ni metal, ni matiere precieuſe. D'ailleurs la Nation morte ſeroit une pauvre Nation pour le commerce ; cette Nation indolente n'entend abſolument rien à la vente, à l'achat, à l'échange, au debit. Que penſez vous qu'elle ait pour Capital, ou pour Mouvant? n'avoir beſoin de rien & de ſe paſſer de tout. Ainſi une Compagnie de Morts, dans le ſens qu'on dit une Compagnie des Indes, ſe pourvoiroit fort inutilement de magaſins, tant pour l'envoi que pour le retour. Mais ſi un Commerce avec les Ombres ne nous ſeroit nullement profitable du côté de la fortune, il pourroit l'être beaucoup par raport à la morale ; & ſi

les Morts n'ont rien chez eux qui puisse contribuër à nos plaisirs sensibles, ils ont en recompense une certaine Philosophie qui nous rendroit extremément heureux s'ils pouvoient nous la communiquer.

Depuis que le Monde est Monde il se trouve toujours parmi les hommes un petit nombre de Pedagogues éclairez, ou soi disant tels, qui moralisent, qui philosophent, qui reprochent, qui exhortent; enfin qui donnent des leçons aussi vives & aussi touchantes que bien preparées. Quelques-uns de ces Maitres poussent la Pedagogie jusques à l'exemple, mais ils sont très rares; & des Moralistes dont l'action ne dément point le Dogme, aux Censeurs chez qui le Dire & le Faire sont toujours en oposition formelle, la disproportion est enorme. Avec tous ces vrais ou prétendus Medecins du Cœur, les hommes vont toujours à peu près le même train. Les idées & les maniéres changent avec les Siécles, & sont dans un tems plus ou moins bonnes, plus ou moins mauvaises que dans un autre tems: mais le fond de l'homme ne change point; & par le motif de se contenter, motif general, uniforme, constant dans notre Espéce, cette Espéce a toûjours les mêmes disparates & les mêmes travers.

Il n'y a que les Morts qui soient capables de nous mettre sur le bon pied si nous voulions

les

les écouter & reflechir attentivement sur les veritez pratiques qu'ils nous debitent. Comme les Morts sont delivrez du pouvoir des sens & de la tyrannie des passions, ils jugent sainement des choses, & tous leurs sentimens sont conformes à la droite raison & à l'equité. Ce sont donc des Maitres éclairez de la vraie lumiere naturelle, & gueris parfaitement des mauvaises impressions de l'amour propre: pas une préoccupation dans l'esprit, pas un mouvement irrrgulier dans le cœur. O bien heureuses Ombres, que ne vous est-il permis de remonter telles que vous êtes sur notre Terre! Effectivement si les Vivans étoient instruits & gouvernez par les Morts, ce seroit pour notre Monde une metamorphose bien avantageuse; il y auroit autant de bon sens qu'il y a d'illusion, autant de probité qu'il y a de mauvaise foi, autant de tranquilité qu'il y a de troubles: & au lieu que notre Monde n'est qu'un vaste theatre de folie & de malice, dont l'une divertit & l'autre attriste un petit nombre de Spectateurs, ce seroient de vrais hommes tous assemblez, tous bien unis dans une même Societé, sous le doux Empire de la RAISON.

Il n'y a guere d'aparence qu'un tel bonheur arrive au Genre-Humain; & quand même les Morts auroient la liberté de percer ce cahos épais qui les separe d'avec nous, ce qui, à dire le vrai, n'est pas fort vraisemblable, je

doute que les Ombres voulussent quiter leur profond repos pour venir se charger de la conduite des Mortels ; tant les hommes sont indisciplinables, tant ils sont roides & indociles sur l'emploi du bon sens.

Dans l'impossible où nous sommes de vivre avec les Morts, il ne nous reste qu'un parti à prendre, c'est de les aller voir quelquefois en esprit, car notre esprit a le privilége admirable d'aller, sans sortir de son chez soi materiel & organisé, dans tous les lieux réels, & même souvent dans des Païs imaginaires. Il est fort commode ce voiage Ideal *chez les Ombres : il n'en coute rien ; on ne s'y fatigue point du tout, & on en raporte des veritez egalement agreables & utiles. Personne ne doutera de leur utilité, & quiconque ne la decouvriroit pas d'abord, seroit d'une penetration fort courte. Vous allez en juger. Souffrez que je vous repéte en propres termes ce que mon esprit a oüi dans les Enfers.*

Se peut-il, disoit une Ombre qui moralisoit ; (car vous saurez s'il vous plait, que l'occupation favorite & dominante des Ombres c'est de moraliser.) Se peut-il que les hommes se connoissent si peu avant de descendre ici ? Tout Mortel ne vient au Monde qu'après l'écoulement d'une durée infinie, & dans un moment de l'éternité, le voila qui occupe un point dans l'espace immense & incomprehensible.

sible. Ce Mortel nommé Homme, n'est à sa sortie du neant qu'une espéce d'atome, sans connoissance, sans aucun usage de soi-même, plus inactif dans sa naissance & dans ses premiers jours, que les animaux brutes; & n'étant alors distingué des Bêtes que par la figure. Ce petit volume d'étenduë ou de matiére passe plusieurs années à se developer; encore est-ce beaucoup qu'il puisse parvenir à son crû; combien se detruisent & disparoissent en chemin; Que fait ordinairement l'Homme pendant cette premiere course dans sa carriere? Il amasse de quoi se rendre malheureux toute sa vie: il se remplit l'esprit de prejugez qui tournent chez lui en nature, & par la force des quels il dirige presque tous ses mouvemens, à éviter des maux chimeriques ou à se procurer des biens trompeurs. L'Homme continue-t-il sa route? quelle bizarre & pitoiable condition! Il porte dans son Corps une source de peril pour le mal physique, pour des langueurs accablantes, pour des douleurs vives, apres, aigues; & son esprit est une autre source de danger pour le mal mal moral, où à l'occasion des Loix, il tombe si souvent, par ce contraste surprenant qui est chez lui de conoître son devoir & de le haïr; de l'aimer même, ce devoir, & de n'avoir pas la force de le suivre. Il faut donc que le Vivant soit toûjours sur ses gardes contre soi-même: mais n'a-t'il pas

aussi à se defier de tout ce qui l'environne ; & sans entrer dans le detail des Etres qui peuvent avancer la fin de ses jours, l'Homme doit se precautionner contre l'Homme ; il n'a pas de plus grand ennemi ; & ce seul endroit suffiroit pour avancer que l'Homme sur la Terre n'est jamais sur de sa conservation. Enfin notre Mortel toûjours navigeant entre des écueils, toûjours marchant d'un pas rapide entre des precipices, arrive plus ou moins tard : (mais que l'intervalle entre ce plus & ce moins est peu de chose !) arrive dis-je, souvent traîné par la misere au terme de son passage ; & dès que son soufle s'éteint, dès qu'il a rendu le dernier soupir, le rouage de sa machine commence à se démonter, & il est à l'égard des Mortels comme s'il n'avoit jamais été des leurs. De Mortel il devient Mort ; & cet état de Mort, auquel il reculoit de toutes ses efforts, qui lui causoit la plus grande des horreurs, & dont ils se seroit racheté très volontiers de tout son avoir, c'est cet état de mort qui le delivre de toutes ses peines là-haut, & qui le fixe à n'y jamais rien souffrir.

Telle étoit la legere description que l'Ombre faisoit du Vivant. Cette peinture aiant paru à mon esprit tout-à fait ressemblante, il l'emporta comme un fruit très precieux de son voiage : je jette souvent les yeux dessus ; & plus je la regarde plus je sens qu'elle m'est d'un grand

secours

secours pour me détacher de la vie, & pour me familiariser avec la pensée de la mort. Mais si cette description me procure le solide avantage de ne pas craindre la mort, en quoi je fais consister uniquement la vraie liberté de l'esprit, elle me fournit aussi matiére à des reflexions agreables & amusantes; les voici.

L'Homme n'occupe qu'un point dans la vaste étenduë de cet Univers, & il croit pourtant que toute la Nature n'a été faite que pour son usage. Quelle présomption! N'est-ce pas encore plus que si la Fourmi qui s'agite, (plaçons la dans la plus grande forêt de la Terre) s'imaginoit que tous les arbres sont pour elle, & qu'il n'y a pas une seule feuille qui ne soit destinée à son bonheur.

L'Homme n'est sur la Terre que pour un moment; en comparaison de ce qu'il n'y a point été, & de ce qu'il n'y sera plus: il ne l'ignore pas; & le ravage que la Mort fait tous les jours à ses yeux sur ses semblables, sans distinction de sexe d'âge de rang, & de mérite, ne lui permet pas de revoquer en doute la briéveté de sa vie. Cependant à le voir agir qui ne le croiroit persuadé qu'il vivra toûjours, ou du moins qu'il vivra plusieurs Siécles? Pourquoi des édifices si solides & si spacieux? C'est pour ma Posterité, répond le Bâtisseur. Illusion! Dites que c'est pour vous; dites que si vous n'aviez pas l'esperance secrete d'une

d'une très longue durée, vous vous precautionneriez moins contre la voracité du tems, vous vous soucieriez moins de vous loger au large & magnifiquement. L'Homme n'emporte absolument rien que son Ombre dans l'Empire des Morts; & neanmoins il amasse, il thesaurise avec autant d'ardeur, avec autant d'avidité que s'il devoit transporter chez eux toutes ses richesses & tout son bien. Souvent par la seule passion d'avoir & de posseder, il se prive, je ne dis pas des plaisirs permis, des douceurs innocentes de la vie, ce seroit peu de chose, mais il se prive de son necessaire, il languit de dizéte au milieu de l'opulence; & quelque fois même il pousse l'extravagance, jusqu'à preferer la mort au chagrin d'emploier son cher Metal à sa propre conservation.

Il y a chez les Morts une egalité parfaite. Superiorité & inferiorité, primauté & subordination; commandement & obeïssance, noblesse & roture, grandeur, mediocrité, petitesse, tous ces termes relatifs, & qui font une si grande bigarure dans la Societé, sur tout lors qu'elle se dérange, tous ces termes, dis-je, sont barbares, barbarissimes *dans la langue morte; & ils n'y ont pas plus de signification que ces mots combinez de sain & de malade, de riche & de pauvre, d'aimé & de haï, d'estimé & de meprisé &c. D'ou vient donc que l'Homme qui ne naît,*

re-

remarquez bien cette incontestable verité, je vous en prie; qui ne naît & qui ne vit que pour mourir, s'infatue si fort de distinction dans le peu de chemin qu'il a à faire du neant aux Enfers? Quelle agitation pour se tirer de la foule, & pour atraper un rang! Se voit on au dessus des autres.? Avec quel soin, avec quelle exactitude, avec quelle fermeté ne soutient-on pas les prerogatives de son élevation? Moins de quartier sur ce Chapitre-là, qui n'est pourtant que d'opinion, que sur quantité d'autres plus réels & plus importans. Un terme omis ou mal emploié, une civilité negligée, une posture un peu libre, le moindre indice qu'on voudroit aller de pair & d'egal avec plus grand que soi, matière à dispute, à querelle, à procès: & ce que je ne me lasse point d'admirer; il ne faut qu'une legére formalité de Ceremonie pour exciter de terribles mouvemens entre les Societez, & pour causer de copieuses effusions de sang. Mortel tout rempli des flateuses idées de votre naissance, de vôtre fortune, de vos emplois, de vos charges, de vos dignitez; hé pour l'amour de vous-même daignez vous humaniser! Jettez les yeux sur cette egalité parfaite qui regne chez les Morts; & si ce regard ne vous guérit point de votre entêtement, de votre enflure, de votre ridicule orgueuil, demeurez malade d'esprit, il n'y a point de remède à vo-

tre

tre mal. L'Homme veut se peindre dans l'esprit des autres, & que ne fait-il point pour tracer son portrait en grand & en beau dans leur imagination? Ceux qui ne marchent pas de bonne foi vers ce but là, s'étudient à paroître tout autres qu'ils ne sont; & toûjours attentifs à affecter un dehors austere, & consequemment penible; toûjours dans la contrainte & dans une espéce de servitude; ils achétent au prix de leur liberté, le plaisir scelerat de tromper les hommes & de derober leur estime. Ceux qui y vont avec plus de droiture, & qui effectivement n'aspirent qu'à une gloire legitime, quelle agitation, quels efforts, quels sacrifices! Repos, plaisir, bien santé, la vie même, oui la vie, on prodigue tout cela pour aquerir ce phantôme éclatant, qu'on apelle immortalité de nom. Qu'est-ce que c'est au fond que cette Renommée après laquelle on court avec tant de passion? Dans la vie presque rien, dans la mort rien du tout. Le Public aplaudit à votre heroïsme, a votre genie, à votre savoir, & c'est en quoi consiste toute la realité de cette gloire, de cette reputation que vous aimez eperdûment; ce qui est bien peu de chose, ce qui en soi est beaucoup moins solide que l'odeur d'un parfum. Mais mettez, j'y consens, mettez votre Souverain bien à faire penser & parler avantageusement de vous: ce bien vous suivra-t-il dans le

tombeau? & dès que vous aurez quité les Vivans, serez-vous moins mort à cette vie glorieuse, qui par l'histoire ou par vos ouvrages vous perpetuera dans le cours des Siécles, y serez vous moins mort qu'à la vie naturelle?

Aprés ces considerations generales sur l'utilité qu'il y auroit pour nous de commercer avec les Morts, il est tems que je rende raison des Ombres, dont je publie ici les conversations. Elles ne valent pas celles qu'un des premiers hommes du tems fit parler, il y a je ne sai combien d'années: je le dis comme je le pense, & les Conoisseurs verront bien-tôt que je ne me trompe point; elles ne les valent pas, dis-je, il s'en faut tout.

Les Morts de ce bel Esprit étoient les plus agréables du Monde, ils avoient tout ce qu'il faut pour plaire; ne disant rien que d'enjoué, que de fin, que de curieux, soutenant bien le rôle qu'ils ont joüé pendant leur vie sur le Théâtre des Mortels; & d'ailleurs leurs conversations étant fort courtes, elles ne faisoient qu'entretenir le goût ou plutôt l'avidité du Lecteur. Aussi cet Ouvrage fit-il grand bruit, & son très illustre Auteur eut le plaisir de voir à ses spirituels Morts plus de reputation qu'il n'eut peut-être osé leur promettre.

Je suis bien éloigné de proposer mes Ombres sur ce pié là: sans fausse modestie, je me conois & je sai qu'en travaillant sur cet ex-

excellent Original, je n'aurois fait que montrer par une mauvaise Copie qu'il est inimitable, ou que du moins il faudroit avoir le merite de ce Maître si fameux, pour pouvoir retracer fidelement un de ses tableaux.

J'ai donc bâti sur un plan moins élévé, moins regulier, moins exact, mais plus conforme à ma portée. Comme, à ce qu'il me semble, l'idée la plus naturelle qu'on puisse se faire des Morts est qu'ils jugent de tout sans préoccupation, sans passion, sans interêt; il s'ensuit qu'on devroit se les representer comme des gens parfaitement d'accord sur le vrai & sur l'equitable. Les Morts dans le sens que je les prens, je veux dire par une oposition entiére aux Mortels, n'ont pas plus de lumiere les uns que les autres, & leur insensibilité est tout-à-fait egale: ainsi par quel endroit pourroient-ils differer de sentiment? Les Morts aiant un même point de vuë, aprouvent & desaprouvent, louënt & blament, prisent & meprisent avec une parfaite uniformité. Il est donc absurde, à parler à la rigueur de faire disputer les Morts sur le Droit: L'affirmative & la negative ne se combatent jamais chez eux, & ils conviennent tous du oui ou du non. Mais parce que l'oposition de thézes est le point le plus necessaire à la fecondité & à la vivacité des conversations, on est obligé de faire raisonner les Morts à notre maniére, & de

de les mettre aux prises, comme les mortels y sont toute leur vie, sur le Pour & le Contre. Mes Ombres disputent donc à peu prés comme les Vivans : mais elles disputent avec une methode qui sied bien à leur condition de Morts, & laquelle feroit beaucoup d'honneur & de profit aux Mortels s'ils vouloient s'en servir. Un tel bonheur n'arrivera jamais. Les Interlocuteurs de ces nouveaux Dialogues défendent la plûpart leurs opinions sans emportement, sans entêtement, sans la moindre impression du zéle de parti, (zéle dont l'amertume & l'impetuosité produisent des effets si funestes) & aprés avoir allegué tout ce qu'ils ont pû de meilleur pour leur sentiment, ils aquiescent de bonne foi à ce qui leur paroit le plus vraisemblable & le plus juste. J'avoue que cette sincerité fait sortir quelquefois nos Morts de leur caractére distinctif. On trouvera par exemple que l'Avocat de la Monarchie & le Defenseur de la Liberté se deroidissent en certains endroits, & ne s'y tiennent pas assez fermes sur leurs principes contradictoires. On trouvera des Scelerats rendre justice à la probité & à la vertu. Mais dans ces sortes d'écarts, on devra se souvenir que nos Dialogistes *plaident en Morts, & qu'ils oublient pour un moment ce qu'ils ont été, afin de s'exprimer suivant ce qu'ils sont.*

Si nos Morts decouvrent franchement leurs pen-

pensées, ils ne sont pas moins ingénus ni moins naturels à raporter leur propre histoire. Ils ne dissimulent rien de ce qu'ils ont fait de mauvais; & jusques aux vices les plus honteux, jusques aux crimes les plus énormes, ils les content fort naïvement. Ce n'est pas qu'ils fassent gloire d'avoir vécu dans la Scelerateſſe ou dans le desordre. Tous les morts, tant mechans aient-ils été dans nôtre monde, sont devenus gens de bien: ils n'ont nul penchant condamnable; & ils sont dans une heureuse necessité de ne pouvoir faire de mal: c'est leur meilleur endroit. Mais nos Ombres debitent librement les travers & les irregularitez de leurs mœurs, pourquoi? C'est qu'elles n'ont chez Pluton ni estime à surprendre, ni reputation à menager, ni fortune à faire ou à conserver; c'est qu'elles sont incapables de deguisement, & que pesant tout à la balance de de l'equité, elles ne demandent aucune indulgence, elles ne veulent point de grace sur leurs dereglemens passez. Les Vivans ne feroient pas mal d'entrer dans une si bonne disposition; un peu de cette franchise morte leur feroit grand bien. Nous sommes d'étranges gens sur nos fautes nous autres Mortels. Nous nous les pardonnons d'abord & nous voudrions qu'on nous les pardonnât de même. Au lieu de les confesser naturellement & d'écouter volontiers par un motif

d'equité

d'equité les censures & les reproches qu'elles meritent, nous ne pouvons pas même souffrir qu'on nous en raille, & nous prenons pour autant de marques de mauvaise volonté les voies les plus honnêtes & les plus douces dont nos amis peuvent se servir pour nous corriger. Encore un coup donc nous serions des Vivans bien louables si nous pouvions imiter les Morts sur ce grand article. Mais cela n'est pas à esperer. Les Morts ne s'aiment que par raport à la verité & à la justice; & nous ne nous aimons que par raport à nous: les Morts n'aiant plus d'amour propre, ils ne sauroient s'aveugler ni se flater sur rien; & l'amour propre étant le maitre ressort de notre machine, étant le premier mobile de notre Sphere, il ne se peut que nous ne nous aveuglions & que nous ne nous flations sur tout. Enfin les Morts portent la Besace sur le coû les deux poches en devant, ce qui fait qu'ils voient les defauts auxquels ils ont été sujets sur la Terre, qu'ils les voient, dis-je, aussi clairement que les defauts de ceux qu'ils y ont connus; mais nous autres mortels nous portons suivant la destination de Jupiter dans l'Apologue, nous portons la Besace sur l'epaule, si bien que n'aiant sous les yeux que la poche qui contient les diformitez d'autrui, il nous est impossible de regarder nos mauvais endroits: il faudroit pour cela que

nous

nous tournassions la Besace ; & c'est ce que l'amour propre empêche toûjours.

Je vous avertis d'avance que mes Ombres causent bien longtems : Elles ne sont point du tout pressées : des Amans, des Plaideurs, des Nouvellistes ne pourroient pas pousser la rencontre plus loin. Mais vous seriez bien rigide si vous ne leur pardonniez pas cette prolixité. Ces pauvres Morts ont tant de loisir de reste. Je ne dis pas qu'ils s'ennuient dans leurs sombres demeures : je croi au contraire qu'ils ne s'y aperçoivent nullement de la durée. Il peut bien être neanmoins que degoutez quelquefois de cette grande uniformité qui doit être dans la vie morte, ils se fassent une espéce de divertissement de parler de notre Monde, de rapeller la figure qu'ils y ont faite en passant, de philosopher sur la bizarrerie des Vivans ; & en ce cas-là vous jugez bien qu'ils n'ont pas tout le tort de ne pas quitter si-tôt la matiére. D'ailleurs les Morts, voiez vous, ont à tenir dans leurs allures une certaine gravité qui ne leur permet pas de converser presque en courant, comme ils font chez le celébre Auteur qui leur a donné tant d'esprit & tant d'agrémens. Il me semble, je ne pourrois pas bien en dire la raison, mais il me semble que deux Ombres

bres

bres n'ont point du tout bonne grace à se joindre pour se dire peu de chose ; & qu'elles feroint mieux de passer leur chemin. Qu'est-ce qui les empêche après tout d'aprofondir le sujet qu'elles entament ? Les Morts ne sont rien moins qu'occupez ; & on ne lira point dans les histoires de l'autre Monde que jamais une Ombre ait dit en rencontrant une autre Ombre, laissez moi aller, car j'ai une affaire qui ne peut se remettre. Enfin si les Morts se laissant trop emporter à leur matiére, passent les bornes d'une conversation fortuite, ils en sont encore fort excusables par une raison ; c'est qu'il n'y a chez eux ni Soleil, ni Horloge, ni aucune mesure de tems. Vous me direz. Quand les Morts ne parlent que pour eux, il leur est très permis de s'abandonner à leur génie diffus, & de prolonger l'entretien tout autant qu'il leur plaira : mais quand les Morts parlent pour les Mortels, ils doivent s'accommoder à notre gout, qui est de bailler & de s'endormir sur les longs raisonnemens. Hé bien ! si mes Ombres vous endorment, leur Dialogues seront au moins bons à quelque chose. De plus ils sont parsemez de faits assez reveillans. A tout rompre, si le somnifére est nuisible à vôtre santé, vous avez un moien sur pour n'être pas incommodé du mien :

des

dès que vous vous apercevez de sa vertu soporative, laissez-le. Il n'en sera pas moins vrai que le but principal de ce petit Ouvrage aiant été d'entremêler des traits d'histoire ou de fable avec des reflexions, il n'étoit guére possible d'être plus court.

Au reste il est visible que dans tout ce que je fais dire à mes Morts on ne peut raisonnablement tirer la moindre conséquence contre la vraie Religion. Ces Enfers où je place mes Interlocuteurs, sont ce même lieu chimerique que la Superstition Païenne croioit de bonne foi sur les fictions, sur les réveries des anciens Poëtes, & les Ombres que j'introduis, sont des Etres imaginaires qui n'ont nul raport avec les Ames heureuses ou malheureuses dans l'Eternité que la Sainte Ecriture nous a revelée. Les Bigots & les Visionnaires, gens fort ombrageux, pourroient se scandaliser de ce que je ne mets ni recompenses, ni peines chez Pluton; produisant même des Scelerats qui semblent y jouir d'une grande tranquilité: mais outre que les Champs Elisées & les Tartares n'étoient que des imaginations, à la verité très utiles dans la Politique, mais dont les Eclairez se moquoient, je n'aurais pû bâtir sur ce systême, sans sortir du mien, qui consiste tout entier à oposer les Morts aux Vivans.

DIALO-



DIALOGUE I.

ALCINOÉ, EGIALÉE.



ALCINOÉ.

QUel plaisir d'être Morte ! On ne connoit point ici l'Amour.

EGIALÉE.

Je ne suis nullement de votre avis : j'aimerois mieux être encore vivante, au risque de redevenir amoureuse.

ALCINOÉ.

Parlez-vous serieusement ?

EGIALÉE.

Hé ! Comment donc ? Vous savez aussi bien que moi qu'on est fort grave

ici bas ; les ombres ne s'avisent point de badiner.

ALCINOÉ.

Pardon : j'oubliois que j'étois morte ; je m'imaginois parler à une vivante ; ne vous étonnez pas si je me defiois de votre sincerité. Il est donc vrai que vous regretez l'Amour ?

EGIALÉE.

Je n'en souhaiterois pas tout à fait autant que j'en avois là haut : il y avoit de l'excés. Mais franchement une petite doze de tendresse m'accommoderoit. Qu'on est froid & insensible chez Pluton. Notre glace ne se rompt, ni ne se fond jamais.

ALCINOÉ.

Si notre indifference nous ôte des douceurs, elle nous procure en échange une tranquillité d'esprit qui vaut beaucoup mieux.

EGIALÉE.

C'est justement dont je ne conviens point. Le repos dont vous me parlez est l'opposé du plaisir : il me plonge dans une indolence ennuieuse : rien qui me pique, rien qui me reveille, & rien aussi qui me fasse plus souvenir que je suis Morte.

ALCINOÉ.

Pourquoi donc arrive-t-il ſi ſouvent qu'un Amant au fort de ſa paſſion la deteſte, & fait des efforts pour le recouvrement de ſa liberté?

EGIALÉE.

Pourquoi l'Homme eſt-il un tiſſu de contraſtes? Il veut le moins ce qu'il veut le plus; il peſte, il jure contre ce qu'il aime avec fureur.

ALCINOÉ.

Donc nôtre glace eſt preferable à cette violente agitation?

EGIALÉE.

Il ne s'enſuit pas Les richeſſes cauſent par occaſion des inquietudes & des maladies dont on eſt exempt dans la pauvreté. Les poſtes éclatans aſſerviſſent; ils ſont, par l'aſſiduité, par la complaiſance, par la ſoumiſſion qu'ils exigent, ils ſont l'objet du divertiſſement des Spectateurs ſenſez: voudriez-vous conclure de là en faveur de la diſette & de l'obſcurité?

ALCINOÉ.

Ma conſéquence ſeroit très-bonne en ce Monde-ci où la Fortune ne peut entrer: elle ne ſeroit point mauvaiſe ſous le Soleil chez tous ceux qui ſuivent les lumiéres de la droite raiſon: Mais le reſte des Mortels

la trouveroit impertinente. Les inconveniens, les endroits nuisibles, les suites dangereuses de l'opulence & du rang, n'éfrayent point le commun des hommes : Les beaux accompagnemens de la mediocrité ne les tentent point. Plutôt se sacrifier à la Fortune que de jouïr de soi sans elle, c'est la maxime dominante du genre humain.

EGIALE'E.

J'en dis de même de l'Amour : plûtôt souffrir la tyrannie de ce Dieu que de se posseder paisiblement hors de son Empire. Tenons nous en à notre idée. L'Amour, quelque cruauté qu'on lui attribuë, est un bien meilleur Maitre que l'Avarice, & que l'Ambition. L'Avare jouït tout le moins qu'il lui est possible, & ne jouït jamais sans repugnance & sans chagrin. L'Ambitieux ne jouït pas plus de ce qu'il aime, quoi que dans un sens different. Ce degré d'honneur qu'il vient d'obtenir, après une longue & fatigante poursuite, le contente-t-il ? Mais l'Amour méne droit à la jouïssance, & il fait gouter une joye inexprimable dans la possession.

ALCINOE'.

Joye que l'on cherche avec autant d'empressement

preſſement qu'elle en merite peu : joye que preſque toûjours on achéte plus qu'elle ne vaut : joye qui s'envole auſſi vîte qu'elle vient lentement.

EGIALE'E.

L'Amour n'eſt pas neceſſairement volage : lorſqu'il aſſortit deux cœurs bien tournez, il ſe fixe ; la poſſeſſion n'éteint point ſes flammes, & le tems ne fait que ſerrer ſes nœuds. Il n'eſt pas non plus ordinaire que l'Amour exerce tant de rigueur ſur ſes ſujets : on voit en plus grand nombre ces unions innocentes & heureuſes qui ſe forment ſans obſtacles, qui ſe conſomment ſans traverſe, & dont le cours eſt tranquille juſques à la fin. Mais ſuppoſons l'Amour le plus difficile & le plus épineux : penſez-vous que...

ALCINOE'.

Je penſe que c'eſt un grand & barbare Perturbateur du repos perſonnel ; & puiſſe le noir Pluton ne s'aviſer jamais d'admettre un tel Boutefeu dans ſes Etats !

EGIALE'E.

La ſaillie eſt rare ! Il n'y a parmi nous ni matiere, ni organes, ni paſſions : par où s'y prendroit l'Amour pour faire le mauvais : Je reviens aux vivans. L'Amour n'a

que des épines apparentes ; ce sont d'agréables roses que ses duretez.

ALCINOE'.

L'odeur en est extrémement forte, & elle cause d'étranges effets. Je crains que nous ne nous entendions point : de quelles duretez parlez vous ?

EGIALE'E.

De tous les contre-tems, de toutes les avantures fâcheuses qu'il faut essuyer dans le Commerce amoureux. On ne se voit, on ne se parle, on ne s'écrit que par ressorts & que par machine : Tout est perdu si l'on est découvert : Les soupçons, la jalousie, le depit, la depense, la peine, que sai-je ? tant d'autres orages qui surviennent sur cet Ocean.

ALCINOE'.

Et vous nommez cela des roses ?

EGIALE'E.

Sans doute. Toutes ces agitations étant le signe naturel d'un cœur vraiment épris, elles doivent causer du plaisir à proportion qu'elles sont fortes. Y a-t-il rien de plus doux que de suivre son penchant, que de s'abandonner à son inclination ? Or, plus on se roidit en Amour contre les difficultez, plus l'Amour transporte, & consequemment plus il remplit l'ame d'une secréte

créte volupté. Ceux qui ſe rebutent par les obſtacles, ou qui bornent l'Amour par la raiſon, ne ſont nullement ce qu'ils s'imaginent, & ce qu'ils ſe diſent : Leur paſſion eſt languiſſante ; elle n'a point cet aimable ſel qui fait toute la vivacité du ſentiment ; ils uſurpent le titre d'Amant ; ce ne ſont tout au plus que des étrangers dans l'Empire de l'Amour.

ALCINOÉ.

Ce que vous me dites là eſt plus ſubtil & plus éblouïſſant qu'il n'eſt ſolide. N'en va-t-il pas de même des autres paſſions ?

EGIALÉ'E.

C'eſt ce qui vous trompe. Les autres paſſions ſe ſoumettent à la peine ; mais elles la ſupportent impatiemment. Un Avare s'attriſte des lenteurs de la Fortune ; il ſouhaiteroit que toutes les richeſſes de l'Inde volaſſent tout d'un coup dans ſes coffres ; il voudroit qu'en quelques mois ſa maiſon devint un Perou. L'Ambitieux ſe déſole de ne point réuſſir à faire ſon chemin ; il ſe laſſe dans ſa Cariere ſcabreuſe ; prêt à tous momens de la quiter, ſans en rien faire : enfin il paye d'avance par une amertume continuelle l'aquiſition de la grandeur. Mais l'Amour ſe plait dans ſes peines ; il ſeroit faché qu'on les lui épargnât ; c'eſt

ſon Caractere ſpecifique, ſon privilége diſtinctif.

ALCINOE'.

A votre compte, il ſuffiroit d'aimer, pour être heureux en genre d'Amour.

EGIALE'E.

Dites au compte des bons Conoiſſeurs, & de experts. Chez eux la concluſion eſt peu de choſe & vient toûjours trop tôt : ils negligent une Conquéte facile ; ils dedaignent une faveur offerte, & ils ſe dégoutent par la frequentation. En quoi conſiſte donc leur bonheur ? Triſteſſe, abatement, rêverie, inquietudes, langueurs; il conſiſte, en un mot, dans ce qu'ils appellent eux-mêmes, un rigoureux & inconcevable tourment.

ALCINOE'.

Si bien que la felicité amoureuſe git dans l'apreté des moyens, & non dans les delices de la fin ?

EGIALE'E.

Vous y êtes. Pour conſerver toûjours & dans toute ſa force le gout de cette paſſion, il ne faudroit jamais poſſeder tout à fait l'objet aimé, encore moins le poſſeder ſûrement & tranquilement.

ALCINOE'.

Je veux qu'un petit nombre d'hommes, qui

qui connoiſſent le prix de la tendreſſe heroïque, ſoient de votre ſentiment, je ne croi pas que notre Sexe bâtiſſe jamais ſur un tel plan.

EGIALÉE.

Tant que notre Sexe aura la defenſive pour partage, il s'en tiendra à ſa methode ordinaire : c'eſt à lui de ſuſciter la peine, d'entretenir la ſouffrance, & ſur tout de prendre bien garde à ne pas faire finir le martyre trop tôt. Mais c'eſt en cela même que mon Principe ſe fortifie & s'établit mieux. Une Maîtreſſe dont le cœur eſt aux abois redouble ſes efforts pour ne point ſuccomber : elle rapelle à ſon Eſprit, les motifs les plus efficaces & les plus puiſſans, la crainte des Dieux, les loix ſevéres de l'honneur, l'inconſtance & la legereté des hommes, la perte de ſon repos & de ſa liberté : Voila déja de rudes aſſauts livrez par l'Amour. Mais, remarquez le, ces aſſauts ne ſont rien qu'un je ne ſai quel poids qui entraine, non à la verité ſans reſiſtance, mais néanmoins avec un extrême plaiſir. C'en eſt fait, l'Amour a triomphé : mais la prudence & la pudeur ne permettent point qu'on ſe declare : On s'obſerve donc plus qu'auparavant ; on s'arme d'un air perſecuteur, on emprun-

te le dehors & les maniéres d'une vertu invincible : quelle penible contrainte ! Mais aussi....

ALCINOÉ.

Mais aussi quel plaisir d'aimer jusque là ? & comme cette Amante se croit obligée de faire souffrir ce qu'elle a de plus cher au Monde, cette pensée qui double son amour & sa peine, la rend encore plus heureuse que son Amant. L'ai-je deviné ? Brisons je vous prie, sur ce Galimatias d'Amour souffrant : votre Theorie m'a fait bâiller ; un peu plus de pratique degagée de peine & de chagrin nous desennuiroit plus agréablement.

EGIALÉE.

C'est bien assés qu'une theorie d'Amour pour des ombres ; que ferions nous du reste ?

ALCINOÉ.

Speculation, usage, sentiment, jouïssance : rien de tout cela ne convient aux Morts. Mais aprenez moi, si vous le voulez bien, en quelle Ecole vous avez étudié l'Amour ; car il me paroit que vous en raisonnez en Maître.

EGIALÉE.

J'ai puisé ces lumiéres à la source; Venus elle même me les a infusées.

AL-

ALCINOÉ.

Cette Vénus, c'etoit une diſpoſition naturelle à la tendreſſe, maintenuë par un bon & vigoureux temperament?

EGIALÉE.

Vous rafinez trop: j'entens par Vénus, la fille de Jupiter, la Femme de ce bon Dieu Vulcain qui voulut bien divertir toute la Cour celeſte, aux dépens de ſon front; la maitreſſe de Mars & de tant d'autres, la Mere du tout puiſſant Cupidon.

ALCINOÉ.

Vous avez grand peur que je ne m'y méprenne? etiez-vous donc en commerce ſingulier avec cette Déeſſe?

EGIALÉE.

Nullement. Il lui plut de me donner une ſeule leçon ſans que je la demandaſſe, ſans que je m'en aperçûſſe, & dès ce moment là, je devins la plus amoureuſe perſonne de mon ſiécle.

ALCINOÉ.

Elle vous trouvoit apparemment à ſon gré: Ce furent vos belles qualitez qui vous mirent ſi avant dans ſes bonnes graces: vous etiez née pour être la favorite de cette Divinité?

EGIALÉE.

Vous plaiſantez bien, & conjecturez mal. La haine, la vengeance, la mauvaiſe hu-

meur de Vénus la poussérent à m'aimer; à me faire present d'une copieuse effusion de son feu ; à me rendre, en quelque sorte, une autre soi-même, à l'immortalité près.

ALCINOE'.

Faire de vous une Vénus mortelle pour satisfaire son chagrin ? Je n'y comprens rien.

EGIALE'E.

Voici le mot de l'enigme. Adraste, Roi d'Argos, mon Pére, m'avoit donné une education digne de mon rang. J'epousai Diomède : Celui-ci, qui fit tant parler de ses proüesses devant Troie, eut le malheur d'y blesser Vénus au bras. La Déesse fut toute surprise de voir contre le droit de sa Divinité, couler son beau sang, & fut encore plus etonnée de sentir de la douleur. Je fus la victime de cet accident : Vénus ne punit mon Epoux que d'une peine imaginaire, & dechargea toute sa colere sur moi ; elle m'inspira un violent & insatiable amour.

ALCINOE'.

C'est à dire qu'elle vous plongea dans une yvresse continuelle de son propre Nectar ; elle vous fit participer à son privilége special d'être toujours prête à offrir

frir le Combat, à ne le refuser jamais, & à sortir victorieuse de tous les assauts. Douce vengeance ! Qu'auroit pû faire d'avantage en vôtre faveur une Vénus propice ? Votre Mari vous procura d'un coup de main ce que les plus grandes Dévotes de la Déesse n'ont pû obtenir par des sacrifices, par des nuages de fumée & d'encens.

EGIALÉE.

Ce que vous dites seroit bon si Vénus m'avoit garantie des scrupules & des remors. Mais ma volupté étoit detrempée de fiel : Le souvenir de mon innocence passée me suivoit par tout ; j'avois horreur d'une débauche où je m'enfonçois de plus en plus : enfin la conscience m'importunoit par ses cris, & la Raison emoussoit toute la pointe du plaisir.

ALCINOÉ.

La Raison, dites-vous ? He ! vous ne raisonniez pas. Dez que vous agissiez par une impulsion etrangére & celeste, etiez vous responsable de votre conduite ? Pouvoit-on legitimement vous imputer à crime vos excès ? d'ailleurs l'exemple de votre Déesse vous autorisoit assés.

EGIALÉE.

Je savois tout cela ; mais la raison ne m'en tourmentoit pas moins. Je ne di-

ftinguois point entre la force majeure de l'inspiration divine, & la mauvaise pente de ma volonté; & quant à l'exemple de Vénus? franchement il ne me rassuroit point. Nos Dieux, voiez vous, ne sont pas toujours bons à prendre pour modéles; il y en a de libertins outrez; il y en a de malicieux; il y en a de scelerats.

ALCINOÉ.

Quel blasphéme! Si quelque ombre espionne écoutoit, & qu'elle allât nous denoncer à la Cour, il y auroit bien tôt un ordre, signé *Pluton*, pour vous envoier au Tartare.

EGIALÉE.

Tous les suplices de nos Enfers ne m'empêcheroient pas de dire que la plûpart des Divinitez ne valent pas grand chose: Pluton tout le premier, chez qui un Rapt dans toutes les formes, ne passe que pour une innocente galanterie. Faites y reflexion: il en est des Dieux comme de leurs Ministres: les uns & les autres communément font ce qu'ils defendent, & imposent certains fardeaux dont ils savent fort bien se décharger.

ALCINOÉ.

Ajoutez hardiment que les uns & les autres profitent de la sotise & de la prevention

vention : Les Dieux pour se faire craindre, & leurs Ministres pour se rendre necessaires.

EGIALÉE.

Les hommes ne renvoiront-ils jamais toute cette canaille celeste dans le monde phantastique d'où elle est venuë ? Ne reconoitront-ils jamais une Divinité veritable, souverainement pure & souverainement digne de leur culte & de leurs adorations ?

ALCINOÉ.

Ce tems de lumiere viendra : mais *je ne* sai si la plûpart des Sacrificateurs d'alors parleront & agiront de meilleure foi. Cependant nous voila deroutez. Vénus vous avoit donc terriblement embrasée ?

EGIALÉE.

On ne peut pas plus. L'ardeur dont je brulois ne s'éteignoit point : je courois après tous les jeunes gens : enfin j'etois absolument decriée. Les Auteurs, à ce que j'ai apris ici, n'ont pas laissé tomber la memoire de cette fureur amoureuse. L'un a dit que j'enrageois d'amour ; L'autre m'a traité de chienne impudente & lascive, *quando audax lasciva canis stimulabitur ad Concubitum* : Et l'on m'a assuré qu'un celebre poéte nommé Ovide, le

Con-

Confident de Venus, & heros d'amour, s'il en fut jamais, me donnoit une des meilleures places parmi les malheurs qu'il souhaitoit à son ennemi mortel.

Nec tibi contingat matrona pudicior illa
Qua potuit Tydeus erubuisse nuru.

ALCINOÉ.

Suivant ce que vous me racontez de votre Histoire, vos Amours n'étoient guére plus delicates que celles d'une louve. Quel tems preniez vous donc pour pousser tous ces beaux sentimens, que vous me traciez tantôt dans le portrait de l'Amour?

EGIALÉE.

Ma prostitution ne m'empêchoit pas d'avoir une intrigue dans les formes. Lorsque mon Mari partit pour cette glorieuse expedition où il s'agissoit de venger un Cocuage, & de ravoir une Coquéte, il laissa chez lui un certain Cométes Fils de Sthenelus: Diomede avoit confié à cet ami l'intendance du Palais & le gouvernement de l'Etat, & moi je l'établis Lieutenant de la couche nuptiale.

ALCINOÉ.

C'étoit une sorte de Vicariat à laquelle vôtre Epoux ne s'attendoit pas. La conduite de ces Princes Grecs étoit admirable!

ble : pour reparer l'honneur du mariage, pour ſoutenir les droits de l'union conjugale, ils ſe banniſſoient de chez eux; ils menoient leurs ſujets au maſſacre ; ils expoſoient leur propre vie, & par leur abſence ils aqueroient preſque tous le front & les armes de Ménélas: Combien ſe fit-il d'Helénes dans la Gréce, pendant les dix années qu'on s'opiniatra pour ſe ſaiſir de l'Heléne enfermée dans Troie ?

EGIALÉE.

Avions-nous ſi grand tort? Pour une amourete entre deux belles perſonnes, on nous condamnoit à un long celibat: L'injuſtice étoit criante.

ALCINOÉ.

Et d'autant plus que ces Heros ſe delaſſoient des travaux de la guerre entre les bras de leurs Maitreſſes ; non ſans faire bien des folies, & bien des puerilitez. Ce ſont de grands tyrans que les Maris, ſur tout les Maris couronnez, ou de la premiere volée ; Chargez d'un grand nombre d'adultéres, infidéles juſqu'à la plus groſſiere débauche, que pardonnent-ils dans une Femme? rien.

EGIALÉE.

Pardonner? Il y va pour nôtre ſexe du fer ou du poiſon : C'eſt beaucoup de grace,

quand

quand on ne punit une Dame surprise en intrigue que par la perte de la liberté.

ALCINOE'.

Il n'y a pas d'autre voie dans la Societé, pour maintenir la pureté du sang & des Familles.

EGIALE'E.

Dites plutôt que ce pretexte est trop commode pour y renoncer. Croiez vous que cette methode empêche dans la propagation le melange de l'étranger avec le domestique ? abus. La crainte des loix est ici comme en cent autres choses un foible rempart. Je dis bien plus : la contrainte en Amour est l'ocasion du mistere ; & le mistere est le plus doux & le plus puissant attrait du commerce Amoureux. Ce seroit donc uniquement sur la bonne foi des Femmes qu'on devroit fonder la transmission de la Noblesse, la certitude des races & des generations. Tel Grand en faisant perir ou enfermer son epouse infidéle, a rendu suspecte la naissance de ses enfans, qui leur auroit conservé tout le lustre & toute la beauté de leur rang, s'il avoit pris le parti de dissimuler: Tel Grand qui deshonore sa famille, qui se deshonore soi même par des bruits & par des eclats, ne jouïroit pas si tranquilement

de

de ses Armes & de son Blazon, si ses Ayeux n'avoient pas été plus sages & plus patiens que lui.

ALCINOÉ.

Il ne vous sied pas mal de plaider pour la liberté des Femmes : vous avez très-bien montré de quoi elles sont capables, lorsqu'on se repose sur leur vertu.

EGIALÉE.

J'excepte le cas d'une trop longue separation. Diomede me quitoit pour un bon espace de tems : je vivois dans un Climat où l'on ne respire pas un air de continence : Cométes avoit du merite ; lui & moi demeurions sous un même toit : La tentation étoit forte ; une Vestale auroit succombé.

ALCINOÉ.

N'oubliez pas que vous couriez les Adonis : il me semble qu'une si vilaine chasse n'étoit pas necessaire pour vôtre dédommagement.

EGIALÉE.

Souvenez vous aussi, s'il vous plaît, vous de la vengeance de Venus.

ALCINOÉ.

Entre nous, là : est-il bien vrai que cette Déesse vous ait frapé d'une rage d'Amour ?

EGIA-

EGIALÉE.

Comme il est vrai que Dioméde l'avoit blessée. Mais que cela fût ou ne fût pas; il m'étoit avantageux qu'on le crût, & je n'étois pas assés simple pour en dissuader les gens.

ALCINOÉ.

Très-bien dit. Vous en preniez tout votre saoûl ; vous vous en donniez à cœur joye impunément, & sans causer de scandale. Tant s'en faut; il y avoit quelque chose de respectable dans vos debauches, on y devoit venerer le pouvoir d'une Divinité. Toutes les lubriques envieroient cette condition ; toutes souhaiteroient que Venus se fachât contre elles au même prix.

EGIALÉE.

Desabusez vous. Il n'y a lubricité qui tienne. Si la volupté sans bornes étoit permise, elle piqueroit la moitié moins. Quelques Mortes nouvelles venuës avec qui j'ai fait connoissance, me rejouïssoient dernierement. Nous avons laissé sur la terre, disoient-elles, un certain genre d'Amazones d'Amour; tenants invincibles & infatigables dans la lice; humaines toutes devouées à la joye, & qui mettent toute leur application à inventer & à rafi-

ner

ner ſur le plaiſir. Ces Pretréſſes célébrent, en l'honneur de la ſenſualité leur unique Idole, des Miſteres que la pudeur ne permet pas de décrire ; elles font des exercices & des Ceremonies dont le detail inſpire de l'horreur. Savez-vous par quelle reflexion elles s'excitent le plus à la ferveur dans leur infame culte ? La voici. Nos Bacchanales & nos Orgyes ne ſont ni permiſes, ni ſacrées, ni louables, comme elles étoient autrefois ; aimons les donc, & animons nous par cet endroit à les bien célébrer.

ALCINOÉ.

Motif édifiant ! Il eſt tout à fait digne de la dévotion. Pour en revenir à votre Hiſtoire, aviez-vous mené une vie reglée avant le depart de Diomede ?

EGIALÉE.

Oui, & cet Epoux infortuné fut le premier à me rendre juſtice ſur ce point là, quand il eut apris mon déréglement. „ Il „ declara que j'avois été un miroir de pu- „ dicité ; que la nature & l'éducation „ avoient concouru à me rendre chaſte, „ de ſorte que ſous la protection de ces „ deux remparts, on ne me croyoit point „ capable d'une action impure ; que je n'a- „ vois point aimé à me parer d'or & de per-

„ les,



„ les, & que je m'étois toûjours compor-
„ tée en Femme d'honneur.

ALCINOÉ.

La bonne pâte de Mari! Tout autre que lui se seroit soulagé par un torrent d'injures; tout autre auroit traité vôtre sagesse passée de pruderie, d'hipocrisie, de masque, & de trahison. Il ne faut pas demander si Dioméde à son retour, promit d'effacer du Calendrier de votre Mariage les dix années d'absence, & si avec son Pardon vous reprîtes votre ancienne regularité.

EGIALÉE.

Vous me faites trop d'honneur. Je ne trouvai pas qu'il fût sur pour moi de me restituer à un Maître Souverain & Souverainement offensé : j'eus peur que tôt ou tard l'autorité suprême ne lavât dans mon sang la honte du Mari. D'ailleurs, il m'auroit falu obeïr, perdre mon Amant, renonçer à mon train amoureux, & ce n'étoit nullement là mon compte.

ALCINOÉ.

A quoi donc pûtes vous vous determiner?

EGIALÉE.

A soutenir un crime par un autre plus grand crime; à joindre l'inhumanité à la per-

perfidie ; à couronner mes impudicitez par la plus noire Scelerâtesse ; en un mot je resolus de faire assassiner mon Mari.

ALCINOE'.

Il n'y a pas grand chemin de l'adultere à l'assassinat. Un Cocu, s'il n'est volontaire, est un pesant fardeau ; on voudroit se defaire de ce trouble fête, & sans les menaces de Themis, ce qu'on nomme la grande *Confrairie* fourniroit bien des sujets à notre Monarque Pluton. Executâtes-vous votre dessein ?

EGIALE'E.

Non : je manquai mon coup. Diomede revenu à Argos fut averti de la trame : il n'eut que le tems de se jetter dans le Temple de Junon, & se sauvant de là en Italie, il y mit ses jours en sûreté.

ALCINOE'.

Comment ne le fîtes vous pas arracher de cet azile ; ou poignarder au pied de l'Autel ?

EGIALE'E.

Je craignois la colere d'une Déesse fort vindicative.

ALCINOE'.

Et vous ne craigniez point la justice des Dieux, ni la foudre de Jupiter?

EGIALE'E.

Les Dieux ſont beaucoup plus jaloux de leur gloire que de l'equité : ils pardonnent le crime qui ſe commet d'homme à homme : mais point de grace ſur l'article de leur Culte & de leur honneur.

ALCINOE'.

Du moins la ſocieté humaine bâtit ſur ce plan là : Chez elle la moindre irreverence contre la Religion eſt un forfait brulable. Pendant qu'on commerce avec les Fourbes & les mauvais Cœurs, on fuit comme la peſte le cenſé indevot ; & la Probité la plus exacte devient un Monſtre, dès qu'elle ne ſe conforme pas aux ſuperſtitions du tems & du lieu.

EGIALE'E.

A ne vous rien deguiſer, ce fut par ce principe que je laiſſai evader mon Epoux. Junon ne m'inquietoit pas plus que ſon inceſtueux Mari : Mais le Peuple n'eut point ſouffert la violation d'un refuge ſacré ; & ce même Peuple qui toleroit mes deſordres, qui obeïſſoit tranquillement à une abandonnée, à une perduë, m'auroit fait un mauvais parti, ſi j'avois manqué de reſpect à une de ſes Divinitez.

ALCINOE'.

Tombez en d'accord avec moi : C'eſt un

un composé bien bisarre que cet assemblage d'hommes qui s'apelle Peuple. Il ressemble à un Lion aprivoisé qui endure tout, même jusqu'aux coups, de la part de celui qui le méne, & qui ne reçonnoit plus ni Maître ni personne, lorsqu'une mouche le met en fureur.

EGIALÉE.

Je veux me servir moi d'une comparaison plus noble. Le Peuple est comme la Mer: tant qu'il est calme, il porte tout ce qu'on veut, & ne resiste jamais à la charge: est-il une fois agité; il brise, il renverse, il abîme tout. Mais quelle est la cause de son agitation? Un soufle, un air poussé, du vent. En effet, ce qui cause ordinairement les émotions populaires les plus violentes, c'est un phantôme, c'est un mal d'opinion.

ALCINOÉ.

Plût au Ciel pour le repos des hommes que vôtre idée ne convînt qu'aux Peuples! Croyez-moi, la maladie d'opinion est universelle: les Grands en sont attaquez comme les Petits; & si elle donne lieu à de terribles fermentations dans les entrailles du Corps Politique, elle n'altere pas moins la santé des Principaux Membres & du Chef.

EGIALÉE.

Il est vrai. Mais communément ce Chef & ces Membres ont leurs raisons pour employer le ressort de l'opinion; au lieu que le Peuple guidé par sa fausse lueur, emporté par son instinct, se remuë en Phrenetique & en Furieux.

ALCINOÉ.

Je me souviens que je traversois, il y a quelques années, le Quartier d'une certaine Nation : j'ouïs là des Ombres qui s'entretenoient des évenemens dont elles avoient été témoins oculaires dans leur Païs. Pour cela, disoit l'une, nous étions bien fous, de troubler nôtre repos, de ruiner nôtre abondance, de verser tant de sang, de faire tant de fracas pour des Ceremonies purement chimeriques. Etions nous plus sages, repondoit l'autre, de sacrifier nos biens & nos vies pour le bon plaisir d'un Maître inquiet & ambitieux? Nous avons bien soutenu des Guerres, ajoutoit une troisiéme Ombre: mais nous sommes obligez de confesser ici à la vûe du Styx, que nos Armes ont eu des motifs ridicules, & qu'elles ont été toûjours contraires à la saine raison, à l'équité, à notre propre interêt.

EGIALÉE.

Et moi, me promenant l'autre jour sur le bord du Lethé, j'entendis un Mort qui disoit: Pourquoi, lorsque j'aurai fait mon tems en cette demeure souterraine, & que je serai sur le point de retourner au Monde, me contraindre à boire de l'eau de ce fleuve pour me faire perdre la memoire? S'il plaisoit aux Dieux que les hommes renâquissent avec toute leur experience des Enfers, le faux prejugé n'auroit plus de force, le bon sens regneroit sur la Terre, & par là le Genre Humain seroit affranchi de ce nombre infini de maux qui proviennent de l'Erreur.

ALCINOÉ.

Cette Ombre n'y entendoit pas grand finesse. Les hommes, generalement parlant, sont-ils capables de se faire sages par l'experience? Un Siécle corrompu est-il suivi d'un meilleur Siécle? Un peu plus de dehors peut-être, & toûjours le même fond. Nous avons marché sur les traces de nos Predecesseurs, & notre Posterité a suivi nos exemples. Tant de souvenir qu'il vous plaira des folies precedentes & des égaremens passez, les hommes vivent comme s'ils étoient tombez des nuës, comme s'ils étoient les premiers Individus

de leur espéce. Ainsi une experience de mille années dans ce tenebreux sejour ne leur aporteroit pas plus de circonspection: ils en seroient toûjours également bornez à la Sphere du present, parce que leur conduite n'est presque fondée que sur le caprice, & sur la malignité de leurs passions.

EGIALÉE.

Vous avez beau moraliser; je ne donne pas dans votre sens. Je suis persuadée que les hommes changeroient du blanc au noir, si les Ames rentrant dans de nouveaux Corps, conservoient les lumieres qu'elles ont aquises dans l'Université de la Mort. Par compassion pour mes semblables je souhaiterois ce Privilege, au moins pour ceux qui gouvernent, & qui influent sur le bonheur Public.

ALCINOÉ.

Joignez donc à nos lumieres notre droiture & notre simplicité. L'un sans l'autre, vos ressuscitez auroient le discernement juste, ils jugeroient sainement & solidement de tout, & ils pourroient bien pourtant n'en être pas meilleurs. Mais notre dispute est en l'air, & nous risquons à nous faire reprocher notre sexe. Les Dieux ont jugé à propos que les Morts

avant de rentrer dans la vie, noyassent leur Memoire dans un fleuve : cet ordre est irrevocable ; vous & moi serons encore bienheureuses de revivre à ce prix là. Finissons sur vôtre Chapitre : je n'ai plus qu'une circonstance à vous demander. Attaquâtes vous votre Cométes, ou si ce fut lui qui vous attaqua ?

EGIALÉE.

Nous ne préludâmes pas long-tems ; Venus y avoit pourvû. Cette Déesse, pour plus grande sureté, avoit usé de precaution : elle se servit du même philtre pour Cométes & pour moi ; si bien que nous nous cherchâmes tous deux avec une ardeur mutuelle, & nous nous trouvâmes avec la même facilité.

ALCINOÉ.

Cet Amant ne se trouvoit pas moins interessé que vous à fortifier l'opinion de votre enchantement, & à mettre aussi ses Amours sur le compte de Venus. Il faisoit là une manœuvre bien infame, ce Cométes, il ne falloit pas moins qu'un *Ensorcellement* pour l'excuser.

EGIALÉE.

Quand la Mere des Graces & des Amours n'auroit point eu de part à notre commerce ; quand notre passion reciproque

auroit été toute notre Venus, en quoi le cas de Cométes vous paroitroit-il donc si nouveau ?

ALCINOE'.

Dioméde lui avoit confié son Etat, sa Maison, sa Femme : il s'empare de tous les trois (car je suppose qu'il partageoit votre Thrône aussi bien que votre lit) il s'empare, dis-je, de tous les trois, & machine la mort de Dioméde : se peut-il voir une ingratitude plus monstrueuse ?

EGIALE'E.

Elle seroit beaucoup plus grande, si Dioméde s'étant depouillé du droit de proprieté sur tous ces biens en faveur de son Ami, celui-ci n'avoit pas laissé d'attenter sur sa vie. Mais je ne pretens pas amoindrir le crime de Cométes : je soutiens seulement qu'il a un grand nombre d'illustres compagnons en ce genre de Sceleratesse, sans ceux qu'il aura ; & je dis que, sans recourir à l'operation secrete d'une Intelligence malfaisante, on peut bien attribuer le noir procedé de Cométes, au travers & à la malignité de l'Esprit humain.

ALCINOE'.

Je vous entens : vous en voulez à un usage, non beaucoup moins ancien que le Monde, de violer sans scrupule les loix de

de l'Amitié, à l'egard d'une Couronne & d'une Femme.

EGIALE'E.

Et bien sont-ce les Magiciens, les Sorciers, les mauvais Genies qui inspirent cette perfidie ? En matiere de Couronne, un Ambitieux n'envisage que la sublimité du poste : L'eclat qui en sort, & qui lui frape les yeux, l'empêche de distinguer d'autres objets que ceux qui peuvent faciliter son elevation. Tout est permis pour regner, s'écrie-t-il, & l'aquisition d'un Sceptre donne aux crimes les plus atroces, le prix & le merite de la Vertu.

ALCINOE'.

Il semble effectivement qu'on se figure dans la Souveraineté une dispense de tous les devoirs : L'impatience d'y parvenir étouffe même la voix de la nature & du sang. Ces noeuds si sacrez se rompent à la vûe d'une Couronne : Le Fils depossede le Pere, & le Frere suplante son ainé.

EGIALE'E.

Ces Usurpateurs neanmoins ne laissent pas de gouverner paisiblement. Toute une Nation se soumet avec autant d'aquiescement que si leur autorité étoit legitime : leur droit se rectifie par la possession, & on ne le conteste point à leurs

Descendans. Mais brisons sur ce sujet : il nous meneroit trop loin. Parlons d'une autre espece d'usurpation bien plus commune, & dont les exemples fréquens rendent l'ingratitude de Cometés moins surprenante.

ALCINOÉ.

A l'égard des Femmes n'est-ce pas ? Vous me devez sur cela une reflexion.

EGIALÉE.

J'ai eu tout le tems d'y penser depuis que je suis ici. *Ami jusques aux autels* : cette maxime très equitable en soi, mais encore plus fausse dans la pratique, est dans la bouche de tout le monde. Je ne sai si l'on ne pourroit pas dire avec un plus grand fondement tiré de l'experience, *Ami jusques à la Femme*. En effet ; chez les partisans du plaisir, l'Amitié ne s'étend point jusque sur la couche nuptiale d'un ami. L'Epouse de cet Ami, est-elle d'un merite touchant ? nulle resistance à ses charmes : on se laisse blesser agréablement, & pour guerir, on s'adresse sans remors à la cause innocente du mal.

ALCINOÉ.

Cette cause n'est-elle pas libre ? Qui l'oblige à se rendre ?

EGIALÉE.

Quelle liberté, Grans Dieux ! quelle li-

liberté que celle d'une Femme ſollicitée, importunée, pourſuivie à toute outrance, par un Homme de bonne mine, magnifique, & ſpirituel! Mais vous me tirez de la théſe. Je ne fais pas ici le procez aux Femmes; je raiſonne ſur la trahiſon des amis. Vous les voiez d'un zéle & d'une fidelité à l'epreuve ſur tout le reſte; on entre dans les chagrins de cet Ami; on s'aſſocie à ſa mauvaiſe fortune; on prévient ſes beſoins; on ſe ſacrifie pour le maintien de ſon credit & de ſa reputation: s'agit-il de lui prêter du ſang? on le lui offre, on le force de l'accepter, & ſouvent on ſe fait tuer, pour lui faire avoir raiſon dans une vetille de point d'honneur.

ALCINOE'.

Cette derniere circonſtance, qui devroit être la preuve la plus deciſive de l'amitié, n'en eſt qu'un indice fort equivoque. C'eſt, quelque fois bien malgré ſoi qu'on ſeconde dans un duel: Sous une belle contenance, on peſte, & contre l'Ami, & contre les Loix rigoureuſes de la Bravoure. Que ſi c'eſt de bon coeur qu'on epouſe la querelle, & qu'on ſe bat, l'attrait d'une vaillance reconnuë pour chaude & pour intrepide, y peut avoir plus de part que l'amitié.

N'importe : ſuivez, s'il vous plait, votre chemin.

EGIALE'E.

Dans une intelligence aparemment complete, dans une union intime, dans une eſpéce de transfuſion d'ames, ſe defieroit-on de trouver une inſigne lâcheté ?

ALCINOE'.

En quoi ? à aimer la Femme de ſon Ami ? Vous n'y penſez pas : C'eſt en cela qu'on lui rend un meilleur office. Ne lui procure-ton pas de la part de ſon épouſe des complaiſances, des carreſſes, une humeur douce, prévenante, traitable, & toujours égale ? Ne decharge t'on pas cet Ami de la moitié du fardeau ? Ce qu'il en coûte à l'Amant pour le luxe, pour le jeu, pour tous les autres menus fraïs, n'eſt-ce pas autant d'epargne pour le Mari, qui d'ailleurs a le bonheur d'être ſecouru dans la culture d'un champ dont l'entretien ſurpaſſe ſes forces ?

EGIALE'E.

Vous badinez en Morte libertine. Tous ces prétendus ſervices dedommagent-ils l'Epoux du vol qu'on lui fait du coeur de ſon Epouſe ?

ALCINOE'.

Il eſt bon là. Vous avez aſſurément per-

perdu l'idée du Mariage. Ne vous souvenez vous donc plus de la maniere dont on en use chez les Vivans ? Les deux Parties, avant de contracter, passent les jours & les nuits, & cela avec le plus vif de tous les empressemens, à se donner mutuellement le cœur, à s'entre-protester d'une tendresse inviolable, d'un eternel attachement. A peine a t'on commencé l'execution du contract que chacun reprend son cœur : le Mari est ordinairement le premier à rompre le marché ; Ainsi quand on lui prend le cœur de sa Femme, on lui prend un bien sur lequel il n'a plus qu'un droit civil, dont on ne le frustre pas ; un bien qu'il a laissé à l'avanture, un bien de rebut.

EGIALÉE.

Tous les Mariages ne sont pas d'un feu si court. Mais quand un Mari seroit tombé mille fois dans le dégoût, on doit suposer qu'il aime son honneur par dessus tout, & que lui ravir cet honneur, c'est lui ravir ce qu'il a de plus precieux.

ALCINOÉ.

Oh ! Vous ne tenez rien. Les gens d'esprit savent pourvoir à cela. Il ne tient pas à eux qu'ils ne soient separez de corps & de biens d'avec leurs Femmes ; mais

ils ont la sage precaution de s'en séparer d'honneur. La Philosophie s'est fourrée à la fin dans le Cocuage. Les Epoux, revenus d'une terreur imaginaire, ne s'interessent plus assez à la foiblesse d'une l'Epouse pour en faire dependre leur reputation. Cependant arretons nous là. Je suis bien aise de vous conoitre, & j'ai plus de raport avec vous que vous ne pensez.

EGIALE'E.

Cela étant, la rencontre est heureuse. Ne differez donc point à m'aprendre cette ressemblance: Vénus vous a t'elle aussi allumée à son foier?

ALCINOE'.

Vous saurez tout. Fille de Polybe le Corinthien, & Femme d'Amphilocus, je ne pensois rien moins qu'à la Galanterie, faisant mon tout de conduire bien mon ménage, de plaire à mon Mari, & de donner une bonne Education à mes Enfans.

EGIALE'E.

Par conséquent aimant beaucoup l'epargne, car la pluspart des Femmes qui remplissent ces trois devoirs essentiels du mariage, se plaisent à thésauriser: on diroit qu'elles se dedommagent de la Coquéterie,

terie, & des autres plaisirs par le coffre fort.

ALCINOE'.

Que voulez-vous? Une Femme parfaite est encore plus rare qu'un homme acompli. Ordinairement notre sexe s'exempte, ou se corrige d'un défaut par un autre défaut. Une Femme est sage; mais elle est fiere, de mauvaise humeur, medisante, avare: toutes ces passions aident extrémement à la fidelité conjugale, elles amortissent les etincelles du mauvais amour. Quant à moi, j'avouë que sur le chapitre de l'économie, j'y regardois de trop près, & mal m'en prit.

EGIALE'E.

Jusques ici nous ne nous ressemblons nullement, & je ne voi pas même que nous puissions nous ressembler.

ALCINOE'.

Vous étes bien impatiente pour une morte. Ce fut pourtant mon avarice qui m'attira une avanture qui se raporte à la vôtre, & qui me mit à peu près dans votre cas.

EGIALE'E.

Aparemment vous refusates, pour éviter à fausse depense, quelque offrande, quelque sacrifice à Vénus, & cette Déesse

vous en punit à sa maniere ; elle ordonna à son Fils de vous en donner du meilleur de son Carquois.

ALCINOÉ.

En votre place, j'aurois conjecturé de même : mais vous êtes bien eloignée du fait. Ce ne fut ni l'Amour ni sa Mere qui m'inspira la fureur amoureuse ? Une autre Divinité fit le coup. Devinez qui ?

EGIALÉE.

Vulcain : car il est le chef de la famille lubrique ; il a du feu de reste ; il forge les fléches de Cupidon aussi bien que les foudres de Jupiter, & d'ailleurs il est marqué au B.

ALCINOÉ.

Vous nommeriez tous les grands & tous les petits de la Nation immortelle, avant de penser à l'Intelligence qui me joua le tour : C'est Minerve.

EGIALÉE.

Hélas ! Qu'avoit-elle donc fait de sa Sagesse ?

ALCINOÉ.

Pour cette fois-là, Minerve fit ce que font quantité de ses Dévotes : un rafinement de vengeance, sous un grand dehors de pruderie & de vertu.

EGI-

EGIALE'E.

Mais comment Minerve transfuser dans un cœur la passion d'amour ? elle n'aime que les Sciences, & que les beaux Arts.

ALCINOE'.

Du moins elle passe pour n'aimer que cela : mais croyez-moi, la sainte Dame a puisé autre chose que de l'esprit & que du savoir dans le cerveau de son Pere : elle n'est pas fille de l'amoureux Jupiter pour rien. Ne l'a-t-on pas soupçonnée d'être la Mére d'Apollon ? Bien des gens croyent que cet habile & galant Dieu n'est que le Fils supposé de Latône.

EGIALE'E.

Suivant ce que vous me contez là, je ne m'étonne plus, de ce que les Prêtres & les Ministres de cette Déesse s'humanisent comme les autres hommes. Ils voudroient bien qu'on les crût appliquez uniquement à son Culte : mais on sait qu'ils donnent une Partie de leur tems au service de l'Amour. Combien de gens affectent d'être tout à Minerve, à laquelle ils se sont consacrez, qui s'occupent bien d'avantage à s'enfoncer dans les Mistéres de Venus ?

ALCINOE'.

Leur Caractere ne les met pas au dessus de la fragilité humaine, il n'influe pas ef-

efficacement ſur les ſens. Et puis, à dire le vrai, la ſage Minerve exige un peu trop de ſes Sacrificateurs. Qu'elle demande tout leur Eſprit, à la bonne heure ; ſes beautez le meritent bien : mais eſt-il juſte qu'ils ſoient privez de la plus noble, & de la plus douce fonction du Corps, & qu'ils vivent à cet égard là, comme s'ils n'en avoient point ?

EGIALÉ'E.

C'eſt à tort que vous vous en prenez à la Déeſſe. Elle n'a jamais pretendu *denaturaliſer* l'Homme : elle reſpecte trop toutes les impreſſions qui tendent à conſerver l'eſpéce & l'individu, ſachant bien qu'on ne peut combatre ces mouvemens, ſans aller contre l'intention du ſage Auteur qui les fait naître. C'a été l'Homme lui-même qui s'eſt aviſé de ſortir de l'ordre naturel : malgré l'admirable Artiſan de ſa machine, il s'eſt preſcrit des loix de Celibat : il s'eſt imaginé un faux merite à reformer l'ouvrage le plus accompli de l'Univers ; & l'aveugle Superſtition, ſoutenuë d'une fort mauvaiſe Politique, cauſe ce déréglement.

ALCINOÉ.

L'Homme l'ouvrage le plus accompli de

de l'Univers ! C'eſt lui faire beaucoup d'honneur.

EGIALE'E.

Entendez moi bien, s'il vous plait ; & ne me faites pas dire plus que je ne penſe. Oui, l'Homme, en ce qu'il a reçu de ſon Divin Ouvrier eſt le plus parfait de tous les êtres viſibles : mais en ce qu'il s'eſt donné lui-même, il n'eſt pas reconnoiſſable, rien de plus bizarre, ni de plus defiguré.

ALCINOE'.

Votre ſubtile diſtinction paſſe ma portée. Je ne conçois point comment une Machine qui peut ſe deranger ſoi-même, & bouleverſer tous ſes reſſorts, a été formée dans la perfection. Le plus grand defaut d'une production mechanique, eſt d'avoir un endroit qui puiſſe empêcher ſon uſage & ſa durée:au moins la Raiſon ne m'aprend que cela, & je ne ſuis pas plus ſavante que la Raiſon.

EGIALE'E.

La Raiſon n'eſt qu'une cauſeuſe : elle a toûjours quelque choſe à dire, & le plus ſouvent toute Raiſon qu'elle eſt, elle ne ſait ce qu'elle dit : fâchée contre l'Homme de ce qu'il la mepriſa dès ſes premiers jours, elle ne ceſſe de le tourmenter, c'eſt

c'eſt le plus grand Ennemi qu'il ait ſur les bras. Quelquefois auſſi on prend le change en fait de raiſon, & l'on prend pour cette Maitreſſe lumineuſe & infaillible, ce qui n'eſt qu'une ombre parée de ſes couleurs. Par exemple, que l'Homme ſoit ſorti un très-mechant ouvrage des mains de l'Artiſan, puiſque ce même Homme portoit dans ſon rouäge & dans ſon fond', un Principe de deſordre, qui à peine lui donna le tems de ſe connoître, de joüir de ſes beautez, & qui le jetta d'abord dans un abîme de malheur. Ne vous y trompez point, ce n'eſt pas la Raiſon qui veut vous perſuader cela: une Sophiſte ignorante qui ſe vante d'avoir étudié dans l'Ecole de la Nature, & de puiſer ſes lumieres à la ſource du ſens Commun, cherche à s'emparer de votre Eſprit. La vraye Raiſon vous oblige à croire que ce Principe de deſordre étoit le plus precieux endroit de l'Homme, je veux dire ſa Liberté, & que ſi, au lieu de la tourner à ſon bonheur, comme il le pouvoit, il en a abuſé à ſa perte, il ne doit en accuſer que lui-même, ſans ſe plaindre de ſon Auteur. Inſenſiblement nous voila Theologiennes. Une ſi haute matiere ne convient point du tout à ce que nous avons été ; mais nous avons droit d'en

d'en parler comme Mortes. La moindre Ombre en ſait plus là-deſſus, que tous les plus célébres Interprétes du Culte n'en ſavent enſemble ſous le Soleil, & le meilleur ici, c'eſt qu'il n'y a qu'une croïance, & point d'entêtement. Cependant Minerve, nous a valu cet écart Theologique: retournons ſur nos pas, voulez-vous, & vous me conterez enfin votre Avanture avec cette Divinité.

ALCINOE'.

Une Femme avoit travaillé chez moi: je ne lui donnai qu'une partie du païment que je lui avois promis: non moins intereſſée que moi, ou ayant apparamment plus beſoin d'argent, elle va ſe proſterner devant la Préſidente des Arts, & lui demande raiſon de mon injuſtice.

EGIALE'E.

Cette bonne Femme là étoit bien ſage & bien moderée, de remettre ſes intérêts à la Divinité. Notre ſexe ordinairement prend un chemin plus court: il épargne aux Dieux le ſoin de le vanger; & quand tout le reſte lui manqueroit, il a toûjours la langue: Ce petit membre eſt d'un ſecours merveilleux aux Femmes pour contenter le reſſentiment, c'eſt une épée qui

ne

ne tient point au fourreau, & qui est toûjours prête à percer.

ALCINOÉ.

Pourquoi vous en tenir aux Femmes ? Les hommes sont-ils plus Maîtres d'eux-mêmes pour pardonner ? Les uns ne craignent point de risquer sang & vie plûtôt que d'oublier une injure, & ce sont encore là les plus honnêtes gens, car enfin ils mettent autant qu'ils demandent. Les autres prennent la voye oblique & le souterrain, & ceux là, qui font le plus grand nombre, sont bien les plus dangereux.

EGIALÉE.

Le sont-ils plus que ces Maîtres sourcilleux en Sagesse naturelle ou sacrée, qui se font un glorieux merite dans le Monde sot, de noircir avec leur encre envenimée, ce pretendu Ennemi de l'Ortodoxie, qui est peut-être plus sincère, & moins bon Comédien qu'eux.

ALCINOÉ.

Oh ! il n'y a pas de comparaison. Ceux qui se vangent par des artifices secrets n'ont point à craindre qu'on se defende : ils ruinent de fortune, de reputation, de tout ce qu'ils peuvent, un honnête homme, sans qu'ils hasardent rien Mais ces Escrimeurs de plume se buttent à visiere hauſ-

haussée, à front decouvert, & s'ils ont le plaisir de mortifier l'Adversaire, d'un autre coté ils publient leur orgueil, ils étalent leur passion ; & ces mêmes Oracles qui exhortent si vivement de laisser la vengeance à Jupiter, font voir par leur conduite, que Jupiter n'auroit besoin d'aucune foudre pour la vengeance, si tout le monde avoit le malheur de les imiter.

EGIALE'E.

Savez-vous bien que vous vous émancipez ?

ALCINOE'.

Une Morte n'a rien à perdre, ni conséquemment rien à ménager. Et bien notre Minerve ?

EGIALE'E.

Continuez ; je m'engage à ne plus voltiger.

ALCINOE'.

Je ne sai en quelle humeur étoit cette Déesse, lorsque la Supliante mal payée eut recours à son pouvoir ; mais il lui plut allumer dans mes veines une fiévre horriblement amoureuse.

EGIALE'E.

Peut-être la divine Pucelle soutenoit alors quelque rude assaut de tentation : il faloit souffrir l'écharde ou rompre le vœu;

&

& comme dans ce moment là, elle sentoit toutes les pointes du tourment amoureux, elle crut ne pouvoir mieux vous punir, qu'en vous communiquant son mal. Si bien donc que vous devintes aussi une Debordée?

ALCINOÉ.

Non pas, non pas : Minerve blesse bien plus honnêtement que Venus : j'en fus quite pour un adultére, mais qui me mena loin. Un certain Xanthus de l'Isle de Samos étoit logé chez nous ; je l'aimai à la fureur : un honnête homme de Mari, des enfans petits & fort aimables, un domestique aisé, tout cela ne me fut plus rien : je m'offris toute entiére à notre Hôte. Je ne sai si Minerve l'inspiroit aussi, mais il m'accepta volontiers, & nous nous embarquâmes pour Samos, afin de nous y pôsseder mutuellement en toute liberté.

EGIALÉE.

Amphilochus, ce cher Epoux qui en agissoit si bien, n'étoit-il point un peu sur son retour?

ALCINOÉ.

Tout jeune, & d'une vigueur conforme à son âge.

EGIA-

EGIALÉE.

N'aviz-vous point pris quelque dégoût pour des plaisirs de devoir & d'obligation?

ALCINOÉ.

Vous étes plaisante! Est-ce à notre sexe à qui on doit demander cela? Bon aux hommes à se rebuter d'une volupté permise & forcée. Quant aux Femmes, par le privilege naturel qu'elles ont de demeurer toûjours sur la bonne bouche, elles ne peuvent se dégouter du fruit conjugal, & si elles avoient à se plaindre, ce seroit que le devoir est rare, & qu'il duré trop peu.

EGIALÉE.

Soit que les Epoux se lassent à donner trop de leur dizéte, & les Epouses à recevoir trop peu dans leur abondance; ou quelque autre raison, je croi le dégout du Mariage assés reciproque. Mais ce n'est pas de quoi il s'agit. Vos Amours durérent-elles long-tems?

ALCINOÉ.

Jusques à la moitié du Voyage. Tout d'un coup, le bandeau me tombe: une bourasque de reflexion s'éleve dans mon Esprit: toute ma tendresse de Femme & de Mere se reveille; me voila au desespoir.

poir. Xanthus a beau me consoler, il a beau me promettre de m'épouser dans les formes, & non moins transportée de repentir que je l'avois été d'Amour, je me jette dans la Mer où je lavai mon crime à grande Eau, & où je trouvai bientôt la fin de ma peine & de ma vie.

EGIALE'E.

C'étoit là se tirer d'une folie par la plus grande extravagance qu'on puisse faire. Mais, bien loin d'accuser Minerve, cette Déesse n'a influé que trop peu sur votre Amourette & sur votre Mort. Si la Sagesse avoit temperé votre sotise, vous eussiez aimé avec moins d'emportement, & vous eussiez reflechi avec moins de fureur. Voyez ces vieilles prudes qui arrivent ici en foule ; elles ont aimé sous les auspices de Minerve.

ALCINOE'.

Je vous entens. Mais renvoyons la matiere à une autrefois.

DIA-

DIALOGUE II.

ALCMÉNE MYRRHA.

MYRRHA.



Uoi! vous étes des nôtres, belle & fameuse Maitresse de Jupiter? Hé! je vous croyois bienplacée, & bien établie parmi les Dieux.

ALCME'NE.

Les Thebains, à ce qu'on m'a dit, le croyent comme vous : je passe chez eux pour une grande Déesse, & ils me rendent tous les honneurs divins. Mais, comme vous le voyez, ils n'adorent en moi qu'une chimère : leurs vœux, leurs sacrifices, leur encens sont autant de bien perdu, & pour être adorée comme une Divinité, je n'en suis pas moins une Ombre.

MYRRHA.

Il suffit que les Thebains soient un peuple, pour avoir du penchant à Diviniser. Vous aurez aparu en songe à

quelque Visionnaire ; un Imposteur aura juré vous avoir vûe monter au Ciel ; ajoutons quelques miracles de votre façon, c'est tout ce qu'il faloit pour votre Apothéose. Mais n'aiez pas regret à la dépense qu'on fait pour votre Culte : s'il vous est inutile, il est à Thébes un certain genre d'hommes qui sait très-bien en profiter.

ALCMÉNE.

J'entens qui vous voulez dire. Ne sont-ce pas ces gens qui trouvent si bien leur compte dans la superstition populaire ; là, ces gens qui, par un pieux savoir faire, tirent d'un fond d'ignorance crasse & ridicule, de bons & copieux revenus ?

MYRRHA.

Il est vrai que ceux-là s'engraissent de la fumée qu'on vous offre. Mais il y en a d'autres qui font servir votre nom d'un épouventail qu'ils ne craignent guerre, & ces derniers tomberoient de haut, si les peuples se desabusoient de votre Divinité.

ALCMÉNE.

C'est quelque chose de faire la fortune & l'élevation d'autrui : mais dans le fond, il ne m'en revient rien de personnel ; sur tout si je le fais sans le savoir. A Thebes une ressource publique, & une Mor-

te dans les Enfers, ne suis-je pas bien avancée? J'aimerois beaucoup mieux être une Déesse malfaisante qu'une Ombre utile; car enfin je sentirois du plaisir en intimidant les Mortels, en les plongeant dans la souffrance, & dans la misére, & d'ailleurs je jouïrois de tous les priviléges de l'Immortalité.

MYRRHA.

Consolez-vous par la raison des semblables. Vous n'êtes pas le seul objet craint, vénéré, invoqué, mis en œuvre, qui ne soit qu'un des Sujets du noir Pluton: à combien de menuës & de grosses Divinitez s'adresse-t-on, qui ne sont rien du tout, & qui ne subsistent que par une tradition, qui s'est emparée insensiblement des Esprits, & à laquelle il est même quelquefois plus dangereux de toucher, qu'à l'existence d'une Divinité reconnuë presque par toutes les Nations. Au reste, je m'étonne comment Jupiter vous laisse roder dans les ténébres de cette triste demeure: il devoit bien, ce me semble, vous donner un apartement dans son Palais.

ALCMÉNE.

Je la méritois mieux que Ganiméde. Mais le bon Seigneur n'a osé. Avec toute sa Maîtrise, il craint Junon: Cette ja-

louse ne fait déja passer que trop de mauvais quarts d'heures à son Epoux, sans qu'il lui donnât encore un nouveau sujet d'éxercer sa méchante humeur.

MYRRHA.

Le Souverain de l'Olimpe a bien de la bonté. Les Maîtres de la Terre ne poussent pas toûjours la complaisance si loin. Plusieurs de ces Dieux mortels ont soutenu hautement Alcméne auprès de Junon, & Junon étoit trop heureuse de ramper devant Alcméne, & d'employer son crédit.

ALCMÉNE.

Ce n'est pas de même : une Junon terrestre n'ayant nul pouvoir, c'est à elle de se taire, & de digèrer son chagrin. Mais la Junon de l'Olimpe n'a pas le bras si court : elle a sa Sphère de puissance, & les moyens de se vanger ne lui manquent pas.

MYRRHA.

Aussi sa jalousie, guidée par une malignité propre à notre séxe, lui fait-elle jouër de bons tours à son infidéle Mari. Mais d'un autre coté, vous n'avez rien fait qui puisse vous attirer la haine de Junon.

ALCMÉNE.

Qui puisse me l'attirer avec justice, voulez-

voulez-vous dire : mais vous savez qu'une jalouse n'éxamine pas si elle a tort, ou si elle a raison. Se croyant en droit d'éxiger un cœur avec toutes ses dépendances, elle se régle uniquement sur cette prétention, & tout ce qui s'y oppose est à ses yeux une injure dont on ne peut trop se ressentir.

MYRRHA.

Un jaloux vaut-il mieux ? S'il est Epoux, un soupçon suffit pour le rendre assassin : est-il Amant épris ? c'est un tel qui lui vole sa conquête, il faut se couper la gorge avec ce Rival. Enfin, la jalousie comme la plûpart des autres Passions, commence le procès par la conclusion ; d'abord elle prononce l'Arrêt, & l'éxécute ; ensuite elle aprofondit l'affaire, & le repentir suit toûjours & trop tard.

ALCMÉNE.

La jalousie n'est plus ce qu'elle a été ; c'est une vieille furie dont les forces sont énervées, l'Honneur a trouvé le secret de s'en défaire : les Maris sont devenus d'une incrédulité à toute épreuve sur la conduite de leurs Femmes, le témoignage même de leurs propres yeux leur seroit suspect ; ils craindroient l'illusion : quand

ils ne sauroient plus douter de la chose, ils compatissent à la foiblesse humaine, & en considération de la Fortune, ils portent avec une honnête & respectueuse hardiesse le pennache dont on arme leur front.

MYRRHA.

Est-il possible que l'Honneur, ce sévère & implacable Honneur, se soit radouci jusque à ce point-là? Qui vous l'a dit?

ALCMÉNE.

Toutes les nouvelles Mortes à qui j'en ai demandé des nouvelles. Ne trouvez-vous pas, après tout, que les Maris ont philosophé juste? Au lieu qu'ils sacrifioient le réel à l'opinion, ils sacrifient à présent l'opinion au réel; il me semble que c'est là passer de la nuit au jour, & du travers d'esprit au bon sens.

MYRRHA.

Qu'apellez-vous opinion? N'y a-t-il donc rien de positif dans le malheur d'un Epoux deshonoré?

ALCMÉNE.

Non: tout le positif consiste dans le plaisir surabondant de Madame, & il n'en resulte qu'une pure fantaisie, à l'égard de Monsieur: Sa moitié lui associe un Lieutenant, qui souvent est plus en fonction

ion que le Capitaine : Le Public le sait, : s'en divertit : on raille le pauvre Ma- ; on le montre au doigt, c'est le der- ier période du mal. Mais au fond, tout cla n'est qu'une chimere. Une Epouse 'iole les engagemens sacrez qu'elle a avec on Epoux, & loin de plaindre ce der- nier on le plaisante : une bizarerie si peu équitable merite-t-elle autre chose que le dernier mepris ? On a regardé enfin le Cocuage par cet endroit qui est son ve- ritable point de vûë. Les Membres de la Grande confrairie ont fait cette reflexion : Oui ? Parce que nos femmes, dont les besoins sont aussi grans, que les notres sont petits, multiplient la paternité dans nos familles, on nous fera responsables de ce qu'elles font avec un *Coadjuteur*, ou un Aide de Camp ? Nous sommes, depuis trop long-tems, les Dupes d'une injuste & cruelle folie. Delivrons-nous, & nous vangeons en même tems. Le Public se moque, montrons au Public qu'il est plus *moquable* que nous, & puis qu'il charge notre innocence du libertinage de nos fem- mes, mettons-nous avec nos femmes con- tre le Public, & consentons de bonne gra- ce à toutes les alienations qu'il leur plaira faire du Domaine matrimonial.

MYRRHA.

Ces illustres confréres du Grand Ordre sont sages, & me paroissent avoir pris le bon parti. Mais qu'a fait le Public lorsqu'il a vû cette conjuration contre sa folie? Vos jeunes Mortes ne vous ont-elles point apris s'il est devenu plus sensé?

ALCMÉNE.

Plus sensé! Le Public une fois infatué revenir de son aveuglement! Mais avant que de repondre, qu'entendez-vous par le Public?

MYRRHA.

Ce que j'entens? j'entens cette portion de la Societé qui ne connoit que l'envers de la Raison; qui, pour peu que vous la tiriez du district des sens, ne sait plus où elle en est, ni ce qu'elle dit; qui vit machinalement; & dont tous les ressorts aboutissent à tuer agréablement le tems.

ALCMÉNE.

Et où la trouverez-vous cette meprisable portion de la Societé? Pas un vivant qui ne se défende d'en être.

MYRRHA.

Et très-peu qui n'en soient. Le Public s'aproprie la Raison & la Verité: Si les Partisans de ces deux filles du Ciel s'avisoient de se cantonner, croyez-moi,

ce

ce même Public ne souffriroit qu'une très-petite diminution. Venons au fait. Quelque Morte vous a-t-elle raporté que le Public ait reconnu sa faute à l'égard des Cocus:

ALCMÉNE.

Tant s'en faut: la raillerie sur les Maris doublez est, dit-on, plus à la mode que jamais. Assez souvent même les Cerfs à plusieurs Cors, les grands Cerfs mordent les petits, & ceux de qui la honte est le plus timpanisée, sont les premiers à insulter au bois naissant. Il faut esperer néanmoins que le Cocuage triomphera aussi de cette sotise: comme il fait des progrez considerables, il sera bientôt plus fort que les Rieurs; & de plus une raillerie meprisée s'émousse, & ne dure pas long-tems.

MYRRHA.

Mais dites moi: L'Amour a-t-il été aussi fin que l'Honneur, s'est-il debarassé aussi de la Jalousie?

ALCMÉNE.

Encore plus. L'Honneur ne s'est pas si bien afranchi qu'il ne lui reste quelque chose de son esclavage: Les eclats, les procedures, les separations, les emprisonnemens dans les sanctuaires de Vesta n'ont point absolûment cessé. Mais l'Amour s'est gueri

parfaitement des noires vapeurs de la jaloufie. Les Amans ne s'abandonnent plus à cette efpéce de rage, qu'ils alloient paſſer fur les plus precieux ameublemens d'une Chambre; ils ne font plus fi fous que de hafarder leurs vies en voulant fe défaire d'un Rival: la froideur & l'infidelité des Maitreffes ne troublent plus le repos du monde: on a laiffé là bien vîte une cruelle, & l'on quite encore plutôt une ingrate & une perfide: enfin, on m'affure que l'Amour, delivré de la tirannie de la Contrainte, & s'étant mis au deffus de cette avidité infatiable qui de notre tems lui faifoit vouloir tout pour foi, que l'Amour, dis-je marche guai, ferein, tranquile, toujours gracieux pendant fa carriere; il foupire, il jouït, il poffède fans ombrage & fans chagrin.

MYRRHA.

Les Amans ont donc bien du tems de refte. Otez la plainte d'être aimé moins qu'un autre, ou de n'être pas affez aimé; otez la proteftation d'une conftance éternelle; otez les reproches, les depits, les racommodemens, quel grand vuide dans le tête à tête! que de loifir dans le commerce amoureux!

A L-

ALCMÉNE.

Votre Conſequence n'eſt pas juſte, permettez moi de vous le dire. Les Amans n'ont ni changé ni racourci leur ſtile : ils emploient toujours les mêmes termes, ils ſe ſervent toujours des mêmes phraſes. N'aurez vous point pitié de ma langueur ? Serez vous toujours inexorable ? Voulez vous me voir expirer à vos pieds ? Vous êtes mon unique & ma Souveraine ; je vous ai devoué toute ma tendreſſe : je ne ſuis ſenſible qu'à vos charmes : je vous promets un attachement inviolable : plutôt mourir que changer : je veux vous aimer juſques au tombeau : L'Amour tient toujours ce langage, mais il a renoncé à la ſignification des mots : il ne ſent plus rien de ce qu'il dit, & voila ce qui fait ſa liberté.

MYRRHA.

Notre Sexe eſt donc bien malheureux ?

ALCMÉNE.

Nullement, les Femmes ſe ſont accommodées au tems : Suivant la route elles ont ſecoué le joug de la bonne foi, & elles rendent tromperie pour tromperie. Un Homme en conte à pluſieurs Femmes qui croient toutes n'avoir point de Rivales, & regner abſolument ſur le cœur de l'A-

mant : une femme écoute plusieurs hommes qui s'imaginent tous être seuls, & recevoir les faveurs sans partage ni Compagnon. Dez qu'un Amant s'apercoit du moindre refroidissement, ou qu'on pense à lui donner un successeur, il céde le terrain, & s'en va chercher fortune ailleurs ; Si tôt qu'une Maitresse entrevoit que sa Conquête lui échape, elle tend au plus vîte tous ses filets pour reparer cette perte, & pour atraper un autre soupirant. Ainsi la balance est égale, comme bien vous le voiez, & les deux sexes n'ont rien à se reprocher.

MYRRHA.

A ce compte là l'Amour n'est plus qu'un fourbe, qu'un volage, qu'un debauché ?

ALCMÈNE.

Quelque chose d'aprochant.

MYRRHA.

Ne vous a t'on point indiqué la source de ce desordre.

ALCMÈNE.

Une trop grande facilité dans notre sexe. Les Hommes, s'il vous en souvient, vouloient de la resistance : ils se seroient fort scandalisez si on ne leur eut pas donné le tems de soupirer, de languir d'étaler les rigueurs d'un doux martire, &

les

s aproches d'une Mort qui ne vient jamais. Enfin l'Amour ressembloit à la Gloire ; une Place offerte lui donnoit du degoût, une Fortresse renduë trop tôt ne le piquoit qu'à demi. Vous jugez bien que cette disposition dans les Hommes engageoit les Femmes à une brave & longue defensive. Leur condition en cela étoit très rude : Souvent on ne repoussoit les Assiegeans que par grimace ; tous les coups portoient contre un temperament amoureux, ou contre un cœur enflammé. Je ne sai si les Femmes se sont lassées d'un état si violent ; mais elles s'acoutumerent peu à peu à suivre la pente de la Nature, à se desister de ces beaux efforts qu'on ne faisoit pas tant pour la conservation de la Chasteté, que pour le relief, & pour la durée de l'Amour. Le relachement des Femmes a été si grand là dessus qu'elles en sont venuës jusqu'à faire les premiéres avances ; & il y en a eu qui passionnées pour des Hommes qu'elles ne pouvoient ebranler, les ont fait rougir par leurs emportemens.

MYRRHA.

En ce cas là, les Hommes devoient se saisir de la defensive, & abandonner aux Femmes l'usage d'attaquer.

ALCMÉNE.

Y pensez-vous ? Les hommes ne sont pas nez pour cette defensive : il y faut une certaine dissimulation adroite, & maligne qui ne leur convient point. D'ailleurs, les hommes, par l'habitude immemoriale où ils sont de rebuter la Ville qui ouvre une porte, prendroient la fuite au premier assaut, & n'auroient pas le courage de rompre une lance.

MYRRHA.

L'Homme n'est pas toujours le maitre de sa lance ; elle lui fait faire quelque fois beaucoup plus de chemin qu'il ne voudroit, & lors que la bague est à portée, c'est une foible bariere que le point d'honneur.

ALCMÉNE.

Ce que vous me dites là est une Enigme dont je vous abandonne le mot. Les hommes souhaitent des obstacles, ils veulent acheter les fruits de l'Amour, je n'y entens point d'autre finesse. Sans envelope & sans équivoque, les Femmes, par leur hardiesse, pour ne rien dire de plus choquant, eloignerent les hommes d'un Commerce aussi ancien que le Monde, & pour n'avoir pas sû ménager assez la guerre, elles ont été toutes surprises de se trou-

trouver dans une fade & ennuieuse paix.

MYRRHA.

Comment donc ? Est-ce que les intrigues de cœur ont cessé pendant quelque tems entre les deux sexes ? & l'Amour devenu soumis aux loix, se seroit-il bien retranché dans le mariage ?

ALCMÉNE.

La premiére conjecture est vraie, & cependant l'autre ne l'est pas. Oui, il s'est passé quelques années où l'on pouvoit dire, il n'y a plus que le lien conjugal qui unisse; hors cela les deux sexes ont rompu. Mais n'inferez pas de là que l'Amour se soit retiré chez les Epoux; il y fait trop mal ses afaires, c'est le dernier azile qu'il choisiroit.

MYRRHA.

Que divint-il donc, ce petit & puissant Dieu ? retourna-t-il auprès de sa mére ?

ALCMÉNE.

Qu'auroit-il fait là ? Vénus la belle n'a pas besoin du Carquois de son Fils pour s'animer; elle se met bien toute seule en humeur, la bonne Dame; & sans autre messager, que son inspiration, elle trouve tout autant de Luteurs qu'il lui en plaît. De plus l'Amour se morfondroit dans le Ciel :. Le Collége divin prend feu

de

de ſoi-même ; l'Ambroſie & le Nectar opérent à merveille ſur la conſtitution d'un immortel : les fléches de Cupidon ne ſont point neceſſaires à la Cour de Jupiter ; tout y eſt alerte, & depuis le Diſpenſateur de la foudre juſque aux plus bas Officiers, tout y ſacrifie à la Volupté. Que croyez-vous donc que fit l'Amour ? Voyant les deux ſexes brouillez, il reſolut d'être neutre, & par là il fit fort bien ſon compte avec ſes deux partis.

MYRRHA.

C'eſt me parler miſtére : ſi vous avez pour but de me communiquer votre penſée, humaniſez-vous.

ALCMÉNE.

La choſe n'eſt pas ſi facile que vous le penſez. L'Amour contre ſa nature, contre ſon inſtinct, contre ſes droits, alluma d'un & d'autre coté certains feux d'une couleur hideuſe, & qui ſe terminent à un plaiſir, que l'on honore beaucoup en ne le nommant que brutal. Chez les hommes l'Amour mit en vogue une agriculture auſſi exécrable qu'infructueuſe : il alluma chez les femmes une ardeur à faire d'abominables & d'inutiles efforts. Ainſi, n'étant plus borné par la

dif-

difference des ſexes, ſon Empire en devint beaucoup plus étendu.

MYRRHA.

Je ne ſuis guére plus ſavante que j'étois, & tout ce qui ſe preſente à mon imagination ſur ce ſujet me donne tant d'horreur, que je n'oſerois me fixer à rien.

ALCMÉNE.

L'Horreur eſt bien fondée : c'eſt la nature elle même qui l'inſpire ; mais la choſe, quoiqu'inconcevable en aparence, ne laiſſe pas d'être vraye.

MYRRHA.

Mais les femmes trouvoient-elles aſſez de dédommagement ?

ALCMÉNE.

Oh ! voila le point. Elles s'échauffoient, elles s'irritoient, elles s'embraſoient ; & au bout du compte rien pour éteindre le feu, ce n'étoit pas paîment. Auſſi firent elles grand bruit, & leurs plaintes ſe rencontrant fort à propos avec quelques éclats de ſcandale que leurs ennemis avoient donné par certaines debauches toutes neuves, on rendit juſtice à notre ſexe.

MYRRHA.

Ah ! je reſpire. En verité j'avois peur

que

que les malheureuses Femmes ne demeurassent à sec, qu'elles ne fussent consumées dans le brasier. Mais dites-moi : Comment s'y prit-on pour terminer ce grand procez ?

ALCMÈNE.

Un Monarque, chaud & zélé Partisan de la beauté femelle, entreprit hautement de defendre la cause de la nature : Il declara une guerre mortelle au Monstre qui avoit infecté sa Famille & sa Cour : Il donna aux Sectaires de la *non-conformité* toutes les marques possibles de son indignation, & comme ce puissant & redoutable Monarque excelloit dans l'art de se faire craindre, il arrêta bientôt le torrent.

MYRRHA.

C'est à dire que les deux sexes se racommodérent, & que le mauvais *Duel* fut aboli.

ALCMÈNE.

Où courez-vous ? Ce ne fut ni l'un, ni l'autre. Le Monstre ne fut point étouffé ; quantité de gens continuérent à lui sacrifier, voire des Héros, voire des Princes du plus auguste sang. Les hommes ne renouérent point non plus de bonne foi avec les femmes. Mais on sauva

va mieux les dehors dans l'Amour d'invention humaine ; & quant à l'Amour de nature les deux Partis firent leurs conditions. Il fut résolu 1. que l'offensive seroit commune aux deux sexes ; 2. que l'Amour sans perdre le tems en tristes incidens, & en préludes melancoliques, iroit de plein saut à l'endroit du denoûment ; 3. qu'il n'entreroit dans le cœur que pour sonner la trompéte, le boute-selle, que pour apeller & animer au combat, après quoi il se retireroit au plutôt; 4. que l'Amour delivré de toute peine, de toute obligation, de toute jalousie consisteroit uniquement dans une volupté passagere, & la mieux reïterée ; 5. & enfin, qu'au premier dégoût on romproit commerce fort legitimement, sans qu'il restât à la Partie lezée aucun droit de plainte, ni de rapel.

MYRRHA.

Je conçois par là comment les deux sexes ne sont pas reconciliez : la necessité fait qu'ils se prétent l'un à l'autre ; mais au fond ils ne s'entre-meprisent pas moins.

ALCMÉNE.

Les Femmes ont si bien renoncé à cette delicatesse d'attachement, en laquelle con

consiste le plus beau lien de leur Commerce avec les hommes, que quelques unes se vendent à eux pour servir de masque & de couverture à la Venus postiche. On s'imagine dans le monde qu'un homme d'esprit & de rang, est infatué de cette femme qui en toute maniére lui fait si peu d'honneur : abus, cette Maîtresse n'est qu'un voile & qu'un abri ; loin de ruiner la reputation de son bienfaicteur, elle la conserve : Savez-vous comment ? C'est qu'elle met son Amant pretendu hors de soupçon d'avoir de vrais Amans.

MYRRHA.

Vos Mortes ont quité les vivans bien instruites. Aparamment elles n'ont pas donné sous le Soleil tout leur loisir à la connoissance de soi-même. Mais il me semble que la jalousie de Junon nous a fait faire un joli écart. Revenons à cette Déesse incestueuse : Je ne voi pas qu'elle eut aucun sujet de vous vouloir du mal.

ALCMÉNE.

Tout mon crime à son égard, est de lui avoir pris un bien que je croyois à moi, & que je ne pouvois pas croire ne point m'apartenir. S'il plaisoit à Junon de

e raisonner, une erreur involontaire me
ustifieroit assez auprès d'elle; mais nos
Dieux en matiére de vangeance & de ressentiment ne raisonnent pas toûjours.

MYRRHA.

Il vous échape là un blasphéme. Nos Dieux, il est vrai, n'admettent point pour excuse cette Erreur involontaire: ils font plus; ils envelopent des generations toutes entiéres dans le crime d'un seul homme, & l'on a merité leur colére avant que de naître: Ils posent des conditions humainement impossibles; ils exigent au delà des forces de la Nature, & veulent qu'on leur demande & qu'on fasse ce qu'ils ont resolu de ne point accorder, & qu'on ne feroit pas. Mais, nonobstant tout cela, gardons-nous bien de dire que nos Dieux punissent l'Innocence: la Justice ne leur est pas moins chére que la Bonté: Ils savent concilier admirablement les droits de ces deux attributs opposez. Les Dieux sans blesser en rien leur Bonté, laissent tomber notre Espéce dans des disgraces morales & physiques, qu'il ne tenoit qu'à eux d'empêcher: les Dieux, sans blesser en rien leur Justice, condamnent, chatient tourmentent des hommes dont la volonté est tournée vers le bien, dont l'ame

est

eſt droite, & qui ne connoiſſant, ni ne pouvant connoître d'autre bonne route que la leur, la ſuivent avec une conſcience pure & aſſurée. Ainſi n'avancez plus que nos Dieux ne raiſonnent pas toûjours, ſoyez plutôt perſuadée que leurs vûes ſont équitables, & les nôtres obliques, & que leur conduite doit être la ſeule & infaillible régle de notre Raiſon.

ALCMÉNE.

Je n'entens rien à concilier le oui & le non, & j'y vais plus rondement que vous. Je voi une Déeſſe qui, parce que l'on n'a pas donné la preference à ſa beauté, s'acharne ſur une Nation qui *n'en peut mais*, & la pourſuit juſques à ce qu'elle l'ait ou detruite, ou diſperſée : & vous pretendez que je trouve de la juſtice en cela ? Ou mon intelligence, ce don le plus beau, & le plus precieux que j'aye reçû, la plus noble partie qu'il y ait en moi, ou mon intelligence, dis-je, eſt d'une nature contradictoirement oppoſée à l'intelligence des Dieux, ou les Dieux ſe manifeſtent bien plus par les effets d'une Paſſion dereglée, que par les ſignes d'une ſaine & droite Raiſon.

MYRRHA.

Vous ni moi ne connoiſſons pas la grandeur

eur d'une Divinité : Parce qu'elle conoit tout son prix, qui est de n'en point voir, elle est jalouse de sa Gloire à proporion, & quand cette Gloire est flétrie par es Hommes, ne fût-ce que par un seul, e n'est qu'à force de malheurs, de souffrances, de sang, & de mort qu'elle peut e reparer. Sans nous embarquer dans cette matiere abstraite & profonde, où l'Esprit humain se perd, & d'où il ne peut sortir que par de creuses & vaines distinctions, tenons-nous en à votre histoire. J'en ai ouï parler beaucoup ; mais je serois curieuse de la savoir d'original.

ALCMENE.

Il est facile de vous contenter. Je suis fille d'Electrion, Roi de Mycénes, Fils de Persée, & Frére de Mestor. Mestor eut de son Mariage avec Lysidice, Fille de Pelops & d'Hyppodamie, une Fille nommée Hippothoë que Neptune enleva, & qu'il amena dans les isles Echinades ou Curzolaires, qui sont à l'embouchure du Golfe de Lépante.

MYRRHA.

J'admire ce Dieu : toute l'eau de la Mer ne suffit pas pour le refroidir : on dit d'ail-

d'ailleurs qu'il a tant de Charmantes Immortelles dans son Palais de Cristal.

ALCMÉNE.

Que voulez-vous ? L'Amour exerce son pouvoir par tout ; & par tout il est sujet au changement. Neptune donc jouït de sa belle proye (car vous savez que chez les Dieux le Rapt n'est pas immatriculé au regître des cas de conscience) & il en eut un Fils qui fut nommé Taphius. Ce Taphius établit une colonie dans Taphe, & en nomma les habitans *Teleboes*, comme qui diroit fort éloignez de la Patrie. Il eut un Fils nommé Pterelaus, qui fut Pere de six Garçons & d'une Fille. Ces six Garçons étant venus à Mycénes, pour redemander à mon Pere le Royaume de Mestor leur ayeul, ne pûrent rien obtenir.

MYRRHA.

Une Couronne ne se restituë pas comme cela: le Possesseur s'en croit toûjours le proprietaire très-legitime, & il ne s'agit plus alors que du droit du plus fort.

ALCMÉNE.

Il est si doux de commander ! Les Fils de Pterelaus, se voyant frustrez de leur pretention, pillérent le païs. Mes Freres vou-

voulurent repousser la force par la force ; mais le destin ne les seconda pas, & ils furent tous tuez. Il est vrai que le sort des Agresseurs ne fut pas meilleur : comme si le Ciel avoit voulu punir en même tems le Pillage & l'Usurpation, pas un des Fils de Pterelaus n'échapa. Cependant, Electryon mon Pere, ne donna pas tout à la douleur : il resolut de se venger, & il avoit déja fait les preparatifs necessaires pour l'execution de ce dessein. Avant de partir il voulut pourvoir à son Royaume & à moi : il confia donc son Etat & sa Fille à Amphitrion, Prince du sang de Persée, & consequemment de notre tige. Remarquez que mon Pere pour me donner en garde à un proche Parent, n'en croyoit pas mon honneur plus en sureté.

MYRRHA.

Oh qu'il avoit Raison ! La proximité du sang est une foible bariere contre l'Amour : Personne Helas ! ne l'a plus éprouvé que moi ; vous en conviendrez avant que nous nous separions.

ALCMÉNE.

Tant y a que mon Pere fit son marché avec Amphytrion, & qu'il l'engagea par Serment à ne me point *deflorer*. Après

cette precaution, le Roi ne pensoit plus qu'à se mettre en chemin : mais un accident funeste changea bien les choses. Vous saurez que ceux qui avoient accompagné les Enfans de Pterelaus avoient amené nos troupeaux au Païs d'Elide : Amphytrion les ayant rachetez les fit reconduire à Mycénes : Lorsqu'on les passoit en revuë devant mon Pere, une Vache s'avisa de fuir. Aussitôt Amphitryon qui par malheur tenoit une massuë, en dechargea un si furieux coup sur les cornes de l'animal fugitif, que la massuë rebroussant chemin alla donner contre la tête de mon Pére, & le tua tout roide.

MYRRHA.

L'avanture est tout à fait imprevuë : quand je la trouverois chez un Auteur des plus graves, je ne la prendrois pas moins pour un Conte de vieille. Mais sur votre temoignage, je veux croire le fait : Les Morts n'ont point de Raison pour mentir. C'étoit donc un rude joueur que votre Amphitrion. Les Cornes lui furent fatales. Mais, entre nous, cette massuë meurtriére, ne fut-elle conduite que par le hazard ? Alcméne, jeune, belle, & heritiere d'une Couronne, valoit bien un coup premedité.

ALC-

ALCMÉNE.

Amphitryon étoit honnête homme ; & de plus il n'avoit aparemment pas comploté avec la bête, afin qu'elle lui fournît l'occasion d'assassiner un Prince qui lui marquoit tant de bonté.

MYRRHA.

Trop souvent la probité mollit à la vûe d'un Thrône, & quand on s'attend à regner, on a bientôt saisi l'occasion. Quoi qu'il en soit, voyons la suite.

ALCMÉNE.

Quand même Amphitryon, ce qui n'est nullement probable, auroit dirigé le contre-coup de sa massuë, quand même il auroit tué mon Pére avec dessein ; il n'eut pas cueilli le fruit de sa noire & cruelle perfidie. Ni lui, ni moi ne succedâmes à Electrion au Royaume de Mycénes. Les Argiens prirent pretexte sur la fin tragique & violente de mon Pere, pour nous chasser de leur Païs, & nous ne trouvâmes rien de meilleur que de nous réfugier à la Cour de Creon Roi de Thébes, qui donna à Amphitryon, avec les Ceremonies ordinaires, l'absolution d'un crime que la massuë & son Moteur invisible avoient commis fort innocemment.

MYRRHA.

A propos de Moteur invisible : il concourt à toute la realité de l'action & de l'intention, sans participer à ce qu'il y a de mauvais : quelques uns assurent même que cette premiere & invisible cause a rendu tous les mouvemens necessaires par un decret infaillible, qu'elle les commence, en apliquant la cause seconde, & que celle-ci n'est qu'un instrument entre ses mains, ou qu'une occasion dont elle se sert pour determiner, pour regler, pour varier son action, le tout, sans être responsable du mal moral ; avouez-moi que le privilége est beau.

ALCMÉNE.

Vous en savez trop : il faut assurément que vous ayez commerce ici avec ces speculatifs qui sont penetrans pour former des questions, & très-aveugles pour les resoudre. Pour moi je ne m'embarasse point de ces subtilitez. Amphitryon jette sa massuë à la tête d'une Vache ; il tuë, sans y penser, le Roi de Mycénes, Amphitryon est innoncent, & si une premiere cause dirige les mouvemens, elle ne sauroit être coupable, c'en est là tout autant qu'il m'en faut.

MYR-

MYRRHA.

Une si grande docilité n'est guére de saison en ce Païs-ci. N'importe : continuons : que fites vous à Thébes ?

ALCMÉNE.

Amphitryon me proposa notre mariage, & comme je lui declarai que je ne me donnerois qu'à celui qui vangeroit la mort de mes Freres, il accepta la condition, & me fit sa femme.

MYRRHA.

Quoi, sur sa parole ? n'étoit-ce point hasarder un peu trop ?

ALCMÉNE.

Il m'allegua des raisons que je trouvois si bonnes ! Enfin, disoit-il, je peux ne point revenir de cette guerre. Le moyen que j'eusse resisté à cela.

MYRRHA.

Il est vrai ; & d'ailleurs vous étiez peut-être fort disposée à gouter ses raisons ?

ALCMÉNE.

Oui : je me disois à moi-même que mes Fréres, seroient encore mieux vengez par mon Mari, que par mon Amant.

MYRRHA.

De bonne foi étoit-ce là tout ? ne sen-

tiez-vous point aussi quelque chose que vous n'osiez vous dire ?

ALCMÉNE.

Et.... C'est creuser trop avant : vous étes une importune. Peu s'en falut néanmoins qu'il n'y eut Mariage sans vengeance, & qu'Amphitryon ne fut degagé de sa promesse.

MYRRHA.

Ce n'étoit aparemment pas ce que vous souhaitiez le moins.

ALCMÉNE.

Vous me faites tort. La mort de mes Fréres me tenoit trop au cœur.

MYRRHA.

Ajoutez que risquer un Epoux, ce n'est pas risquer grand chose.

ALCMÉNE.

Un nouvel Epoux, bienfait & vigoureux ? Ah pour celui-là, votre plaisanterie n'y vient point.

MYRRHA.

Pardon : je ne connoissois pas votre Heros ; je n'ai jamais éprouvé ses forces. J'avouë pourtant que je devois juger plus favorablement d'un homme, qui d'un revers de main envoie les Monarques chez Pluton. Mais quel obstacle survint-il à votre vengeance ?

ALC-

ALCMÉNE.

Le Roi Creon ne vouloit pas être de la Partie ; il refusoit de suivre mon Mari.

MYRRHA.

Tous les Princes ne sont pas d'humeur à exposer leurs personnes ; il y en a qui n'aiment que la guerre de Diane ou de Venus. Et puis, dire que le Roi de Thébes refusa de suivre Amphytrion, c'est renverser l'ordre, & perdre le respect à la Majesté.

ALCMÉNE.

Amphitryon étoit du sang des Dieux par son ayeul Persée s'il vous plait, & c'étoit une gloire à un simple Mortel, quoique Couronné, de servir sous ce divin particulier. Mais savez-vous sur quoi Creon se fondoit pour ne point marcher contre les Teleboes ? Je vous le donne à deviner en cent, en mille, en tout ce qui vous plaira.

MYRRHA.

Vous m'embarassez. Car un Prince a bien des pretextes pour n'attaquer ou pour ne se defendre que dans le Cabinet, pour se dispenser du peril & des fatigues de la Guerre, quoique ce soit là un de ses devoirs essentiels. J'aimerois donc autant

 vous

vous le quiter d'abord. Creon n'avoit-il point à craindre un soulevement en cas qu'il sortît de son Royaume ?

ALCMÉNE.

Un seul ennemi empêchoit le Roi de s'absenter de ses Etats.

MYRRHA.

Quelque Ministre ambitieux, & pourtant necessaire ; quelque Prince du sang inquiet & brouillon ; quelqu'un qui sous le beau voile du bien Public cherchoit à s'élever aux dépens du Maître, quelque redresseur de torts interessé ; quelqu'un, en un mot, qui visoit à le dethrôner.

ALCMÉNE.

C'étoit un Renard.

MYRRHA.

Justement. Un Renard de Cour, qui à l'abri d'un exterieur soumis, fidéle, officieux, zelé, machinoit sous main contre le Gouvernement, & qui ....

ALCMÉNE.

Non, non, non ; je n'y cherche point tant de finesse : c'étoit un Renard à queuë & à pates, un Renard des bois, ce qui s'apelle un Renard.

MYRRHA.

C'étoient de merveilleux Rois, que les Rois de votre tems. Electrion trouve la mort

mort à une revûe de troupeaux, & Creon n'oseroit faire la guerre de peur d'un Renard.

ALCMENE.

C'est qu'en ce tems-là une Couronne étoit plus de poids qu'elle n'avoit de fleurons : Le faste, le luxe, la mollesse ne regnoient point sur les Rois : une Cour n'avoit que des plaisirs naturels, & les Sujets jouïssoient des droits de la Nature. Un Souverain avoit soin des Bêtes, à plus forte Raison menageoit-il le sang des hommes : il aprehendoit le dommage qu'un Renard pouvoit causer dans son Royaume, combien plus se tenoit-il sur ses gardes pour garantir ses bons Sujets, de la dizéte, de l'injustice, & de l'opression ?

MYRRHA.

Vos Rois n'y entendoient rien : ils n'étoient encore que des aprentifs. Demandez à nos Ombres modernes : les Peuples, vous diront-elles, veulent des Princes magnifiques & somptueux. Oui qu'un Monarque, pendant le Cours d'une Guerre sanglante, loin de se rien retrancher, rafine sur les fêtes, sur les divertissemens & sur les plaisirs, ses Sujets consentiront à cela sans murmurer ; mais ils concevront du mepris pour sa personne,

ne, dès que, agiſſant plus en homme & en Pere, qu'en Maitre, il fera gloire d'une modeſte & raiſonnable ſimplicité. Enfin les hommes, devenus d'une bonté à toute épreuve, donnent tout ce qu'ils ont, & ſouvent plus qu'ils n'ont, pour entretenir le luſtre, la grandeur, la volupté de ceux qui les gouvernent, quelquefois très-mal.

ALCMÉNE.

Ces nouvelles Mortes ne m'aprendront rien de nouveau. De tout tems il y a eu des Souverains qui ont profité de la ſotiſe de leurs Sujets. Et que cela leur eſt facile! plus le poſte qu'on remplit eſt elevé, plus on a de dupes au deſſous de ſoi. Mais de tout tems auſſi l'autorité ſuprême ſe trouve jointe avec l'amour de l'humanité: Heureuſes les Nations qui obeïſſent à de tels Maitres, & qui ont des hommes pour Souverains!

MYRRHA.

Qu'avons-nous fait de votre Renard?

ALCMÉNE.

Il n'eſt pas loin. Cet animal deſtructeur faiſoit de grands ravages par tout: en vain lui tendoit-on des filets, en vain lui dreſſoit-on des pieges & des paneaux, la Bête ſcelerate avoit la fineſſe d'éviter,

&

& elle trainoit après elle la ruine & la desolation.

MYRRHA.

Il faloit à Creon un Fils qui aimât la chasse des animaux malfaisans. Ce Prince, d'un naturel pacifique, sans se soucier des bons, ou des mauvais succès du Roi son Pere, eut borné toute son ambition à procurer la sûreté du Betail Domestique, & il auroit infailliblement pris le Renard.

ALCMÉNE.

Creon n'eut jamais souffert que le Prince son Fils, & le Successeur presomptif de sa Couronne passât le plus beau de sa vie à exterminer des Renards & des Loups. Il se seroit dechargé sur lui d'une partie des occupations Royales, & sur tout, il en auroit fait le premier de ses Generaux. Mais enfin le vaillant Amphitryon entreprit la defaite du redoutable Renard, & graces à Cephale qui lui preta le Chien que Procris avoit amené de l'Isle de Créte, il en vint à bout.

MYRRHA.

Le Chien essuya le danger; il fit le coup, & Amphitryon eut tout l'Honneur de la victoire. Prenons le Chien de Cephale pour le symbole des simples Soldats;

il en sera d'un Ennemi bien battu comme de votre Renard mis en piéces : tel Officier peut faire une haute Fortune dans le Monde, & dans l'Heroïsme, qui n'a pas beaucoup plus risqué qu'Amphitryon.

ALCMENE.

A la guerre comme à la chasse, ni l'Honneur, ni le profit ne sont pour la meute : c'est à celle-ci de terrasser le sanglier, & au Maître Chasseur à disposer de la proye. Au reste mon Epoux n'étoit pas né pour une Gloire épurée de toute exception. Il n'eut pas accompli si heureusement son entreprise contre les Teleboes, si une Fille denaturée ne lui en eut fourni le moyen. Voici ce que c'est. Amphitryon étant entré avec des Troupes ramassées sur les terres de Pterelaus, les ravagea; mais c'est tout ce qu'il pût faire d'abord, & il y avoit beaucoup d'aparence qu'il échoûroit. Heureusement pour lui, la Princesse Cométhe Fille du Roi, le trouva à son gré. Mon Epoux ne repondit point du tout à cette passion, car il me l'a dit : mais il amusa cette folle Amante, pour se la rendre utile. En effet, elle lui révela un grand Mystére. Pterelaus avoit à la tête un cheveu d'or d'où sa vie dependoit absolument. Co-

méthe,

méthe, pour se faire un grand merite auprès de son Amant promit d'arracher ce précieux gage de l'immortalité, & le fit. Pterelaus meurt aussi-tôt, & Amphitryon, ne trouvant plus de resistance, s'empara de tous ses Etats.

MYRRHA.

Et vous étes assez bonne pour vous imaginer que votre Epoux ne recompensa pas un service de cette importance?

ALCMÉNE.

Qui vous dit que je m'imagine cela? la Princesse fut paiée suivant son merite: Amphitryon la fit mourir.

MYRRHA.

Je ne m'attendois pas à une telle conclusion. Mais, à votre, avis qui valoit mieux d'Amphitryon ou de Cométhe? Je dis à votre avis; car quoiqu'Amphitryon vous ait apartenu de si près, vous ne lui en ferez pas plus de grace: Les Morts sont personnes parfaitement desinteressées; ils jugent de tout suivant le Droit & la Raison.

ALCMÉNE.

Puis qu'il faut vous parler en Morte; l'action de mon Epoux me paroit à present tout autre, qu'elle ne me paroissoit au retour de l'expedition. Je trouvois

alors que Pterelaus & sa Fille étoient bien & dûment punis : la Mort de Comethe ordonnée par Amphitryon me sembloit d'une grandeur d'ame admirable ; la conquête des Teleboes, leur pillage, leur servitude, tout cela me donnoit une haute idée du Vainqueur & de sa gloire. A present, ce sont des Couleurs formellement opposées. Pterelaus étoit fondé, lors qu'il demandoit qu'on lui rendît l'Etat de Mycenes, puis que ce Rojaume lui apartenoit legitimement, & à titre d'héredité, comme étant arriére petit Fils de Mestor, Frere ainé d'Electrion. Comethe étoit coupable d'une espèce de parricide, & à cause de cela, tout à fait indigne de vivre ; mais un excès d'Amour plus fort que la Nature, devoit faire passer cette malheureuse Princesse pour innocente chez Amphitryon, qui au lieu d'avoir de la reconoissance pour celle qui lui sacrifie jusques à son propre Pere, la fait mourir cruëllement pour s'emparer de ses Etats.

MYRRHA.

Si bien que ce même Amphitryon que l'interêt, la vengeance, & l'Amour vous faisoient regarder à Thébes, comme un Heros tout couvert de lauriers, n'est plus

ici pour vous que le defenseur d'une mauvaise Cause, qu'un ingrat, qu'un barbare, qu'un Usurpateur.

ALCMÉNE.

La verité me force à convenir de tout cela.

MYRRHA.

Sur ce pié là, un peu de notre lumiere feroit grand bien au commun des Mortels. Ils reformeroient leurs jugemens, ils se desabuseroient sur l'article du vrai merite, & ce qui entraine ordinairement chez eux l'estime, la veneration & l'encens, leur deviendroit un objet de mepris & d'indignation.

ALCMÉNE.

Si les Vivans avoient nos yeux; Si comme nous ils mesuroient toutes choses à la regle du bon sens & de la probité, quel bouleversement ce seroit! La plûpart de ces hommes fameux, qui depuis tant de siécles sont etablis dans le temple de la gloire, tomberoient dans la poussiere & dans la bouë. Des Monarques, à qui on prostituë la louange, en faveur desquels les Muses s'epuisent, Apollon se trouve court; ces Monarques, dis-je, reduits à leur juste prix, ne seroient plus que des machines couronnées, que des Com-

Composez d'un petit génie, d'un grand orgueil & d'un Amour propre aussi vaste, qu'ils sont indifferens & durs pour leurs Sujets. Quantité de ces bien-aimez de la Fortune, au credit, à la table, à l'argent de qui chacun s'empresse de faire sa cour, mis dans leur juste point de vûe, ne seroient plus que des animaux brillans, que des brutes utiles, souvent que des scelerats qui étourdissent par le fracas d'une figure bruiante, & qui eblouïssent par l'eclat de leur poste; enfin de vrais sujets de tentation contre la providence des Dieux qui dispensent si mal les honneurs & les biens.

MYRRHA.

Malheur à ceux qui succombent à cette tentation: Le Ciel fait tout pour le mieux; & si ce fat & ce mauvais cœur possédent eux seuls dans une opulence fastueuse, beaucoup plus de bien qu'il n'en faudroit pour nourir des milliers de gens d'esprit & de probité qui meurent de faim, nous devons croire que cela se fait par une sage & très juste dispensation.

ALCMÉNE.

Je le croi comme vous, puis qu'il le faut; mais je ne concois pas la chose, & cela m'etonne: Car il me semble qu'en

ce Monde-ci; on devroit concevoir clairement tout ce qui a été obſcur ſur la ſuperficie de notre Globe.

MYRRHA.

Non pas, non pas s'il vous plait: Vertu! Comme vous y allez. Il n'y a qu'une Divinité qui puiſſe concevoir l'inconcevable: C'eſt là un de ſes caractéres ſpecifiques. Or la Mort ouvre l'eſprit; elle met l'ame en poſſeſſion de toutes ſes facultez; mais elle ne *Diviniſe* pas.

ALCMÉNE.

Il nous ſeroit pourtant bien doux de ne plus douter. Hélas! notre raiſon n'a t'elle donc point aſſez ſouffert en l'autre monde? nous y avons tant crû ſans voir? Non: je ne demanderois point aux Dieux d'autre occupation ici, que celle de dénouer toutes les contradictions qu'on m'a fait digerer pendant ma vie, & que j'ai été obligée de préferer aux démonſtrations les plus évidentes: Les Morts ne gagent point; mais, ſupoſé qu'ils fuſſent auſſi fous que les Vivans pour gager, je poſe en fait que nous mepriſerions toute ſorte de matieres, pour réflechir ſur la foibleſſe & ſur les bornes de la Raiſon humaine dans ſon paſſage ſur la Terre.

MYR-

poux & n'en pas moins agir en Amant. Jupiter avoit besoin de toute sa puissance pour faire à la fois deux rôles si oposez: il n'y avoit non plus que Jupiter qui pût fournir à un si long tête à tête. Quant à moi, j'avouë que cette nuit miraculeusement triplée me parut très courte : mais mon divin Amant me donnoit un cœur de Maitresse ; autrement qu'il m'eut ennuié!

MYRRHA.

Si bien que vous ne vous apercûtes point du tout de la malice ?

ALCMÉNE.

Helas ! non. Tout le Monde soupiroit après le retour du Soleil : Sur tout les Epoux & les Amans souhaitoient impatiemment la lumiere du jour, pour se voir delivrez d'une certaine offensive indirecte & importune. Moi seule trouvois mon compte dans ces tenébres surnaturelles, & j'eusse renoncé de bon cœur à la clarté du Soleil, à condition de passer toute ma vie dans la situation où je me trouvois.

MYRRHA.

Je croi en effet qu'une Belle avec le Seigneur Jupiter ne s'avise guere de penser à l'heure, ni d'examiner les aproches de l'Aurore.

ALC-

ALCMÉ'NE.

Ah! Si vous ſaviez! Il vous dit des choſes qui enlévent, qui enchantent, qui tranſportent, qui vous mettent tout hors de vous.

MYRRHA.

Ce ne ſont aparemment que ſes Apoſtrophes amoureuſes, qui font couler le tems ſi rapidement en ſa compagnie?

ALCMÉ'NE.

Je ne dis pas cela. Lorſque ce Dieu, très âgé ſans être vieux, & nouri d'Ambroſie & de Nectar, daigne en venir juſques à communiquer ſa divine eſſence, il jette l'ame dans un raviſſement inexprimable; & alors la douceur de ſes paroles ne ſemble plus rien, en comparaiſon de ſes tendres & celeſtes effuſions.

MYRRHA.

Ces communications ſe reïterent ſouvent ſans doute?

ALCMÉ'NE.

Autant de fois qu'il plait à ſon ardent & inépuiſable amour.

MYRRHA.

Et vous me ferez accroire après cela, que vous avez pris de bonne foi Jupiter pour Amphitryon?

ALCMÉNE.

A ne vous deguiſer rien, ce n'étoit pas ſans quelque ſurpriſe que je voiois ces longs & frequens tranſports. Je ne pouvois comprendre qu'une abſence aſſez courte eut pû ranimer ſi fort un Mari : je comprenois encore moins comment aprés une rude & fatigante Campagne, je retrouvois tant de vigueur & de feu. Enfin, je vous l'avouë, Amphitryon me paroiſſoit plus que homme ; mais je ne me ſerois jamais defiée qu'il fût Dieu.

MYRRHA.

Bien des Femmes envieroient un ſemblable étonnement. Mais que faiſoit Mercure pendant votre ſéance ; car on m'a dit qu'il y étoit : Pour lui, je m'imagine que ſa patience étoit à bout.

ALCMÉNE.

Bon ! Eſt-ce qu'un Dieu peut s'ennuyer ? Quand il ne feroit que contempler ſes perfections, & s'admirer ſoi-même, c'en feroit aſſez pour le combler d'un plaiſir éternel. D'ailleurs Mercure eſt bon Fils, il reſpecte juſques au libertinage du Seigneur Jupiter ſon Pere. Enfin vous ſavez qu'il eſt naturellement une Divinité Peſte, ce Mercure : c'étoit donc une

une Fortune pour lui, d'avoir à faire enrager notre Sosie & notre Cleanthis.

MYRRHA.

Qu'il soit tout ce qu'il vous plaira, il est toûjours vrai que dans cette occasion, il prostitua l'Honneur de la Divinité. Aller porter à la Nuit l'ordre de retarder sa marche pour couvrir celle de Jupiter, & pour receler le larcin amoureux du Maître de l'Univers: faire sentinelle pendant tout le Siége pour favoriser les assauts: Se commettre avec un Valet & une Servante: se morfondre enfin sous la figure d'un Domestique commode: Franchement de telles allures ne s'acommodent guere avec l'encens, & c'en est beaucoup plus qu'il n'en faut pour perdre un Dieu de reputation.

ALCMÉNE.

Ce n'est pas de l'opinion que les Dieux font dépendre leur Gloire. Jupiter met tout son Honneur à se contenter, & les Divinitez subalternes ne trouvent rien de plus honorable, pour elles, que de servir ses passions.

MYRRHA.

Il en va donc à ce que je voi, chez les Dieux du Ciel, comme chez les Dieux de la Terre. C'est un grand poste, oui, que

que de negocier les amours du Prince : on monte par là rapidement à la Fortune ; un Emploi de Politique ou de guerre y conduit beaucoup plus lentement.

ALCMÉNE.

Vous ne faites pas, ce me semble, éclore assez votre pensée. Ne voulez-vous pas dire que les amours du Maître sont le grand canal de la Fortune ? En effet, il n'y a point de chemin plus court pour arriver aux Dignitez, & pour aquerir des revenus. Tels & tels languiroient encore dans la poussiére de leur naissance ; ils ne feroient pas dans le Monde une figure si éclatante ; ils n'auroient pas chez eux une Cour proportionnée à la magnificence de leurs ameublemens, à la delicatesse de leur table, à la plenitude de leur coffre fort, s'ils n'étoient jamais entrez dans le ministere de la volupté royale, ou s'ils n'avoient pas eu quelques raports avec l'objet aimé.

MYRRHA.

Pensez-vous donc que ce ne soit rien de se dévouër aux plaisirs secrets & illicites d'un Prince ? Rendre service à ce Monarque dans ce qu'il a de plus cher, n'est-ce pas rendre service à toute la Nation, du bon-

bonheur, ou du malheur de laquelle, il est l'Arbitre & le Souverain Dispensateur?

ALCMÉNE.

Apellez-vous rendre service à une Nation, de fomenter par une lâche & infame complaisance, le desordre & le scandale d'un Monarque qui doit être en exemple à ses Sujets?

MYRRHA.

Vous savez que les Monarques s'attribuënt le privilége des Dieux; ils pretendent que leur volonté suprême rectifie tout. Mais nous nous envolons, sans y penser sur les ailes de Mercure. Encore un mot de lui. Ce Dieu étoit bien mauvais de jouer si rudement le pauvre Sosie, & de lui persuader presque à coups de baton, qu'il avoit changé d'individu?

ALCMÉNE.

Eh! un Grand s'abaisse-t-il avec le Petit, si ce n'est pour s'en moquer? Il demande ce qui n'est pas juste: si on ne le satisfait pas, il employe la violence. Combien de petits Tirans se divertissent à chagriner leurs Vassaux, & à les pousser à bout?

MYRRHA.

Cleanthis étoit moins à plaindre que Sosie.

ALCMÉNE.

C'est ce que je ne sai pas : on ne la batoit point, il est vrai, mais on la brusquoit, on la meprisoit, on rebutoit ses avances : or cette froideur toute de glace est peut-être pire que la bastonnade, pour une Femme qui n'est pas de marbre, & qui croit qu'on ne peut la dédommager assez de sa continence & de sa fidelité.

MYRRHA.

Au reste Mercure, avec toute sa malice, étoit plus honnête Dieu que Jupiter : En menageant si peu les épaules de Sosie, il eut soin du front de ce malheureux, & il ne voulut pas saisir l'occasion.

ALCMÉNE.

Quelle idée! Je vous conseille de faire un grand merite à Mercure, de ne s'être pas rabatu sur une Soubréte.

MYRRHA.

Où m'allez-vous chercher ici l'inegalité des conditions? L'Amour n'est-il pas d'une nature à tout assortir ? Par lui, par cet Amour, le plus grand Roi de la Terre oublie ce qu'il doit à la Majesté de son auguste rang; il se bande les yeux de son propre Diadéme ; il s'attache aveuglément à une simple & mediocre Sujète ; il en fait son oracle & son tout. N'y

au-

auroit-il pas là dequoi s'étonner plus qu'en voyant le faux Sosie entrer dans les droits de Mari, & contenter les pudiques ardeurs d'une épouse, qui demande dans la bonne foi ce qui lui apartient.

ALCMÉNE.

Aparemment Cleanthis n'avoit rien qui pût toucher un Immortel, & Mercure ne jugea pas qu'elle valût la peine qu'on la trompât si agréablement.

MYRRHA.

Ajoutez que Mercure n'étoit peut-être pas dans le goût de ces gens, qui ne conçoivent point de plus grand plaisir, que celui d'agreger un Epoux au très-ancien & très-fameux ordre d'Actéon. Mais laissons nos Dieux remonter au Ciel; ils meritoient d'y entrer en triomphe après une si glorieuse expedition. Que je vous voye, je vous en prie, avec votre veritable Mari.

ALCMÉNE.

Amphitryon revient à Thebes chargé de lauriers & de dépouilles. Moi qui croyois avoir passé avec lui la nuit precedente, & qui ne m'attendois nullement à le revoir si-tôt, je le reçois d'un visage étonné. Mon Epoux demeure interdit; il recule, & me de-

mande raison de ce froid pretendu. Je lui repons : c'est donc ainsi que vous me trompez, Seigneur : vous partiez ce matin pour quelques jours, & vous voila déja ? Amphitryon ne comprend rien à ce reproche : il dit ne m'avoir point vûe depuis son depart pour la guerre des Teleboes : je prens cette declaration pour une feinte, & j'en souris. Amphitryon commence à prendre cela pour une insulte, & s'emeut. De ma part, je sens aussi que le sang froid m'échape : je lui demande avec aigreur ce qu'il a fait de sa memoire, & comment il a pû oublier des plaisirs si recens & si vifs ? Il se passionne & moi aussi. Il prend le Ciel & la Terre à temoins qu'il ne fait que de debarquer : je lui rapelle tout ce qui s'est passé entre nous ; je lui en articule les plus douces circonstances : c'étoit jetter de l'huile dans le feu. La fureur le transporte ; il vomit contre moi tout ce que le ressentiment enflamé d'un Mari amant, jaloux, & delicat sur le point d'Honneur, lui pouvoit inspirer de plus injurieux. Moi, retranchée dans mon innocence, je lui fais un crime de son emportement ; je crie à l'ingrat, au brutal, au furieux, à l'imposteur. Enfin lui aïant montré les presens qu'il

qu'il m'avoit destinez après sa Victoire, & lesquels il croyoit encore dans ses balots, il passa tout d'un coup d'une agitation violente dans une morne consternation; & ne pouvant plus tenir contre un indice si palpable, il me quita brusquement.

MYRRHA.

Cependant le bon Jupiter qui de son Thrône voit tout & entend tout, rioit sous cape de ce beau menage.

ALCMÉNE.

Eh quoi donc? N'est-il pas bien juste que les Dieux se donnent la Comedie aux depens des Hommes? Encore trop d'Honneur aux chetifs mortels d'amuser une Divinité.

MYRRHA.

Ne perdons point Amphitryon de vûë. Il s'y prit bien mal dans son Cocuage: grand bruit, grand fracas d'abord; c'étoit annoncer sa nouvelle dignité à tout le Domestique, & par le Domestique à tous les Porteurs de Gazéte scandaleuse; à ce certain Public qui ne se nourit que de medisance, & chez qui une paire de cornes fraichement écloses vaut la decouverte d'une mine d'or.

ALCMÉNE.

Amphitryon en cela ſuivit la mode : comme la plûpart des Maris qui ont des Femmes galantes, il ſe fit cocu ſoi-même.

MYRRHA.

Un Homme ſe faire Cocu ſoi-même ? L'idée eſt toute neuve.

ALCMÉNE.

Point. L'idée eſt auſſi ancienne que le bon ſens : mais c'eſt peut-être l'expreſſion dont elle eſt revétuë qui vous la fait méconnoitre. Qu'eſt-ce que le Cocuage ſelon tous les gens d'Eſprit ? c'eſt le miſtere amoureux d'une Epouſe revelé. Ainſi quand un Epoux prend ſoin lui-même de publier l'infidelité de ſa Femme, n'eſt-il pas vrai qu'il ſe fait Cocu ?

MYRRHA.

A ce que je voi dans votre morale, l'intrigue de la Femme infidéle, & les Enfans ſuppoſez, ſont à compter pour rien ?

ALCMÉNE.

Je ne dis pas cela, le Ciel m'en preſerve : la conſcience d'une Epouſe adultère eſt chargée de tout l'être, & de toute la realité d'un crime : mais cet être ne fait pas le Cocuage; entre le Mari d'une

ne Femme qui a le bonheur ou l'adresse de bien couvrir sa marche, & le Mari d'une Femme Sage, il n'y a pas la moindre difference par raport à la Societé.

MYRRHA.

C'est donc un grand fou que ce Mari qui cause lui-même sa turpitude en la découvrant?

ALCMÉNE.

Encore plus grand foû, celui qui se ruine en plaidant pour la verifier, & qui veut, à quelque prix que ce soit, autentiquer sa honte par l'Arret d'un Tribunal.

MYRRHA.

Vous ne faites pas reflexion à la queuë du procès. On espere par là se debarasser d'une Femme; ce dedommagement vaut bien la peine de se diffamer. Au reste vous faites là aux Epoux trahis, une leçon de prudence bien difficile à mettre en pratique. Partager son lit avec des Rivaux; travailler à l'éducation, & à l'établissement d'une Famille, à laquelle on n'est peut-être lié que par le nom de Pere sans paternité, & cependant dissimuler, agir en Mari content? Franchement la situation est violen-

te, il faut de la force pour s'y maintenir.

ALCMÉNE.

Ce n'est pourtant qu'à ce prix là qu'on peut éviter le Pennache. D'ailleurs il y a distinction: Si le Mari, comme cela arrive souvent, est le dernier à connoître le malheur de son front, il est obligé pour sa reputation de faire un éclat, sa tranquilité augmenteroit son deshonneur, & il n'y a qu'une rare & sublime Philosophie qui puisse lui inspirer la patience & le repos. Mais si l'Epoux est seul, ou presque seul informé de sa disgrace, le meilleur, ou plutôt l'unique parti qu'il ait à prendre est celui de souffrir.

MYRRHA.

C'est justement ce que ne fit pas votre Amphitryon, & sa conduite est la plus imitée par Messieurs ses Confréres. Il se raccommoda néanmoins avec vous?

ALCMÉNE.

N'est-ce pas ce que font ordinairement les Cocus? On les timpanise par leur propre faute, & après avoir bien fourni à la risée du Public, ils sont encore trop heureux de se rembarquer sur le même Océan.

MYRRHA.

Amphitryon n'étoit point dans le cas : vous lui aviez conservé inviolablement votre cœur & votre intention ; c'est, ou peu s'en faut, l'essentiel de la fidelité conjugale : & puis, le reste du Maitre de la foudre valoit bien une Place qui n'a jamais ouvert ses portes qu'au legitime Seigneur.

ALCMÉNE.

Comment rebuteroit-on la Maitresse de Jupiter ? Celles des Dieux de la Terre illustrent leurs Maris, bien loin de les deshonorer, & il y a peu d'Epoux qui ne fissent gloire de prêter, voire de ceder leur champ, pour être arrosé du sang roïal.

MYRRHA.

On en a vû pourtant qui ont soutenu le droit de Mari contre des Amans couronnez ; il s'en est trouvé qui contraints de ceder à la force majeure, ont regardé leurs Femmes dans le lit *Monarchal* comme dans le tombeau, ont envisagé leur élevation amoureuse, comme si elles avoient peri par un naufrage d'Honneur, & se sont mis en équipage de Veufs.

ALCMÉNE.

Aussi les Courtisans, & tous les Adorateurs de la Fortune ont-ils traité cela d'un

dérangement de cervelle : & d'autres Grands, mieux verſez dans la ſcience de Cour, ont avec mille remercimens accepté pour Femmes des Heroïnes aguerries par le Souverain même, & chargées d'un petit volume de ſa façon.

MYRRHA.

Tout ce qui a raport au Diadéme eſt au deſſus du point d'Honneur : Le ſang Royal ne tire ſon prix que de ſon propre fond, & les Princes d'une auguſte Maiſon, ne le trouvent pas moins brillant du coté gauche que du coté droit. Mais où avons-nous laiſſé Amphitryon ?

ALCMÉNE.

Ayant ſceu par le Devin Tireſias, que . . . .

MYRRHA.

Quoi ! il alla conſulter le Devin ſur ſon avanture ! Il avoit donc grand peur d'ignorer ſon Cocuage ! Si tous les Maris ſoupçonneux & jaloux avoient recours à la Magie noire pour s'éclaircir, les mauvais Genies auroient bien de l'occupation, & peu de ces Epoux ſortiroient contens de l'oracle. Je vous ai interrompuë : & bien ?

ALCMÉNE.

Amphitryon ayant, dis-je, ſceu que le Sei-

Seigneur Jupiter avoit tiré cette piéce de son sac, & qu'il avoit joué le tour, s'en felicita, offrit des sacrifices d'action de graces, & redevint meilleur Mari que jamais.

MYRRHA.

Ne m'a-t-on pas dit qu'il vous engrossa, quoique déja grosse du fait de son Rival?

ALCMÉNE.

On vous a dit vrai; & les Docteurs en fecondité humaine, m'ont cité depuis comme un exemple fameux de *superfetation*.

MYRRHA.

Ces Docteurs là étoient gens d'une grand foi: ils croyoient donc bonnement la chose?

ALCMÉNE.

Peut-être que non: mais le Vulgaire en étoit persuadé; c'étoit un des points de sa créance: cela suffisoit pour n'oser ni l'examiner, ni la contredire. D'ailleurs l'Auteur apuyoit sa these & son sentiment, n'est-ce pas là le train?

MYRRHA.

Je vous l'avouë. C'est une excellente ressource que la Fable naturalisée dans le Païs de la Verité; les habiles savent en ti-

rer honneur & profit. Plus d'ecarts. Acouchâtes vous heureusement.

ALCMÉNE.

Avec beaucoup de douleur & de peril, graces à la Dame Junon. Cette Jalouse, avertie par ses espions de la nouvelle echapée de son debauché de Mari, resolut de s'en venger sur moi. Vous savez que sous le nom de Lucine elle preside aux enfantemens : elle forme donc le dessein de traverser mes couches, & de m'y faire perir.

MYRRHA.

La mauvaise Déesse! Que ne punissoit elle le Coupable? que n'alloit elle sous la forme d'une belle Femme tromper quelque jeune & vigoureux Epoux!

ALCMÉNE.

Cela ne va pas de même. Les Jupiters mangent hautement & impunément le fruit defendu: mais pour les Junons, point d'extraordinaire, ce seroit un crime enorme. De plus la vengeance eut été trop foible : Junon en rendant le change, eut été obligée en Déesse de bien & d'honneur, de borner là son ressentiment: or n'être plus en droit d'accabler de reproches un Mari, & de le faire souffrir dans la personne de sa Maitresse, c'est un grand

grand ſuplice pour une Prude jalouſe & de mauvaiſe humeur.

MYRRHA.

Ce que vous dites ne convient point à Jupiter : Il eſt auſſi, & même plus ſenſible à la volupté que les Mortels ; mais ſa condition de Dieu l'afranchit de toute ſouffrance. Jupiter parle & agit tout de même que s'il étoit fâché ; mais au fond rien ne peut le deranger, il eſt toujours Souverainement content. Mais cela ſe peut-il ? Je m'obſerve le plus que je puis ſur les digreſſions, & j'y retombe à chaque moment. La vindicative Junon pretendoit donc vous faire mourir en couche, & apparamment Jupiter vous ſauva ?

ALCMÉNE.

Je n'en ſai rien ; mais s'il le fit ce fût par la voie d'inſpiration, car vous n'ignorez pas que Jupiter, & tous ſes Divins Adherans ſont de grans Inſpirateurs. Mon terme echû, Eucine ſe derobe à ſa Cour, traverſe les airs, & metamorphoſée en femmelete, vient s'aſſeoir devant notre Palais. Me voila ſaiſie des douleurs les plus âpres, & elles avoient duré deja ſept jours, ſans eſperance d'être delivrée que par la mort. Une de mes Femmes, nommée Galanthis, obligée de ſortir ſou-

vent, voioit cette Inconuë, & n'y faisoit pas d'attention. Une fois en rentrant, elle remarqua que la Femme assise avoit les mains jointes sur les genoux. Alors ne doutant point que ce ne fût un malifice; elle prit son parti sur le champ. Ce fut de revenir à la Sorciere, & de lui dire que j'étois acouchée. Aussi tôt Lucine separe ses mains, se leve, & moi dans le même moment, & sans peine, je mets au monde deux beaux garçons.

MYRRHA.

Votre Galanthis en savoit bien long: Junon prise pour Dupe? Oh! sans doute votre Amant s'en méloit. La pauvre Déesse avoit besoin de son *impassibilité* dans cette occasion là; elle fût morte de dépit. J'aurois bien voulu être au Ciel quand elle y remonta: je m'imagine que le bon Jupiter, & toutes les Divinitez de sa Cabale qui savoient l'avanture, regardoient d'un œuil bien malin cette Deésse au pied de nez. Je reviens à vos Jumeaux: comment distingâtes vous la *progeniture* divine.

ALCMÈNE.

Cela nous embarassa quelque tems. Mais enfin Amphitryon, soit de son pur mouvement, ou par une revelation de son Collégue en *Paternité*, emploia un expe-

expedient. Il jetta deux ſerpens ſur le lit de mes Fils ; Hercule les regarda fierement ; ſon Frere Sphiclus eut grand peur, & nous jugeâmes à cet indice que Hercule étoit de la façon de Jupiter.

MYRRHA.

La preuve étoit fort equivoque : on peut attribuer au defaut de conoiſſance l'intrepidité d'un Enfant. Mais ce qui ne valoit rien alors eſt devenu bon dans la ſuite. Dès que votre Hercule à eu vocation pour terraſſer tous les Monſtres de la Terre, qui oſeroit douter que ſa contenance aſſurée à la vûe des ſerpens, ne fût un ſigne de ſon origine celeſte, & & un preſage infaillible de ſa miſſion ? C'eſt ainſi que les ſimples effets du hazard aquierent le titre & l'autorité de prediction, après l'événement. A propos d'Hercule ; eſt-il vrai que vous vous mites ſur la tête un ornement, qui faiſoit conoitre au monde, que Jupiter avoit triplé la durée de la nuit pour vous careſſer plus long tems.

ALCMÈNE.

Oui. En memoire & reconoiſſance de ce prodige, j'embellis ma coeffure de trois lunes.

MYR-

MYRRHA.

Ne craigniez-vous point qu'on vous attribuât une quatréme lune sous les cheveux ? Il vous devoit suffire que la tête de votre mari fût chargée du Pennache, & fortifiée d'ouvrages à corne, & de demi-lunes capables de l'emporter sur les tours de la Déesse Cybéle. Qu'étoit-il besoin que vous portassiez trois lunes entiéres sur votre front ? Beau trophée portatif pour le pauvre Amphitryon ! Quel monument de son honneur sain & sauf ! Vouliez-vous que tous ceux qui jetteroient l'œil sur votre coiffure se souvinssent de la triple nuit que vos charmes avoient fait produire ? Encore un coup, votre mari ne devoit pas trop s'accommoder de cet ornement.

ALCMÉNE.

Il s'en accommodoit très-bien : il me regardoit comme une Déesse sous cet ajustement, & s'il y trouvoit quelque chose de chagrinant, c'étoit de ne pouvoir convertir son Croissant invisible, en trois autres pleines lunes semblables à celles dont je me parois en l'honneur de Jupiter. D'ailleurs ces Lunes avoient une vertu surnaturelle. Elles fondoient miraculeusement la glace des Epoux ; elles gue-

gueriſſoient la ſterilité des Epouſes, & l'on avoit recours à l'influence de mes lunes pour obtenir, non pas de longues nuits, mais des nuits trop courtes.

MYRRHA.

Adultere, & cependant faiſeuſe de prodiges? C'étoit là un rare privilége.

ALCME'NE.

Je vous l'ai deja inſinué: L'Amouréte avec un Dieu eſt le plus ſublime de tous les merites, & elle eléve une Mortelle à la participation de ſa toute puiſſance. Notre ſexe, beaucoup plus que l'autre, ſe diviniſe en quelque ſorte, par des tranſports Amoureux avec une Divinité; c'eſt dans les communications ſecrétes, dans les extaſes, dans les raviſſemens, qu'une Mortelle aimée de quelque Dieu, reçoit un don univerſel & inépuiſable, d'operer des merveilles.

MYRRHA.

Très ſouvent auſſi l'Amour & le prodige, ne ſont pas moins chimeriques l'un que l'autre; c'eſt un Cerveau creux & trop échauſé qui les produit.

ALCME'NE.

Vous avez raiſon. En fait de commerce divin & de prodiges, que le phantôme paſſe pour une réalité, rien n'eſt plus ordi-

ordinaire. On prend un Amour excessif de soi même pour une union divine ; on prend une illusion pour une merveille effective. Mais presque toujours cette douce Erreur produit au dedans & au dehors les mêmes effets que produiroit la verité.

MYRRHA.

Cela est certain. Otez la Chimére, & l'imagination, il ne restera guére d'Amantes à l'amoureux Jupiter, & la plûpart des pretenduës merveilles qu'il a fait faire à ses favorites s'evanouïront.

ALCMÉNE.

Pour moi je n'ai point fait de Miracles pendant ma vie ; Car quand je vous ai parlé de l'influence de mes Lunes, vous avez bien remarqué que je badinois : mais en recompense, j'ai été, à ce qu'on m'a dit, fort miraculeuse après ma mort.

MYRRHA.

Cela ne manque jamais. Tous ceux qui quitent la vie, en reputation d'avoir été dans une faveur extraordinaire auprès de Jupiter, sont des Morts à prodiges. Ils inspirent de jour ; ils apparoissent la nuit ; ils guerissent les maladies ; ils preservent de l'infortune ; enfin leur chair, leur cendre, leurs ossemens, jusqu'à leurs ha-

habits, & à leurs meubles, renferment une vertu divine; & leurs tombeaux ſont des aſiles contre toutes ſortes de diſgrace & d'adverſité.

ALCMÉNE.

Pour mon Cadavre, j'ignore ce qu'on en a fait, & je m'en ſoucie fort peu. Il faut pourtant qu'on l'ait enterré; autrement le ſale & farouche Maitre Charon, ne m'eut pas reçûë dans ſa barque. Quoi qu'il en ſoit; certaines Ombres m'ont aſſuré que mon corps diſparut pendant la ceremonie des funerailles, & qu'on trouva une pierre dans mon lit.

MYRRHA.

Que ces diſparutions de corps me ſont ſuſpectes! cela ſent une fraude pieuſe pour en venir à l'Apothéoſe. On envoie ce Cadavre froid & immobile parmi les Dieux. Rien n'eſt plus facile que de faire accroire ce menſonge; car les hommes, par raport à une crainte aveugle, ont un penchant rapide à recevoir un nouvel objet de culte & d'adoration. Ainſi on croit tout brillant de gloire dans la Cour celeſte, un Corps humain que les vers ont reduit en poudre, & dont les atômes ont peut-être deja ſervi à mille & mille generations.

ALC-

ALCMENE.

C'a été là precisément mon sort. On enterre mon Cadavre je ne sai où ; L'on publie que Jupiter l'a reuni avec mon ame pour me placer au rang des Immortelles ; les Thebains embrassent avidement ce nouvel article de foi, & ils me rendent les Honneurs divins ; temple, autel, sacrifice, concours extraordinaire d'un Peuple qui me reclame, chacun suivant ses besoins, tout y va, & Thebes ne croit pas avoir de Patrone plus puissante, ni mieux intentionnée que moi pour sa prosperité.

MYRRHA.

Je suis fâchée pour votre interêt qu'on vous ait ainsi *Divinisée* en chair & en os ; vous n'y avez peut-être pas tant gagné que vous pensez. Si votre Corps étoit demeuré sur la Terre, on l'auroit enchassé dans un Ouvrage d'or massif, enrichi de pierreries, & travaillé de main de Maitre ; on auroit exposé, ce magnifique sepulchre portatif, on l'auroit promené, porté en triomphe par toute la Ville, & cela contre la pluïe, la secheresse, la peste, la guerre, contre toutes les calamitez publiques ; Enfin au seul eclat de votre *Chasse*, ou du moins par son pouvoir invisible, on auroit vû les elemens se

se redresser, la Nature revenir sous ses loix, & Jupiter en fureur, se laisser flechir & mettre bas sa foudre.

ALCMÉNE.

Il n'étoit pas besoin de mon corps pour m'atirer tous ces honneurs. Une *Chasse* vuide, ou qui, tout au plus, enferme quelques ossemens placez à l'avanture, souvent même ceux d'un scelerat, suffit pour obtenir les hommages religieux d'un grand Peuple, & pour être censée operer toute sorte de miracles en sa faveur.

MYRRHA.

Dites-moi tout ce que vous voudrez, j'aimerois mieux n'être qu'une demi Déesse. On recherche vos reliques avec tant d'empressement; c'est à qui en aura une particule: on les garde precieusement; on les porte sur la peau, & il n'y a rien qu'on craigne tant de perdre, excepté la bourse. N'arrive-t-il pas aussi que votre Cadavre se multiplie comme le grain dans la terre: vos membres, tout morts qu'ils sont, germent, se reproduisent; il se trouve quelque fois que vous avez autant de têtes que l'Hydre, & autant de bras que le Géant.

ALCMÉNE.

Il nous importe peu à nous autres Morts quel

quel usage les vivans fassent de notre matiere. Mais si nous y étions sensibles, j'aurois lieu d'être assez contente. On a fait Honneur jusques aux choses inanimées qui m'ont apartenu. Ma Chambre a été visitée par devotion.

MYRRHA.

Où?

ALCMÉNE.

A Thébes: dans ce même endroit où je conçûs un Fils divin.

MYRRHA.

Si votre Jupiter avoit ordonné à Mercure, de transporter cette Chambre dans un certain Païs; votre Fortune étoit faite en Divinité: jamais Déesse n'auroit eu plus d'Adorateurs, ni plus d'Offrandes que vous.

ALCMÉNE.

La Chambre n'a pas changé de place: mais les Lacedemoniens, ont attrapé, je ne sai comment, & montrent comme une rareté singuliere, le present que Jupiter me fit la nuit de nos amours, je veux dire cette coupe de Pterelaus, laquelle, sans ouverture & sans fracture, il avoit enlevé par sa toute puissance du Balot d'Amphitryon.

MYRRHA.

N'en deplaise au Seigneur Jupiter, c'étoit là un tour de *gipsiere*; il ne faut pas demander si le nom de l'Ouvrier n'étoit pas aussi gravé sur la coupe?

ALCMÉNE.

Vous vous imaginez, je croi que je badine? nullement. Tous ceux qui viennent ici de Lacedémône m'assurent qu'on y montre cette Tasse par veneration, & que ce seroit un crime de douter que je l'ai reçuë de la propre main de Jupiter.

MYRRHA.

Ne font-ils point voir aussi quelques plumes des ailes de Mercure? Mais il me survient une difficulté sur votre Apothéose. J'ai oüi que votre Tombeau faisoit des miracles: cela ne quadre point avec votre corps immortalisé.

ALCMÉNE.

Je ne vous ai pas dit que je fusse par tout une Déesse dans les formes: Les Thebains me reconnoissent pour telle; mais ceux d'Haliarte & de Mégare se vantent de posseder mes cendres.

MYRRHA.

Si bien que vous êtes Déesse en corps & en ame, & cependant vos Reliques sont

ſont en deux endroits. La pauvre Morte ! Vous faites ſans doute des miracles en l'un & l'autre lieu ?

ALCMÉNE.

Pour Mégare je ne ſaurois vous le dire, on ne m'en a rien apris : mais pour Haliarte, je ſai une plaiſante Hiſtoire.
„ Ageſilaüs Roi de Sparte, voulant faire
„ tranſporter mes Reliques à Lacedemone,
„ envoya des gens à Haliarte qui ouvri-
„ rent mon tombeau. On y trouva deux
„ vaſes de terre, un braſſelet d'airain, &
„ une table de cuivre, ſur laquelle il y avoit
„ des lettres gravées que perſonne ne
„ connoiſſoit. Comme elles étoient ſem-
„ blables à l'Ecriture des Egyptiens,
„ Ageſilaüs les fit copier & envoia cette
„ copie au Roi d'Egypte, & le pria de
„ faire expliquer à ſes Prêtres ce que c'é-
„ toit, s'ils le ſavoient. Agetoridas De-
„ puté d'Ageſilaüs alla à Memphis, où le
„ Prophéte Conuphis dechifra cette in-
„ ſcription. Elle contenoit un ordre adreſ-
„ ſé aux Grecs, qu'ils euſſent à vivre
„ en paix, à honorer les Muſes, & à
„ terminer leurs differens ſelon les régles
„ de l'équité.

MYRRHA.

Pour une Maitreſſe du Maitre de l'Univers

nivers vous étiez en chetif équipage de Tombe? Deux vases de terre, & un bracelet d'airain. Les Dieux mortels sont bien plus genereux; ils ruineroient plutôt toute une Nation, que de ne pas enrichir une Favorite.

ALCMÉNE.

Une Favorite en terre est bientôt oubliée; il est même rare qu'on la ménage long-tems. D'ailleurs à quoi sert une magnificence enterrée? N'est-ce pas là le comble de la folie des hommes?

MYRRHA.

Je trouve du moins autant de folie dans tout ce qu'ils font pour se procurer des loüanges presentes & à venir. Mais j'ai interrompu votre Histoire.

ALCMÉNE.

Je n'ai plus qu'un mot. C'est que les habitans d'Haliarte aiant eu une très-mauvaise recolte, & de grandes inondations, crurent que ces maux étoient venus de ce qu'ils avoient souffert qu'on remuât mon Tombeau.

MYRRHA.

Effectivement il est dangereux de fouiller dans les Tombeaux sacrez. Tous les demi-Dieux, voiez-vous, ne sont pas

de la même humeur. Les uns prennent plaisir qu'on demembre, ou qu'on transporte leurs Reliques, & de la joye qu'ils en ont, ils font des prodiges utiles. Mais les autres trouvent fort mauvais qu'on trouble leur repos ; il n'y a honneur qui tienne, cela les fâche ; & ils donnent de funestes marques de leur ressentiment. Cependant il faut finir, & il faut être de notre sexe pour causer aussi longtems.

ALCMÉNE.

Mais vous m'avez promis votre Histoire.

MYRRHA.

Il est vrai ; mais je ne croyois pas que nous ferions de si longues notes sur la vôtre. Je vous ai dit qu'il y avoit entre nous plus de raport que vous ne pensiez, & il est vrai. Vous avez couché sans le savoir avec le Pere des Dieux & des hommes ; j'ai couché avec mon propre Pere sans qu'il le sût : Du commerce de Jupiter avec vous, est sorti Hercule : de mon commerce, avec le Roi Cyniras mon Pere, est sorti Adonis. Votre Hercule avoit reçû la force en partage ; mon Adonis a été le plus beau de son sexe, jusqu'a blesser pro-

profondément le cœur de la Déesse des amours. C'est tout ce que vous tirerez de moi à present : le reste à la premiere rencontre.

DIALOGUE III.

APULÉE, AGRIPPA.

APULÉE.



Ecrire de la Vanité des Sciences, & prouver cette vanité par des peintures generales où chaque particulier pouvoit se reconoitre : Vous haïssiez donc bien le repos de la Vie.

AGRIPPA.

Je ne comprens pas bien cette consequence.

APULÉE.

Avez-vous donc perdu, en descendant ici bas, cette pénétration qui, à ce qu'on m'a dit, vous faisoit nommer un prodige de genie, *portentosum ingenium*?

AGRIPPA.

Effectivement je me trouve moins d'esprit : nous respirons un air si grossier ? il endort plus qu'il ne reveille : enfin, je ne sai si je raisonne plus juste; mais il est sûr que je ne découvre pas de si loin. Quoiqu'il en soit, obligez moi de vous expliquer.

APULÉE.

La Science passe chez les Savans pour le plus solide de tous les biens : c'est sur ce plan que le Peuple Lettré se regarde comme l'élite de la Terre ; il deplore son sort lorsqu'il se voit mêlé parmi les autres Hommes ; & si l'Auteur de l'Univers répondoit à la haute idée que les gens d'érudition ont d'eux-mêmes, il créeroit un Monde tout exprès pour les y placer. Ainsi vous ne pouviez revéler le faux de la Science, sans attaquer la Nation savante par son endroit le plus sensible, & conséquemment, sans vous attirer cette nombreuse & puissante Nation sur les bras.

AGRIPPA.

C'est en quoi vous vous trompez. Quand je declamai contre la Vanité des Sciences, je plaidois la cause de tous les Savans.

APULÉE.

De tous les Savans ?

AGRIPPA.

Oui; & pour ſoudre ce paradoxe, je n'ai qu'à vous donner la definition exacte du Savant. C'eſt un Homme qui, plus il avance dans le Païs du ſavoir, plus il ſe trouve dans les ténébres : un Homme qui dans l'étude de la Nature, & dans la recherche de la verité, n'acquieſce à rien que ſur des preuves d'une évidence inconteſtable ; enfin un Homme à qui les decouvertes & les productions montrent de plus en plus les bornes de l'Eſprit humain, & qui rit de ceux qui goutent l'encens & l'aplaudiſſement.

APULÉE.

Et comment apellerez-vous donc ces têtes toutes pleines, qui d'ailleurs ſemblent ne rien ignorer ?

AGRIPPA.

D'illuſtres impoſteurs, des trompeurs éclatans. Qui voudroit les en croire, la Nature n'a rien de caché pour eux ; les routes & les beautez du Firmament leur ſont familieres : Ils donnent de ſimples probabilitez pour des Demonſtrations : Ils prononcent en Oracles des Sentences & des Maximes, dont ils ne pénétrent ni les

Principes, ni les conséquences, & qu'ils sont les premiers à contredire par leur conduite & par leurs mœurs? enfin, ils ne sont courts sur rien, ils decident de tout; & dans le fond ils n'étudient & ne savent qu'un Phantôme de reputation.

APULÉE.

Je ne m'étonne plus si vous vous étes fait tant d'affaires: vous attaquiez là le gros de la Nation. Mais pourquoi ne vous en pas tenir aux peintures generales? Falloit-il demasquer tant de visages? Cela n'étoit pas joli franchement: Le Fard est necessaire là haut; des Millions de gens y perdroient, si le Naturel avoit le dessus.

AGRIPPA.

Que voulez-vous? J'étois né Mysantrope: mon humeur chagrine irritée par l'étude, & soutenuë d'un fond de droiture, ne pouvoit souffrir aucun travers. Je rencontrois néanmoins presque par tout de la sotise ou de la duplicité; car jamais personne, je peux m'en vanter, n'a mieux conu que moi, que dans le passage sur la Terre, le Commun des Hommes fait son occupation dominante de cet amusement où l'on s'entrebande les yeux; jamais

mais personne n'a mieux remarqué que la moitié du Monde jouë l'autre. Je cherchois donc à rafiner les dupes en indiquant les trompeurs; or cela ne se pouvoit executer sans devoiler, chemin faisant, bien des particuliers.

APULÉ'E.

Ne vous en deplaise; avec toutes vos lumiéres vous étiez un pauvre Clerc en bon sens. Ignoriez-vous que vous entrepreniez l'impossible, & que vous vous attiriez sur les bras sans necessité une Legion d'implacables ennemis?

AGRIPPA.

Je savois que le Vulgaire aimant beaucoup sa sottise, respècte, vénére ses imposteurs, & s'attache le plus à ceux qui l'abusent le plus grossierement: Par la j'étois fort sûr que je me suscitois une persécution generale, & que le Theatre & le Parterre, les Joueurs & les jouez seroient également contre moi. Mais je prenois tant de plaisir à étaler les contrastes & les disparates de notre Espece! Vous ne croiriez jamais quelle Fortune c'étoit pour un Esprit de ma tournure, d'avoir réüssi dans les Portraits d'un Foû, d'un Fat, d'un charlatan, d'un Hypocrite,

& cela aux dépens de quiconque il pût apartenir.

APULE'E.

Vous étiez aparemment si occupé à deterrer hors de vous même le ridicule des hommes, que vous ne vous aperceviez point de vos propres travers. Qui devoit moins declamer qu'Agrippa contre la vanité des Sciences, lui qui a donné tête baissée dans la speculation Chymerique, dans la creuse & sterile contemplation? Quelques Ombres d'esprit, & bonnes conoisseuses m'ont assuré, que vous aviez donné publiquement à Dole des leçons sur la vertu miraculeuse attachée à certains termes, *de verbo Mirifico*: Elles m'ont aussi parlé d'une je ne sai quelle *Philosophie occulte*, que vous faisiez rouler sur un autre Pivot que sur les loix naturelles du mouvement, fondées & fixées par l'Auteur de l'Univers. Je ne pouvois le croire, & si on se vengeoit dans les Enfers, j'aurois pris ces Ombres pour des defunts Ecrivains jaloux & Calomniateurs.

AGRIPPA.

Vous eussiez très-mal fait. Il n'est que trop vrai pour l'honneur de ma memoire, que je me suis enfoncé dans cet

cet Ocean de fadaises & d'Imaginations.

APULÉE.

C'étoit employer bien mal ce Genie superieur, & peut-être incomparable, dont on dit que le Ciel vous avoit partagé.

AGRIPPA.

Vous me donnez là une douceur bien obligeante; je souhaiterois n'être point mort pour vous en remercier; car en ce païs-ci l'encens ne chatouille point, toute l'odeur en est dehors. Pour venir à mon Apologie; il n'y a point d'esprit parfaitement sain: l'esprit a ses maladies comme le corps, & tout Genie extraordinaire, pesé dans la balance du bon sens, se trouvera leger & defectueux de quelques grains.

APULÉE.

C'étoit donc de bonne foi que vous briguiez la confidence de la Nature, & que vous couriez après le merveilleux?

AGRIPPA.

Ne confondons point. J'entrai en jeune homme dans cette cariere Phantastique; j'y courus d'abord en étourdi; je sus peu à peu m'y maintenir prudemment, & j'en sortis en Maitre.

APULÉE.

Je ne ſai pas aſſez bien mon Agrippa pour vous entendre ; obligêz moi de vous expliquer.

AGRIPPA.

Naturellement curieux juſques à l'excès ; & les conoiſſances humaines ne faiſant par leurs bornes, & par leurs obſcuritez, qu'aiguiſer mon avidité inſatiable de ſavoir, je me jettai à corps perdu dans la viſion. Au commencement, tout ce que je rencontrois dans cette route écartée, & conu à peu de Mortels me paroiſſoit admirable : Chaque terme étoit pour moi un miſtère fecond en divers ſens, & en pluſieurs proprietez : les combinaiſons de mots, & les alluſions me tenoient lieu de raiſonnemens ſolides : enfin je me regardois deja comme le Mignon de la Nature, je me flatois qu'elle n'auroit plus de ſecret pour ſon favori.

APULÉE.

Vous ne fûtes pas long-tems, je m'imagine, à ouvrir les yeux ſur votre mauvais embarquement; le bon ſens vint ſans doute au ſecours, il redreſſa le deſordre cauſé par l'Opinion : les fauſſes lueurs, les clartez trompeuſes s'évanouirent ; vous eûtes honte de votre égarement, & vous en demandâtes pardon à la Verité. AGRIP.

AGRIPPA.

Vous allez trop vîte : un Visionnaire ne se convertit pas comme cela : il a toujours raison malgré la Raison même : & quand on lui gueriroit la vûe, jusqu'à le mettre en état de voir la chose telle qu'elle est, il n'en chanteroit pas moins sur le même ton.

APULÉE.

Quoi vous imitâtes ces cervelles mal timbrées, ces ames malfaites qui bouleverseroient tout, qui periroient plutôt que de publier le langage de leur conscience ?

AGRIPPA.

Il y alloit d'une Reputation eclatante, & de l'esperance d'une haute Fortune ; cela ne valoit-il pas bien la peine de laisser le monde dans l'idée qu'il avoit de moi ?

APULÉE.

Faisiez-vous donc tant de bruit ?

AGRIPPA.

Mon nom voloit par tout : C'étoit à qui m'auroit : on m'a demandé dans quatre & cinq endroits à la fois. Je passois pour ne rien ignorer ; jusqu'au Grand Oeuvre, on m'y croioit consommé.

APULÉE.

Le bien & les dignitez repondoient

aparemment à une si grande distinction de merite?

AGRIPPA.

Cela devoit être ainsi. Qui croiroit qu'un homme conu dans toutes les Cours, & appellé en même tems par Henri VIII. Roi d'Angleterre; par Gattinara Chancelier de l'Empereur Charles-Quint, par un Marquis Italien, & par Marguerite d'Autriche Gouvernante du Païs-Bas, à laquelle je donnai la preférence, n'eut pas été elevé aux premiers Postes? J'étois d'ailleurs d'une naissance illustre, non moins propre aux Armes qu'au Cabinet; car j'avois servi sept ans dans les Troupes de l'Empereur Maximilien, qui recompensa ma valeur du titre de Chevalier. Avec tous ces avantages je ne pus me mettre au dessus de la mediocrité. Donneur de Leçons, Avocat, Medecin, Historiographe, & pour comble de disgrace, Auteur, ce furent là mes plus honorables emplois.

APULE'E.

L'Opulence du moins vous suivoit partout?

AGRIPPA.

Oui, mais si lentement, que pour l'ordinaire elle ne me joignoit point. J'ai cru cent fois que la Famine, cette fidele com-

compagne des beaux esprits de profession, recevroit mes derniers soupirs, & il m'est arrivé de ne pouvoir faire le petit voiage de Genéve à Chamberi, faute d'argent. Vous savez où sont ces Villes; nous autres Morts, nous sommes Geographes de droit, & nous possedons la Carte en perfection.

APULE'E.

Ne portiez-vous point en vous même la source de vos infortunes?

AGRIPPA.

J'avouë la debte. Ma trop grande curiosité, ma plume trop libre, & mon humeur inconstante me rendirent malheureux. Je changeois éternellement de poste; je me faisois par tout des affaires: & l'endroit le plus triste de mon sort, c'est que je m'attirai par mes écrits la terrible haine des Ministres de la Religion.

APULE'E.

Quand il n'y auroit eu que ce dernier article, vous aviez besoin de toute votre Philosophie, & je ne m'etonne plus qu'on vous ait fait mourir à l'Hopital de Grenoble: quelque Morts le soutenoient, il n'y a pas long-tems; mais une Ombre mieux informée les contredit, & prouva que, malgré l'acharnement de vos Ennemis sacrez, vous aviez fini vos jours plus

honorablement. A propos d'ennemis, avez-vous eu quelque mauvaise histoire avec une certaine femme qui, pour avoir été Princesse, n'en a pas meilleure Physionomie? J'ai remarqué que vous froncez le sourcil contre elle; Didon ne regarde pas plus noir son infidéle Enée: on nomme cette Exprincesse, attendez, on la nomme. . . . . .

AGRIPPA.

Louise de Savoie, Femme d'un Comte d'Angouléme, & Mere de François Premier Roi de France.

APULEE.

Juste. Je ne pouvois me la rapeller: il faut avouer que les Morts ont une miserable memoire, & bien?

AGRIPPA.

Voici mon avanture avec cette Femme. Vous saurez par parentèze, qu'elle n'étoit ni des plus scrupuleuses, ni des moins vindicatives. Etant son Medecin, elle vouloit que je fusse aussi son Astrologue. Le Connetable de Bourbon qu'elle haïssoit, & qu'elle poussoit à bout à force d'Amour, se révolte & donne bien de la tablature à notre Cour. La Princesse Mere m'ordonne de consulter les astres, & de chercher dans le Livre des Cieux le denoument

noument & la conclusion de cette guerre domestique. Une telle commission me choque : je me plains qu'on me fait injustice : je demande pour qui on me prend, & si on ne devroit pas plutôt m'occuper aux afaires d'Etat qu'à la composition d'un Almanac.

APULÉE.

Vous n'étiez guére bon Medecin. Ne suffisoit-il pas pour vous faire plaisir qu'on vous procurât une diversion de pratique, & qu'on vous estimât savoir bien autre chose que votre Art?

AGRIPPA.

Dites plutôt que j'entendois bien ma Profession, puis que j'aspirois à me rendre necessaire, & important. Quoi qu'il en soit, ma Maitresse prend mon chagrin en mauvaise part, & me faisant un crime de ce que je blamois sa curiosité, elle me laisse languir long-tems après le paiment de mes gages, & me fait raier de dessus Etat.

APULÉE.

N'aviez-vous point blessé cette Princesse par quelque autre endroit plus sensible?

AGRIPPA.

J'avois prédit une heureuse réussite au Con-

Connetable de Bourbon, ce fut ce qui piqua cette Amante cachée & rebutée, le plus vivement contre moi.

APULE'E.

Votre Astrologie avoit grand tort, ou plutôt vous même. Que ne disposiez-vous mieux les astres en faveur du Roi?

AGRIPPA.

Je n'aurois point perdu les bonnes graces de sa Mere; mais j'aurois fait tort à ma pretenduë science. Un Astrologue qui prononce hardiment contre ceux qui l'emploient, se donne un grand relief; il en fait beaucoup mieux ses afaires dans le pais de la credulité.

APULE'E.

Abus. Les hommes ont un panchant à croire tout ce qui les flate, & sur ce principe là, il n'est point d'absurdité si grossiére qui ne trouve, ou qui ne fasse ses persuadez. Mais l'Homme n'a pas un moindre panchant à douter de tout ce qui ne l'accommode point. Ainsi ce qu'un Astrologue gagne d'un coté, il le perd de l'autre. Mais dites-moi, je vous prie recontrâtes vous bien pour le Connetable?

AGRIPPA.

Le mieux du monde, à une legere circonstance près, c'est qu'il fut tué.

APU-

APULE'E.

Les Astres vous jouérent là un vilain tour. Voulez-vous bien m'eclaircir sur un autre point ? Est-il vrai que vous vous mêliez de Necromantie & de Grimoire? J'ai raison pour vous demander cela ; vous le verrez avant que nous nous separions.

AGRIPPA.

Vous touchez là le plus curieux endroit de ma vie. Il n'est rien de plus vrai qu'on m'a crû en commerce avec les Démons : on pretendoit qu'ils me faisoient part de leurs lumieres & de leur puissance; on attribuoit à leurs leçons toutes mes vraies ou fausses decouvertes : enfin on vouloit que par leur secours, il n'y eut rien de caché, ni d'impossible pour moi.

APULE'E.

Sur un tel prejugé il devoit courir bien des sots contes de votre pouvoir Infernal.

AGRIPPA.

Oh on en forgeoit tant ! Vous jugerez des autres par ces deux-ci. Comme je promenois ma pauvreté par tout, il faloit bien que la Magie noire fournît à la depense de mes voiages. Je païois donc fort exactement dans les hotelleries. Mon argent paroissoit bel & bon ; point de Monnoïeur qui ne s'y fût trompé. Mais

trois ou quatre jours apprès, c'eſt à dire quand j'étois bien loin, ce n'étoit plus cela : le metal & l'aloi s'evanouïſſoient, & mes bons hôtes tomboient des nuës voiant des morceaux de corne, ou des coquilles parmi leurs eſpéces.

APULÉE.

C'étoit un malin Démon que votre Banquier : lui qui ſait où il y a tant de Threſors, & qui les garde, ne pouvoit-il pas bien vous faire voyager en honnête homme ? Mais venons à l'autre merveille : eſt-elle auſſi rejouïſſante ?

AGRIPPA.

Beaucoup plus. Demeurant à Louvain j'avois chez moi un Penſionnaire de mon humeur, il vouloit ſavoir tout. Un jour, obligé à ſortir de la Ville, je recommandai très-expreſſément à ma Femme de ne laiſſer entrer perſonne dans mon Cabinet. Ma précaution ne ſervit de rien. Le Penſionnaire, pouſſé par ſon mauvais deſtin, demande la clef; on la lui refuſe; il preſſe, il importune, il l'obtient. Entré dans ce lieu fatal où ſon malheur l'attendoit, il trouve ſous ſa main un livre de *Démonomanie*, & de conjurations: mon curieux s'y attache, & s'y aplique ſi bien

bien que le bruit qu'on fait à la porte n'interrompt point sa lecture. On continuë à fraper; le Lecteur perd patience; il ouvre, & il ouvre à un Démon. Celui-ci, peu gracieux de son naturel, demande en colere, *Qui m'apelle? Que me veut-on?* l'Evocateur qui se seroit bien passé de cette visite, ne repond rien: l'épouvente l'avoit saisi, & accoutumé de ne parler qu'à des Mortels, il n'eut pas la hardiesse d'ouvrir la bouche à ce noir & affreux esprit. Le Démon ne jugea pas à propos de s'en retourner à vuide; il voulut se defrayer de sa peine, & pour amener une nouvelle Ombre ici bas, il étrangla l'innocent & malheureux Conjurateur.

APULÉE.

Vous aviez en la personne de ce Demon là un mauvais & dangereux Ami.

AGRIPPA.

Un Demon a les passions fortes, il n'est pas Maitre de ses premiers mouvemens: Le mien étoit emporté; mais il reconut sa faute, vous allez voir. Revenant au logis j'aperçois une Troupe de Demons qui se divertissent, & qui sautent sur ma Maison: d'un coup de Siflet ils s'assemblent autour de moi; je m'informe de ce qu'il

qu'il y a de nouveau, & ils me raportent fidelement ce qui s'étoit passé. Je pris mon parti sur le champ. Ce fut d'ordonner en vertu de mon autorité magique à *l'Etrangleur* de s'enfermer dans le Cadavre ; d'aller en façon d'ame se promener avec lui sur la Place la plus frequentée des étudians, & après avoir fait quelques tours, le laisser retomber mort. Je fus obeï. On crut d'abord qu'un mal subit avoit tué le Pensionaire : ceux qui examinerent son corps de plus près y reconurent des indices de suffocation : Mais avec le tems ce Mystere d'iniquité fut decouvert, & ce fut à moi de quiter au plutôt le païs.

APULE'E.

C'étoit user de prudence. Les Tribunaux sont fort rigoureux contre la *Sorcellerie :* en cette matiere là ils sont en droit de condamner sans preuves, & de faire bruler sur la simple imputation.

AGRIPPA.

J'ai eu une experience de ce que vous dites. Du tems que j'exerçois à Mets l'emploi de Sindic, d'Avocat, & d'Orateur de la Ville, une Femme fut accusée de s'entendre avec les Demons. J'étois fort persuadé de son innocence, comme vous

vous pouvez croire, & effectivement toute l'accusation n'étoit fondée que sur ce qu'on avoit brulé sa Mére pour crime de Sortilege. J'entrepris donc la defense de cette malheureuse, & je fis mon possible afin qu'on observât exactement la procedure à son égard. Mais nonobstant mes sollicitations & mon credit, elle fut mise à la question. Il est vrai que par mon moien elle fut justifiée, & ses denonciateurs condamnez à l'amende: mais j'irritai par cette bonne œuvre certains frélons qui ne cesserent de me poursuivre, & de me piquer, jusqu'à ce que j'abandonnasse la partie, & que j'allasse chercher fortune ailleurs.

APULÉE.

Il y a un certain genre d'Hommes sur la superficie du Globe dont nous occupons le centre, qui s'accommode très-bien de l'opinion de la Sorcellerie: il ne fait pas bon les attaquer sur cela, non plus que sur beaucoup d'autres Chimeres: ils prennent feu, & leur feu dure long-tems. Je reviens à votre Magie: ne vous donniez-vous pas de grands soins pour imposer silence à vos ennemis, pour desabuser les prévenus, pour vous laver de cette infame tache devant le Public?

AGRIP-

AGRIPPA.

Bon ! desabuser les Hommes : est-ce que cela se peut ? Rien n'est plus facile que de perdre sa reputation ; des soupçons ridiculement fondez ; une imputation inventée par la Calomnie, relevée & debitée par la medisance ; vous voila noir & hideux dans le Public, chacun vous deteste & vous fuit. Mais rien de plus difficile que de regagner une estime perduë : Le mal se fait croire d'abord, il porte avec soi sa persuasion ; le bien au contraire est toûjours suspect, & lors même qu'il se produit par les preuves les plus évidentes & les plus incontestables, il n'ôte point la défiance : ne sauroit-on plus s'en prendre aux actions ? on s'acroche à l'intention.

APULÉE.

Si bien que vous laissiez aller les choses, & que vous vous abandonniez au torrent ?

AGRIPPA.

C'étoit une necessité. Mais d'ailleurs, cette idée qu'on avoit de moi, quelque desavantageuse qu'elle fût, flatoit l'amour propre. Passer sur la Terre pour l'Agent, pour le Ministre, pour le favori de Pluton, c'est se voir élevé au-dessus de

de la condition humaine : on paroit revétu d'un pouvoir, auquel celui du plus puissant Monarque ne sauroit atteindre. Un Magicien dans un Païs fait pour le moins autant de peur lui seul, que toute une armée, comptez vous donc cela pour rien ?

APULE'E.

C'est à dire que vous vous faisiez un plaisir d'éfrayer les Sots avec un pouvoir imaginaire : bien des gens partageoient avec vous cette Fortune. Je ne pense pas néanmoins que les esprits de la bonne tournure vous redoutassent beaucoup.

AGRIPPA.

Trop, ou pas assez pour mon profit. Des Grands n'ont point douté de ma correspondance avec les Demons, & cela m'a fait tort. Lors de ma disgrace à la Cour de France; après avoir bien murmuré, pesté, menacé ; je resolus de passer au Païs-Bas. Il me faloit un Passeport pour cette transplantation : j'en sollicite un à Paris : ce furent des longueurs insupportables, une ame moins mal endurante que la mienne auroit perdu patience mille fois. Enfin, j'obtiens ce morceau de papier ; mais je n'en fus pas mieux. On le presente au Duc de Vendôme pour le signer : ce Prince demande

mande pour qui ; on me nomme, & le ſeul mot d'Agrippa le transportant de colere, il dechire le paſſeport, à Dieu ne plaiſe, s'écria-t-il, que je ſigne pour un Devin !

APULÉE.

Je trouve que ſon Alteſſe en agiſſoit ſagement. Que ſait-on ce qui peut arriver ? Si quelque Demon vous avoit attrapé ce ſeing, il en eut fait tel uſage qu'il auroit voulu ; où en étoit le pauvre Duc ?

AGRIPPA.

Marguerite d'Autriche, lorſqu'elle mourut, étoit encore plus mal diſpoſée en ma faveur. Cette Gouvernante du Païs-Bas, m'aiant fait venir auprès d'elle, me donna la charge d'Hiſtoriographe de Charles-Quint ; je publiai même pour prelude l'Hiſtoire du Couronnement de cet Empereur. Je ne jouïs pas long-tems des bonnes graces de ma Maîtreſſe. Les Druides qui avoient conjuré ma ruine, & qui obſedoient l'ame pieuſe mais foible de Marguerite, m'avoient peint dans ſon eſprit comme un homme impie & digne du feu. Elle mourut fort à propos pour moi ; ſa mort fut mon ſalut, & je fis l'o-

l'oraison funébre de celle qui, à ce que je sus depuis, avoit resolu par bonne intention, & croyant apaiser la Divinité, de me sacrifier à mes Ennemis.

APULE'E.

Ordinairement une Reine Maitresse est plus à craindre qu'un Maitre, quand on est accusé d'irreligion.

AGRIPPA.

Je l'ai éprouvé. Si l'Empereur êtoit allé aussi vîte, j'aurois eu bien de la peine à éviter le bucher : on me decria étrangement auprès de ce Monarque, & sa credulité me fût prejudiciable.

APULE'E.

Ce furent aparemment les Grands qui se laisserent trop préoccuper de votre fausse Necromancie. Mais qui étoient ceux qui a croyoient trop peu? Car il me semble que vous m'avez fait cette distinction-là.

AGRIPPA.

Oui, & je vais vous contenter. A mon grand malheur, les Financiers de François premier & de Charles-Quint, ne donnerent point dans le sentiment commun : tout le fracas que je faisois parmi le timide & ignorant Vulgaire ne les ébranla point, & par l'influence de ma

mauvaiſe étoile, ils s'endurcirent à me croire innocent.

APULÉE.

Je vous vois venir. Peut-être que ces Meſſieurs vous jouoient ſuivant leur bonne coutume, quand vous vous adreſſiez à eux pour toucher vos penſions & vos apointemens; ce qu'ils n'euſſent eu garde de faire à un homme qu'ils auroient crû dans la confidence des Demons.

AGRIPPA.

Vous y êtes: quoi qu'à dire le vrai, cette penſée a plus d'enjoûment que de ſolidité. Chez nos bonnes gens de là haut, il n'y a nulle conſequence à tirer de ce qu'ils croïent de ce Monde-ci, à ce qu'ils font. Si la crainte d'une Juſtice infinie n'empêche pas les plus exécrables actions, pourquoi aprehendera-t-on le chagrin d'un Magicien?

APULÉE.

Oh! il y a une grande difference: cette Juſtice infinie eſt une verité qui ne tombe point ſous les ſens: la peur de ce Sorcier eſt un Phantôme ſenſible, & qui concerne le corps; or toute fauſſeté apuiée ſur les ſens eſt incomparablement plus efficace pour la pratique, que toutes les veritez de ſpeculation. Nous dogmatiſons trop; cela eſt melancolique, & les Morts n'ont

n'ont pas besoin de s'attrister, ils sont assez sombres de leur profession. Nous divertir aux depens de la folie des Mortels, c'est ce qui nous convient, ce devroit être toute notre occupation. Rions donc encore un moment de votre plaisant sort. Quelle memoire avez-vous laissée après vous?

AGRIPPA.

Fort équivoque. Le plus abominable des Sorciers chez les uns; honnête homme & très-orthodoxe chez les autres. Tel croiroit avoir tous les Demons à ses trousses, s'il jettoit les yeux sur mon livre, & il aimeroit mieux bruler sa Maison que de le garder; un autre s'en moque, & me lit hardiment: quelques Fous de scelerats, d'impies, de determinez me cherchent par tout sans pouvoir me deterrer; ou s'ils me deterrent, ils jurent, ils pestent de me trouver sans force ni vertu par raport aux Enfers. Enfin de tous ceux qui conoissent mon nom, chacun juge de moi, selon la portée de son genie, selon ses prejugez, & selon la foi qu'il ajoute à mes Apologistes, ou à mes Diffamateurs.

APULÉE.

Est-il possible que des Historiens aient

raporté de bonne foi toutes les extravagances qu'on a publié de votre Grimoire ?

AGRIPPA.

Sans doute ; & même quelques uns dont le nom n'est pas des plus obscurs dans l'Empire de la plume. Croiriez-vous qu'ils ont poussé le ridicule jusqu'à debiter gravement, que je trainois par tout avec moi deux Demons figurez en petits chiens, dont je nommois l'un Monsieur, & l'autre Mademoiselle.

APULE'E.

Le beau couple ! Il faloit le faire multiplier ; la race en eut été curieuse.

AGRIPPA.

Les autres se sont contentez d'écrire qu'un Demon travesti en chien m'acompagna jusqu'à la mort ; que me sentant près de ma fin je me repentis ; que jettant sur cet animal aparent un regard de detestation & d'horreur, je le congediai en disant, *hors d'ici mechante bête, c'est toi qui m'as perdu* ; que dans ce même moment, le Demon chien s'alla precipiter dans la Saone, pour ne reparoitre jamais.

APULE'E.

Mauvaise recompense à un vieux & fidéle

fidéle Domestique ! Mais comment inserer des impertinences si grossiéres dans des ouvrages consacrez à la Verité ?

AGRIPPA.

Il est vrai que tout le Païs de l'Histoire apartient à la Verité ; mais elle n'y posséde pas le plus de terrain : Le mensonge, la fable, le faux merveilleux ont fait de grandes usurpations en ce Païs-là ; il n'y a pas jusque aux puerilitez, jusque aux contes d'enfant, qui ne s'y soient apropriez un fond.

APULE'E.

C'est au moins une consolation pour vous, que d'habiles gens ayent pris votre parti.

AGRIPPA.

J'en conviens. Un Mort tout fraichement debarqué de Hollande, m'a dit le tour agréable que prend pour me justifier un excellent critique, & l'un des plus celébres Generaux de la Republique spirituelle & savante. „ Après tout, dit ce fameux Capitaine des vieilles & neuves Bandes du Parnasse „ si *Agrippa* „ a été Magicien, il est une forte preu- „ ve de l'impuissance de la Magie ; „ car jamais homme n'a échoué plus de

 „ fois

„ fois que lui, ni ne s'eſt vû plus ſou-
„ vent que lui dans la crainte de manquer
„ de pain.

APULÉ'E.

Cette preuve eſt à bout-portant pour ceux qui entendent raiſon ; car en effet, eſt-il concevable qu'on ſe donne *gratis* aux Demons, & que ces noires Intelligences qui ont tant de pouvoir, ne faſſent rien pour la Fortune de leurs amis? Mais votre Defenſeur, tout grand homme qu'il eſt, ne vous lavera point avec cette eau là chez le Vulgaire : il n'ignore pas que la Sorcellerie eſt un metier de gueux ; quoi de plus miſerable que tous ces gens à Pact & à Sabat ? Il n'en croit, & n'en craint pourtant pas moins les Sorciers, & il ne manque pas de contre-batteries pour refuter l'argument de la chetive figure qu'ils font dans le Monde, & de leur pauvreté.

AGRIPPA.

Auſſi me ſouciai-je fort peu que le Vulgaire ſe deſabuſe ſur mon Chapitre ; & je conſens d'être toûjours pour lui un épouventail afreux. Pendant ma vie, mon plus grand plaiſir a été de mordre les hommes ; quoique Mort, j'ai encore la Gloire de les faire trembler.

APULÉE.

Vous aimiez donc bien à mordre ?

AGRIPPA.

Sur tout, & jusqu'à emporter la piéce. Mais si je me fachois, je ne me moquois pas moins. Il faut que je vous montre la jolie Mignature qu'on fit de moi après ma mort. Un de mes amis me l'aiant aportée en ce païs-ci, je m'y reconnus, & comme nous autres Ombres aprenons à simple vûe, je la sai par cœur, & je ne l'oublirai jamais. La voici.

Entre les Dieux, Momus n'en épargne aucun.
Entre les Heros, Hercule en veut à tous les Monstres.
Entre les Demons, Pluton le Monarque des Enfers gronde toutes les Ombres.
Entre les Philosophes, Democrite se moque de tout,
Heraclite au contraire pleure de tout:
Pyrrhon ne sait rien;
Aristote croit qu'il n'ignore rien;
Diogéne meprise tout.
Notre Agrippa reünit en soi tous ces Caractéres.
Il meprise, il sait, il ne sait point, il pleure, il rit,

 Il

Il se fache, il poursuit, il satirise tout:
Il est en même tems, Philosophe,
Demon, Heros,
Dieu, en un mot, il est tout.

Inter Divos, nullos non carpit Momus.
Inter Heroas, monstra quaque insectatur Hercules.
Inter Demones Rex Erebi Pluto irascitur omnibus Umbris.
Inter Philosophos, ridet omnia Democritus;
Contra deflet cuncta Heraclitus.
Nescit quaque Pyrrhias;
Et scire se putat omnia Aristoteles;
Contemnit cuncta Diogenes.
Nullis hic parcit Agrippa:
Scit, nescit, deflet, ridet, irascitur, insectatur,
Carpit omnia:
Ipse Philosophus, Dæmon, Heros, Deus & omnia.

APULÉ'E.

C'étoit soutenir tout à la fois bien des rôles, & directement oposez. Au reste, ces rieurs avoient grand tort de vous nommer un Dieu: outre la profanation, je croi que vous vous trouviez homme par tout, & a mort vint vous dire que vous ne vous trom-

trompiez pas. Je n'ai plus qu'une chose à vous demander, & puis je saurai mon Agrippa sur le bout du doigt. Je causois de vous dernierement avec quelques Morts de votre conoissance: un d'eux me dit que vous aviez la clef de votre Philosophie occulte, & que vous ne vouliez la confier qu'à vos intimes amis. Qu'est-ce que c'étoit que cette clef? Un Demon vous en avoit-il fait present?

AGRIPPA.

Le Démon de la vanité. Je voulois, à quelque prix que ce fût, passer pour un homme qui savoit tout ce que les autres ignoroient, c'étoit le Personnage que j'avois entrepris: Sur ce pié là il étoit naturel que j'écrivisse en Auteur incomprehensible, & que je traitasse les matieres de la Philosophie les moins à la portée de l'esprit humain On n'avoit doncgarde de m'entendre, puisque je ne m'entendois pas moi-même. Cependant pour mon credit Philosophique il me faloit cacher soigneusement mon ignorance, & c'est dont je venois à bout en faisant accroire à quelques Sots, que toute ma Philosophie occulte n'étoit qu'un tissu d'enygmes dont je reservois par devers moi le mot & l'explication. Cette ruse piquoit les curieux, ils ne desesperoient point de pouvoir m'attraper.

APULÉE.

Mais cela ne vous mettoit pas hors d'intrigue avec vos Confidens. En quoi consistoit cette clef dont vous leur faisiez part ?

AGRIPPA.

En galimatias tout pur. Jugez-en. Tout ce que les livres apprennent leur disois-je, touchant la vertu de la Magie, de l'Astrologie, & de l'Alchymie est faux & trompeur quand on l'entend à la lettre : il y faut chercher le sens mystique, sens qu'aucun des Maitres n'a pu encore developer, & qu'il est impossible de decouvrir sans le secours d'un bon Interpréte, à moins qu'on ne soit illuminé de l'Esprit de Dieu, ce qui arrive à très peu de gens. Il ne faut point, ajoutois-je, chercher hors de nous-mêmes le principe de ces grandes operations. Il est chez nous ; c'est un esprit interieur qui peut très innocemment effectuer tout ce que les Magiciens, & les Alchymistes promettent.... L'Esprit le communique à l'esprit en peu de mots consacrez. La vraie & la solide Philosophie consiste à être uni avec Dieu, par un contact essentiel & immediat qui puisse nous transformer en Dieu. L'Entendement est la clef de cette Philosophie, mais pour être uni avec Dieu, il doit être

être detaché de la matiere, & mort au Monde, à la chair, à tous les ſens, & à tout l'homme animal : Cette precieuſe mort n'eſt accordée qu'à un petit nombre de gens cheris de Dieu, ou gratifiez d'une influence benigne de l'étoile, ou ſoutenus de leurs merites, & du ſecret de l'Art.

Apulée.

Si bien que pour attraper le ſecret de l'Art, il faloit être ſoutenu du ſecret de l'Art. C'étoit bien là des riens envelopez dans de grands termes.

Agrippa.

Ce pompeux étalage de mots n'a pas laiſſé d'être utile à bien de gens. On m'a dit que des Philoſophes de la premiére volée, s'étant accommodez des mêmes viſions, y avoient trouvé leur compte, & qu'on trouvoit de l'admirable, du divin dans leur *inintelligibilité*.

Apulée.

J'en ſai plus que vous là deſſus ; car on m'a aſſuré à moi que ſur *ce Contact eſſentiel & immediat avec Dieu*, on a bâti un Syſtéme de morale qui ôte tout le venin du crime, qui rend les hommes impecables, & qui les fait vivre, mouvoir, agir dans un état purement paſſif.

AGRIPPA.

Tant les hommes sont fertiles en mysteres ! tant ils s'entendent à remplir pour leur profit des paroles toutes creuses, à y mettre des sens rares, sublimes, merveilleux, & sur tout favorables à leurs passions.

APULÉE.

Vous ne vous suffiez jamais imaginé que votre *Verbiage* eût fait de si grans progrez en realité dans la Metaphysique & dans la mystique ? Mais il me reste un scrupule. Lors qu'un bon ami vous pressoit de lui confier ce *peu de mots consacrez que l'esprit communique à l'esprit*, comment vous tiriez-vous de ce pas là ?

AGRIPPA.

Le mieux du monde. Je reconois ingenument, disois-je que je ne suis pas du nombre de ces favoris du Ciel ; je n'espere pas même ce bonheur, car je me suis toûjours trouvé dans les tourbillons de la matiere, homme sensuel, attaché à une Femme, à la chair, au monde, aux soins domestiques &c. Je veux seulement qu'on me considere comme un Portier qui montre aux autres

autres le chemin qu'il faut tenir. Voila par où je m'echapois.

APULÉE.

C'eſt à dire que vous leur indiquiez une route dans les eſpaces imaginaires, & que vous les muniſſiez d'un paſſe-partout qui n'ouvroit rien. Après tout, vous étiez bien obligé aux tenebres de votre Siécle: ſi vous viviez à preſent il ne vous ſeroit pas facile d'en impoſer; Nos nouveaux Venus diſent qu'il fait clair là haut, & qu'on y regarde de bien près.

AGRIPPA.

Abus. Il n'y a clarté ni lumiere qui tienne: de tout tems il y a eu de fameux Impoſteurs, & il y en aura toûjours. Siecle eclairé tant qu'il vous plaira, les Clairvoians ne ſont qu'une legere exception: la ſotte credulité l'emporte toûjours infiniment, & ſur quelque matiere que ce ſoit, l'Erreur & l'Illuſion abſorbent la Verité.

APULÉE.

A qui dites-vous cela? Perſonne ne la plus eprouvé que moi: me connoiſſez vous?

AGRIPPA.

Je ne ſache pas vous avoir jamais vû ſous le Soleil, & quand je vous y aurois

vû, la mort change etrangement un homme; on n'est pas reconoissable dans ces forets de Cyprès. Tout ce que je puis vous dire c'est que vous êtes un Mort depaïsé, & si mes Contemporains en avoient sû aussi long que vous, je ne leur en eusse pas fait tant accroire.

APULE'E.

Je voi bien que la vertu sympathique n'opére point ici bas. Vous devriez me sentir: je suis Apulée.

AGRIPPA.

Ah! Confrere en Sorcellerie, bonne rencontre. Je suis très fâché de n'avoir pas mon corps, je vous assure; car je vous embrasserois tendrement. Il y a long-tems que je vous souhaite. Comment ne demeurons-nous point dans le même quartier?

APULE'E.

C'est que tous les Morts se mélent; il n'y a ici ni Noblesse, ni fortune, ni merite qui obligent à faire bande à part. Un de mes plus grans divertissemens est de voir un goujat aller du pair avec Alexandre; & des Philosophes tout en guenilles, plaisanter certains Fats à coffre fort qui avoient honte de les frequenter.

AGRIP-

AGRIPPA.

J'eus la Comedie l'Autre jour. Une petite Ombre jadis Dame de mediocre vertu, & pourtant de fortune, eut à essuïer de la part de ses defuntes cuisinieres qu'elle eut le malheur de rencontrer, un torrent de reproches qui paroissoient fort bien fondez. La Bamboche crevoit de depit, Nature patissoit; enfin elle rougit: il faut qu'une Morte soit passée de colere pour rougir: se croiant encore en chair & en os elle voulut crier au secours; mais elle demeura la bouche ouverte, ce qui lui attira une huée sourde de toutes les Ombres spectatrices (car il nous est defendu de hüer tout haut) ce qui l'obligea de se perdre dans la foule.

APULE'E.

Cette sorte de scenes arrive souvent, à cause que les Morts n'ont pas besoin les uns des autres, & qu'il regne entre eux une parfaite égalité. Si les Mortels y pensoient bien, ils ne se donneroient pas la peine, dans le passage de la vie qui est si courte, d'être fiers avec des gens qui peuvent en ce monde-ci les insulter impunément, & eternellement.

AGRIP-

AGRIPPA.

Les Mortels ne ſont pas ſi prévoians : ils jouïſſent à bon compte du bien preſent, & s'inquietent peu du mal eloigné. Il eſt doux de regarder les autres du haut en bas, c'eſt un plaiſir qui touche ; on jouit par là de ſa ſuperiorité. Oui, mais ces mêmes hommes que vous traitez avec tant de hauteur, auront tout le tems de vous le rendre dans le Roiaume des Morts : alors comme alors, c'eſt outrer la prudence que de s'inquieter de ſi loin.

APULE'E.

Laiſſons faire les Mortels : toutes les reflexions philoſophiques ne les feront pas changer de train. Parlons de nous. Je voi par votre Hiſtoire que nous avons enſemble de grans raports.

AGRIPPA.

Je ne ſai cela que confuſément : obligez moi de m'inſtruire mieux.

APULE'E.

J'avois comme vous un fond inepuiſable de curioſité : je brulois comme vous pour la conoiſſance des choſes cachées : comme vous j'étois toûjours par voie & par chemin : comme vous enfin l'avidité du ſavoir m'apauvriſſoit, & je contentois l'eſprit aux dépens du corps.

AGRIP-

AGRIPPA.

Eſt-il vrai que vous étiez afamé des Céremonies du culte, & rongé de zele pour entrer dans tous les Myſteres de votre fauſſe Religion ?

APULÉE.

C'étoit une fureur chez moi : tous mes voiages n'aboutiſſoient qu'à des experiences de ſuperſtition : j'avois perpetuellement en tête de m'enrôler en quelque Nouvelle Confrairie. Quoique je m'abimaſſe par mes courſes, la dizète ne me refroïdiſſoit point. J'étois à Rome, & je voulus me conſacrer au ſervice d'Oſiris : mais je n'avois point d'argent, pour faire la depenſe de l'Initiation ; car il en coutoit bon pour ſe devouër aux Divinitez chimeriques. Savez-vous quel fut mon expedient ? J'engageai tout ce que j'avois, même mon habit : cela me fit ma ſomme : ainſi victime de la curioſité, je devins Prêtre d'Oſiris.

AGRIPPA.

Vous étiez donc allumé d'un grand feu de devotion ?

APULÉE.

Rien moins. J'avois pour but de penetrer à fond l'Art de tromper les hommes : pouvois-je l'aprendre en meilleure

lieure Ecole ? Je trouvois là, comme dans leur centre, & dans leur elément l'artifice, l'imposture, l'hypocrisie : j'y voiois à decouvert tout les ressorts qu'on emploioit sous le voile de Religion, pour faire valoir un gain sordide, pour dominer tyraniquement sur les esprits, pour tourner les hommes à son gré par des promesses trompeuses, & par de vaines fraieurs.

AGRIPPA.

Ne decouvriez-vous pas aussi parmi les Ministres de vos Dieux, de la sincerité, de la bonne foi, une veneration religieuse pour la Divinité, au Temple, & aux Autels de laquelle on s'étoit consacré ?

APULE'E.

Assurément. Nous avions dans nos Confraternetez sacrées, des Collégues superstitieux par persuasion. Ces bonnes gens ne doutoient nullement que le Dieu ou la Déesse du lieu, ne les enivrât d'une fureur prophetique lors qu'il s'agissoit de rendre un Oracle. Ces Prêtres credules se seroient fait bruler pour la réalité de leur phantôme : penetrez de la verité, de la sainteté de leur Ministère, ils remplissoient leurs devoirs aussi exactement que la foiblesse humaine peut le

le permettre, & ils hazardoient les predictions avec toute l'assurance d'un inspiré.

AGRIPPA.

Quoi? une contradiction formelle dans les Principes de leur Doctrine ; une impureté criante dans leur Morale ; une bisarerie dans leurs Rites, une grossiereté manifeste dans leur Service divin, rien de tout cela n'étoit capable de leur ouvrir les yeux ?

APULE'E.

Non, le prejugé de l'enfance & de l'education étoit chez eux le plus fort : la raison avoit beau se soulever, elle se brisoit toûjours contre cet écueil. Visiblement Jupiter autorisoit l'adultere & la nonconformité ; Junon, l'inceste & la malice ; Vénus, la prostitution ; Bacchus, la debauche ; Mars, l'effusion injuste du sang humain : nos Sacrificateurs persuadez, n'avoient rien de solide à oposer à tout cela : mais ils n'en adoroient pas moins ces vilains Dieux ; ils ne s'en apliquoient pas moins à l'extension & à la propagation de leur culte ; ils n'en traitoient pas moins de profanes & d'impies tous ceux qui plaisantoient ces iniques & monstreuses Divinitez.

AGRIP-

AGRIPPA.

A ce que je puis remarquer, quand la Verité immuable a purgé la Religion de ces immondices, il ne lui a pas plû d'affranchir la Terre de mauvais & d'ignorans Sacrificateurs. J'ai vû là haut tout ce que vous y avez vû en matiére d'Officiers de culte: des Charlatans qui vendent cherement à leur gloire, à leur profit, & à leur volupté, des drogues qu'ils savent très-bien n'avoir nulle vertu : des entêtez qui ne distinguent rien qu'à la lueur de la prévention, & qui fixez à un seul point de vûe nomment tenébres, sophisme, dangereuse subtilité, les plus purs rayons du Soleil intelligible ; d'ailleurs gens de próbité, en effet ou en aparence.

APULÉE.

De quoi a donc servi à l'aimable & infaillible Verité, d'établir son culte, si ses Ministres sont tels qu'étoient ceux de l'Erreur ?

AGRIPPA.

Vous n'y êtes pas. Les Prêtres de la Verité sont éclairez de sa lumiere : elle brille dans leurs paroles & dans leurs actions : sans fard & sans parure, ils ne disent que ce qu'ils croient : d'une temperance edifiante dans

leurs

leurs ſens ; d'un ſecours toûjours prèt dans leurs pieds, encore plus dans leurs mains : Enfin, ils aiment uniquement la Verité, & la Verité les rend tout-à-fait aimables.

APULÉE.

Y avoit-il dans le Monde un grand nombre de ces Prêtres-là de votre vivant ?

AGRIPPA.

Très-peu. Une ignorance craſſe, & un débordement de vices couvroient alors le Sanctuaire : La Verité commençoit à diſſiper le nuage & la mauvaiſe odeur ; à purifier l'air : comme cette Serenité renouvellée étoit nuiſible aux avantages de la vie, j'eus la lâcheté de lui fermer les yeux. J'ai ſu depuis, que la clarté s'étoit beaucoup accrûe, & nos derniers Morts diſent qu'encore à preſent il y a pluſieurs bons Sujets dans le Miniſtère de la Verité.

APULÉE.

J'entre-voi ici un autre point de reſſemblance. Vous avez refuſé de participer à la Reformation du vrai culte, & moi j'ai refuſé de participer à ſon établiſſement. L'Aſtre de la conſcience ſe debaraſſoit du brouillard dont il étoit obſcurci depuis long-

long-tems, & vous ne daignâtes pas le regarder. Cet Astre commençoit à attirer les hommes ; le deuxiéme Siécle couroit déja depuis son Orient, & je n'en demeurai pas moins aveugle : ardent pour l'Imposture j'étois de glace pour la Verité ; je courois après toutes les Religions qu'il faloit fuir, & je ne faisois pas une demarche pour la seule qu'on devoit embrasser.

AGRIPPA.

L'aveu est édifiant. Il sied bien aux Morts de se reprocher leurs fautes : mais il n'y a plus de remede ; c'est là le malheur. Venons à notre Magie : j'ai lu dans l'Histoire que vous étiez un grand Maître.

APULÉE.

Dites donc que j'étois reputé tel. En effet : on s'imagina que j'avois reçû toute Puissance au Ciel & en la Terre de la part des Enfers ; jusque là que certains Auteurs profanes ont eu l'impudence de publier que j'avois égalé, ou même surpassé en Miracles cet adorable Legislateur qui en a tant fait pour démontrer la divinité de sa Loi.

AGRIPPA.

Les impies ! C'est ainsi que les vrais prodiges dont vous me parlez ont été la

cause

cause innocente & l'occasion d'une infinité de Merveilles imaginaires : Les gros volumes qui en sont tout farcis, composeroient des Bibliotheques entieres ; & ce qu'il y a de plaisant, c'est que ceux qui font profession de se tenir le plus sur leurs gardes contre la credulité, & qui n'adherent aux vrais Miracles que par aquiescement, & par soumission d'esprit, donnent dans les faux prodiges & dans la vision, pour peu que cela les accommode. On voit d'habiles gens plaisanter le Vulgaire sur sa foi outrée, & pourtant fortifier leur cause par des contes qui font pitié.

APULÉE.

La question seroit si ces habiles gens sont persuadez de ces rèveries qu'ils donnent pour des faits constans, & dûment averez. Comme il n'est que trop ordinaire que les Avocats d'un sentiment ou d'une Societé, insistent sur des raisons dont ils conoissent mieux que personne la foiblesse, & le mauvais poids ; il n'est pas rare non plus qu'ils emploient contre leur propre conscience la preuve du merveilleux & du surnaturel ; tout sert en Parti.

AGRIP-

AGRIPPA.

A propos d'Avocat, il me semble que vous en avez fait le metier.

APULÉE.

C'étoit bien force. Je m'étois mis à sec pour Osiris : cette Divinité ingrate n'eut pas le moindre égard pour mon zéle; je perissois de faim à son service. Je me jettai donc dans la plaidoirie ; & comme j'avois du talent, les Cliens, voire des Cliens d'importance, ne me manquerent pas.

AGRIPPA.

C'est une excellente ressource que cette plaidoirie : on y racommode le pour & le contre ; l'injustice y produit d'aussi beaux fruits qu'on raporte le bon droit. Il ne faut pas demander si vous étiez bon Déclamateur ?

APULÉE.

Eh vraiment oui ! c'étoit mon grand endroit. Lorsque je me fis ouïr à Ocea Ville maritime d'Afrique, les Auditeurs s'écrierent tout d'une voix qu'il me faloit conferer l'Honneur de la Bourgeoisie. Ceux de Carthage m'écouterent favorablement, & m'érigerent une statuë : plusieurs autres villes me firent le même Honneur.

AGRIP.

AGRIPPA.

N'est-il pas vrai qu'il est bien doux de pouvoir se distinguer dans la Declamation ? Des periodes bien cadencées, les lieux les plus communs adroitement rajeunis ; peu de solidité, beaucoup de redite ; hardiesse & bonne grace dans le debit : avec cela vous étourdissez tout un nombreux Auditoire qui vous devore des yeux ; vous avez le plaisir de lui tirer des larmes : on vous cherche avec autant d'empressement qu'on vous ecoute : le beau-Sexe ne vous posséde qu'à demi ; il est prèsque à votre discretion.

APULE'E.

Aussi Soutenois-je fierement ma haute reputation de Declamateur : froid & indifferent pour le Commun, je ne m'humanisois qu'avec le beau monde.

AGRIPPA.

Trop peut-être. Un si riche talent multiplia en bonnes espèces ; vous fites fortune apparemment ?

APULE'E.

Graces à ma Femme. Une Veuve qui n'étoit ni jeune ni belle, mais qui avoit besoin d'un mari, & beaucoup de bien, me trouva fort à son goût. Je ne fis point le rencheri ; je

ne me ſouciai point de reſerver ma bonne mine, ma propreté, mon eſprit, & mon eloquence pour quelque jeune tendron; Je ſaiſis l'occaſion & j'acceptai l'offre de bon cœur. Sans la Veuve j'étois mal; l'éloquence fourniſſoit peu; ce n'étoit qu'un fond de ſterile encens.

AGRIPPA.

Je me ſouviens bien de ce mariage: ne fût-il pas pour vous le ſujet d'un grand procez?

APULÉE.

Il eſt vrai. Les parens du premier Mari de Pudentilla, c'eſt le nom de ma Femme, pretendirent que j'avois enſorcelé cette Veuve, & ſur ce beau fondement ils ſolliciterent un Arrêt de caſſation.

AGRIPPA.

Ils avoient raiſon dans le principe, & pechoient dans la conſéquence. Vous aviez uſé envers votre Pudentilla, de ce même charme qui fait tant de mauvais aſſortimens, & par la vertu duquel les femmes adroites tiennent à la chaine le jugement & le bon naturel de leurs Maris, pour ne pas dire qu'elles les metamorphoſent en bêtes domeſtiques: ce charme c'eſt

l'A-

l'Amour; Mais cette magie n'eſt pas un cas démariant: très-ſouvent même le charme tombe, & le Contract, hélas! garde toute ſa force, & toute ſa teneur.

APULÉ'E.

Il m'étoit aiſé de confondre mes Accuſateurs. Pudentilla ſuccombant ſous le poids d'un Veuvage de treize ans, étoit reſoluë, avant de me connoitre, d'appliquer un appareil de ſecondes Nôces ſur les bleſſures que lui avoit cauſé ſon Celibat. Dans cette favorable conjoncture j'arrive auprès d'elle, & ſon Fils, qui eſt de mes amis, m'engage à loger dans la même Maiſon. Jeune, de bonne mine, & beau diſeur, n'en étoit-ce pas trop pour prendre le cœur d'une Femme, que les Medecins & les Matrônes condamnoient uniformément à la Mort, ſi elle ne ſe hâtoit de ſe marier?

AGRIPPA.

Un cœur de marbre ſe ſeroit alumé dans un ſemblable concours de circonſtances: la diſpoſition de la Veuve à l'égard de l'Hymenée, & votre diſpoſition à l'égard de la Fortune rendoient la choſe immancable. Une pauvre malade conſumée par la longue abſtinence, a tout le jour devant les yeux le Medecin qui peut la

reſtaurer, & la guerir, & elle ne le convoitera point? Un Declamateur dont les entrailles crient famine, ou qui du moins aſpire à un fumet plus réel que celui de la louange, ſe voit aimé d'une Femme qui a beaucoup de bien, & il refuſera de l'épouſer? Ni l'un ni l'autre ne ſe peuvent naturellement, & au lieu qu'on imputoit votre Mariage à la vertu du Grimoire, il faloit du Grimoire pour vous empêcher de vous marier.

APULÉE.

Ajoutez que Pudentilla n'avoit qu'une quarantaine d'années, & que ſans être belle, elle n'avoit rien de dégoutant.

AGRIPPA.

Oh encore moins beſoin de Sortilége! Si le pouvoir magique n'intervient point dans l'acouplement d'un Cadavre avec un Vivant; dans l'union conjugale d'un Squeléte mâle ou femelle, preſque ſeculaire mais opulente, avec une pauvre, mais verte & vigoureuſe jeuneſſe; à plus forte raiſon dans des âges moins diſproportionnez?

APULÉE.

Ce ſont deux eſpéces de Sorciers que l'Amour & la Fortune: L'Amour fait bruler la glace, & la Fortune fait trouver

ver des agrémens dans les objets les plus hideux.

AGRIPPA.

Je ſerois curieux de ſavoir par quel motif vous compoſates ce fameux Roman de *l'Ane d'Or*, qui a tant fait parler de vous ?

APULÉE.

Il n'eſt pas de mon invention, ne vous deplaiſe ; je n'y ai donné que le tour & qu'un nouvel habillement. Au reſte je retournai & publiai cet Ouvrage en faveur des bonnes mœurs ; car ſi vous y avez pris garde, ce n'eſt qu'une ſatire continuelle des deſordres dont les Magiciens, les Prêtres, les impudiques, les voleurs &c. rempliſſoient alors le Monde.

AGRIPPA.

Vous deviez donc bien en retrancher les obſcenitez : votre Ane eſt un fort méchant maitre pour la chaſteté.

APULÉE.

Il enſeigne en Bête, & en cela il a bien des Collégues. D'un autre coté ſon Nom ſeul eſt inſtructif, il deſigne tout ce qu'il y a de Fats & de Sots dans le genre d'hommes fortunez. Mais croiriez-vous qu'on a pris cette metamorphoſe fa-

bulcuſe pour une vraye Hiſtoire, & que de grands Genies ont balancé là-deſſus ?

AGRIPPA.

Eſt-il poſſible ? après cela quelle fauſſeté ridicule ne s'impatroniſera point. Mais il faut finir. Adieu bruſquement ; c'eſt ainſi que les Morts doivent ſe quiter.

DIALOGUE IV.

HELIOGABALE DIOGÉNE.

HELIOGABALE.



E voila donc fameux Cinique. Il y a long-tems que je te ſouhaite : veux-tu cauſer un moment ?

DIOGÉNE.

Et toi infame voluptueux, qui t'auroit crû dans notre quartier ? tu ne vaux guere la peine qu'on s'arrête. Mais voyons : que me veux-tu ?

HELIOGABALE.

L'idée de ta Philoſophie Cynique ne te tour-

tourmente-t-elle point ? N'as-tu pas de chagrin d'avoir fait profeſſion d'une vertu ſi bourruë ?

DIOGÉNE.

Oh, oh ! La curioſité n'eſt pas mauvaiſe. Mais toi, fameux efféminé, es-tu bien content d'avoir outré la molleſſe, d'avoir pouſſé le plaiſir des ſens juſqu'à des excès monſtrueux ?

HELIOGABALE.

Tu étois bien fier dans ton tonneau. Je m'imagine que tu regardois alors le genre humain comme un amas de fourmis : tu te ſavois bien mauvais gré d'être tombé dans une ſi ſotte eſpéce : ne te diſois-tu point ſouvent, que la Nature t'avoit pris pour un autre, & que tu meritois d'être une pure intelligence.

DIOGÉNE.

Pour toi, tu devois te ſavoir fort bon gré, de n'avoir pas été placé parmi certains animaux impurs dont le nom même fait mal au cœur. Mais que veux tu dire de mon tonneau ? N'avois-je donc pas raiſon d'y regarder les hommes de haut en bas ; principalement des hommes de ta tournure & de ton humeur ?

HELIOGABALE.

Diſtinguo. Comme habitant des petites

maisons, tu étois en droit de te bâtir telle fortune imaginaire que bon te sembloit: mais en qualité de vrai Philosophe, ton mepris pour les hommes n'étoit qu'une mauvaise enflure, qu'un haïssable orgueuil.

DIOGÉNE.

Je ne me faisois pas un merite de ne te point ressembler, c'étoit un devoir: mais quant à mon dédain pour le reste de la terre, pour tout ce qui n'étoit pas moi, je devois cette recompense à l'austerité de ma conduite & de mes mœurs.

HELIOGABALE.

Tu te payois là d'une monnoye aussi fausse qu'étoit celle que tu fis à Sinope: te souvient-il? lorsque tes Compatriotes firent l'honneur à ton Pere le banquier & à toi, de vous chasser comme des faux monoieurs.

DIOGÉNE.

Voila une belle *Peccadille* à me reprocher. He! qu'importe qu'une monoie soit vraye ou fausse pourvû qu'elle ait cours? au fond, sa valeur est arbitraire, ce n'est qu'une invention humaine: Si tu as eu le droit de mettre un morceau d'argent à tel prix, pourquoi ne l'avois-je pas d'y mettre un morceau d'Etain?

HE-

HELIOGABALE.

Tu me debites là une morale joliment edifiante : Si je te tenois là haut, je t'en ferois sentir toute la force, par la main d'un Boureau.

DIOGÉNE.

Il n'y a point de retour vers le Soleil pour nous autres Ombres, & c'est là le plus fâcheux endroit de notre condition. Mais il y a ici des Boureaux; le Tartare en est tout plein, & si notre justice a fait son devoir, tu dois passer souvent par leurs mains. Quand tu n'aurois commis d'autre crime que celui d'avoir fait sacrifier de jeunes enfans par tes Magiciens, tu ne devrois pas être un moment sans avoir cinq ou six Furies à tes trousses.

HELIOGABALE.

Faut-il qu'un gueux de Pedant insulte ainsi un Empereur Romain ?

DIOGÉNE.

Que feu votre Majesté ne se fâche point; les Morts, comme bien vous savez, sont la plus libre de toutes les Nations, & parce qu'il y a chez eux une égalité parfaite, ils ne conoissent ni Ceremonial, ni égards, ni menagement. Rentrons dans notre chemin. Vous croyez donc que mon

mepris pour les hommes, ne suffisoit pas pour me dedommager du mauvais traitement que je faisois à mon corps ?

HELIOGABALE.

Si je le croi ? outre que ton mepris étoit insulte, ce n'étoit là après tout, que te repaître d'une chimere. J'aurois donné moi tous les grands sentimens du Monde pour une bonne sauce : je me figure la Sagesse Philosophique comme une fumée, que l'attrait du plaisir sensible doit dissiper.

DIOGÉNE.

Je ne sai même si tu n'aurois pas cedé l'Empire pour un Pâté de langues de Paons & de Rossignols ; car ces langues te chatouilloient bien agréablement le palais. Mais dis-moi, cette volupté qui te possedoit tout entier, pouvoit-elle te rendre heureux.

HELIOGABALE.

Sans doute. Je l'aimois souverainement ; j'en jouïssois : d'ailleurs, le bien étoit physique, solide, réel : n'est-ce pas uniquement en cela que git le bonheur ?

DIOGÉNE.

Oui ; mais le veritable bonheur doit être fixe, & le tien n'étoit que passager.

HE-

HELIOGABALE.

Pourquoi passager? Mes delices ont duré autant que ma vie.

DIOGÉNE.

Il ne s'en faut peut-être que les trois quarts : rapelle rapelle toi les fâcheux intervalles d'épuisement, d'inaction, de degoût & de remords.

HELIOGABALE.

Le remors ne m'interrompit pas longtems, j'avois sû m'en defaire. Mais quant au reste, il faloit bien donner à la Nature le tems de se reparer.

DIOGÉNE.

Voila justement le point. Ainsi tu consumais la meilleure partie de tes jours à te preparer par la peine & par le desagrément à un bien fugitif, à un bien qui te faisoit des impressions aussi courtes qu'elles étoient vives.

HELIOGABALE.

Du moins la privation du plaisir, n'étoit pas chez moi universelle; j'étois toûjours heureux par quelque endroit.

DIOGÉNE.

Il est vrai, tu avois toûjours ta table à vingt deux services, tes lampes à baume, tes piscines de senteur, & tout ce que le meilleur Sibarite auroit pû inventer en

faveur des sens. Mais avec tout cela tu n'étois pas content : la jouïssance des objets ne faisoit qu'irriter ta soif insatiable de plaisir, & j'ai oui dire à un de nos Morts, qui m'assuroit le savoir très bien, que tu tâchois d'attirer à ta Cour par de grosses récompenses, tous les faiseurs de decouvertes dans le païs de la volupté.

HELIOGABALE.

Chaque Prince suit son panchant. Il y en a qui, pour remplir les projets d'une injuste ambition, enrichissent les inventeurs des expediens pecuniaires, & moi qui n'aimois dans le monde que le plaisir, je faisois la fortune de ceux qui s'apliquoient à me le rendre plus piquant.

DIOGÉNE.

Cette liberalité étoit assurément fort glorieuse, fort utile à l'Empire Romain?

HELIOGABALE.

Elle m'accommodoit; n'étoit-ce pas assez? Je n'étois pas de ces Souverains qui sont plus à leurs sujets qu'à eux mêmes: j'allois le grand chemin de la domination: j'avois pour maxime fondamentale que ma felicité particuliere devoit faire le bonheur public.

DIOGÉNE.

Il étoit bien juste que plus de la moitié

tié de l'Univers se bornât à satisfaire ta sensualité, ton grand merite demandoit cela.

HELIOGABALE.

Tu plaisantes, mais tu ne laisses pas de dire vrai. Ecoute : je n'avois pas vingt ans, & j'étois deja Prêtre du Soleil, lorsque les Legions s'aviserent de me mettre sur le Thrône : ne faloit-il pas que je fusse d'une reputation bien eclatante ? ne devois-je pas avoir fait parler beaucoup de moi ?

DIOGÉNE.

Qu'une Soldatesque capricieuse & turbulente se donne un Maître, il ne s'ensuit pas de là qu'elle n'ait point fait un très mauvais choix. Mais quel que tu aies été avant ton élévation, tu ne fus depuis qu'un grand scelerat, & qu'un infame debauché.

HELIOGABALE.

On t'a donc fait de moi un portrait bien affreux ? Mais tu sais que la medisance ne regne guere moins ici bas que là haut. Les Morts, gens naturellement fort desoeuvrez, se font un amusement de s'entre-noircir, car le noir est leur couleur favorite.

DIOGÉNE.

Ey ! Tu donnes dans le jeu de mots : Oh

Oh que tu es loin du bon goût. Mais, pour eviter la parenthese, je te declare que je n'ai pas vû une seule Ombre sur ton chapitre, qui ne m'ait parlé de toi avec la derniere horreur. Voulant même aller à la source, j'ai consulté les Historiens, & j'ai trouvé leur temoignage uniforme.

HELIOGABALE.

Les Historiens ? Vous me parlez là d'un certain genre d'hommes, qui emploient le plus beau de leur art à grossir les objets ou à les diminuer; en un mot ce sont des Deguiseurs de profession. Otez moi de cet ordre assez nombreux quelques amateurs de la verité, tout le reste est suspect: Ces Historiens qui par interêt ont publié tant de faussetez sur la Terre, peuvent bien mentir dans les Enfers par divertissement. Au reste, si je me suis conduit d'une maniére à les mettre tous d'accord sur mon sujet, j'a fait une bonne œuvre; car pour l'ordinaire ils sont etrangement brouillez. Je viens à mon Apologie, n'ais-je pas eu du zèle pour la Religion?

DIOGE'NE.

Oh sans contredit! Etant arrivé à Rome de compagnie avec ton Dieu, tu lui fis bâtir un Temple, & tu voulus qu'on y transf-

transportât le feu des Vestales, le Paladium, les Boucliers sacrez : Mais toutes les autres Divinitez de la Ville se seroient bien passées de ta devotion : tu les privas des Honneurs du culte ; tu les fis jeuner d'encens & de sacrifices ; tu pillas leurs Mysteres, & tu en fis une troupe de Domestiques à ton Maître Dieu.

HELIGABALE.

Cette legion de Divinitez m'otoit le plaisir de me bien voir : j'étois obligé de les croire toutes au dessus de moi, & alors je me trouvois trop petit. N'étant pas destitué de raison, je ne pouvois être Athée ; mais, comme occupant le premier poste du Monde, comme Empereur Romain, je ne voulois qu'un Superieur.

DIOGÉNE.

Tu le croiois donc sans le craindre : la vûe de sa justice & de sa toute puissance n'étoit point une digue assez forte pour arreter le debordement de tes sales passions, & tu ne lui as jamais sacrifié le moindre desir.

HELIOGABALE.

J'avois pourtant l'ame tournée du côté du Ciel, & j'epousai secretement Aquilia Severa, par ce qu'étant Vestale & moi Prê-

Prêtre, je me promettois de ce mariage une famille toute celeste.

DIOGÉNE.

Dis, dis plutôt que ce fruit te tenta par ce qu'il étoit defendu, & que tu aurois trouvé moins de sel dans ces nôces, si'l n'eût pas été un horrible sacrilége. Amener jusques à ton lit une Vierge consacrée ? quel exploit pour un homme de ton humeur !

HELIOGABALE.

Tu fouilles trop avant dans mes intentions. Et comment interpreteras tu ce que je voulus faire en faveur des femmes ?

DIOGÉNE.

Le mieux du monde. Tu aimois le sexe à fureur, & tu crûs ne pouvoir lui donner une marque plus eclatante de ton devoûment, qu'en lui faisant partager l'Autorité publique. Tu établis donc un Sénat coiffé pour toutes les causes de femmes, & ta Mere présidoit à ce beau Tribunal, il ne se pouvoit rien de plus heureusement imaginé.

HELIOGABALE.

Malgré ton ironie, je soutiens que ce dessein étoit equitable & prudent. Equitable; car pourquoi la plus aimable moitié

tié de la Republique dependra t'elle de l'autre ? pourquoi ne partagera t'elle pas les Honneurs du Gouvernement ?

DIOGÉNE.

Elle ne les partage que trop ces Honneurs, & si ceux qui administrent les loix consultoient moins les Femmes tout en iroit mieux. Mais voions en quoi consistoit la prudence de cet établissement.

HELIOGABALE.

Les femmes ne se seroient plus mélées des affaires des hommes ; à grand peine auroient-elles pû fournir à leurs differens. Ainsi j'epurois la Justice, & j'otois aux Juges la cause la plus frequente & la plus efficace de leur corruption, après l'argent.

DIOGÉNE

Soit, mais d'un autre côté, tu multiplois dans la sphere du bareau les incidens, la vaine chicane, les sophismes, les termes creux, les gains sordides ; & au lieu que parmi les Hommes on a la bonté de finir le procez après avoir ruiné les parties, chez les femmes la procedure seroit eternelle.

HELIOGABALE.

Au contraire : le bon droit eut prévalu dez la premiere Audience : autant de Magistrats, autant d'Avocats ou de Procureurs

reurs pour lui : pas un Juge qui n'eut voulu parler, & souvent les Membres de ce charmant Tribunal auroient fait sur le plaidoier des concerts d'une dissonance fort agréable.

DIOGÉNE.

Une chose manquoit à ta nouvelle loi. Tu devois soumettre les Hommes à ce Senat de Femmes, & laisser les femmes sous la jurisdiction des hommes : la balance eut été par là en equilibre, comment ne t'en avisas-tu point ?

HELIOGABALE.

Je n'avois garde. Une belle solliciteuse triomphe bientot de l'integrité de son Juge : si j'avois fait ce que tu dis, une Juge tant soit peu coquète auroit donné encore plus vite gain de cause à un beau soliciteur. Une jolie femme, sans parler d'autre chose que de son afaire de Palais, enchaine la probité de son Raporteur, & metamorphose ce bon Magistrat en Amant passionné. A plus forte raison, un Plaideur à taille bien prise, qui par le privilége d'attaquer attaché à son sexe, entreprendra sur le cœur de la Senatrice, & la mettra-t-il aisément dans ses interets ? Enfin l'Amour est un puissant patron dans un Senat d'hommes ; mais s'il ne dominoit

noit pas absolument dans un Sénat de femmes, il s'en faudroit bien peu.

DIOGÉNE.

Non : car l'entêtement y auroit du moins autant de pouvoir que l'Amour. Au fond, ton dessein ne m'auroit pas deplû, si tu avois choisi tes Magistrats par le seul endroit du merite. Il y a des femmes qui font honte aux hommes sur toutes choses, & j'en ai conu telle dont le Mari auroit dû prendre la quenouille, & lui ceder sa place dans notre fameux Aréopage.

HELIOGABALE.

A la verité, je n'y regardois pas de si près : comme je n'examinois ce sexe que par raport à moi, l'habileté d'une femme consistoit à me toucher, & celle de mes Maitresses qui me donnoit le plus de plaisir, me paroissoit la personne de son sexe qui raisonnoit le mieux.

DIOGÉNE.

Tu avois en cela force imitateurs. Mais il faloit que tu fusses bien alteré de sang, pour faire mourir tous ces infortunez Senateurs qui refuserent de consentir à l'établissement de ton Senat feminin.

HELIOGABALE.

Que ne m'obeïssoient-ils ? n'étoient-ils

pas

pas obligez comme étant mes Sujets, d'avoir les mêmes sentimens que moi, & de souscrire aveuglément à mes volontez.

DIOGÈNE.

Tu poussois donc bien loin ton autorité ? C'est tout ce que la Divinité pourroit exiger des hommes : encore ne veut-elle point de leur obeïssance, s'ils ne se soumettent par persuasion & avec une entiere liberté.

HELIOGABALE.

Aussi je fus puni d'avoir voulu en faire plus que Dieu. Lorsque j'étois au Camp, les Soldats de ma Garde nous envoierent ma Mere & moi en ce païs-ci.

DIOGÈNE.

Je le sai, & le Public se chargea volontiers de vos obséques ; car on traina vos corps dans les ruës de Rome, on les embauma dans un Cloaque, & on leur donna le Tibre pour tombeau. Combien regnas-tu ? je l'ai oublié.

HELIOGABALE.

Trois ans, neuf mois, & quatre jours.

DIOGÈNE.

C'étoit trop de tout. Comment as-tu pû en si peu de tems bouleverser la constitution de l'Empire, & te rendre aux Sié-

Siécles suivans si conu par ton infamie, & par ta brutalité ? Si tu avois vecu autant que moi, tu aurois exterminé la justice & la pudeur.

HELIOGABALE.

C'est bien à toi, vraiment à nommer la pudeur ! Tu faisois gloire de n'en point avoir, & ta morale sur ce Chapitre fait plus d'horreur que toutes mes debauches.

DIOGÉNE.

A quelle sorte de gens fait-elle horreur? Aux ames basses, & aux Sots. Je voulois aprendre aux Hommes qu'ils avoient attaché mal à propos de la bienséance à certains besoins de la Nature ; que cette Nature agissant toûjours par la sagesse & par la puissance de celui qui la dirige, on doit la respecter par tout, & que c'est faire injure à elle & à son Auteur que d'avoir honte d'aucune de ses operations.

HELIOGABALE.

C'étoit donc sur ce plan là que tu ne faisois façon de rien, & que tu soulageois même en public tes impatiences amoureuses ? En verité tu avois tiré là une impudente consequence d'un principe fort sensé.

DIO-

DIOGÉNE.

Tout mon but étoit de ne point dependre, ou de dependre le moins que je pourrois. Je reflechis ſur le point en queſtion : pourquoi, diſois-je, rougir de cette neceſſité plutôt que des autres? Cette fonction ne le céde ni pour le phyſique, ni pour le moral à celle d'apaiſer ſa faim, ou de purger le cerveau. Je vis que ce raiſonnement me mettoit en droit de ſecouër une contrainte importune; je le fis, & je n'euſſe pû y manquer ſans dementir mon Caractere.

HELIOGABALE.

Quand tu pourrois te juſtifier touchant l'Acte neceſſaire à la propagation de l'eſpéce, ce qui n'eſt pas; tu ſerois toûjours inexcuſable pour tes homicides negatifs. Par une impudence vraiment cynique, tu faiſois perir ton propre ſang ſur la grande Place d'Athénes, & tu fruſtrois cette Republique, à ſes propres yeux, des hommes que tu aurois pu lui donner.

DIOGÉNE.

J'avois des raiſons ſpecieuſes pour croire que toute cette étoffe ne devoit pas être employée; la Nature, elle même, m'en avertiſſoit quelquefois pendant mon Sommeil.

meil. Ainſi j'oppoſois cette redondance au vuide de mon Eſtomac; c'étoient pour moi deux incommoditez égales, & j'aurois ſouhaité que l'une ne m'eut pas couté plus que l'autre.

HELIOGABALE.

Hé! que depenſois tu, je te prie, pour ton eſtomac? Tes amis t'aportoient du pain, & ta main te ſervoit de coupe pour boire de l'eau.

DIOGÉNE.

Je dependois de mes amis, c'étoit pis pour moi, que de débourſer.

HELIOGABALE.

Mais parles moi naturellement (la diſſimulation ne ſied point du tout aux Morts) cette ſevére Philoſophie ne te cauſoit-elle pas de très-mechantes heures?

DIOGÉNE.

Si je te diſois que non, je te dirois un gros menſonge. Il y avoit des jours où l'Homme l'emportoit de beaucoup ſur le Cynique: ce dernier ſe montroit alors à mon eſprit ſous une image bien ridicule; la raiſon me paroiſſoit la meilleure amie du plaiſir, & dans ces momens là j'aurois donné cent Diogénes pour un

Sar-

Sardanapale, cet original voluptueux que tu as ſi bien copié.

HELIOGABALE.

Qui t'empêchoit de te contenter ?

DIOGE'NE.

Il eut fallu pour cela renoncer à ma haute reputation, le ſacrifice étoit trop grand.

HELIOGABALE.

Mais ſuivant ta morale, ce n'eſt qu'un phantôme que cette reputation. L'on diſoit par tout où tu étois conu, Diogéne eſt le plus illuſtre Philoſophe qui ait jamais été, & qui ſera peut-être jamais....

DIOGE'NE.

Tu te trompes : Les Conoiſſeurs me traitoient d'extravagant, & Platon, le divin Platon me nomma joliment *un Socrate Foû.*

HELIOGABALE.

Tu étois donc bien Foû en effet, de te priver de toutes les douceurs de la vie pour un bien auſſi équivoque, auſſi peu certain qu'il eſt chimerique.

DIOGE'NE.

Cette chimere faiſoit ſur mon cœur des impreſſions plus douces, que la volupté la plus réelle & la plus piquante n'en faiſoit ſur tes ſens. Par exemple : reſſouviens toi,

ſi

si cela se peut, du repas le plus delicieux de ta vie, ce n'étoit rien en comparaison du plaisir que me valut l'avanture de mon Esclavage. La sais-tu?

HELIOGABALE.

Quelques Auteurs l'ont illustrée: Menippe & Eubulus firent des traitez qui avoient pour titre, *la Vente de Diogéne*. Mais je ne voi pas qu'il y eut à rire pour toi dans cette occasion-là.

DIOGÉNE.

Tu vas voir. En passant à l'Ile d'Egine, je fus pris par des Pirates qui m'amenerent dans l'Ile de Créte, & m'exposerent en vente. Le Crieur m'ayant demandé ce que je savois faire: commander aux hommes, lui repondis-je; & apercevant un Corinthien qui passoit par là, je le montrai au Crieur & lui dis, vendez moi à ce Monsieur, car il a besoin de Maitre. Ce Corinthien nommé Xeniades m'acheta. Mes amis vouloient me delivrer, & voici le remerciment que je leur fis. Vous étes des Fats: Les Lions ne sont pas esclaves de ceux qui les nourissent; mais ceux-ci sont les valets des Lions. Je fis aussi à mon nouveau Maître cette declaration à laquelle il ne devoit pas s'attendre: il faut que vous m'obeïssiez, car les Gouverneurs &

les Medecins, quoique Domeſtiques, ne laiſſent pas de demander l'obeïſſance à ceux dont ils ſont Gouverneurs & Medecins.

HELIOGABALE.

Je te voi venir. Le Crieur, le Corinthien, les Amis, tout le monde admiroit ton incomparable grandeur d'ame dans la mauvaiſe fortune, & cela te donnoit une joye ſecréte proportionnée à cette admiration. Mais comment ce plaiſir pouvoit-il être pur? Comment pouvoit-il être entier? Car tu étois Eſclave, après tout; Xeniades avoit droit de vie & de mort ſur ta perſonne: or il me ſemble qu'une telle condition devoit bien mortifier un homme épris de l'independance & de la liberté.

DIOGÉNE.

Pauvre ignorant! La vraye liberté ne conſiſte-t-elle pas dans l'Empire de ſoi-même? J'étois le Maitre abſolu de Diogéne, ou du moins je tâchois de l'être: ainſi la ſervitude même, ne ſervoit qu'à me faire gouter davantage la douceur de ma Royauté Philoſophique.

HELIOGABALE.

Je croi bien que tu portois d'aſſez bonne grace le faix de cette Couronne; mais je doute qu'elle ne te bleſſât point un peu,

Avouë

Avoué la debte : Intendant de la maiſon de Xeniades, & Precepteur de ſes Enfans, tu devois être ſujet à de mauvais jours?

DIOGÉNE.

Je te le confeſſe ; ces deux emplois ne me convenoient guere ; & au lieu que mon Patron diſoit, parlant de moi, qu'un bon Genie étoit entré chez lui, je me plaignois quelque fois tout bas que ma mauvaiſe étoile m'avoit tiré de mon Tonneau.

HELIOGABALE.

En effet : chez Xeniades ta Majeſté Cynique étoit aſſiſe ſur un thrône fort incommode ; mais pour ton Tonneau ? C'étoit le vrai thrône qu'il te falloit.

DIOGÉNE.

Badines en tant que tu voudras : il eſt certain que la Philoſophie n'a jamais été ſi bien placée : auſſi le plus grand Conquerant de l'Univers, ſe detourna-t-il de ſon chemin pour venir lui rendre hommage. Sais-tu mon hiſtoire avec Alexandre.

HELIOGABALE.

Si je la ſai ? le conte eſt uſé à force d'être rebatu. Les Philoſophes avoient interêt, pour le luſtre de leurs ſourcils, de

ne pas laisser ce fait dans l'oubli : de leur grace il a couru par tout, & les plus vils Artisans s'en entretiennent gravement pour se desennuier pendant leur travail. N'importe : je ne serai pas fâché d'aprendre la chose d'orignal ; comment cela se passa-t-il?

DIOGÉNE.

Le voici en peu de mots. Dans le tems qu'Alexandre aspiroit à toute la terre, & qu'il nourissoit sa vaste ambition de la folle esperance de conquerir le Monde, on lui dit qu'un certain Personnage nommé Diogéne, regardoit toute la Terre, & la vie même de l'Homme comme tout à fait indignes de son attachement. Alexandre demeure interdit ; il s'étonne de trouver ses antipodes & son oposé dans le Genre humain : il veut s'en convaincre par soi même, & il me mande. Je le refuse, & je repons que c'étoit à lui de venir me trouver. Cette reponse achéve d'étourdir & d'accabler Alexandre, lui qui n'avoit jamais vû que des flateurs interessez, & qui étoit actuellement environné d'une foule de Loups béans. Allons donc le voir, s'écria-t-il, & dans le moment il partit pour se rendre auprès de moi.

HE-

HELIOGABALE.

N'avois-tu pas grand peur qu'il ne vint point? Car....

DIOGÉNE.

Laisse moi continuer. Alexandre me fait beaucoup de questions, & encore plus de belles offres: je repondis à celles-la, & je refusai constamment celles-ci.

HELIOGABALE.

Refusois-tu aussi facilement que tu repondois?

DIOGÉNE.

Non pas tout-à-fait de si bon cœur. Mais tu m'interromps souvent. Lorsque notre affamé de Mondes, notre tueur d'hommes, Alexandre enfin, étoit occupé à me contempler, je m'aperçûs heureusement qu'il me deroboit le Soleil. L'occasion étoit trop belle pour ne m'en pas saisir. Mets toi à coté, lui dis-je, & ne m'ôte point ce que tu ne saurois me donner. Ce dernier trait porta plus encore que tous les autres. Notre Conquerant ne savoit plus où il en étoit, & balançant son bonheur avec le mien, il dit à ses Courtisans, que s'il n'eut pas été Alexandre, il auroit voulu être Diogéne.

HELIOGABALE.

Savoit-il bien ce qu'il disoit?

DIOGÈNE.

Pas trop. Comme jamais Avare n'a envié le sort du Liberal; de même on ne se persuade pas aisément qu'un homme perdu d'ambition trouve du grand dans la pauvreté d'un Philosophe. Il y avoit donc plus de faste que de sincerité dans ce souhait d'Alexandre. Aussi la visite qu'il me fit lui fut-elle fort inutile. Nous nous separâmes égaux: je ne voulus rien de sa fortune, il ne prit rien de ma morale. Il ne put me séduire par ses offres: quelle gloire d'avoir vaincu moi seul celui qui trouvoit la Terre trop petite pour son courage. Mais je ne pus ni par mes paroles, ni par mon exemple, lui faire sentir son injustice & sa fureur; son mauvais destin ne le permit pas, encore moins celui de l'Asie.

HELIOGABALE.

Dis moi une circonstance. Est-il vrai qu'Alexandre t'aiant trouvé endormi, il te reveilla par ce 24. vers du 2. livre de l'Iliade.

Un Sommeil long, profond, est mal séant aux Rois,

Et que tu lui répondis sur le champ le vers suivant,

Eux qui doivent veiller pour le maintien des Loix?

DIO-

DIOGÉNE.

Je n'oserois t'assurer que je dormois de bonne foi quand Alexandre arriva : il marchoit à trop grand bruit pour m'avoir surpris dans le sommeil. Il n'est pas que tu n'aies oui que Caton, resolu de se poignarder, ronfla quelques momens avant l'execution. Un Mort de tes Romains m'a raconté cela, & bien des gens ont crû ; ajoutoit-il, que le bon Caton ronfloit très eveillé. Permis à tous de croire que mon sommeil étoit de la même nature, quoi que pour un tout autre sujet. Ce sont de petites fraudes qui font honneur à la Philosophie. Caton prêt à se tuer repose tranquilement, quel Heros pour mepriser la vie ! s'ecriera la Posterité ; Alexandre, nonobstant tout le fracas de sa suite, me trouve profondément endormi, & cependant je lui repondrai avec autant de justesse & de presence d'esprit, que si Morphée ne m'avoit point fermé la paupiere ; O l'incomparable ! s'écrie Alexandre ; O l'unique pour avoir decouvert & attrappé le Souverain bien ! Cela vaut la peine de feindre, vois-tu, & l'on contreferoit à moins le ronfleur.

HELIOGABALE.

Je t'entens : C'étoit-là la Charlatane-

rie de la profeſſion, car on ruſe par tout. Que m'a-t-on encore conté de ton eſclave fugitif ?

DIOGE'NE.

Ce n'eſt point une fable. Avant qu'Anthiſtene, ce fameux Fondateur de l'ordre des Cyniques, m'eut apris à trouver tout dans le mépris de tout, j'avois la ſotiſe de me faire ſervir. Mon Valet me quita & mes amis me conſeilloient de le faire chercher. Hé ! laiſſons-le aller ; leur repondis-je : *ne ſeroit-il pas ridicule que Menades pût vivre ſans Diogéne, & que Diogéne ne pût vivre ſans Menades ?* Ce ſentiment n'étoit-il pas digne d'un aprentif Philoſophe ?

HELIOGABALE.

A quel âge, & comment mourus-tu ?

DIOGE'NE.

Encore dix ans, & j'aurois eu la durée d'un Siécle. Cette grande vieilleſſe n'étoit accompagnée d'aucune incommodité ; je voyageois même à pied, en voici une preuve. Lorſque j'allois aux jeux Olympiques, la fiévre me prit en chemin, je me couchai ſous un arbre, & je refuſai le ſecours d'un Cheval ou d'un Chariot. Allez-vous en au ſpectacle, dis-je à

à ceux qui m'accompagnoient ; cette nuit decidera de ma maladie : Si je la ſurmonte, j'irai demain aux jeux Olympiques ; ſi elle m'emporte, je deſcendrai aux Enfers. Je m'étranglai cette nuit même, & pretendis ne perdre pas tant la vie que la fièvre.

HELIOGABALE.

Pourvû que tu ne doives pas cette fin Heroïque à un tranſport au cerveau. Mais dis-moi ; eſt-il vrai que tu as ſouhaité que ton corps ſervît de pâture aux bêtes ?

DIOGENE.

Quand j'aurois ſouhaité cela, je ne m'en repentirois point : ne vaudroit-il pas mieux nourir les animaux que pourrir dans la terre ? Mais veux-tu ſavoir le myſtere ? Afin que mon Cadavre pût Philoſopher contre la folie des Pompes funébres, je priai qu'on ne l'enterrât point. Mes amis m'ayant repreſenté que je ſerois la curée des bêtes, je leur recommandai de me mettre un baton à la main pour repouſſer l'attaque. *Et comment pourrez-vous le faire*, repliquerent-ils, *vous ne ſentirez rien ? que m'importe donc*, repris-je, *que les bêtes me dechirent ?*

HELIOGABALE.

On t'inhuma pourtant?

DIOGE'NE.

Oh avec tant d'empressement! c'étoit à qui me donneroit la sepulture, & sans l'intervention de quelques personnes d'autorité, mes amis en fussent venus aux mains sur ce sujet. Je fus enterré proche la porte de l'Isthme, & l'on mit un chien de marbre sur la colonne dont on orna mon tombeau.

HELIOGABALE.

Un chien de marbre? La belle & glorieuse recompense de ton Heroïsme Philosophique.

DIOGE'NE.

Plus glorieuse que tu ne t'imagines. Ce chien que designoit ma profession de Cynique, ne marquoit-il pas que j'ai aboié toute ma vie contre le ridicule des hommes?

HELIOGABALE.

Oui, mais il signifioit aussi que tu as vêcu sans aucune Loi, & je ne sai si dans ce sens tu ne valois pas moins qu'Heliogabale. C'est trop causé, separons nous; jusqu'au revoir.

DIALOGUE V.

JULES CESAR, M. JUNIUS BRUTUS.

CESAR.



C'Eſt inutilement que vous tâchez de m'éviter. Je ſavois déja votre arrivée en ce païs-ci; & puiſque je vous rencontre, nous aurons, s'il vous plaît, une converſation.

BRUTUS.

Vous êtes bien genereux: ne vous ſouvient-il donc plus que je ſuis un de vos meurtriers?

CESAR.

Je m'en ſouvien fort bien; mais c'eſt ſans aucun reſſentiment. Quoique tout nouveau debarqué, vous avez dû vous apercevoir que les Ombres jouiſſent d'u-

ne insensibilité parfaite : c'est notre plus beau privilege. Nous jugeons de tout sans nous interesser à rien ; & bornez à ce plaisir épuré qui accompagne toûjours la justesse du discernement, nous sommes afranchis de tous les maux que la passion produit dans le cœur.

BRUTUS.

Effectivement votre vûë ne m'a presque pas causé d'émotion. Je reçonnois bien à present que si j'ai voulu me detourner, ç'a été par un petit reste d'habitude contractée pendant la vie. On ne prend pas l'air des Enfers tout d'un coup. Au reste, il fait bon dans ce Monde-ci, à ce que je voi, pour tous les Stoïques mes confréres & mes Compagnons de Guerre Philosophique...

CESAR.

Vous avez raison ; car là haut votre Sage n'est qu'un Phantôme ; au lieu qu'il est ici très-réel, & Pluton n'a pas un seul sujet dans son Empire, qui, par raport à une independance entiere, ne soit tel que votre Ecole demande ses disciples. Mais nous aurons tout le tems de dogmatiser.

tiser. Pensons plutôt à renouveller connoissance. J'avois pour vous une tendresse de Pere : vous en pouviez d'autant moins douter que je vous la marquois efficacement par des bienfaits continuels : vous n'ignoriez pas non plus le soin que j'avois pris de votre conservation à la Bataille de Pharsale. Cependant vous conspirez contre ma vie, & vous m'assassinez en plein Senat. Ne faloit-il pas que vous fussiez prevenu contre moi d'une haine bien implacable.

BRUTUS.

Mauvaise conséquence ! Au contraire j'avois pour vos bontez toute la reconnoissance possible, & je repondois sincerement à l'amitié dont vous vouliez bien m'honorer.

CESAR.

Le paradoxe m'est nouveau. Si bien qu'aparemment vous me poignardiez par bonne volonté. Je vous faisois pitié sous la Dictature, & vous crûtes me rendre le dernier service en me dechargeant de ce pesant fardeau.

BRUTUS.

Ne vous en moquez point. Quand en vous tuant j'aurois eu pour but de vous delivrer de vous même & de tous les

 hon-

honnêtes gens, je ne sai si je n'eusse pas fait ce que devoit faire votre meilleur Ami.

CESAR.

Me delivrer de moi-même & de tous les honnêtes gens? Quelle autre Enigme est-ce là?

BRUTUS.

Pour peu que vous eussiez de probité, votre conscience devoit être votre bourreau, & surement tous les bons Romains vous avoient en horreur.

CESAR.

Tout est permis pour regner. D'ailleurs le Ciel s'étant declaré pour moi, j'occupois sans scrupule le premier poste de l'Univers; & si j'étois privé de la vraye estime, j'avois de quoi m'en dedommager en me faisant craindre. Mais quelque violente que pût être ma situation, la voye que vous prites pour m'en tirer n'en est pas moins scelerate. La reconnoissance n'inspira jamais le parricide; l'amitié ne s'avisa jamais de percer un cœur, pour en finir les maux.

BRUTUS.

Aussi n'eurent-elles aucune part à mon expedition du Senat, cette reconnoissance & cette amitié. Je vous aimois autant que

que je devois vous aimer : j'aimois ma Patrie de même, & consequemment elle m'étoit plus chere que vous. Ainsi quand je vous sacrifiai à cette Mere commune dont vous etiez l'Opresseur, je me sacrifiai moi-même : quand j'étois le plus attentif à conjurer votre perte, c'étoit alors que mon penchant pour votre prosperité m'entrainoit le plus ; jugez si tous les coups qu'on vous porta, & principalement ceux que je vous portai moi-même me dechirerent les entrailles ; & vous expirant sous le nombre de vos blessures, vous étiez moins à plaindre, que moi obligé par le devoir à vous faire expirer.

CESAR.

Si dans mes derniers momens il nous eut été possible de changer d'état, je doute fort que vous eussiez voulu troquer. Quoi qu'il en soit, vous m'auriez fait grand plaisir de vous épargner un chagrin si âpre: j'aurois joui plus long-tems du fruit de mes travaux ; ou si mon destin étoit de terminer ma course par une Catastrophe sanglante, je n'aurois point eu en mourant la cruelle circonstance de voir mon Fils, le plus furieux de mes assassins.

BRUTUS.

Les Dieux m'avoient choisi comme l'in-

ſtrument le plus propre à leur juſte vengeance. N'aviez-vous pas enfoncé le poignard dans le ſein de la Republique, dont auſſi bien que votre Rival, vous étiez le Fils bien aimé? Vous aviez tué une Mere à qui vous aviez mille obligations, outre celles de la naiſſance; un Fils d'adoption, à qui vous aviez donné une bonne partie de votre tendreſſe, vous a tué; voyez ſi Jupiter Vengeur pouvoit mieux aſſortir la punition avec le forfait.

CESAR.

Voila ce qui s'apelle comparer le mot avec la choſe. Mes bontez pour vous; votre ingratitude monſtrueuſe à mon égard; cela eſt réel. Mais ma bonne Mere la Republique, & moi ſon cher Fils l'avoir égorgée, c'eſt une belle imagination.

BRUTUS.

N'eſt-il donc pas effectif que vous aviez uſurpé le Souverain pouvoir?

CESAR.

Expliquez vous mieux, & dites que j'y étois parvenu par ma prudence & par ma valeur.

BRU-

BRUTUS.

Y pouviez-vous pretendre ſans tomber dans le crime de rebellion ?

CESAR.

De rebellion ? Et moi je vous ſoutiens que j'aurois été mauvais Romain ſi je n'y avois pas aſpiré !

BRUTUS.

Je ne m'attendois pas à cette delicateſſe de conſcience. Quoi pour vous aquiter envers Rome, il faloit vous en rendre maître ?

CESAR.

Pouvois-je m'aquiter envers Rome ; pouvois-je meriter la confiance qu'elle avoit en moi, ſans travailler à lui faire retrouver le repos & la ſureté qu'elle avoit perduë ?

BRUTUS.

La Republique ne vous avoit pas chargé de cette commiſſion-là. Revêtu du commandement des Armées, votre reſſort étoit de diſcipliner les Troupes, de conſerver les Conquêtes, d'en faire de nouvelles ; & du reſte de vous repoſer ſur la conduite de vos Souverains du gouvernement interieur de l'Etat.

CESAR.

Hé, où étoient-ils donc ces Souverains ?

Un

Un composé de Senat & de Peuple, l'un & l'autre toûjours en querelle, toûjours en opposition : d'ailleurs ce Senat tout bigarré de Cabales, & ce Peuple brouillé avec soi-même, tumultueux jusques à en venir très souvent aux mains. Un Corps Politique en cet état, est-il capable de maintenir l'ordre, d'administrer l'autorité suprême?

BRUTUS.

Il y avoit long-tems, je vous l'avouë, que l'ambition & le luxe faisoient de Rome un Theatre de desordre, & de confusions violentes; les plus sages avoient même prévu, qu'une telle corruption des loix & des mœurs finiroit par une crise qui seroit une revolution d'Etat. Mais cet abîme où la Republique s'étoit plongée ne vous justifie pas : elle seule avoit droit de se relever. Il vous étoit permis de contribuer à son retablissement par vos Conseils & par vos bons exemples; mais la soumission dûë aux loix vous defendoit toute voye de fait.

CESAR.

Le salut de l'Etat est la Maitresse loi, & lorsqu'elle parle, c'est à toutes les autres de se taire. Or l'Etat étoit sur son penchant; vous convenez-vous même qu'il alloit

alloit perir : c'eut été donc me revolter en quelque ſorte contre la loi Souveraine, ſi, pouvant prevenir la chute de l'Etat, je lui avois refuſé mon ſecours.

BRUTUS.

Permettez-moi de croire, & quand vous ne me le permettriez pas, je ne le croirois pas moins, que votre ambitieuſe jalouſie contre Pompée, vous occupoit tout entier dans vos rapides & heureux mouvemens de la Guerre civile. Je ſuis bien avant dans l'erreur, ſi pendant vos marches & vos contre-marches, ſi avant & après vos victoires, vous avez jamais fait le moindre retour ſur l'interêt commun.

CESAR.

L'intention à part, elle eſt au deſſus de la portée humaine, il n'y a que les Dieux qui ayent droit d'en connoitre; & puis combien trouverez-vous de Grans qui agiſſent par le motif du bien public? Comme Pluton ne vous a point encore aſſigné de demeure fixe, je m'imagine bien qu'il vous placera dans le quartier des Princes deſintereſſez : mais vous ſerez ſurpris de voir le peu de terrain qu'ils occupent; c'eſt le plus petit eſpace qu'il y ait dans les Enfers, encore n'y en a-t-il pas un tiers de

peu-

peuplé. Quelque but que jaie eu donc en levant l'étendard contre Pompée, j'ai garanti Rome d'une Anarchie dont elle étoit menacée; cela suffit pour m'innocenter devant les hommes; cela suffit pour me mettre à couvert des noms odieux d'Opresseur & de Revolté.

BRUTUS.

Tout beau, vous vous hâtez trop de conclure. Supposons que vous fussiez en droit d'entreprendre de votre mouvement la reformation de l'Etat, ce que je me garderai bien de vous accorder, vous deviez bâtir sur les loix établies, vous deviez prendre pour le plan de votre dessein la constitution presente du Gouvernement. Mais avoir éteint la Liberté de sa Patrie, avoir élevé en Conquerant sur les ruines de la plus libre Republique qui fut jamais, l'edifice du Pouvoir arbitraire; C'est un attentat dont vous ne sauriez vous laver, & qui flêtrira, chez les races futures, cette haute reputation que vous vous êtes aquise, par tant de qualitez éminentes que la Nature sembloit avoir pris plaisir de reünir en votre personne.

CESAR.

Je ne répons point à la louange que vous me donnez, cette fleur ne sent rien en

en ce païs-ci. Venons au solide. Votre reproche seroit bien fondé si ce que vous avancez eut été faisable. Mais rien moins. Dans la conjoncture où les differens entre Pompée & moi ont éclaté, la Republique étoit ataquée d'une maladie mortelle; elle n'en pouvoit plus; elle étoit aux abois; & pour avoir abusé de sa trop grande puissance, elle s'étoit afoiblie à un point qu'elle avoit absolument besoin de Maître, & qu'elle ne pouvoit recevoir la moindre secousse sans en trouver un.

BRUTUS.

Ce prejugé flatoit votre ambition : je ne m'etonne pas si vous vous en laissates seduire, & si vous me le proposez encore comme une verité. Mais la chose ne me paroit pas comme à vous. Pour quoi la Republique ne pouvoit-elle pas guerir? quel obstacle invincible y avoit-il à son retablissement? Rome manquoit-elle de Sénateurs, de Citoiens, d'Officiers, de Magistrats, enfin de sujets capables de la remèttre, sinon sur le pied de sa premiere vertu, au moins dans une situation à pouvoir se maintenir? Le Senat étoit-il donc si dérouté, qu'il n'eut plus d'oreilles pour les remontrances de ses Membres qui s'étoient garantis de la contagion?

tagion ? Le Peuple étoit-il si dissolu, si factieux, si mutin, si aveuglé sur ses interets, qu'il fut impossible de lui faire entendre raison ?

CESAR.

Je ne l'entendrois pas moi même si je vous niois que par les exhortations & par les soins de Personnes importantes, graves zélées, la Republique pouvoit ouvrir les yeux, & faire des efforts pour sortir du Labyrinte où elle s'étoit insensiblement perduë. Mais je soutiens que son changement n'eut été que passager, & qu'elle seroit retombée autant de fois qu'elle auroit fait de tentatives pour se relever : en cela semblable à un malade, qui dans un bon intervalle causé par l'operation de quelque reméde, se felicite d'une vraie convalescence, au moment même qu'il va être attaquée plus violemment qu'auparavant. La masse de la Republique étoit infectée : le Senat ne pouvoit plus souffrir la concurrence du Peuple, & le Peuple étoit las des prerogatives du Senat. La puissance énorme où l'Etat s'étoit elevé par le nombre prodigieux de ses Conquêtes avoit enervé sa consistence, avoit lâché tous les nœuds de son union : les Patriciens enflez de ces glorieux succès,

auroient voulu s'attirer toute l'autorité ; & les Plebeiens, par la même raison, suportoient impatiemment les Ordres Superieurs. Cette jalousie mutuelle produisoit une emulation de Luxe, de molesse, de fierté : de là naissoient le mepris des Loix, la licence, l'impunité, & consequemment le desordre & la confusion.

BRUTUS.

Depuis fort long tems la Republique étoit tombée dans le derangement. Souvenez vous de quelle maniére on administroit la justice dès le Consulat de Tannius. Les juges beuvoient tant de vin avant que d'aller à l'audience, qu'ils étoient contraints, de pisser copieusement à chaque coin. Après avoir ouï l'état des causes, ils faisoient venir les temoins, & en attendant ils alloient au pot de chambre : étant revenus ils recueilloient les suffrages, & avoient bien de la peine à s'empêcher de dormir. Allant au conseil ils se demandoient, qu'avons-nous à faire de nous tourmenter avec ces rêveurs ? vuidons plutôt une bouteille, & mangeons un bon ragoût. C'est ce que disoit un habile Orateur, en exhortant le Peuple Romain d'admettre une

une Loi pour faire revivre la Sobrieté. En effet, dès lors on poussoit si loin le luxe des festins, que faisant cuire dans le ventre d'un cochon plusieurs autres animaux, ils apelloient cela un Cochon de Troie, par allusion au Cheval de Troie, qui étoit rempli de Soldats. La gourmandise étoit si énorme, que plusieurs enfans de bonne famille, se prostituoient & se vendoient afin de manger de bons morceaux. L'Ivrognerie étoit devenuë si commune, que les bourgeois alloient sous, aux Assemblées où il s'agissoit de deliberer du salut de la Patrie. Telle étoit au Sixiéme Siécle de Rome la depravation des mœurs, laquelle, comme vous voiez, n'influoit que trop sur le gouvernement. Cependant la Republique en a-t-elle moins subsisté, en a-t-elle moins fleuri jusqu'à votre usurpation?

CESAR.

Ce n'a pas été sans essuier une afreuse tempête. Quel danger ne courut point la Republique, que ne soufrit-elle point sous la Dictature de Sylla?

BRUTUS.

Vous me citez là un personnage dont le nom ne vous fait guere d'honneur. Je ne sai si vous l'aviez choisi pour vôtre mo-

modele ; mais vous l'avez copié d'après nature quant à ſon ambition, à ſa révolte, à ſes cruautez, & à ſes violences. Malheureuſement vous ne l'avez point imité dans ſa fin ; & au lieu que Sylla reſtitua la Republique à la Republique, vous êtes mort ſon raviſſeur & ſon opreſſeur.

CESAR.

Que ſavez-vous ce que j'euſſe fait, ſi vous m'en euſſiez donné le tems?

BRUTUS.

Vous n'étiez pas homme à faire un ſi beau ſacrifice.

CESAR.

Comment le ſavez-vous ?



BRUTUS.

Je ne puis le ſavoir, il eſt vrai, que par les indices que vous en avez donné vous même ; mais ces indices ſont bien forts.

CESAR.

Dites les moi, je vous prie. Un des plus grands plaiſirs que je trouve en ce Monde-ci, eſt de pouvoir entendre ſes verités, non ſeulement ſans ſe fâcher, mais même avec reconoiſſance. Que les Mortels ſont ridicules ſur cet article là !

BRUTUS.

Puiſque vous voulez que je peigne vôtre naturel ambitieux, je ne m'en defen-

drai point. Il ne faloit pas vous étudier beaucoup, pour penetrer jusque au fond de votre injuste projet. Il n'y avoit point d'homme qui dans le besoin se servît mieux que vous de l'hypocrisie & de la flaterie. Vous sûtes si bien faire votre brigue quand vous voulutes être grand Pontife, que vous emportâtes cette Charge sur Q. Lutatius, Catulus, & P. Servilius Isauricus, deux illustres Competiteurs qui étoient beaucoup plus âgez que vous, & beaucoup plus recommandables par des services rendus à la Republique. Votre grand cœur & votre fierté naturelle devinrent si souples, que vous vous abaissâtes aux plus indignes flateries envers ceux qui pouvoient vous être favorables; & pour mieux parvenir à votre but, vous vous avisâtes d'emprunter de très grosses sommes, afin d'acheter les suffrages. Par ce moien vous mites dans vos interêts & les pauvres & les riches; ceux-là parce qu'ils se crurent obligez de favoriser un homme qui leur avoit donné tant d'argent, ceux-ci parce qu'ils craignirent de n'être jamais paiez si vous manquiez votre coup. Et en effet vous auriez été contraint de vuider la Ville & de faire banqueroute, si vous n'eussiez pas été elu grand Pontife. Ce fut

pour

pour cela que vous dites à votre mere, en allant au lieu où se devoit faire l'élection. *Vous me verrez aujourd'hui ou grand Pontife, ou Fugitif.*

CESAR.

Je veux bien souscrire à tout ce narré. Mais où trouvez-vous là un dessein formé de conquerir la Patrie ? Vous jugez bien que je n'étois pas le seul, qui briguât, & qui achetât les suffrages pour les hauts emplois.

BRUTUS.

Il pourroit bien être que vos Compagnons d'intrigue n'avoient pas de meilleures intentions que les vôtres. Mais je doute qu'aucun d'eux ait jamais fait de manœuvre, aussi subtile & aussi vive que celles que vous faisiez. Voulez-vous, par exemple, une ruse mieux entenduë que celle dont vous vous servites pour empêcher que votre absence ne vous fut nuisible? Vous enchainiez, pour ainsi dire, tous ceux qui montoient aux Charges; car vous travailliez à en faire exclure, par vos intrigues & par votre credit, tous ceux qui ne vouloient pas vous promettre de vous soutenir pendant que vous seriez absent: de sorte que le seul moien d'arriver aux Charges par votre recommandation, étoit

de s'engager dans vos interêts, & de vous promettre en quelque façon une obeïssance aveugle. Vous ne vous contentiez pas toûjours d'une promesse verbale, vous exigiez de quelques uns le serment, & une promesse par écrit. Aussi ce même Sylla dont vous me parliez il n'y a qu'un moment, & qui a donné lieu à notre digression, ne vous pratiqua pas long-tems sans vous bien connoître : votre masque ne lui en imposa point ; & à travers vos deguisemens il vous atrapa en original. Qu'il avoit bon nez, ce Sylla, lorsque cedant aux priéres reïterées de plusieurs personnes de qualité, il leur dit qu'ils se repentiroient un jour, d'avoir empêché qu'il ne se defit de ce jeune homme, parlant de vous, qui contenoit en son sein plusieurs Marius.

CESAR.

J'y contenois peut-être plus de Sylla, & par cette raison je meritois encore moins qu'il me fit grace. Je voi bien que vous me savez par cœur. Mais si avant ma querelle avec Pompée, j'ai donné des marques que je visois à la Souveraineté ; au moins depuis que j'y étois parvenu n'avois-je point declaré, que je ne rentrerois jamais dans la condition de Sujet. Sonder sur

cela

cela ma disposition ; me la demander nettement ; me conseiller, me presser en Fils & en Ami de renoncer au pouvoir suprême, n'étoit-ce pas ce que vous deviez faire avant de conspirer?

BRUTUS.

Etiez-vous capable d'un bon avis là-dessus? Dès que vous futes en possession du Gouvernement absolu, ne fites-vous pas voir évidemment que vous vous trouviez au comble de vos desirs, & que vous étiez bien resolu de vous y maintenir? Ce soin extrême que vous aviez d'accumuler des richesses, & de vous faire donner de l'argent, sous quelque pretexte que ce fût: Ces Honneurs excessifs que vous vous laissiez tranquilement decerner par le Senat : La hauteur insultante avec laquelle vous le traitiez, ne daignant pas même vous lever, lorsque cette Compagnie vous portoit l'arrêt qu'on venoit de faire pour augmenter vos Honneurs : Tout cela ne montre-t-il pas un homme possédé entierement de sa gloire, & bien resolu de ne quiter le faite de la grandeur & de la puissance où la Fortune l'a placé, de ne le quiter, dis-je, que pour descendre dans le tombeau?

CESAR.

Il m'étoit si doux de voir ramper de-

 vant

vant moi ce Corps ſuperbe, peu auparavant ſi fier & ſi redoutable! Plus ces Maîtres du Monde ſe proſtituoient, pour me plaire, à une vile & dégoutante adulation, plus je goutois mon empire encore naiſſant; & plus auſſi je m'apliquois à le bien faire valoir.

BRUTUS.

Oui; mais tout éclairé que vous étiez, & quoique d'une experience conſommée, vous aviez à faire à des gens plus fins que vous, & qui ſavoient faire leur profit de votre vanité.

CESAR.

Je ne vous entens point.

BRUTUS.

Voici ce que c'eſt. Je conviens que dans ce Senat tout nouvellement aſſujeti, il y avoit des ames aſſez baſſes pour vous faire la Cour aux depens de leur dignité; mais ces eſclaves de bonne foi ne faiſoient pas le plus grand nombre. La plûpart des Senateurs, toûjours attentifs au retabliſſement de la Republique, agiſſoient à votre égard, comme des Politiques ruſez; car dès qu'ils eurent aperçu que vous vous plaiſiez aux diſtinctions honorables & glorieuſes qu'ils vous conferoient, ils en inventerent de nouvelles

ſans

ſans meſures ni ſans bornes, afin de vous rendre odieux, & de preparer votre perte plus promptement. Il y en eut même qui ne ſongerent qu'à ſe moquer de vous, & qu'à vous expoſer à la riſée publique: tels étoient ceux qui furent d'avis qu'on vous decernât la permiſſion de jouïr de toutes les Femmes qu'il vous plairoit, attendu qu'encore que vous euſſiez plus de cinquante ans, vous vous ſerviez de pluſieurs Femmes.

CESAR.

A ce compte-là je dois tomber d'accord que l'amour propre eſt le plus dangereux de tous les ennemis. J'ai fait perir dans toutes mes guerres, ſans y comprendre la civile, un million cent quatre vingt douze mille hommes; j'ai gagné cinquante Batailles; j'ai pris dans les Gaules plus de huit cens villes; enfin j'ai ſubjugué la Puiſſance la plus formidable qu'il y eut ſur la Terre; & pour n'avoir pû vaincre l'amour propre, pour n'avoir pû me preſerver de ſon illuſion ni de ſon attrait, j'ai donné groſſierement dans un piége où j'ai perdu avec la vie le fruit de tant d'heureux travaux.

BRUTUS.

C'eſt ainſi que ce que la Nature a don-

né à l'Homme pour être le grand Principe de sa conservation, avance souvent sa ruine & sa mort. Mais n'attribuez pas tout votre malheur à l'amour propre; vos amis y ont eu beaucoup de part. Ils se mirent en tête de vous procurer le titre de Roi, parce qu'ils se promettoient plus de Credit, plus de Fortune, plus d'Honneurs sous cette nouvelle forme de gouvernement. Quelles tentatives donc ces aveugles favoris ne firent-ils pas, pour vous metamorphoser en tête Couronnée? La premiere machine qu'ils employerent dans l'execution de leur dessein, ce fut la Religion. Ils semerent parmi le peuple, afin de pressentir les esprits, que les vers de la Sibylle declaroient formellement, que si les Romains envoyoient contre les Parthes une Armée commandée par un Roi, ils les subjugueroient, mais qu'autrement ils les trouveroient toûjours invincibles.

CESAR.

Je m'en souviens. Mes amis ne doutant presque point du succès de leur artifice, essayerent si le peuple étoit assez preparé; & un jour que je rentrois dans la Ville ils me donnerent le nom de Roi. Mais ne leur imposai-je pas silence sur le champ,

champ, & ne fis-je pas assez connoitre par mon air chagrin que l'odeur de ce nouvel encens ne m'accommodoit pas ?

BRUTUS.

C'a, foi de Mort, si le Peuple avoit aplaudi à vos flateurs, les eussiez-vous fait taire ? Le murmure de ce même peuple contre vos favoris, & la tranquilité avec laquelle il vous vit rejetter le nom de Roi, n'étoit-ce pas là la vraye cause de votre visage sombre, n'étoit-ce pas cela qui vous faisoit froncer le sourcil ?

CESAR.

Surquoi fondez-vous un tel jugement?

BRUTUS.

Sur ce que l'on fit ensuite. Vos gens s'opiniatrérent, sans penser que leur dessein échoueroit toûjours, puisque la superstition leur avoit été un moyen inutile. Pendant la fête des Lupercales, Marc Antoine, qui étoit alors Consul, s'aprocha de vous, & voulut vous mettre le diadême. Un petit nombre de gens apostez aplaudirent, mais le peuple ne les imita point. Vous repoussâtes Marc Antoine ; alors les aplaudissemens du peuple firent retentir le lieu. Cette tentative de Marc Antoine fut reïterée un peu après : & preci-

sement avec la même Fortune. Ce qu'on n'avoit pû faire sur l'original, on le fit sur les copies: on mit des Diadêmes à la tête de vos statuës: deux Tribuns du peuple firent ôter ces Diadêmes, informerent contre ceux qui vous avoient les premiers donné le titre de Roi, & les menerent en prison: Le peuple les en benit, & les suivit avec de grands aplaudissemens. Vous au contraire les deposâtes de leur charge. Ainsi tous ceux qui sentoient encore dans leurs veines une goute de sang Romain, crurent qu'il n'y avoit pas de tems à perdre, & me solliciterent à me souvenir que je portois le nom de Brutus.

CESAR.

Et bien, il faut donc l'avouër. Une Ombre n'étant nullement sensible ni au plaisir de tromper ni à l'interêt de la reputation, que gagneroit elle à mentir? Oui je souhaitois passionnément la Royauté.

BRUTUS.

N'en possediez-vous pas tout le réel? Par votre usurpation, la Republique n'étoit plus qu'un Phantôme, la liberté n'étoit plus qu'un mot.

CESAR.

J'avois tout le solide de la Souveraineté, il est vrai : je disposois absolument des Armées ; la Noblesse trembloit sous ma puissance ; le Peuple m'adoroit ; ma volonté donnoit la force aux loix. Mais les aparences & la fumée du Monarchisme me manquoient. Outre que Rome conservoit sous ma domination tous les dehors de son gouvernement consulaire, on ne me nommoit point Roi, je ne me voyois point revêtu des ornemens Royaux, on ne me rendoit point precisément les mêmes honneurs qu'on rend aux Rois. Cela seul me faisoit trouver un grand Vuide dans ma Fortune ; & quoi que si élevé au dessus de tous les hommes, il me sembloit que tous les hommes étoient encore mes égaux.

BRUTUS.

Qu'aviez-vous donc fait de ce genie pénétrant qui vous distinguoit si fort du commun ? Pouviez-vous ne pas voir que depuis l'erection des Consuls, rien n'étant plus odieux aux Romains que ce nom, que ces ornemens, que ces Honneurs qui vous paroissoient avec tant de charmes, vous preniez la route directement oposée à celle de votre afermissement ; Rome

avoit un souverain mépris pour les Nations qui obeïssoient à des Rois ; elle regardoit ceux-ci comme des animaux voraces, comme des Tyrans qui avoient autant d'esclaves que de Sujets ; Rome s'estimoit beaucoup plus que toutes les têtes couronnées ; elle les citoit à comparoitre devant son tribunal ; & le moindre de ses Citoyens, pourvû qu'il fut bon Republiquain, n'auroit pas voulu changer sa condition contre celle d'un Monarque. Comment après cela pouviez-vous prétendre à la Royauté ?

CESAR.

Un regard sur ma Fortune presente me faisoit croire tout possible pour l'avenir. J'étois le Maître de Rome, pourquoi n'aurois-je pas esperé de pouvoir m'en faire le Roi ? Celui-ci ne paroïssoit-il pas plus facile que l'autre.

BRUTUS.

Point du tout. Il est aisé à un General ambitieux d'oprimer sa Republique, dès qu'il a de bonnes troupes, & qu'il sait se les attacher. Une fois victorieux de ses Souverains, il les tient dans la dependance par la crainte du Soldat, & en se conciliant l'affection des peuples qu'il fait gagner par du pain & par des spectacles.

cles. Enfin avec un peu d'adresse & de ménagement on peut faire durer une violence ; & tous les Opresseurs ne trouvent pas dans la pointe d'un poignard le juste chatiment de leur forfait. Mais en quoi cette adresse, en quoi ce menagement ? Sur tout à conserver soigneusement le nom & les dehors de la liberté ; car les peuples libres s'accoutument aisément à la servitude, pourvû qu'on ne la nomme pas ainsi ; & ayant perdu la réalité de leurs priviléges sans s'émouvoir, ils s'effarouchent, & se gendarment pour s'oposer à un titre, & à un ornement de tête.

CESAR.

Si mes amis & moi avions fait cette judicieuse reflexion, peut-être n'aurois-je pas terminé par une sanglante catastrophe le rôle éclatant que j'ai soutenu sur le Theatre du Monde ; peut-être aurois-je fourni ma Cariere naturelle dans le poste sublime où je m'étois placé. Mais je reviens aux sollicitations qu'on vous fit de vous souvenir que vous portiez le nom de Brutus ; je m'imagine que cette remontrance ne fit pas une legere impression sur votre esprit.

BRUTUS.

Je me serois cru indigne de ce beau

nom, si elle ne m'avoit pas touché. L'ancien Brutus avoit fondé la Republique; on invitoit le Brutus moderne à la retablir, pouvois-je me dispenser de le faire? Rome n'auroit-elle pas eu sujet de m'apeler un Fils dénaturé? un mauvais Citoien? si je lui avois refusé mon secours, dans une conjoncture où il y alloit du plus important de ses interêts, je veux dire de sa liberté.

CESAR.

Pour vous parler avec toute la franchise d'un Mort, je croi que votre vanité n'en cedoit guere à la mienne. J'avois la folie de vouloir me faire Roi; vous aviez celle de vouloir donner à votre nom un renouvellement de lustre & d'eclat; qui de nous deux, à votre avis, donnoit le moins à l'Amour propre? qui de nous deux cherchoit le plus solidement à se contenter?

BRUTUS.

La question est assurément toute neuve. Suivant ce raisonnement, Cesar tout couvert de lauriers dans les Gaules pour le service de la Republique, ne valoit pas mieux que Cesar triomphant de Pompée, & fondateur à Rome du Gouvernement arbitraire: en l'un & en l'autre n'aviez

vous

vous pas egalement votre bonheur personnel devant les yeux ? Vouloir se faire Roi dans un Etat Libre, c'est vouloir se contenter par un crime : mais vouloir illustrer son nom pour la delivrance de sa Patrie, c'est une œuvre heroïque, & c'étoit la vertu favorite des vrais Romains.

CESAR.

Je vous attendois là. Vous autres supost de Republique qui aviez la tête toute remplie du droit naturel, de l'Amour du païs, de l'independance, de la liberté, & de toutes ces autres belles idées, que les Auteurs Grecs & Romains ont decrites si magnifiquement, vous autres, dis-je, vous vous imaginiez que c'étoit la plusbelle chose du monde de tirer, ou de preserver ses Compatriotes de la domination Roiale.

BRUTUS.

Et se peut-il rien en effet de plus glorieux ? Un Roi, tel qu'étoit le dernier Tarquin, tel que vous vouliez être, & tels que sont presque tous ceux qui assis sur un trône portent la Couronne & manient le Sceptre, un Roi dis-je, s'arroger un pouvoir absolu sur des millions d'Hommes ; Lui, un simple individu de l'Espéce humaine, & qui trop souvent n'a rien moins que les qualitez requises

aux

aux fonctions de sa dignité, il disposera souverainement du sortd etoute une nombreuse Nation, que dis-je? quelquefois même d'un grand nombre de Nations? Bien, vie, fortune, dizéte, abondance, trouble, repos, plaisir, chagrin, bonheur, malheur; en un mot tout dependra de lui, & sa volonté sera le mobile d'une ou de plusieurs vastes societez?

CESAR.

Puis que les hommes sont mauvais, prévenus, entétez, puis qu'ils ne savent pas assez se servir de leur raison, pour convenir d'eux mêmes sur leurs interêts tant generaux que particuliers, il faut necessairement une autorité suprême qui les dirige, & qui les fixe. Or moins cette autorité est partagée, plus elle est suportable, & moins elle a d'inconveniens. N'est-il pas plus doux de n'avoir qu'un Maître que d'en avoir plusieurs? Où le Gouvernement n'a pour Chef, qu'un seul homme qui a l'art de se faire obeïr, la soumission ne pese point. Les Sujets accoutumez à venerer la dignité du Prince, à le regarder comme le conservateur de l'ordre, comme le promoteur du bien public, respéctent ses volontez, & s'y conforment sans

ſans opoſition & ſans répugnance. Où pluſieurs têtes ſont chargées de la ſouveraine adminiſtration, l'obeïſſance eſt plus pénible. Les Sujets ne reconnoiſſant dans leurs Superieurs & dans leurs Conducteurs que comme des eſpéces d'égaux, ou tout au plus des Députez qui les repreſentent, ſe donnent ordinairement la liberté d'examiner leurs reſolutions & leurs decrets; & pour peu qu'ils les trouvent onereux, ce n'eſt pas ſans plainte ni ſans murmure qu'ils ſe ſoumettent; quelque fois même la choſe va juſque à la mutinerie & juſques au ſoulévement.

BRUTUS.

Dites encore ſi vous voulez que dans une Monarchie les cabales & les factions ſont plus rares, & plutôt apaiſées; qu'on y fait la guerre avec plus d'émulation & de ſuccès; qu'on y adminiſtre la juſtice avec plus d'exactitude; qu'on y a plus d'egard au merite & à l'emploi des talens: rien de tout cela n'afoiblit ma theze ni ne prejudicie à mon ſentiment. Toutes les differentes eſpéces d'Etats ſont ſujètes à de grands inconveniens: Le Gouvernement Monarchique a de très-fâcheuſes ſuites; le Gouvernement Republicain en a peut-être encore de plus mauvaiſes. Mais ce der-

dernier est plus juste & plus équitable que l'autre, c'est surquoi il faut faire uniquement attention.

CESAR.

S'il vous faloit prouver cette proposition, je vous trouverois fort embarassé. Tous les Gouvernemens ne sont-ils pas également legitimes dans leur premiere institution ? N'est-il pas indifferemment permis aux Societez, ou de se reposer de leur conservation & de leur agrandissement sur les soins d'un seul homme, ou de se gouverner elles mêmes, en ne cedant point leur droit de Souveraineté ?

BRUTUS.

Qui sauroit de quelle maniere se sont formez tant de sortes d'Etats qui subsistent sur la Terre, pourroit vous répondre plus à fond : Peut-être vous montreroit-il évidemment que la plûpart des Monarchies ne sont originairement que des usurpations. Qui nous assurera que cette famille qui depuis tant de Siécles donne des Souverains à son Païs, ne soit pas redevable de son droit Monarchique à l'ambition d'un Opresseur ? Mais sans remonter jusques à ces sources toutes couvertes de nuages & de tenébres, je ne crains point de vous dire que par raport à la ju-

stice.

ſtice, je mets une groſſe difference entre la Societé qui ſe donne un Prince abſolu & hereditaire, & la Societé qui s'érige en Republique.

CESAR.

Oh, oh! Voici un cas de conſcience republiquaine, auquel je ne m'attendois pas. Et la raiſon s'il vous plait?

BRUTUS.

La raiſon? C'eſt que la premiere Societé ôte d'avance aux Generations futures l'uſage du droit naturel, & les expoſe aux violences & à la tyrannie des mauvais Succeſſeurs: au lieu que la ſeconde, fondant ſon établiſſement ſur ſon propre pouvoir, & n'engageant point ſa liberté, ne fait nul tort à ſes Deſcendans.

CESAR.

Tournons la medaille. Une Societé qui choiſit le Monarchiſme arbitraire, procure à ſa Poſterité ce bonheur ineſtimable dont on jouït infailliblement ſous un Prince eclairé, judicieux, bon, juſte & pacifique. Une Societé qui ſe charge de ſa propre conduite expoſe ſes Deſcendans aux jalouſies, aux confuſions, aux tumultes, aux maſſacres & à toutes les ſuites funeſtes du Gouvernement Republicain.

BRUTUS.

Une Republique dans le desordre peut faire de bonnes loix pour en sortir. Au pis aller elle peut confier pour un tems l'autorité suprême à celui de ses Membres qu'elle jugera le plus digne, & le plus capable de retablir l'ordre & le calme. Mais une Nation a-t-elle le malheur d'être tombée sous le Regne d'un mauvais Prince? le mal est sans remede, & le seul parti qu'il y ait à prendre, c'est de soufrir & d'esperer.

CESAR.

Que ne le preniez-vous donc ce sage parti? Que ne toleriez vous ma domination, dans l'esperance que ma mort causée par maladie ou par vieillesse, mettroit Rome en état de recouvrer sa liberté?

BRUTUS.

Le cas est tout different. Il n'est pas permis de troubler un Gouvernement établi par les loix fondamentales, & affermi par le tems. Mais c'est une bonne œuvre d'étouffer une opression naissante; & dans une telle conjoncture chaque Citoien a droit sur la vie de l'Opresseur, tout de même que chaque Citoien auroit droit sur la vie d'un furieux, qui courant les ruës armé d'un poignard, egorgeroit tous

tous ceux qu'il rencontreroit dans son chemin.

CESAR.

Morale pernicieuse! Il n'y a qu'un Republicain outré, il n'y a qu'un Brutus qui ose dogmatiser ainsi. Car enfin suivant ce que vous venez d'avancer, la vie de touts les Conquerans est en proie, & ce sera une action heroïque de les assassiner.

BRUTUS.

Quelle conclusion vous allez tirer?

CESAR.

Elle est fort juste. Qui dit Conquerant, dit possesseur à titre du plus fort, & conséquemment dit Opresseur des Sujets conquis: ceux-ci, selon vous, n'auront-ils pas raison de s'en défaire?

BRUTUS.

Je ne serois pas Brutus si dans le fond de l'ame je condamnois le meurtrier d'un Prince qui, sans autre fondement que celui de son ambition, attaque la Patrie de ce meurtrier, & s'en empare par force.

CESAR.

Sur ce pié là vous eussiez donc trouvé nos illustres Generaux bien & dûment massacrez, dans les Provinces dont ils agrandissoient la Republique?

BRU-

BRUTUS.

Sans doute, & vous tout le premier dans les Gaules, si vous les aviez conquises en votre nom, & pour vous en faire une Souveraineté. Mais vous tous n'étant que les Officiers, & que les Sujets de la Republique, il eut été très injuste, & d'ailleurs très inutile de vous punir de ses usurpations. On ne pouvoit s'en prendre qu'au Senat & au Peuple Romain; l'un & l'autre meritoit d'être envelopé dans un même assassinat.

CESAR.

Si votre opinion étoit recevable, un Conquérant & un Voleur de grand chemin seroient à peu près la même chose.

BRUTUS.

Il s'en faut beaucoup: le Voleur ne veut point de resistance, & le Conquerant dit *défens toi si tu peux.* N'allez pas m'oposer que le Conquerant, apuié sur le grand nombre de ses troupes, somme les Places de se rendre sous peine du fer & du feu, car alors je n'aurois plus de distinction à faire entre le Conquerant & le Voleur. Souvenez-vous pourtant de la maniere dont je me suis exprimé sur cette controverse. J'ai dit que je ne serois pas Brutus, si je condamnois dans le fond de l'ame le

le meurtrier d'un injuste Conquerant. En effet entant que Brutus, je fais profession d'aimer l'equité sur toutes choses; & c'est cet amour de l'equité qui me fait regarder les perturbateurs du Monde, les ravisseurs de Villes, de Provinces, & de Roiaumes, comme des fleaux dont la partie du Genre Humain qu'ils affligent, est en droit de se delivrer. Mais comme je voi qu'en cela je suis presque seul de mon sentiment, vous trouverez bon que je conserve ici bas un Principe qui est, selon moi, ce que j'y ai aporté de meilleur, & que je n'entre point dans la discussion des preuves avec lesquelles on s'imagineroit faussement abîmer ma cause.

CESAR.

Puisque vous avez aprofondi cette matiére, oubliez je vous prie pour un moment que vous êtes Brutus. Faites comme les Avocats: après avoir plaidé fortement le pour, soutenez le contre. Comment vous y prendriez-vous?

BRUTUS.

Pourquoi citer les Avocats? Ce ne sont pas eux qui se contredisent le plus; & d'ailleurs la matiére sur laquelle ils raisonnent n'est guére plus fixe que celle des Politiques, & que celle des Medecins.

Vous auriez bien mieux tiré votre comparaison de certaines gens, je ne dirai pas qui parlent affirmativement & decisivement contre leur propre persuasion, mais je dirai bien qui presque toûjours démentent, par un non pratique, ce oui speculatif qu'ils defendent avec une ardeur proportionnée au profit qu'ils en tirent, ou qu'ils esperent en tirer. Vous souhaiteriez donc me voir sous l'armure de mes Adversaires ? M'y voici. Parce que la violence a trouvé le secret de s'embellir des couleurs de la justice ; parce que la prétension fondée uniquement sur la superiorité des Troupes ou sur le bonheur, quelque criante que soit cette pretention, est devenuë un titre autentique ; enfin parce que le droit prétendu des armes est aussi ancien que les Siécles, comme si les Societez avoient fait une convention tacite de se piller les unes les autres, & d'éssaïer par la force majeure à qui occupera plus de terrain, on ne doit pas sonner le tocsin sur un Prince Conquerant, ni animer ses nouveaux Sujets à conspirer contre sa personne.

CESAR.

Si bien que les Republicains, moins rigides que Brutus font en faveur de l'usage

ge grace de la vie aux Conquerans ; on leur eſt fort obligé de ce grand effort de clemence. Mais quelles concluſions ces étranges Dogmatiſtes, qui s'érigent ainſi en Procureurs Generaux de l'Eſpéce ſoi diſant raiſonnable, donneront-ils contre un Monarque dont le gouvernement eſt tyrannique ? Seroient-ils aſſez genereux pour le laiſſer vivre auſſi ? Car enfin ſon oppreſſion eſt naiſſante, par raport au régne équitable d'un bon Predeceſſeur. Comment donc chacun de ſes Sujets n'aura-t-il pas droit ſur ſa vie ? comme chaque particulier a droit ſur la vie d'un enragé qu'on ne peut arrêter, & qui poignarde en courant tous ceux qu'il rencontre.

BRUTUS.

Cette objection ne les arrêteroit pas long-tems. Un Roi, vous diront-ils, quoi qu'injuſte, quoique violent, doit être en ſureté à l'abri des loix. Le Monarchiſme, qu'ils ſuppoſent être la conſtitution fondamentale de l'Etat, doit ſervir à ce mauvais Prince de rempart contre tous les attentats. Sa Dignité ne l'autoriſe pas à rendre toute une Nation malheureuſe ; mais elle le met au-deſſus de tout chatiment, & il n'eſt reſponſable de ſa conduite qu'à ſa propre conſcience, &

 qu'au

qu'au Ciel, qui depuis long-tems a confirmé son droit, & l'a pris sous sa protection. Ainsi dans un gouvernement arbitraire le mauvais Prince doit être censé un mal passager, mais incurable ; c'est comme une migraine violente à laquelle le Corps Politique, administré d'un pouvoir absolu, est fort sujet ; & il n'y a point d'autre reméde à cette migraine que la patience. Qu'on se plaigne tant qu'on voudra de ceux qui ont établi cette forme de gouvernement, ou qui l'ont laissée introduire ; mais qu'on ne s'écarte jamais du respect dû au Monarque, & qu'on lui soit soumis en tout ce qui ne prejudicie point à la gloire de la Divinité. L'interêt même de l'ordre, & celui de l'humanité prescrivent cette obeïssance aveugle: car suporter la domination d'un Tyran, est un malheur beaucoup moindre que la Rebellion. La Tyrannie n'ôte pas la tranquilité publique ; tant s'en faut, elle contribuë ordinairement à la maintenir, & à l'afermir ; la Tyrannie ne coute guére de sang aux sujets, il faut qu'un Prince soit bien perdu pour faire mourir quantité de particuliers, au moins sans des pretextes très-specieux ; il faut qu'un Prince en vienne à un terrible excès pour commettre

mettre des cruautez, dans la seule vuë de contenter son barbare est feroce naturel. Mais la revolte entraine des suites affreuses, & plonge un Etat dans tous les maux qui peuvent lui arriver : elle affoiblit les loix, elle interrompt la dispensation de la justice, elle ferme les canaux de l'abondance, elle lâche les nœuds de la sureté publique, elle fait couler des fleuves de sang, elle....

CESAR.

Altelà, s'il vous plait. Je sai tout ce qu'on peut dire sur ce sujet; & personne ne doit être mieux instruit que moi des funestes effets d'une Guerre civile. Mais vous debitez cette morale d'un certain air vehément qui me feroit croire que vous ne la desaprouvez pas. Me trompai-je ? Si je devine juste, vous etiez un grand fourbe sous le Soleil, ou vous vous êtes bien converti sous la Terre.

BRUTUS.

S'il faloit juger de l'interieur d'un homme par son ton de voix, par sa maniére de parler, il n'y auroit nulle hypocrisie dans le Sacerdoce, & cependant vous n'ignorez pas qu'il en est infecté. Prenez cela pour votre conjecture. Mais afin de m'expliquer avec toute la franchise

d'une Ombre, Brutus mort est tout le même que Brutus vivant. Il souhaiteroit que tous les Usurpateurs, tous les Opresseurs, tous les Tyrans fussent exterminez ; il voudroit que les Dieux le renvoïassent au Monde avec une vocation d'Hercule, pour le purger de ces Monstres. Mais il n'en hait pas moins la Révolte, & personne ne deteste plus la Rebellion dans un gouvernement établi, qu'un vrai Brutus.

CESAR.

Temoin Lucius Brutus votre venerable modéle qui dethrona Tarquin son Souverain & son Oncle. Temoin vous qui par votre attentat sur ma vie, vous souleviez contre une puissance, dont les Dieux avoient favorisé l'établissement, contre une autorité que Rome avoit assez legitimée en ne s'y opposant pas.

BRUTUS.

Vous ne vous êtes pas donné le tems d'entrer dans ma pensée. Oui, je le repéte : personne n'abhorre plus la Révolte, que l'abhorre un vrai Brutus, parce que personne n'aime plus que lui le bonheur & la conservation des hommes. Mais lorsqu'un Brutus voit que la Republique est oprimée, & qu'elle ne peut se relever de son opression sans risquer un sou-

soulevement; cet obstacle, quelque terrible qu'il soit, n'arrête pas Brutus. Regardant alors l'Etat, comme attaqué de la maladie la plus dangereuse, & la plus mortelle, il ne balance point à l'exposer à l'operation la plus sanglante, au reméde le plus violent. C'est bien malgré lui qu'il en vient là. Aimant la Patrie plus que soi-même, il frémit à la vuë de ce que cette chére Mere souffrira dans une guerre civile; & il donneroit volontiers sa vie, s'il ne faloit que ce sacrifice pour l'en préserver. Mais parce qu'il faut absolument choisir entre la Servitude, & le Soulévement, Brutus qui ne conoit point au Monde de plus grand mal que l'Esclavage, ne considere ce qu'on nomme, très-mal à propos, dans un tel cas Révolte, que comme un reméde bien douloureux à la verité, mais pourtant necessaire, & d'ailleurs passager.

CESAR.

Oui, mais si cette Patrie malade perd tant de sang qu'elle en meure; si par le soulevement elle ne fait qu'a pesantir sa chaine; enfin si la division intestine entraine cette Patrie dans un abîme dont elle ne puisse plus se relever; alors ce bon Fils Brutus ne sera-t-il pas obligé de confesser

 qu'il

qu'il y a eu de l'indiſcretion, pour ne pas dire de la fureur, dans ſon zele ; n'avouera-t-il pas qu'il eut beaucoup mieux fait d'exhorter ſa mére la Patrie à ſe ſoumettre & à ſouffrir ?

BRUTUS.

Nullement Un Brutus qui feroit cet aveu là ceſſeroit d'être Brutus ; & la lâcheté de ſon repentir effaceroit tout le luſtre de ſon entrepriſe. Il a voulu ſauver ſa Nation dont le ſalut, ſelon lui, conſiſte uniquement dans la liberté. Les Dieux qui ont leurs raiſons pour tout, ont ſouflé ſur ſon projet. La plus forte partie de ſes Compatriotes, pouſſée par le motif de l'interêt perſonnel, n'a pas jugé à propos de profiter de l'occaſion. Brutus ſuccombe : il a fait à ſa Patrie plus de mal que de bien. Eſt ce ſa faute ? Ses intentions en ſont-elles moins ſublimes ? Le danger qu'il a couru pour le bonheur commum en eſt-il moins Heroïque ? Tout ce qu'il a fait doit il rien perdre de ſon merite & de ſon prix ?

CESAR.

Suivant ce raiſonnement tout republicain, vous ne devez pas être moins content de vôtre levée de Bouclier, que le premier Brutus le fut de la ſienne.

BRU-

BRUTUS.

Encore plus. Lui & moi avons envisagé également le bien Public : mon Patron a reussi ; j'ai echoué. Mais comme mon projet étoit d'une execution beaucoup plus difficile que le sien, je donne la préférence à ma tentative, & j'en fais plus de cas que de l'heureux succès de l'ancien Brutus. A propos de ce grand homme, je vous dois une réponse. Vous disiez, il n'y a qu'une minute, que le gouvernement de Tarquin le Superbe & le votre, étoient établis. En verité vous vous faites bien de l'honneur à tous deux. Comme les Ombres sont fort desœuvrées, & que jamais rien ne nous presse, ranimons, je vous prie, la conversation ; ce sera autant de pris sur notre long & ennuieux séjour.

CESAR.

Oh je vous assure que je n'ai point de hâte. Ce n'est plus en moi cet homme actif qui emploioit le tems avec une rapidité surprenante ; & j'ai plus ici de siécles à perdre, que je n'avois de momens lorsque je volois sur les aîles de l'Ambition.

BRUTUS.

En récompense vous vivez ici de re-

flexion ; & par là un seul de vos momens vaut mieux que toute vôtre vie. Ce n'est pas dequoi il s'agit ; je commence mon plaidoïé. Je n'examine pas si la Couronne de nos premiers Rois étoit absoluë, ou d'un pouvoir limité. Mais je soutiens que Tarquin étoit tout-à-fait indigne du Trône ; & que même l'equité vouloit qu'on le deposât. C'étoit un Tyran à double titre : il regnoit injustement & violemment ; il avoit usurpé la Souveraine Puissance ; il en avoit depouillé son beau Pere qui la possedoit legitimement ; il l'avoit fait massacrer ; il avoit agi en cela contre l'intention du Peuple, & il n'avoit jamais fait legitimer son Usurpation ; au contraire il ne s'étoit maintenu que par toutes sortes de violences. Rome ne devoit-elle pas rougir de porter un joug si honteux ? Quant à vous ? La Revolution que vous veniez de causer à l'Etat, ne pouvoit être plus criminelle, puis qu'elle avoit metamorphosé en Esclaves, ou du moins en Sujets, vos Concitoiens & vos Souverains. Les Dieux, dites-vous, avoient favorisé cette Revolution. Mais les Dieux laissent agir la Sceleratesse, & leur tolérance ne la blanchit pas : bien loin de se declarer toujours pour la bonne cause,

cause, ils laissent très-souvent prosperer la mauvaise; & ils ont pour cela des raisons, qui à la verité ne paroissent pas s'accorder avec leur Souveraine justice; mais qui pourtant n'en sont pas moins justes. Vous disiez aussi que Rome avoit assez ratifié vôtre pouvoir, en ne s'y opposant pas: que ne dites-vous plûtot qu'elle avoit confirmé ce pouvoir? qu'elle le confirmoit tous les jours par les Decrets du Sénat, & par les acclamations du Peuple? Mais vous ne doutez pas que la crainte vous attiroit cette soumission, ces honneurs, & tel se prosternoit devant l'Idole de votre Fortune, qui avoit en horreur votre personne. Voiez vous donc comment la domination de Tarquin le Superbe & la votre, étant également injustes & violentes; la Patrie oprimée sous l'un & sous l'autre soupiroit après un Liberateur; & donnoit droit à tous ses bons & fidéles habitans de la délivrer?

CESAR.

Mais en voulant delivrer Rome, vous n'avez fait que la replonger dans les horreurs de la guerre civile, & qu'afermir l'esclavage de la Maitresse du Monde. Quelques Ombres de bon goût m'ont même assuré que plusieurs gens d'Esprit

vous taxoient d'une temerité impardonnable.

BRUTUS.

Ma conſcience me juſtifie ; & cela ſuffit. Je vais tomber dans la redite n'importe : nous aprofondiſſons la matiére du Genre Humain ; & il vaut mieux en dire trop ſur ce vaſte Sujet, que de n'en dire pas aſſez. La liberté étant le plus precieux de tous les biens, on doit riſquer tout pour l'aquerir quand l'occaſion s'en preſente ; ou pour la recouvrer quand elle eſt perduë. Ceux qui entreprennent de chaſſer ou de tuer un Tyran, ont raiſon d'eſperer que la Nation connoiſſant tout le prix de ce ſervice, leur en ſaura gré à à proportion, & qu'elle ſecondera de toutes ſes forces leurs bonnes intentions. En ce cas là les choſes ſe paſſeroient preſque ſans trouble & ſans effuſion de ſang, comme il arriva dans l'expulſion de Tarquin. Mais ſi la Nation eſt aſſez indolente pour ne point ſe remuer ; ſi elle eſt aſſez aveugle pour demeurer ſimple Spectatrice de la diſpute entre les Fauteurs de la Tyrannie & les Defenſeurs de la Liberté : alors qu'elle ne ſe prenne qu'à ſoi-même des maux affreux & innombrables que la guerre civile lui cauſe, pour-

quoi.

quoi neglige-t-elle son interêt capital ?

CESAR.

Elle peut n'en être pas la Maitresse ; & ceux qu'il vous plait de nommer les Fauteurs de la tirannie, peuvent former un parti assez puissant pour empêcher que le gros de la Nation ne se déclare. Mais après tout, je trouve que les Peuples font très-sagement, de ne point entrer dans ces sortes de querelles, & de les laisser tranquilement à la decision du sort. Car enfin que leur importe d'une Monarchie ou d'une Republique ? Cette Liberté que vous pronez si haut, n'est au fond pour eux qu'un Phantôme éblouïssant. Montrez-moi que les Sujets d'une Republique jouïssent de quelque avantage, dont les Sujets d'une Monarchie soient privez.

BRUTUS.

Aparemment il commence à vous ennuier, & vous badinez pour vous divertir. Seroit-il possible que vous fissiez cette question serieusement ?

CESAR.

Jamais je ne pensai moins à l'ironie ; & pour vous en persuader, voions un peu à quoi se reduisent tous ces prétendus desagrémens de la Souveraineté

Monarchique ? Le Prince y est l'Interprête & l'Arbitre des loix ; sa volonté est la premiere régle & le premier mobile de tout ce qui concerne l'Etat. Il fait la Guerre & la Paix ; il donne le mouvement suprême à l'administration de la Justice & de la Police, & il decide de l'un & de l'autre en dernier ressort : il impose autant de taxes, il exige autant de subsides qu'il le juge à propos ; il force ses Sujets à porter les armes, & à le servir contre ses Ennemis. C'est un crime des plus énormes, & le moins pardonné, de medire de sa personne, de censurer sa conduite ; &, quelle que soit la depravation de ses mœurs, quelque irregulier que soit son gouvernement, il faut se taire ou il faut flater. Au reste chaque particulier goute dans son domestique les fruits d'une honnête & douce liberté : il va & vient sous les auspices de la sureté publique ; on ne le trouble point dans ses plaisirs innocens ; on ne lui demande pas même compte de ses vices, pourvû qu'ils ne tendent point directement à la subversion du Culte, ou à celle de l'Etat. Enfin le Sujet d'une Couronne ne dispose-t-il pas de son avoir, de soi & des siens, aussi librement que cela se

se peut faire sans prejudicier à l'interêt commun? Venons maintenant à vos Republicains ; ils me paroissent pour le bien, & pour le mal dans la même situation.

BRUTUS.

A peu près comme les deux Hemisphéres du globe de la Terre sont placées sous le même Pôle. Avez-vous donc perdu en descendant ici bas l'idée de cette fameuse Republique, dont vous étiez le plus illustre Sujet avant de vous en rendre le Destructeur?

CESAR.

Cette idée m'est aussi récente que si je vivois encore : mais je n'en soutiendrai pas moins, que Rome n'étoit pas plus libre sous sa propre domination que sous la mienne. Pour prouver ce paradoxe qui vous étonne, il suffiroit de dire, que l'usage de la liberté étoit absolument incompatible, avec les abus & les desordres qui defiguroient nôtre Gouvernement, lorsque je m'emparai de l'autorité ; car apellerez-vous une Ville libre où la licence l'emporte sur les loix ; & où le feu d'une division regnante pousse, de tems en tems des flammes qui menacent cette ville d'un embrasement general. On ne sauroit

jouïr

jouïr de la liberté sans justice, sans police, sans subordination; or à Rome ces trois points essentiels de toute Societé civile étoient extremement endommagez. Mais ce n'est point par là que je veux m'y prendre. Dites-moi, je vous prie, cette Liberté que Rome s'attribuoit si fierement, & dont elle faisoit tant de bruit, sur combien de citoiens s'étendoit-elle? Il y avoit quelques têtes, soit dans le Sénat, ou parmi le Peuple, qui entraînoient, chacune ses Cliens & ses Supots, & qui partageoient ainsi entre elles tout le pouvoir de la Republique. Si bien qu'à l'exception d'un petit nombre, ceux qui avoient droit de suffrage, étoient les esclaves de l'Eloquence, du Credit, de la Fortune, de la Crainte. Mais ceux qui avoient droit de suffrage; qu'est-ce que c'étoit en comparaison de ceux qui ne l'avoient pas? Quand je dirois que ces derniers faisoient mille contre un, dirois-je trop? Sur ce pié là quelques Senateurs & quelques Bourgeois, sous le nom & sous l'aparence de liberté, exerçoient réellement dans Rome un Empire despotique. Non seulement ils étoient les Interprétes & les Arbitres des loix; mais ils en étoient aussi les Auteurs. Di-

sons

ſons pour abreger qu'ils faiſoient tout ce que les Monarques font ; avec cette difference, qu'un Monarque ne pouvant être en diviſion avec ſoi-même, ſon gouvernement eſt uniforme ; ſes Sujets en ſe ſoumettant à ſes volontez, vivent ſurement, tranquilement, librement même ſous ſa protection ; au lieu que nos Chefs de parti à Rome, s'accordant rarement, les Sujets étoient dans une alarme preſque continuelle, ne pouvant compter ſur un repos ſi ſouvent interrompu.

BRUTUS.

Vôtre preuve eſt plus ſubtile que ſolide. La liberté d'un Etat ne conſiſte pas, en ce que tous les particuliers entrent également dans l'adminiſtration des affaires generales. Une grande Societé ne ſauroit ſubſiſter ſans ordre ; & l'ordre ſuppoſe neceſſairement la ſubordination. Voulez-vous donc une idée preciſe de la liberté de Rome ? Voici comment je la concevois. La forme de nôtre Republique étoit partagée en trois claſſes ; le Senat, les Chevaliers & le Peuple. Les deux premiers Ordres avoient chacun leur prerogative, mais le troiſiéme, quoi que le moins noble, étant le plus nombreux, pré-

prévaloit sur les deux autres : les affaires les plus importantes se decidoient devant son tribunal, il faisoit les loix, il jugeoit en dernier ressort. Reduisons cette vaste économie à son juste prix. Dans ce partage se trouve la distinction de naissance, & de sang, partie essentielle de l'architecture civile; point qui, à cause du travers des hommes, est necessaire à la tranquilité publique. L'Equestre cedoit au Patricien ; & le Plebeien se reconnoissoit inferieur à tous les deux. Mais à prendre bien la chose, l'autorité suprême residoit dans tous les Chefs de ces trois genres de Famille ; & consequemment la Liberté regnoit dans toute l'etenduë qu'elle peut avoir.

CESAR.

Hé bien ! soit ; la liberté ne pouvoit pas s'étendre au de là des Chefs de Famille, je consens à cela. Mais nous sommes encore bien loin de compte. Car je vous ai dit, & vous ne pouvez en disconvenir, que quelques uns de ces Chefs s'emparoient de toute la liberté.

BRUTUS.

Il y a du Sophisme & de l'équivoque dans le terme. Vous l'emploiez comme s'il signifioit une contrainte, une force

ma-

majeure, une usurpation ; & ce n'étoit rien moins que cela. Ceux qui se signaloient dans le service de la Republique étoient les plus considerez. On les élevoit aux premiers Postes ; on deferoit à leurs avis ; on les dispensoit de la severité des usages ; hé ! qui doit le savoir mieux que vous à qui on permit, quoi qu'absent, de briguer le Consulat ? Mais le grand pouvoir que nos Citoïens distinguez s'aqueroient par leur mérite, en quoi prejudicioit-il à la liberté commune ? N'est-ce pas comme si vous disiez qu'un Fils met à la chaine sa Mere & ses Freres, parce que se rendant l'honneur, l'ornement, le soutien de la Famille, elle se repose de tout sur lui, & ne fait rien que par son Conseil ?

CESAR.

Passe donc pour les gens de mérite & de service. Mais ceux qui achetoient les suffrages à prix d'argent, ou qui les briguoient par d'autres voies qui ne valoient pas mieux : Que vous en semble ?

BRUTUS.

Vous même Cesar, vous même, qu'en pensez vous à present, que la Mort a dissipé dans vôtre esprit le nuage d'une insatiable ambition, à present que vous voiez

voiez tous les objets dans leur juste point de vûe ? N'est-il pas vrai que ce manége de seduction où vous excelliez si fort, je parlerois moins franchement si on pouvoit rougir en ce Païs-ci, que cette manœuvre de corruption étoit pernicieuse à la Republique ? & que rien n'a plus avancé la ruine du gouvernement libre, si ce n'est vôtre adresse criminelle à gagner les troupes & à les soustraire à l'autorité legitime ? Cependant vous ne tenez encore rien par cet endroit-là. Ces ames venales, ces esprits lâches, ces cœurs bas qui sacrifioient l'interêt de la Patrie au profit personnel, n'étoient en cela que trop Maîtres d'eux mêmes : ils abusoient de la liberté, il est vrai ; mais ils n'en jouïssoient pas moins ; & si le mauvais fruit qu'ils tiroient de ce bel arbre, tournoit au malheur commun, il faisoit leur avantage particulier.

CESAR.

Vous m'avouerez au moins, que cet inconvenient ne se trouve pas dans un gouvernement Monarchique.

BRUTUS.

Comment s'y trouveroit-il ? Là les Sujets, bien loin de vendre la Liberté, sont forcez d'acheter la Tyrannie. La Souveraineté

rainteté ne leur produit que des ronces & que des epines, par raport à son maintien : plus le Maitre travaille à son agrandissement, plus on charge la Nation, plus on la tient dans la dépendance : le pouvoir arbitraire ne s'exerce ordinairement que sur le sang & que sur le bien des Sujets, & pour un petit nombre de particuliers, à qui la volonté toute puissante du Souverain est favorable, des millions d'hommes gemissent sous son poids. Je ne parlerai point de la triste & pitoiable condition, où un Monarque ambitieux peut reduire ses Sujets par des guerres injustes. Je veux bien me borner à ce que leur coute son entretien. Sur cela vous souvient-il d'un mot de nôtre Caton, ce fameux & rigide censeur?

CESAR.

Je l'ai peut-être sû; mais on oublie beaucoup dans les Enfers; c'est bien tout ce qu'on peut faire que de s'y souvenir de soi; voïons.

BRUTUS.

Le Roi Eumenes étant venu à Rome, y reçut toutes les marques d'estime & d'amitié qu'il pouvoit souhaiter. C'étoit à qui des premiers de la Ville lui feroit le plus d'honneur. Caton au contraire ne fit

fit pas une démarche pour ce Prince, faisant assez connoitre par cette indifference qu'il n'aprouvoit pas l'empressement des autres. Comment lui dit un de ses amis, évitez-vous ainsi de voir Euménes? on s'en étonne : c'est un si bon Roi ; & qui veut tant de bien à la Republique. Je ne contredis point ses bonnes qualitez ni son attachement aux Romains, repondit ce Maitre Magistrat ; mais tout cela ne me donne point envie de faire connoissance avec lui ; car un Roi est toûjours de sa nature un animal vorace, un oiseau de proie ; & il n'y en eut jamais, quoi qu'il ait pû faire pour illustrer son regne, qui meritât d'être comparé à un Epaminondas, un Pericles, un Themistocles, ni à un Manius Curius, ou à un Amilcar surnommé Barca.

CESAR.

Je ne m'étonne pas si Caton d'Utique son arriere petit Fils, aima mieux se tuer que de tomber entre mes mains ; il étoit de race à s'éfaroucher du pouvoir arbitraire. Mais surquoi se fondoit ce grand Zelateur de Republique, pour comparer les Rois aux Tigres & aux Vautours?

BRUTUS.

Sur ce que les Monarques sucent la sub-

ſubſtance de leurs peuples, & qu'ils vivent du neceſſaire de leurs Sujets. En effet la Royauté eſt une choſe de grande dépenſe, & avec les frais qu'il faut faire pour entretenir un Roi, on mettroit ſur pied des forces ſuffiſantes pour la defenſe du Païs. Il eſt ſûr que les dépenſes que font les Rois pour leur ſimple Domeſtique ſont prodigieuſes. Combien de ſortes de Gardes, combien de ſortes d'Officiers ne païent-ils pas? Un volume ne ſuffiroit point pour expliquer toutes les charges de leurs maiſons; & quand on y voit tant de bouches inutiles, dont la vintiéme partie ſuffiroit à ce qu'un Prince fut bien nourri & bien ſervi, le reſte n'étant qu'un embaras faſtueux, on ne peut s'empêcher de dire que cela ſeul chargeroit un Peuple. On voit à proportion, & avec la ſeule difference du plus au moins les mêmes ſuperfluitez dans tous les lieux où un ſeul commande; & ſi on dit qu'elles ſervent à imprimer du reſpect aux inferieurs, & à donner aux étrangers une grande idée de la puiſſance du Prince, Caton repondra que cela même fait voir que de toute neceſſité les Rois ſont ce qu'il dit.

CESAR.

Le Monarque ne merite-t-il pas bien par ses soins & par ses travaux, tout ce qu'il en coute aux Sujets pour sa grandeur?

BRUTUS.

On la fait sonner bien haut, cette fatigue royale; & quand on la pése à la juste balance, ce n'est qu'une douce & flateuse occupation. Presider à un Conseil; écouter des Ministres qui raportent les affaires toutes digerées; c'est là le principal de cette peine glorieuse qu'on met à si haut prix, & sur laquelle on répand tant d'encens. Mais outre que ce travail n'est ruineux ni pour le corps ni pour l'esprit; & que d'ailleurs il est entremêlé de grands intervalles, n'être occupé que pour decider de tout, & que pour se faire obeïr, est une application si agréable, le cœur y a tant de part, elle ne lasse jamais. Vous voiez donc que les Monarques gagnent assez mal l'argent de leurs Sujets. Pour un peu d'attention, dont la peine est paiée par l'amour propre même, des sommes immenses, des revenus prodigieux, & cela à quel usage? au faste, au luxe, à la mollesse, à la volupté; si bien que sous

ſous le gouvernement Monarchique, il ſemble que toute une Nation ne ſubſiſte que pour faire un Homme libre, riche, & heureux.

CESAR.

Suivant ce tableau, j'avouë qu'une Couronne eſt legére : mais ſi vous la prenez par l'endroit du devoir, oh qu'elle eſt peſante ! Etre chargé du ſort de tant de milliers d'hommes, quel ſoin, quelle vigilance, quelle activité ce poſte ſublime ne demande-t-il pas ? Un Monarque qui connoit ſes obligations, & qui veut les remplir, ſait qu'il eſt reſponſable de tout ce qui ſe paſſe dans ſon Royaume. Comme les bornes de l'eſprit humain ne permettent pas à ce Maître de fournir à tout, il faut bien qu'il ait des Conſeillers, des Miniſtres, des Officiers, des Tribunaux. Mais ne doit-il pas être toûjours en garde contre la malverſation de ces Subalternes ? Ne doit-il pas être continuellement attentif à prevenir les maux que l'interêt, & que la paſſion peuvent cauſer dans un Etat ? Ne doit-il pas, faire triompher par tout l'Innocence, la Juſtice, le Merite ? Un Roi eſt le Chef de l'Etat; tous ceux qui veillent & qui agiſſent en ſon nom, ſont ſes yeux & ſes bras : mais en qua-

lité de Chef, toute l'inſpection, & toute l'action emanent de lui & retournent à lui ; & par là, bien loin que la condition d'un Monarque ſoit indolente & agréable, on ne conçoit pas qu'il puiſſe gouter ni le repos ni le plaiſir.

BRUTUS.

En ce cas là les Rois ſeroient les plus malheureux du Genre Humain ; car il n'y a point d'infortuné qui n'ait ſes bons momens. Mais heureuſement pour eux, ils ne prennent pas leurs obligations ſi à cœur : Ils ſe donnent, tout le tems de reſpirer ; & ſouvent même dégoutez des amuſemens, à force d'en prendre de toutes les ſortes, le divertiſſement les fatigue plus que la fonction royale. Vous même pendant que vous avez exercé le pouvoir abſolu ſur le plus vaſte Empire qui fut jamais, ne goutiez-vous ni le repos ni le plaiſir ? Je ne ſai ſi la vuë de procurer le bonheur de vos nouveaux Sujets, avoit quelque part dans les ſoins que vous vous donniez pour affermir votre Uſurpation : quand je croirois que non ; je ne vous ferois point d'autre tort que celui de ne vous pas diſtinguer de la plûpart des Uſurpateurs, & même de la plûpart des Monarques. Mais je ſai bien, & tout

tout Rome le ſavoit avec moi, que vous vous delaſſiez ſouvent & long-tems dans le ſein de la volupté : vous ne refuſiez rien à vos ſens ; & jamais diſciple d'Epicure n'a plus corrompu que vous, par ſa pratique & par ſes mœurs, la doctrine mal entenduë de ce grand Philoſophe.

CESAR.

Comme c'eſt ici le ſejour & le tribunal de la Verité, je ne puis nier que le plaiſir des ſens avoit autant d'empire ſur moi, que j'en avois ſur une partie de l'Univers. Auſſi ne voudrois-je pas me propoſer pour un modéle de conduite aux Princes qui gouvernent arbitrairement.

BRUTUS.

Cela n'eſt pas non plus fort neceſſaire : vous n'avez déja que trop d'imitateurs & que trop de copies. La licence, le dereglement, la diſſolution des Empereurs & des Monarques occupe un grand eſpace dans l'Hiſtoire : pour un qui aura vecu regulierement, vingt ſe feront abandonnez à leurs paſſions ; & que celui qui n'obeït à perſonne, ſache commander à ſoi-même, c'eſt ce qui ſe rencontre bien rarement.

CESAR.

Tréve de Politique & de Morale. Ces matiéres ſerieuſes ne font qu'entretenir cette noire & profonde melancholie dont nous autres Ombres ſommes attaquées pour long-tems. Une autrefois nous balancerons davantage le pour & le contre des Gouvernemens arbitraire & republicain. Revenons à notre hiſtoire; le ſujet eſt plus gai, ou du moins il n'ennuïe pas tant. Dites-moi, je vous prie, lorſqu'avec Caſſius votre beau frere, ce furieux que j'ouïs crier à un de vos complices, *frape, quand ce devroit être à travers mon Corps*; lors, dis-je, que vous formâtes avec lui le complot de mon aſſaſſinat, ſaviez-vous bien quel ſang vous alliez répandre?

BRUTUS.

Un ſang illuſtre par la naiſſance; encore plus illuſtre par de belles actions: mais un ſang devenu odieux, deteſtable à tous les honnêtes gens par la revolte & par l'oppreſſion.

CESAR.

Je ne m'attendois pas à une autre réponſe. Mais vous ne me comprenez point. Je demande ſi vous étiez bien inſtruit

ſtruit de toutes les relations que ce ſang pouvoit avoir.

BRUTUS.

Je n'ignorois pas la haute diſtinction de votre famille : mais bien loin que le reſpect dû à la memoire de vos fameux Ancêtres m'arrêtât, je croiois en vous immolant, faire un ſacrifice agréable aux manes de ces vrais Romains dont vous aviez ſi lâchement degeneré.

CESAR.

Vous n'y êtes point encore ; & je voi bien qu'il faut vous propoſer la choſe ſans envelope. Quand vous reſolutes de me poignarder, quand vous me poignardâtes, ſaviez-vous ce que je vous étois ?

BRUTUS.

L'homme du Monde à qui j'avois le plus d'obligation, non ſeulement par vos bontez & par vos bienfaits ; mais même à cauſe que je vous devois la vie ?

CESAR.

Vous me deviez la vie, hé comment cela ?

BRUTUS.

Ne prites-vous pas un ſoin extraordinaire de ma conſervation, après votre funeſte & honteuſe Victoire de Pharſale ?

CESAR.

Ce n'eſt pas là l'endroit. Quand je n'euſſe pas pris ſoin de votre perſonne dans cette dangereuſe conjončture, vous auriez pu échaper par la fuite. Il eſt fort vrai pourtant que vous me deviez la vie; car phyſiquement & à la Lettre vous étiez mon Fils.

BRUTUS.

La declaration eſt gaillarde; ſi bien qu'après avoir été un vivant legitime, me voici un mort batard.

CESAR.

C'eſt raiſonner en Ombre nouvellement debarquée. Vous ſaurez que Pluton redreſſe toutes les naiſſances tortuës; & pas un batard, fût-il né de la Venus la plus baſſe & la plus craſſeuſe, que notre Roi ne le faſſe declarer juridiquement & authentiquement legitime des Enfers.

BRUTUS.

Cela doit aller de même dans ce Roiaume Infernal, dont le gouvernement ne conſiſte qu'à tenir tous les Sujets dans la parfaite égalité d'une négation generale des opinions & des préjugez qui font là haut tant de bigarrure & tant de fracas. Mais pour en revenir à ma naiſſance.

Vous

Vous aviez donc vû de bien près ma bonne Mére Servilie ?

CESAR.

Elle & moi étions jeunes : nous avions l'un & l'autre un penchant extrême à l'amour : Les occasions ne nous manquoient pas ; votre Pére n'étoit point un Argus ; & quand il l'auroit été vous savez qu'une Femme emportée tromperoit cent mille yeux : jugez du reste.

BRUTUS.

Mais s'ensuit-il de là que je sois de votre sang ? L'adultére n'empêche pas la fecondité du lit conjugal ; & si toutes les Epouses infidéles concevoient de leurs Amans, l'arbre du mariage ne porteroit guére de fruit.

CESAR.

Aussi est-il vrai qu'il en porte beaucoup moins qu'on ne s'imagine. Mais si vous doutez que je sois votre Pere ; attendons Servilie ; il n'y a qu'elle qui puisse résoudre la question ; & comme les Ombres ne font mistére de rien, elle nous dira ingenûment ce qui en est.

BRUTUS.

J'aime mieux vous en croire sur votre sincerité de mort ; & d'ailleurs il y a bien de l'apparence que ma Mére, vous a cer-

tifié le fait. A ce que je voi cette Dame ne suivoit pas la Philosophie exacte & rigide de son illustre Frere, l'inflexible Caton d'Utique.

CESAR.

A propos de Caton, savez vous l'avanture que j'eûs un jour avec lui dans le Sénat ?

BRUTUS.

Je ne doute pas que vous n'en aiez eu: comme vos intentions étoient fort suspéctes à cet illustre & zélé Republicain, il vous traversoit par tout; & plût au Ciel qu'on eut eu d'abord plus de déférence pour ses sages avis!

CESAR.

Le Ciel, qui fait tout pour le mieux, ne l'a pas jugé à propos; & si votre Oncle se roidit contre la cause victorieuse, les Dieux ne s'en declarerent pas moins pour elle. Mais comme on pourroit bien ne vous avoir pas conté l'histoire dont il s'agit, je veux vous en régaler; elle est curieuse & courte.

Un jour qu'on traitoit dans le Sénat, de cette horrible Conjuration de Catilina qui avoit mis Rome à la veille de sa perte; Caton & moi étions assis près l'un de l'autre; aiant tous deux des sentimens op-

opposez sur le point dont on deliberoit.

BRUTUS.

J'ai oui parler de ce tems-là ; & je me souviens qu'on m'a dit qu'aiant vos raisons pour sauver la vie aux Prisonniers, vous tâchâtes de faire voir, avec autant de subtilité que d'éloquence, que la mort n'est pas une punition conforme aux grands crimes, & que pour chatier un Scelerat il vaut bien mieux l'abandonner aux remors de sa conscience, que de lui avancer par la main d'un bourreau la fin des peines & des miséres humaines.

CESAR.

On ne vous en a point imposé. Mais vous qui ne pronez que liberté accordez moi celle de finir ma narration. Dans le même tems que mon Antagoniste & moi soutenions chaudement nos avis contradictoires, on m'aporta un billet. Ignorant ce que ce pouvoit être, je me léve & je vais le lire dans un endroit écarté. Sur cela Caton fait grand bruit ; il pretend que je suis en intelligence avec les Ennemis ; & que ce sont eux qui me demandent quelque chose de préjudiciable à l'Etat. Plusieurs Membres de l'Assemblée empaumant ce soupçon, il s'éleve

guére moins les faveurs de Bacchus, que celles de l'Amour.

CESAR.

C'est que ces deux Ivresses mettent l'Homme dans un état heureux. Celle du Vin le delivre pour quelques heures de la severité de sa raison, pedagogue bien incommode; & celle de l'Amour fait sentir tout le plaisir dont le cœur est capable. Mais encore un mot sur Caton. Son entêtement l'a fait une célébre victime de la Liberté; mais peut-être ne croiriez-vous pas que l'Amour a été plus son Ennemi que moi.

BRUTUS.

Que vous? que vous qui lui étiez si odieux qu'il prefera le poignard & la Mort au chagrin de soutenir votre vûë?

CESAR.

En quoi il fit la plus grande des folies; & nonobstant toute la fumée que ce beau desespoir lui a procuré dans le Monde, il eut agi plus sagement, si dans son alternative il avoit pris le parti de me voir & de s'accommoder au tems.

BRUTUS.

Caton, mon Oncle & mon beau Peré, n'étoit pas d'une Philosophie si commode que la vôtre. Il se seroit cru indigne

de vivre s'il avoit flechi devant un Rebelle heureux, un Opresseur triomphant; & ne pouvant plus être un vrai Romain, il ne voulut plus être homme. Mais que vouliez-vous donc dire de ses amours?

CESAR.

Qu'elles étoient fort malheureuses, ses relations avec le beau Sexe; & que son étoile avoit en cela quelque chose de fort malin & de fort bourru. De ses deux Sœurs uterines, Servilia votre tendre Mere eut, comme je vous ai fait l'honneur de vous l'apprendre, les dernieres bontez pour moi; & cela avec si peu des menagement que toute la Ville en causoit: l'autre mariée à Lucullus, maltraita si fort la fidelité conjugale, que son Epoux la mit à la porte. Elle se retira chez son Frére, ainsi perduë de reputation: il eut la bonté de la recevoir, & de la trainer avec lui dans ses voiages. Il ne lui étoit pas glorieux d'avoir chez lui un tel objet d'infamie. Attilia, Femme de Caton, fut si impudique, qu'il falut que son Mari se separat d'elle après en avoir eu deux Enfans. Il prit en secondes noces une Femme qu'il ceda depuis à Hortensius par forme de prêt; il l'épousa tout de nou-

veau

veau quand elle fut veuve & héritiere d'Hortensius.

BRUTUS.

Je savois tout cela ; & je n'y trouve rien qui fletrisse la reputation personnelle de Caton. Un malheur Domestique n'est pas un crime ; & il y a de l'injustice & de la malhonneteté à le reprocher. Cependant vous faisiez bien votre profit de ces mauvaises amours ; vous insultiez là dessus d'une grande force ; & je ne sai si, tout mort que vous êtes, vous ne sentez pas encore quelque reste de plaisir à en parler.

CESAR.

Helas ! que le plaisir est ici insipide ! sans sel & sans pointe il ne pique ni ne touche.

BRUTUS.

Ce n'étoit donc guére la peine de vous donner là haut tant de mouvement. Mais revenons à Caton : sa disgrace de famille n'a pas été generale ; & Porcie sa Fille & ma Femme, a vécu d'une maniere digne de lui. D'une ame bien tournée elle évita la contagion des mauvais exemples de sa Mére & de ses tantes ; & elle n'imita que les vertus de son Pere.

CESAR.

Peut-être aussi son entêtement & ses travers d'esprit. Je veux pourtant bien croire sur votre attestation de Mari, que votre Porcie étoit sage, qu'elle étoit Philosophe de bonne foi. Mais, ne vous deplaise, si on ne m'en a point imposé, son timbre n'étoit pas des meilleurs, ou cette étude de la Philosophie à laquelle elle s'apliquoit si fort, lui derangeoit un peu les apartemens du crane.

BRUTUS.

Je ne croiois pas que la medisance descendît ici bas : aparemment elle est si naturelle aux hommes, que leurs ombres même sont infectées de cette peste, & qu'elle les suit par tout.

CESAR.

Je voi bien que vous ne possedez pas encore votre Carte Infernale. Il n'y a dans le Royaume de la Mort ni haine ni envie ; ainsi la medisance y feroit fort mal ses affaires. D'ailleurs sur quoi trouveroit-elle à mordre ? Les Ombres ne prennent nulle part au passé, & leur present tout uni & très-uniforme ne fournit rien de nouveau. Mais voulez-vous entendre ce qu'on me conta de Porcie à son

ſon arrivée dans ces ſombres & ombratiles lieux ?

Brutus.

Je vous écouterai de toutes mes oreilles de Mort.

Cesar.

Il eſt vrai que nous avons l'ouie extremement dure : mais en récompenſe nous avons l'ineſtimable bonheur de ne jamais entendre fable, ſottiſe, menſonge, fauſſeté. On dit que votre Epouſe s'étant aperçuë à votre air inquiet & embaraſſé, que vous aviez en tête quelque deſſein important, ne voulut pas vous demander ce que c'étoit, qu'après avoir fait ſur ſoi une épreuve de ſa force pour garder un ſecret.

Brutus.

Cela eſt fort vrai. Porcie, aïant ordonné à ſes femmes de la laiſſer ſeule, ſe fit à la Cuiſſe une inciſion profonde ; il en ſortit beaucoup de ſang ; & pendant quelques jours elle ſouffrit, ſans ſe plaindre des douleurs, dont l'âpreté lui cauſa une groſſe fiévre. Comme elle me vit très-alarmé elle me découvrit enfin le miſtere. Fille de Caton, me dit-elle, je ne ſuis pas devenuë femme de Brutus, pour ne partager que ſa Table & ſon

son lit ; une Maitresse auroit les mêmes avantages : mais je dois aussi avoir ma part de ce qui se passe dans votre Esprit, & je ne meriterois plus d'être la moitié de Brutus, si je n'entrois generalement dans tout ce qui peut lui arriver de triste & de dangereux. Je sai qu'ordinairement le secret est mal placé chez une Femme : mais j'ai cru que mon éducation, que le nom de mon Pere, que celui de mon Mari m'autorisoit à me promettre que je saurois bien me taire dans l'occasion. Pour m'en assurer mieux je me suis fait tout exprès cette blessure ; & puisque j'ai eu le courage de m'ouvrir la cuisse, & de suporter sans faire rien paroitre les suites douloureuses de cette plaie, j'aurois assez de fermeté pour perir plutôt que de trahir une confidence.

CESAR.

Et vous n'apellez pas cela un dereglement d'Esprit ?

BRUTUS.

Tant s'en faut ; je l'apelle un transport Heroïque, & cette action là marquoit une Femme infiniment superieure à la foiblesse, & à la timidité naturelle de son Sexe.

CESAR.

Elle en exprimoit bien la bizarrerie. S'enfoncer un couteau dans la chair pour se tâter sur le silence, & croire qu'il faut autant de force d'esprit pour garder un secret, que pour souffrir tranquilement une douleur aiguë ; croiez-moi, il n'y a là que du machinal, le bon sens n'en est point du tout.

BRUTUS.

Si la raison & le bon sens donnoient toûjours le prix aux actions, le vrai merite seroit reduit à bien peu de chose ; & tant de pretendus beaux endroits dont on se fait tant de parade, ne paroitroient plus que comme les effets du simple temperament.

CESAR.

N'aprofondissons point cette Morale là, trop de vivans y perdroient ; tant & tant de gens qui se savent si bon gré de leur conduite, & qui se croient si respectables, seroient bien étonnez en voiant dans un tel miroir, que la liberté n'a point de part à leur merite, & que l'amour propre en est le seul artisan. Mais à votre Porcie. Il ne faut pas demander si, bien content de sa prouësse, vous l'initiates au Mistére du complot.

BRUTUS.

Sans doute. Etonné, ravi de trouver en ma femme une vertu si sublime, je la felicitai de son courage ; je me felicitai moi-même avec elle de l'avoir pour épouse : bien éloigné de me defier de sa discretion dans la suite, je ne balançai point à lui aprendre qu'il s'agissoit de vous poignarder en plein Sénat ; & levant les mains au Ciel, je priai les Dieux de benir l'entreprise, & de me faire trouver dans l'execution de mon dessein l'honneur de meriter une Porcie.

CESAR.

Demander aux Dieux le bon succès d'une Sceleratesse ? La priere étoit édifiante ; c'étoit avoir une idée venerable de la Divinité.

BRUTUS.

Je les regardois comme devant favoriser la punition d'un crime enorme ; & sur ce pié la j'implorois leur juste vengeance.

CESAR.

Mon crime n'étoit qu'imaginaire : je veux bien le suppôser réel ; votre priere n'en étoit pas moins impie. Si j'étois un Usurpateur ; c'étoit aux Dieux à me punir, & à montrer par ma punition qu'ils avoient

avoient fait reüssir ma cause sans l'aprouver : mais il ne vous étoit pas permis pour cela de m'assassiner ; & quoique l'instrument de la Justice Divine, vous n'en étiez pas moins un perfide, un ingrat, un rebelle, un Perturbateur du repos Public.

BRUTUS.

Je n'entens point ce rafinement. Si l'opression irrite le Ciel, le Sujet qui la vange est agréable aux Dieux ; & ils lui en tiennent compte comme d'une bonne œuvre.

CESAR.

Voila assurément une belle Morale. Suivant votre principe, ce seroit parmi les bonnes ames à qui vengeroit le mieux la Divinité offensée ; & comme le crime & le vice fourmillent dans le Monde, les zélez n'auroient qu'à faire main basse sur tous les Membres scandaleux de la Société.

BRUTUS.

Vous étes vif en conséquence ; mais vous ne les tirez pas justes. Le crime & le vice étant sous la dependance des Loix, il n'apartient qu'à elles de les reprimer sous la protection du Ciel ; & les Dieux pour le maintien de l'ordre, pour

la

la conſervation & pour la ſureté des Corps Politiques defendent aux particuliers de s'en mêler. Mais un Opreſſeur s'étant emparé du pouvoir des Loix, & n'aiant point d'autre borne que ſa volonté, le Ciel, qui prononce d'abord ſa condamnation, l'abandonne au juſte reſſentiment de ſes nouveaux Sujets; il leur inſpire même ſon chatiment & ſa mort; ainſi ceux de ces Sujets qui ont le courage de punir le Tiran, & de finir ſa violence en le tuant, offrent un ſacrifice auſſi agréable à la Divinité, qu'il eſt utile à leur Patrie.

CESAR.

Que la vapeur d'un ſang verſé par noirceur & par trahiſon embaume les narines de Jupiter, c'eſt ce que vous ne me perſuaderez jamais. Quoiqu'il en ſoit, ſi les Dieux prenoient eux-mêmes le ſoin de foudroier le coupable, leur juſtice en ſeroit plus éclatante, l'exemple plus efficace; & ils epargneroient les ſuites.

BRUTUS.

Je vous entens, n'allez pas plus loin. Il eſt vrai que ſi, par exemple, les Dieux vous avoient tué d'un coup de foudre, on auroit aplaudi davantage à la juſtice du Ciel, & que peut-être Rome ne ſe ſeroit

feroit pas replongée dans la Guerre : mais aussi Rome n'auroit pas eu le plaisir de voir ses veritables Citoiens animez à qui la vengeroit le mieux, & à qui donneroit le plus de coups au Tiran ; cette bonne Mére n'auroit pas eu la gloire de trouver encore un si grand nombre d'Enfans, donner genereusement biens & vies pour le recouvrement de la liberté.

CESAR.

Il eut été bien plus agréable à Rome, que le Ciel, pour me punir plus authentiquement, eut fait un miracle en sa faveur; & elle eut beaucoup mieux fait de s'en tenir à cette douce & tranquile ombre de liberté que je lui laissois, que de vouloir ratraper une liberté effective qu'elle ne pouvoit pas soutenir, par ce qu'elle s'en étoit renduë incapable.

BRUTUS.

Rome avoit perdu un tresor dont elle ne pouvoit regretter trop la perte : elle a fait les derniers efforts pour le retrouver. J'ai eu l'honneur de la conduire dans cette recherche là : nous le retenions, ce trésor; il nous a echapé : ce n'est point notre faute ; le Ciel avoit ses raisons.

CESAR.

Vous ne l'aviez peut-être pas prié avec
assez

de foi & de ferveur : brisons là dessus. Vous m'obligeriez de me conter naïvement les circonstances & les suites de votre action. Nos Ombres Romaines, qui, de votre grace, occupent beaucoup, depuis peu, les bras de notre vilain Dieu passager, ne s'accordent point dans leurs récits. Car quoi que les Morts s'entendent à merveilles sur le Droit, ils ne laissent pas de varier beaucoup sur le Fait.

BRUTUS.

Voici une particularité qui fera parler de moi : elle m'est glorieuse ; & je n'aurois garde de la raporter si on rougissoit ici. Le jour que vous fûtes immolé si justement à la République, nous nous promenions sur la Place mes braves Compagnons & moi en attendant que vous vinssiez au Senat. Vous jugez bien que nous n'étions pas fort tranquiles, & que vôtre lenteur, qui étoit ordinaire pourtant, nous faisoit languir. Mais il pensa bien m'arriver un autre contre-tems. Un de mes gens vint tout essouflé m'annoncer que ma femme étoit aux abois.

CESAR.

L'impatience d'aprendre la nouvelle de ma mort lui causoit aparemment quelque suffocation?

BRU-

BRUTUS.

Dites plutôt le peril où elle me voïoit exposé. „ Porcia passionnée du soucy „ de l'advenir, & n'étant pas assez puissan- „ te pour supporter une si grande agonie „ d'esprit, à peine se pouvoit contenir de- „ dans la maison ; ains tressailloit de frayeur „ à chacun bruit ou cry qu'elle entendoit, „ ne plus ne moins que font ceux qui sont „ espris de la fureur des Bacchantes, deman- „ dant à tous ceux qui revenoient de la Pla- „ ce, que faisoit Brutus, & y envoïant con- „ tinuellement messagers les uns sur les au- „ tres pour sçavoir des nouvelles. A la fin „ la chose allant en longueur, sa force cor- „ porelle ne pût plus resister, ains se laissa „ aller & defaillir tout à coup : tellement „ qu'elle n'eut pas seulement loisir d'entrer „ dans sa chambre ; car il lui prit une foi- „ blesse ainsi qu'elle étoit assise enmy la „ maison, dont elle se pasma incontinent, „ & perdit la parole entierement. Ce que „ voyant ses Servantes, se prirent à crier, „ & les Voisins y accoururent à la porte, „ au moyen de quoi le bruit fut inconti- „ nent espandu par tout qu'elle étoit très- „ passée : toutefois elle revint bientôt de „ cette pasmoison, & fut couchée & traitée „ par ses femmes.

CESAR.

La bonne Stoicienne ! C'eſt que le couteau n'avoit point penetré aſſez avant. Diſons la choſe comme elle paroit : la force du dépit de ce qu'on cachoit un ſecret & de l'envie de le ſavoir rendirent votre Porcie forte & Philoſophe ; la crainte de perir avec vous la remit, non ſeulement au niveau, mais même au deſſous de ſon ſexe; tout cela étoit bien femme.

BRUTUS.

L'interpretation eſt maligne ; jugez plus équitablement. Porcie ſe tire du ſang, elle brave la douleur & la fiévre pour engager un Mari à lui faire part de ſes inquietudes ; l'aprehenſion très-bien fondée de ne plus le revoir que mort, la met preſque au tombeau ; il n'y a rien là de femme.

CESAR.

Je ne veux point vous contredire. Un Mort & un Veuf ont toûjours un grand panchant à dire du bien de leurs Epouſes; c'eſt qu'en l'un & en l'autre Monde, j'entens le materiel & le ſpirituel, le noeud conjugal ne ſauroit ſe renouër. Mais que je vous reprenne ou je vous ai laiſſé. Vous vous trouvâtes donc dans un terrible im-

embaras quand vous aprites l'état si dangereux de votre chére Catonne ?

BRUTUS.

Plus terrible mille & mille fois que vous ne pouvez l'imaginer. Jamais il n'y eut un combat si rude entre le cœur & la raison. La tendresse m'entrainoit tout entier vers ma Porcie mourante : Le devoir me rapelloit tout entier vers la République qui me tendoit les bras ; & ce dechirement d'ame me causoit la plus cruelle des agitations.

CESAR.

Oh l'assaut ne vous étoit pas nouveau. A ce que vous m'avez dit au commencement de notre conversation, vous en aviez déja soutenu un pareil ; & votre insigne victoire sur la grande reconnoissance, que vous me deviez, vous rendoit facile un triomphe sur l'amour conjugal.

BRUTUS.

J'essuiai la même peine dans tous les deux ; & je ne souffris pas moins pour la Patrie à me resoudre de poignarder César, qu'à me résoudre d'abandonner ma femme aux menaces de la mort.

CESAR.

Mais enfin le beau Phantôme de Patrie

l'emporta ; & quelque tendresse qu'on eût pour l'Epouse, on ne jugea pas à propos de remettre pour elle la pretenduë delivrance de la Mere commune.

BRUTUS.

C'est de quoi je fais gloire ; & tous ceux qui voudront me rendre justice conviendront qu'en cela je n'en céde point au premier Brutus. Il immola son Fils à la confirmation de la Liberté naissante : moi qui pouvois guérir tout d'un coup Porcie en me presentant devant elle, je consentis qu'elle mourût ; & j'y consentis, dans la seule vûë de faire revivre la Liberté morte. Qui des deux Brutus fut le plus genereux ?

CESAR.

En cas de generosité je donnerois la préférence à votre Modéle ; car il y a dans la perte d'une femme des endroits bien consolans qui ne se trouvent point dans la perte d'un Fils : mais vous n'étouffiez tous deux les sentimens les plus legitimes de la Nature, que pour éterniser mieux votre nom : en ce cas là vous n'aviez l'un & l'autre rien à vous reprocher sur l'entêtement. Il n'est plus question de cela ; voions les suites & la fin de votre histoire.

BRU-

BRUTUS.

Elles ne furent pas heureuses. D'abord nous n'eumes pas lieu de nous repentir. Tous les vrais Romains donnerent à notre action les louanges qu'elle meritoit, & nous nommant ses Liberateurs, ils se declarerent hautement pour notre vertu. Le peuple même se repandit en acclamations.

CESAR.

Quoi! ce même Peuple si content de mon administration, si prodigue d'encens, & dont je paroissois l'Idole?

BRUTUS.

Aussi l'étiez-vous par votre adresse singuliere à le gagner & à l'amuser. Tant que vous futes son Maitre, il ne fit attention qu'à vos liberalitez & qu'à vos douceurs; dès que vous eutes expiré sous nos coups, il ne pensa plus qu'à votre tirannie & qu'à votre opression.

CESAR.

De soi-même le Peuple n'est pas capable de connoitre la tirannie: un joug, même très-pesant, ne l'incommode point; & nous avons vû la haut des Peuples chargez impitoyablement, & n'en être pas moins passionnez pour la conservation & pour la gloire des maitres qui les

chargent. Mais aparemment les gens de votre clique, ces soi-disant vrais Romains, ne manquerent pas après votre belle expedition, de crier dans la Ville, liberté, liberté, & au seul son de cette chimére, le Peuple, qui par tout est une chimére, oublia mes bontez pour aplaudir à mes assassins.

BRUTUS.

Dites, dites plutôt qu'à la nouvelle de votre mort, ce Peuple le premier & auparavant le plus libre de la Terre, ce Peuple que vous saviez si bien tenir dans un agreable esclavage, ouvrit tout d'un coup les yeux; & que se ressouvenant de ses droits, il s'en seroit remis en possession si les Fauteurs de votre crime ne l'en avoient detourné, eux qui n'étant pas meilleurs Romains que vous, visoient à heriter de votre poste & de votre pouvoir, comme ils avoient herité de votre ambition.

CESAR.

Intention à part; ceux qui agitoient de cette sorte de vent là le Peuple Romain qu'on doit regarder comme une Mer, entendoient le mieux ses veritables intérêts. Mais vous qui nous reprochez tant notre ambition, aviez-vous la con-

conſcience bien nette de ce coté la ? Point de déguiſement ; l'eſperance d'une Dictature comme la mienne ne vous chatouilloit-elle point un peu le cœur ? Si venant ici vous n'avez point laiſſé vos grandes lumiéres en chemin ; (car vous étiez connu pour un bel Eſprit, pour un Philoſophe, pour un ſavant, vous faiſiez même des livres, & vous étiez tellement dans le goût du ſtile grave, concis, nerveux, que notre célébre Ciceron, qui pourtant vous eſtimoit infiniment, ne paſſoit chez vous que pour un grand diſeur de peu de choſe) ſi dis-je, l'obſcure condition d'Ombre n'a rien diminué de votre ſavoir, vous n'ignorez pas que chez Meſſieurs les Mortels l'amour propre eſt bien malin : il fait cacher ſi finement l'utilité perſonnelle ſous le voile du bien public ! Entre nous donc, votre intention étoit-elle tout-à-fait pure ; n'y avoit-il point un peu de Céſar dans votre Heroïque Brutus?

BRUTUS.

Sans m'arrêter ni aux clartez que je pouvois avoir ſous le Soleil, ni aux épaiſſes ténébres qui m'environnent dans ce païs, ſi noir qu'on a même bien de la

peine à s'y reconnoître, je viens de plein saut à l'Apologie de mes intentions. Oui j'aimois la Republique ; je n'aimois qu'elle ; & si ce qui se passe dans l'Esprit humain étoit *demonstrable*, je pourrois alleguer une preuve decisive de mon desinteressement. Pompée avoit fait mourir mon Pere : j'avois donc le plus grand sujet du monde de le haïr : je n'avois point caché ma haîne, n'aiant jamais daigné ni lui parler, ni le saluër. Cela fit croire que je m'attacherois à vôtre faction : j'entrai néanmoins dans le parti de Pompée parce que je le pris pour le meilleur, pour le plus juste, & que je jugeai qu'on doit preferer les interêts de la Patrie aux ressentimens & aux interêts personnels.

CESAR.

Vous aviez donc bonne opinion de nôtre Ennemi Commun ? penses-vous que ses vuës fussent plus pures, plus droites, moins ambitieuses que celles que vous m'attribuez.

BRUTUS.

Je croi bien que vous étiez tous deux épris du même objet, que le pouvoir suprême étoit la Maitresse pour qui vous soupiriez tous deux. Quelques amis même

me de votre Rival parlant de lui après sa funeste chute, le mettoient au rang de Cinna, de Marius, de Carbon & au votre : selon eux il tendoit aussi à la tyrannie ; la conquête de la Republique étoit le prix qu'il se proposoit de remporter par ses armes ; & s'il eut gagné la victoire il se seroit maintenu dans l'autorité sous le titre de Dictateur ou de Consul perpetuel, ou sous le nom de quelque charge moins odieuse.

CESAR.

Pompée, nonobstant cette haute estime qu'on avoit de son zéle, & qui lui avoit procuré le glorieux surnom de Grand, étoit donc un rebelle, un mauvais & ingrat Citoïen ; j'avois donc raison de le poursuivre ?

BRUTUS.

Des deux choses que votre réponse contient, la premiere n'est qu'une conjecture, qu'un doute, qu'un soupçon ; & l'autre est très-fausse. On ne savoit pas au vrai ce que votre Antagoniste auroit fait, s'il étoit sorti victorieux de votre querelle. Mais quel que fût son but, il avoit la Magistrature, il avoit Rome de son coté. Ainsi c'étoit à vous d'obeïr ; & par ce même devoir de Sujet je

ne balançai point lorsqu'il falut choisir entre lui & vous.

CESAR.

Mais dites-moi, je vous prie, depuis votre complot formé jusques à l'execution, ne souhaitâtes-vous pas bien des fois Pompée en ma place ?

BRUTUS.

Hé pourquoi ?

CESAR.

Comment, il faut vous dire tout là dessus ? Qu'avez-vous donc fait de votre pénétration Stoïque ? Ne voiez-vous pas que si sous le Titre de Dictateur, de Consul, de tout ce qui vous plaira, qu'importe pourvû que le perpetuel y soit ? Si dis-je, sous quelque nom radouci, Pompée avoit detruit la liberté en se rendant maître de tout, vous vous seriez cru obligé en honneur & en conscience de le poignarder ; or quel plaisir alors d'avoir une si belle occasion pour vanger la mort de votre Pere.

BRUTUS.

Vous ne connoissez pas le cœur d'un Brutus. C'est justement cette raison de vengeance qui m'auroit empêché de conspirer.

CE-

CESAR.

Je m'y perds. Quoi! vous ne vous seriez pas fait un vrai plaisir de pouvoir tout à la fois apaiser les Manes de votre Pére, & tirer de l'esclavage votre bonne mére Patrie, cette Republique qui vous étoit si chére, & pour la liberté de laquelle rien ne vous coutoit?

BRUTUS.

Non. J'aurois craint de confondre ma propre satisfaction avec l'aquit de mon devoir: j'aurois trouvé mon plus haïssable ennemi dans le Tyran; & je voulois le Tiran tout seul. Je vous l'ai déja insinué: votre tendresse, vos bontez pour moi faisoient toute la beauté de mon entreprise; je vous aurois tué avec moins de merite si je vous avois eu moins d'obligation; & si vous ne m'aviez pas été Cesar, je n'aurois pas eu toute la gloire d'un excellent Republicain.

CESAR.

Je ne destinois pas tant de bonne volonté à un usage si Philosophique. Mais le Monde, lui qui fait la gloire, puisque la bonne & la mauvaise réputation consistent uniquement dans les belles & laides images que les hommes, c'est-à-dire, ordinairement des fous, se font des hom-

mes, le Monde, dis-je, entroit-il bien dans cette grande delicatesse de sentimens ?

BRUTUS.

Sans doute. J'ai su qu'on disoit de moi à Rome, que je n'étois pas de ceux qui haïssent le Tyran, mais non pas la tyrannie, ou qui aiment non la liberté, mais la personne de celui qui se declare pour la liberté ; que je haïssois Pompée & que néanmoins je le secondai ; que j'avois toutes les raisons du Monde pour aimer César, & que néanmoins je conspirai contre lui, par ce que j'avois cru que Pompée soutenoit la cause de la Patrie & que César étoit devenu Tyran. Cette droiture de mes intentions passa pour un fait certain, & on ne se trompoit pas. On ne jugeoit pas si favorablement du motif de Cassius mon Collegue ; car on se persuada qu'il travailloit beaucoup plus pour son agrandissement particulier, que pour l'avantage de la Republique.

CESAR.

Voulez-vous bien que je raporte à mon tour ce que je sai qu'on a dit contre vous ? Donnez-vous la peine d'écouter votre condamnation. Vos Juges sont gens.

gens d'esprit & de bon sens ; & d'ailleurs ils ne sont rien moins que vos Ennemis. Celui que Brutus fit mourir, a dit un Politique plus Republicain de devoir que de sentiment, meritoit la mort je l'avouë ; cent mille vies s'il les avoit euës n'auroient pas suffi à l'expiation de son crime ; mais ce n'étoit point à 3. ou 4. particuliers d'entreprendre de le punir ; & on peut apliquer ici la maxime, la souffrance est juste, l'action est très-injuste, *passio justa, actio injustissima.*

BRUTUS.

J'ai déja refuté la seconde proposition, en vous prouvant que chaque Membre d'une Societé libre a droit sur la vie d'un nouvel Opresseur. D'ailleurs votre homme que je connois, & qui étoit en effet un Monarcholâtre zélé sous le masque de Republicain, n'a pas pris garde qu'en cela, quoique rigide censeur de la fausse raison, il se contredisoit grossierement. Il venoit d'aprouver le detrônement de Tarquin le superbe, entreprise par le seul Brutus ; & il trouve mauvais que trois ou quatre des premiers de la Republique, la defassent d'un homme, qu'il confesse lui-même avoir merité cent mille Morts, &

de l'usurpation duquel on ne pouvoit delivrer la Patrie qu'en le perçant de coups.

CESAR.

Il y a bien de la difference. Tarquin avoit fait mourir le Pere & le Frere de celui qui abolit le Diadéme à Rome ; & il l'eut fait mourir lui-même s'il n'avoit eu l'adresse d'affecter cette stupidité aparente qui le fit surnommer Brutus.

BRUTUS.

L'objection est pitoiable. Si la possession de la Souveraineté doit mettre un Tyran à couvert de tout attentat de la part des particuliers, Brutus en faisant soulever Rome contre l'Usurpateur Tarquin étoit criminel ; sa haine, sa vengeance personnelle ne l'autorisoit point à cela ; c'étoit une rebellion dans toutes les formes : Mais si son action a été legitime, la mienne par une consequence necessaire & infaillible l'a été aussi ; & moi plus louable cent & cent fois que l'ancien Brutus, en ce que, par l'expulsion du destructeur de sa Famille, il contentoit sa passion, & que, comme je vous l'ai déja dit, en vous poignardant j'immolois mon propre cœur.

CESAR.

Encore un coup sotise, pur galimatias !

tias ! Il n'y eut que moi de victime dans votre sacrifice : avec le couteau de la plus horrible ingratitude vous m'immolâtes d'abord dans vôtre cœur ; ensuite vous me poignardates dans le Sénat ; & en tous les deux, conduit par l'idée d'un faux Heroïsme, vous suiviez votre penchant. Mais brisons une bonne fois, sur cet article là, nous le rebatons trop. Revenons plûtôt à ceux qui vous ont condamné. Un de nos plus celebres Philosophes a dit noblement qu'en l'état où étoient alors les choses, il ne faloit pas esperer le retour du Gouvernement Republicain. Les mœurs des Romains étoient changées ; le prix de l'ambition étoit trop grand ; le Poste d'où l'on vouloit faire tomber le vainqueur du grand Pompée étoit tellement envié, qu'il étoit facile de pressentir qu'à mesure qu'on l'ôteroit à une personne, plusieurs autres se presenteroient pour le remplir.

BRUTUS.

Ce Philosophe de nom, c'est la Secte dominante, avoit aparemment ses raisons de flaterie & d'interêt pour trahir ses lumieres, pour les accommoder au tems & à sa fortune. Mais quand il auroit parlé de bonne foi, il eut parlé de fort mau-

 vais

vais sens. Avant votre rebellion, Rome, toute dereglée que vous la faites, étoit pourtant libre : suivant toutes les aparences Rome seroit demeurée libre, du moins encore quelque tems, si vous lui aviez été un sujet obeïssant & fidéle. Pourquoi donc étoit-il impossible qu'elle redevint ce qu'elle avoit été ? Et puisque par votre usurpation vous aviez inspiré à plusieurs Romains l'envie de s'élever à l'autorité absoluë, votre mort en étoit d'autant plus necessaire : il faloit faire de vous un grand exemple pour oposer une digue à l'ambition des autres, & pour les contenir par la crainte d'un pareil sort.

CESAR.

Ce que vous dites là ne s'accorde guére avec l'experience. La liberté une fois perduë ne se recouvre jamais. Plusieurs Republiques ont été metamorphosées en Monarchies ; mais je ne sai si on a vû quelque Monarchie redevenir Republique. On devoit me tuer pour l'exemple, dites vous ? Helas que vous connoissez peu l'ambition de regner ! Elle hazarde tout ; la vuë d'une Catastrophe éloignée & incertaine n'est point capable de la ralentir. Un Prince a-t-il été puni de sa tyrannie par une fin tragique ?

sa

ſa Couronne n'en eſt pas moins briguée, & ſouvent le Succeſſeur eſt plus Tiran que lui. Mais après vous avoir opposé un Critique & un Philoſophe, je veux encore vous mettre aux priſes avec un Hiſtorien. Il obſerve deux choſes. Premierement. Qu'une fureur de Scelerat s'empara de quelques uns qui me portoient envie & les pouſſa à me tuer injuſtement. En ſecond lieu. Qu'encore qu'ils alleguaſſent le beau pretexte de retablir la Liberté, leur action fût réellement impie, & replongea dans les ſeditions un Etat qui commençoit à gouter les avantages d'une bonne adminiſtration. Il declare enſuite que la Monarchie eſt preferable au gouvernement democratique, & que l'hiſtoire prouve que les villes & que les particuliers ont ſenti plus de douceurs, & beaucoup moins d'adverſitez ſous l'autorité d'un ſeul, que ſous le gouvernement populaire; que s'il y a eu des Etats qui aient fleuri ſous un tel Gouvernement, cela n'a duré que juſques à ce qu'ils euſſent aquis un certain point de grandeur & de puiſſance, au delà duquel on n'a vû que des diſcordes cauſées par l'envie & par l'ambition; & qu'ainſi puiſque la Ville de Rome ſe

voyoit alors Maîtresse d'une infinité de Nations, & comblée de richesses & de gloire, il étoit impossible que les habitans n'y lâchassent point la bride à leurs passions au milieu de la Liberté Republicaine ; & encore plus impossible, qu'en ne refrenant point leur cupidité, ils s'accordassent entr'eux. Que si vous & Cassius aviez bien consideré ces choses, vous n'eussiez jamais tué le chef de la Republique, ni plongé par là vos personnes & tout l'Empire Romain dans une infinité de malheurs. *In populari reipublicæ statu impossibile erat cives animis suis moderari; atqui continentia sublata ut concordes permanerent, id adhuc minus fieri poterat.* Il est vrai qu'un autre Ecrivain a contredit tout cela ; mais je ne croi pas que personne puisse raisonnablement nier, qu'au point de grandeur où nos Romains étoient parvenus, qui les avoit accoutumez au luxe & à l'ambition, ils eussent pu jouir d'aucune tranquillité ni dans les Provinces, ni dans la Ville Capitale sous le gouvernement democratique. Il y avoit assez long tems que Rome n'étoit Republique que de nom. Le changement de gouvernement sera toûjours inevitable dans les Etats populaires

qui

qui s'amuseront à conquerir. Ils doivent, s'ils veulent se conserver, fuir comme la peste toutes les guerres offensives, & se contenter d'une petite étenduë de païs; ils doivent se fortifier au dedans, & non pas au dehors.

BRUTUS.

Grand Pluton, quelle tirade! Je croiois que vous ne finiriez point. Un vivant n'auroit pu y tenir, mais les Morts laissent dire tant qu'on veut; ils ne savent ce que c'est que de s'impatienter ni que de s'ennuier. Au reste votre Historien ne me fera pas plus de mal que les deux autres. Il a été habile homme; il emploia la meilleure partie de ses années à rassembler des Materiaux Historiques & à les mettre en œuvre: mais il étoit dévoué à la Puissance Monarchique, parce qu'elle l'élevoit aux premieres charges & aux plus grands honneurs. Jugez par là de son desinteressement; jugez si votre parti ne l'accommodoit pas mieux que celui de Pompée; enfin jugez s'il pouvoit faire plus de plaisir au Maitre dont il étoit un des principaux esclaves, qu'en traitant de furieux & de

Scelerats, de bons Républicains qui n'a-voient en vuë que le bien Public. Aussi a-t-on crié beaucoup contre la partialité de ce Narrateur ; & son Abbreviateur même, quoique Sujet d'une Monarchie, mais plus sincere & plus honnête homme que lui, l'a refuté fortement sur cet endroit là. Votre Historien prétend que notre action étoit impie : O Enfers ! Etoit-ce donc une impieté de hazarder ses jours pour la delivrance de cette Patrie à qui on doit plus qu'à ses amis, plus qu'à ses proches, plus qu'à soi-même. Nous la replongeames en de nouveaux malheurs ; cela n'est que trop vrai, mais étoit-ce notre faute ? Un Fils, n'aiant pas d'autre moïen pour tirer sa mére de la servitude, tuë le Ravisseur qui la tenoit sous sa puissance, le tuë, dis-je, au grand risque de sa propre vie : cette Mere en paroit d'abord très-contente ; elle respire avec plaisir le bon air de Liberté qu'elle avoit perdu ; on diroit, & qui ne le croiroit pas, qu'elle va s'apliquer toute entiere à la jouïssance du precieux avantage qu'elle vient de recouvrer. Cependant voici d'autres Ravisseurs qui la menacent ; il ne tient qu'à elle de s'en garantir ; au lieu de le faire elle

elle ſe laiſſe prendre & devient plus eſclave que jamais : le Fils en a-t-il moins fait ſon devoir, en a-t-il moins été bon Fils ?

CESAR.

Mais ſi cette Mére Metaphorique étoit beaucoup plus heureuſe ſous le pouvoir du Raviſſeur, que ſous ſon propre pouvoir ?

CESAR.

L'interrogation eſt contradictoire, & ſe detruit par ſoi-même. J'aimerois autant que vous me demandaſſiez ; ſi cette Mére étoit plus heureuſe dans le plus grand de tous les malheurs que dans le plus ſouhaitable de tous les biens ? Quoi de comparable à la Liberté, tant pour le general que pour le particulier ? Qu'un homme ſoit Maître de tout ce qu'il vous plaira, s'il ne l'eſt pas de ſa perſonne, il eſt malheureux. Une Nation privée de la Liberté eſt le jouët du caprice, de la phantaiſie d'une ſeule tête ; & ſi ce Monarque fait le bonheur de ſes Sujets, ce qui eſt bien rare, il eſt toûjours vrai qu'il ne tient qu'à lui de les fouler, de les épuiſer, de rendre leur condition deplorable. Au contraire une Nation libre ne dépendant que de ſoi, elle même eſt

le

le mobile & la cause de sa felicité ; & si elle connoit assez peu le prix de son inestimable tresor pour en abuser, elle est Maîtresse du remède ; rien ne l'empêche de s'en servir. Ainsi, quoi qu'en puisse dire votre Apologiste Monarcholatre, les inconveniens de l'Etat Democratique sont preferables aux douceurs du Gouvernement arbitraire; pourquoi ? parce que la Liberté dont le premier jouït est le fondement de tous les biens dans la Societé civile ; & que l'autorité absoluë y est la source de tous les maux.

CESAR.

Pour vous montrer que je ne garde point de ressentiment, je veux vous parler en ami : Savez-vous que nous vivons ici, (qu'est-ce que je veux dire avec mon *nous vivons* ? Ce sont les vivans qui vivent; mais les Morts de ce Monde Poëtique doivent mourir, jusques à ce qu'après avoir bû au fleuve Lethé, ils retournent en vie. On nous le fait esperer au bout de mille ans : ne nous fions pas trop à ces *Millenaires* ; il pourroit bien y avoir là-dessus comme en bien d'autres choses, de la vision ou de la supercherie dans leur fait. Voila ce qui s'apelle une parenthese : mais il est permis aux Morts

de

s'écarter bien loin, voire jusques à ne se retrouver jamais) Je voulois donc vous avertir que nous mourons ici sous le moins libre & sous le plus absolu de tous les Empires. Ainsi vous ne feriez pas trop mal de vous y déroidir un peu de votre fermeté republicaine.

BRUTUS.

Si j'étois un homme, au lieu que je n'en suis plus que l'Ombre, vous me feriez rire. En quoi pourroit consister le Despotisme de Sa Majesté le Dieu Pluton ? Il n'a droit ni de subside, ni de sang, ni de vie: il n'a guerre ni au dedans ni au dehors, & sa Couronne est assurée d'une paix éternelle: pas un de ses Sujets ne lui échapera, j'en suis sur; car quoi qu'on ait une répugnance affreuse à venir dans son Roiaume, & que ceux là même qui debitent les plus belles choses de nos Champs Elisées, reculent tant qu'ils peuvent à y descendre, des qu'on y est une fois, il ne prend pas la moindre envie d'en sortir. D'ailleurs l'égalité & l'insensibilité regnant parfaitement chez la Nation Morte, par où notre Roi pourroit-il faire sentir le poids de son Sceptre?

CE.

CESAR.

Pour l'égalité, vous dites fort vrai : on ne fait ici diſtinction de perſonne ; & faute d'y avoir penſé aſſez la haut, je fus tout étonné en arrivant de voir des Ombres de boue & de craſſe rire impunément au nez du Phantôme d'Alexandre, le railler ſur ſa folie de Mortel, & lui demander en le *turlupinant*, comment lui qui ſe fachoit de n'avoir qu'un Monde à conquerir, n'entreprenoit pas la conquête de ce Monde-ci ? Mais pour l'inſenſibilité ; raïez cela de vos tablétes. Je vous aprens, ſi vous ne le ſavez pas encore, que les Morts ſont ſuſceptibles de douleur, & que quand il plait à la Cour de les livrer aux Furies qui ſont d'étranges & hideuſes Megeres, elles leur font ſouffrir de terribles tourmens.

BRUTUS.

Vous me ſurprenez. Je croiois ſous le Soleil que c'étoit-là un conte que les Sacrificateurs avoient forgé utilement pour la Politique, encore & beaucoup plus utilement pour eux mêmes, afin de faire peur au Vulgaire auſſi ignorant, auſſi ſimple, & auſſi timide ſur les perils de l'autre Monde, que les Enfans le ſont tou-

touchant ces affamez de chair humaine qui sont dans le païs des Fées.

CESAR.

Desabusez vous. Une Ombre, comme vous voiez n'a rien aporté de *brulable*; elle n'a pas même chez soi le moindre corpuscule à tâter : cependant rien n'est plus certain, elle est toute combustible depuis la partie ombratile du Sommet de la tête jusques à la partie ombratile du petit orteuil ; & quand même Pluton, ce Dieu d'une bonté infinie, n'auroit pas dans le quartier de sa Justice aussi infinie, des brasiers qui brulent toûjours les Ombres sans les consumer, il peut leur causer un remors si déchirant d'avoir merité sa disgrace, que cette peine vaut une éternité de flammes.

BRUTUS.

He comment n'y êtes-vous donc point déja vous, dans la disgrace de cette Divinité impitoiable ? Y a-t-il un crime qui doive l'irriter davantage que celui de faire la guerre à sa Patrie par ambition, & de l'oprimer.

CESAR.

Je rassemble en quelques mots ce que je vous ai dit. Je n'ai point été l'Opresseur de ma Patrie : son trop d'em-

bon

bonpoint l'avoit fait tomber dans une maladie qui auroit été incurable, si je ne m'en étois rendu le medecin. Mais je voi bien que nous ne nous dissuaderons ni l'un ni l'autre sur nos principes de Societé humaine. Quoique Morts, nous ressemblons à un certain genre de Vivans, chez qui les disputes les plus vives & les plus longues ne produisent rien.

BRUTUS.

Je vous entens. Pardonnez-moi, s'il vous plait, ces chaudes & âpres disputes produisent beaucoup. Chacune des deux parties gagne infailliblement sa cause : chaque Tenant s'attribuë ou fait semblant de s'attribuër la victoire : de part & d'autre on se confirme dans sa prévention que les Champions opposez appellent verité claire, evidente, démontrée, inconteſtable ; & enfin des deux côtez beaucoup plus d'animosité, d'aigreur & de vengeance qu'auparavant.

CESAR.

Ces Combatans de plume sont donc d'un fiel bien plus amer que celui des Duellistes ; car ordinairement ceux-ci s'apaisent au premier sang ; & les autres, plus ils se tirent d'encre, plus ils s'enveniment. Mais lance baissée, armes bas ; laiſ-

laissons les hommes se gouverner à leur phantaisie. Monarchie, Aristocratie, Democratie, que nous importe à nous autres Morts ? Nous n'avons nul commerce avec ces Machines organisées qui font sonner si haut une Raison que presque tous ils ne connoissent pas, bien loin de la suivre. Tout le raport que nous avons avec les Mortels, c'est de les voir arriver ici ; & comme bons Sujets de Pluton, nous devons souhaiter qu'ils y viennent en foule. Mais laissons faire les hommes : ils peupleront toûjours assez notre païs bas & noir ; & soit à s'entretüer par la guerre & par les querelles ; soit à accourcir leurs jours par la débauche, par le deréglement, par les alimens contraires & par les remédes, ils ne donneront jamais à Charon le tems de respirer. Il vaut donc mieux rentrer dans votre histoire. Si bien qu'après avoir fait le coup, le vent populaire ne vous fut pas long-tems favorable ?

BRUTUS.

Vos amis avoient trop d'interêt à le faire changer. Ce sot Peuple s'étant laissé aveugler par eux, s'anima si fort contre ses Liberateurs, que nous fumes obli-

gez de chercher notre sureté dans la fuite.

CESAR.

Mauvaise récompense! Tant d'ingratitude ne vous causa-t-elle point un peu de repentir?

BRUTUS.

Nullement. Je ne me lassois point de refléchir sur ces hommes vils, qui avoient pris assez de goût à la Servitude pour en souhaiter la continuation; faisant bien voir par là qu'ils avoient degeneré tout-à-fait: je regardois cette lâcheté honteuse avec une indignation meprisante; & je me païois de mon action par son prix & par sa beauté.

CESAR.

La monnoie n'étoit pas de fort bon aloi; passons cela. Que fit votre Porcie, lors qu'elle vous vit en si grand danger? Ne retomba-t-elle point dans ses transes mortelles?

BRUTUS.

Rien moins. Retranchée dans sa Philosophie, elle ne pensa plus qu'à courir ma Fortune, & qu'à partager ma bonne ou ma mauvaise destinée.

CESAR.

Elle vous suivit?

BRU-

BRUTUS.

Je fis mon possible pour l'en empêcher : mais elle voulut absolument faire une partie du chemin ; & c'est ce que je ne pus refuser à sa tendresse.

CESAR.

Contraint de vous derober à la fureur d'une Populace méconnoissante, & de trainer avec vous une Femme desolée, la condition étoit triste, votre chère Liberté vous mettoit en mauvais équipage.

BRUTUS.

Mes malheureux compatriotes s'abandonnant si follement à l'ambition de quelques particuliers, étoient plus à plaindre que moi, à qui la gloire de souffrir pour une si bonne cause rendoit tout suportable. D'ailleurs la constance, la fermeté toute Heroïque de Porcie ne m'étoit pas un petit adoucissement.

CESAR.

On ne m'en a pas parlé tout-à-fait de même ; & quelques Ombres, qui se disent bien instruites, m'ont assuré que votre Heroïne Philosophique avoit donné dans ce voiage-là des marques de la foiblesse de son sexe, qu'elle avoit pleuré en Femme

BRUTUS.

Rien qu'une seule fois. Mais ces mêmes Ombres vous ont-elles dit comment la chose arriva.

CESAR.

Non.

BRUTUS.

Le voici. Quand je vis que les affaires alloient si mal, & qu'il n'y avoit point d'esperance d'amener nos aveugles Romains à leur veritable interêt, je résolus de sortir d'Italie, & d'aller tenter dans les Provinces si je ne pourrois point par la voïe des armes servir mon ingrate Patrie malgré elle, & rendre au Corps de la Republique cette precieuse Liberté qui en est l'ame & la vie. Je m'en allai donc à pied par la Lucanie jusques à la Ville d'Eléa, qui, comme vous savez, est située sur le bord de la Mer. C'étoit-là que Porcie devoit me quiter, pour retourner à Rome. Vous jugez bien que cette separation très amére lui causoit dans l'ame un violent combat. Le *Stoïcisme* eut long-tems le dessus; & il paroissoit sur le visage de ma Femme une serenité qui auroit fait croire son cœur dans un calme profond. Mais un malheureux tableau qui par hazard se ren-

rencontra dans la maison où nous étions logez, gâta tout, tant la Philosophie tient à peu de chose. Quel pensez-vous que fût le sujet de cette peinture? Andromaque conduisant Hector jusques à la porte de Troïe, d'où il sortoit pour aller aprendre aux Grecs ce qu'il savoit faire, & qui en se separant de sa Femme lui remettoit entre les bras le petit Astyanax leur Fils, en sorte pourtant qu'Andromaque recevant un depôt si cher avoit toujours la vûë attachée sur son Epoux. Porcie ne put voir d'un œuil sec une representation si conforme à son état present: adieu la valeur Philosophique; j'avouë que ma Femme fondit en larmes; & que ne pouvant s'empêcher de revoir souvent le tableau, elle pleura autant de fois qu'elle le regarda.

CESAR.

Votre Stoïcienne avoit encore bien du chemin à faire avant d'arriver au Sage impassible, j'ajoute imaginaire, de son Ecole. Mais quel étoit votre personnage pendant cette Scéne pleureuse?

BRUTUS.

J'étois à l'assaut; & j'empêchai si bien le cœur de me mouiller les yeux par un atten-

drissement ; que j'eus même la gloire de sourire.

C E S A R.

Le beau triomphe ! Cela meriteroit d'être gravé en gros Caractéres d'or dans les Fastes de la Secte. Mais je vous prie comptez moi un peu ce souri : je le trouve d'un grand poids ; & je ne croi pas que Zenon, votre Fondateur, ait jamais remporté sur soi-même une victoire plus compléte.

B R U T U S.

Il est perinis à un Epicurien comme vous de tourner en ridicule l'austerité de notre morale : mais notre Agonie interieure & continuelle, n'en est pas moins ce qu'il y a de plus grand & de plus élevé chez les hommes. Mais je veux satisfaire votre curiosité. Un de mes amis voïant la tendre & humide manœuvre de Porcie, recita les deux vers qu'Homere fait dire à Andromaque, lorsque cette Princesse étoit sur le point de s'arracher d'auprès de son Epoux.

Hector, tu tiens le lieu & de Pere & de Mere
En mon endroit de Mari & de Frere.

A quoi je repliquai en SOURIANT. Il est

est vrai : mais je ne puis pas dire à Porcie ce que Hector répond à sa Femme chez le même Poëte.

Il ne te faut d'autre chose mêler
Que d'enseigner tes Femmes à filer.

Car, ajoutai-je, quoique Porcie soit trop foible & trop delicate pour nous suivre dans l'exercice penible de la guerre, elle n'aura pas moins de courage ni de vertu que nous pour la defense du païs.

CESAR.

Cependant le bon & habile rêveur d'Homére ne fait point pleurer cette Andromaque qui ne savoit que filer ; & votre Porcie qui est une Femme forte, qui a un cœur d'Amasone ne sauroit regarder la simple figure d'Andromaque sans fondre en larmes. Ne nous arretons plus. Vous allâtes donc allumer une guerre civile dans les Provinces ?

BRUTUS.

C'étoient Octave & Marc Antoine qui étoient les incendiaires. Cassius & moi nous defendions la Republique delivrée par nos mains ; nous agissions en son nom & sous son autorité : la justice étoit pour

nous, la rebellion & la violence étoient du côté des Opresseurs.

CESAR.

Rome vous condamnant où subsistoit cette Republique?

BRUTUS.

Dans nos cœurs, dans les cœurs de tous les vrais Romains; c'étoit assez: l'equité supléoit au nombre, & les loix enchainées imploroient notre secours.

CESAR.

Avec tout ce grand *bon droit* vous ne laissâtes pas de succomber.

BRUTUS.

Ainsi le voulurent les Dieux; & ce fut là peut-être la plus grande injustice qu'ils eussent encore permise.

CESAR.

Oh vous avez raison! Le Ciel devoit recompenser mieux votre humanité, votre reconnoissance, enfin la soumission profonde que vous aviez marquée pour ses vûes impenetrables; le Ciel, dis-je, qui avoit jugé à propos de me favoriser & de me laisser regner.

BRUTUS.

Quoique les Dieux permettent la violence, ils n'en ordonnent pas moins qu'on s'y oppose. Que deviendroit le Monde si,

si on respectoit leur permission ? Ce seroit une impunité generale ; & le plus Scelerat seroit le plus en sûreté.

CESAR.

Jupiter abandonne les particuliers aux tribunaux de la justice humaine : mais il s'est reservé la révolution des Etats. Comme il est l'arbitre supréme des Souverainetez, & qu'elles ne dependent que de lui seul, lui seul aussi veut en être le Maître.

BRUTUS.

Je n'ai point d'idées differentes du droit general & du droit particulier. Quoi un Membre de Societé demande justice, il l'obtient comme il peut ; & la Societé toute entiére, qui ne peut s'adresser qu'à soi-même, ne se la fera pas ?

CESAR.

Vous autres Républicains quand vous vous êtes rencoignez une fois dans votre Droit Naturel, que le plus souvent vous n'entendez point, il n'y a pas moïen de vous tirer de là. Insensiblement nous rentrerions en lice. Hé bien ?

BRUTUS.

Hé bien ; Nous fimes ferme dans la Macedoine ; la partie n'étoit point inegale, car nous avions de très-bonnes trou-

pes : on donna la Bataille de Philippe ; cette Journée fut sanglante : mais enfin la Fortune, c'est à dire la providence d'un Etre souverainement sage, souverainement juste, & qui dirige tous les évenemens, suivant cette même equité dont il a imprimé une notion immuable & ineffaçable dans l'esprit humain, se declara pour les Opresseurs de la Liberté.

CESAR.

Preuve infaillible que cette Liberté n'étoit plus juste, & que les Dieux avoient legitimé ce que vous apellez mon Usurpation !

BRUTUS.

Marque certaine que la patience des Dieux étoit à bout ; & que le Ciel irrité depuis long-tems contre Rome, vouloit enfin punir par des Usurpateurs cette Ville superbe, qui par une insatiable & tyrannique ambition avoit fait tant & tant d'injustes conquêtes.

CESAR.

Les Dieux punir ce qu'ils ont favorisé ? c'est ce qui ne se concilie pas aizément. Mais que je vous reprenne où je vous ai laissé ; car je ne veux plus vous perdre de vuë. Quelle fut la suite de

votre

vôtre defaite ? On m'en a parlé diversement.

BRUTUS.

Quand Cassius & moi vimes notre cause entierement desesperée, nous primes le parti que tous les malheureux devroient prendre, nous nous tuâmes.

CESAR.

Ainsi mes Meurtriers me vangerent; & mes Assassins perissant de leur propre main ne pouvoient pas emploïer des bourreaux qui me fussent plus agréables.

BRUTUS.

Vous penseriez bien mieux si vous disiez que nous couronnâmes notre gloire. Il faloit de tels Sacrificateurs aux deux plus illustres victimes de l'aveugle & injuste Fortune. Cassius & moi aiant à choisir entre la Mort & la Tyrannie, nous ne balançâmes point à preferer la Mort, & nous nous la donnâmes nous mêmes, pour avoir la gloire de mourir dans le sein de la Liberté.

CESAR.

Dans le sein de votre chimere. On m'a dit que vous n'étiez pas si pressé que votre Compagnon ; & que vous lui laissâtes prendre le devant.

BRUTUS.

C'est que je voulois voir son honneur hors de risque. C'eut été pour moi un chagrin en mourant de laisser Cassius dans le peril d'essuier la vengeance des Opresseurs, ou de flechir sous leur injuste pouvoir. On vint m'annoncer que ce grand homme avoit Sacrifié sa vie à sa gloire: sur cela je m'écrie que le dernier des Romains est mort; & me regardant comme un autre lui-même, je me hâte de suivre son exemple.

CESAR.

S'il en faut croire quelques Ombres, vous vous tuâtes de fort mauvaise humeur. Vous fites même une fin scandaleuse; car au lieu que les autres en mourant se repentent de leurs vices, vous vous repentites de votre vertu.

BRUTUS.

On a pris mal mes sentimens: je n'étois nullement mécontent de ma cause; si j'avois à revivre & à recommencer, je ferois ce que j'ai fait. Mais j'étois indigné de voir succomber le parti de la Justice; & ce fut ce qui me fit dire que la Vertu n'étoit qu'un Phantôme.

CESAR.

Avec toute votre distinction, ces dernieres

nieres paroles, ne vous en déplaise, sentiroient un peu là haut le fagot. Si la Vertu n'est qu'un Phantôme, les Dieux n'y ont sans doute nul égard : cela supposé leur justice à recompenser & à punir est à bas : par consequent leur Providence devient inutile pour les mœurs des hommes ; or des Dieux qui ne se mêlent point des affaires humaines ne sont pas fort necessaires ; & leur existence tient à bien peu de chose.

BRUTUS.

C'est là outrer ma pensée. Jè n'en voulois point aux Dieux ; je ne faisois que me reprocher mon erreur. Le Ciel permet l'injustice, il a toûjours pour cela des raisons infiniment respectables ; c'est à l'Homme de s'y soumettre sans les aprofondir. Mais je considerois la vertu en elle-même ; & la croiant un Etre réel, je m'abusois grossierement. Voila ce qui m'obligea de m'écrier après Hercule. Malheureuse vertu, je te croiois une chose ; mais il faut bien que tu ne sois qu'un nom, puisque tu as été en proie à la Fortune, *O infelix Virtus! ita ne cum nihil quam nomen esses, ego te tanquam rem aliquam exercui, cum tu Fortunæ servieris.*

CESAR.

La vertu un Etre réel ? Dans quelle Categorie, dans quelle Classe la placiez vous ? Etoit-ce un Esprit, un Corps, un Accident, une Modification &c. ? Votre idée me paroit toute neuve.

BRUTUS.

Je n'y cherchois pas tant de finesse. Oui j'avois consideré la Vertu, la Justice le Droit, comme des choses très réelles ; c'est-à dire comme des êtres dont la force étoit superieure à celle de l'injustice, & qui mettoient enfin leurs fidéles Sectateurs au-dessus des accidens & des outrages de la Fortune ; & j'eprouvois tout le contraire.

Je voyois pour la seconde fois le parti de la justice, la cause de la Patrie aux pieds du parti rebelle : je voiois un Marc Antoine le plus Scelerat de tous les hommes, qui les mains toutes dégoutantes du sang des plus illustres Citoiens de Rome, venoit de terrasser ceux qui maintenoient la Liberté du Peuple Romain. Je me voiois donc malheureusement abusé par l'idée que je m'étois faite de la Vertu : je n'avois gagné à son service que l'alternative de me tuer, ou de devenir le jouet d'un Usurpateur, pendant que Marc

An-

Antoine avoit gagné au service de l'Injustice la pleine puissance de satisfaire toutes ses passions. Voila ce qui me faisoit dire que la vertu n'avoit aucune realité ; & que si on ne vouloit pas être pris pour dupe, il faloit la regarder comme un vain nom, & non pas comme une chose.

CESAR.

Après toute votre Philosophie je me trouve aussi avancé que j'étois. Brutus n'étoit pas homme à prendre le nom pour la chose ; il avoit trop de lumieres naturelles & aquises. Ainsi le sens vrai & literal de votre exclamation devoit être necessairement celui-ci ; O malheureuse Vertu ! Je m'étois imaginé que le Ciel vous protegeoit contre l'injustice, & que tôt ou tard il vous en faisoit triompher : mais ce n'étoit là chez moi qu'un prejugé d'éducation. Je reconnois trop tard que le Ciel, entant qu'il dispense les évenemens de la Terre ; & qu'il distribuë les bons succès & les malheurs, n'a pas moins soumis aux loix generales la vertu & l'innocence que la santé & les richesses: enfin. O Vertu infortunée ! j'aprens par ma propre experience que votre parti n'est pas plus sûr que celui de l'iniquité, que même ordinairement il réüssit le moins,

moins, & que vous n'êtes qu'un beau nom que les hommes empruntent tant qu'ils peuvent, pour cacher le deréglement de leurs passions. Franchement une telle profession de foi n'étoit pas edifiante, sur tout dans un Mourant; je ne sai si on ne vous en demandera point compte en ce païs-ci.

BRUTUS.

Pluton n'est pas si terrible qu'on le fait accroire; & quoi qu'en disent certaines gens, qui pour leur profit ne sauroient le peindre assez rigoureux, il est trop juste pour punir une erreur involontaire & où la mauvaise foi n'a point de part.

CESAR.

C'est pourtant là le grand épouventail chez les Mortels; & à entendre les noirs Ministres de Pluton, ce Dieu pardonnera plutôt la Sceleratesse que certaines erreurs. Me voila instruit de votre fin. Dites moi des nouvelles sûres de Porcie. Je ne l'ai point encore rencontrée: mais on m'a assuré qu'elle étoit des nôtres.

BRUTUS.

On ne vous a point trompé. Porcie est Ombre comme nous. Je l'ai vuë; je

lui

lui ai parlé ; elle m'a conté l'histoire de sa descente aux Enfers, le tout aussi réellement, qu'il puisse y avoir de realité chez les Ombres.

CESAR.

Elle mourut aparemment de chagrin?

BRUTUS.

Cela ne se pouvoit pas. Une bonne Stoïcienne, telle qu'étoit ma Femme, doit par devoir de profession, être insensible aux maux de l'esprit & du Corps. Or afin que le chagrin soit mortel, il faut qu'on le prenne bien à cœur.

CESAR.

L'heureux état que celui d'un Stoïcien de pratique! Il est exempt de toute souffrance; & la mort même lui donne le coup de faux sans le blesser.

BRUTUS.

Vous pensez badiner? Mais il est certain que le Sage de notre Ecole jouït d'un bonheur accompli.

CESAR.

Oh vous avez raison! Il n'y a qu'une petite difficulté, c'est de le trouver. Je ne croi pas que vous vous vantiez d'avoir atteint ce degré là de perfection sublime. Un homme qui injurie la Vertu & qui se tuë, est, ce me semble, bien loin de cette tran-

tranquillité philosophique à laquelle vous attachiez le souverain bien.

BRUTUS.

Un homme, qui reconnoissant que tout n'est que chimére meprise assez la vie pour se l'ôter, se posséde tout-à-fait ; & puisqu'il se rend maître de soi-même & de sa destinée, il ne peut pas pousser le Stoïcisme plus loin.

CESAR.

Je doute que votre Mort ait été si bien raisonnée : le flegme, le sens rassis, la reflexion, rien de tout cela ne vous convenoit. Vous vous tuâtes, par ce que vous ne pouviez plus vous souffrir : mais si au lieu de suivre votre desespoir, vous vous fussiez roidi contre vos disgraces, vous vous seriez montré bien meilleur Stoïcien.

BRUTUS.

Cette roideur là n'est qu'un signe équivoque ; & souvent on attribuë à l'Heroïsme philosophique, ce qui ne procede que d'un lâche & honteux attachement à la vie. Mais se tuer ? C'est donner la preuve la plus certaine, la plus infaillible, la plus évidente d'un cœur vraiment grand & souverainement libre.

CESAR.

Ou plutôt d'un esprit tout-à-fait hors de son assiéte naturelle, derangé, agité, transporté par des vapeurs noires qui lui inspirent la derniere fureur, sans lui laisser le moindre usage de sa raison. Mais nous avons oublié Porcie.

BRUTUS.

Elle se montra digne de son Pere, de son Mari, de sa Philosophie ; & elle se fit mourir avec beaucoup de courage, quand elle eut apris que je m'étois tué.

CESAR.

Je m'imagine qu'une si belle mort fut une grande fête pour sa sourcilleuse Ecole. Il ne faut pas demander si votre beau Pere Caton & vous, si vous avez felicité la bonne Dame de sa bravoure Philosophique & Romaine ?

BRUTUS.

Les félicitations, comme vous savez, sont bien froides chez les Morts. Ils ont si peu de commerce ensemble ; il leur est si difficile de se retrouver, enfin ils sont si seuls qu'ils ne se soucient guére de participer à leurs avantages reciproques. Bien loin d'être sensibles à l'interêt commun, ils ne font pas même la moindre attention à l'interêt personnel. Cependant

dant nous ne laissâmes pas Caton & moi de marquer une joie d'Ombre à Porcie, quand elle nous eut apris son genre de mort; & nous nous mîmes en assez grands frais de belle humeur pour lui dire, soyez la bien étouffée!

CESAR.

Comment étouffée? Est-ce que dans son desespoir philosophique elle emploïa pour s'ôter la vie d'autres instrumens que le fer ou le poison?

BRUTUS.

Sa mort ne seroit pas si illustre, elle n'auroit pas un relief si distingué. Porcie aïant fait connoitre qu'elle avoit resolu de ne point me survivre, & de finir ses jours en Fille de Caton & en Femme de Brutus, ses proches, ses amis, ses Domestiques s'unirent de concert pour traverser ce funeste, ou pour mieux dire cet Heroïque dessein. On lui ôte toutes les armes avec lesquelles elle auroit pu attenter sur sa personne; on la veille de près; & se trouvant assez malheureuse pour ne se voir environnée que d'Ennemis de sa mort, le chagrin qu'elle en eut lui causa une maladie.

CESAR.

Il ne tenoit qu'à elle d'obvier à ces inconveniens:

conveniens : qui l'empêchoit de se tuër d'abord? Pour peu qu'on retarde, c'est que la resolution n'est pas encore prise; & quand on y aporte tant de Ceremonie, c'est qu'on dispute le terrain, c'est qu'on ne cherche qu'à gagner du tems. Si bien donc qu'aparemment Madame vôtre Epouse étouffa de chagrin, & peut-être plus de depit d'être contredite que d'envie de mourir.

BRUTUS.

Vous allez trop vîte, & vous pourriez bien avoir contracté dans les Gaules cette précipitation d'esprit. Porcie, quoique gardée à vuë, trouva le moïen de se mettre, sans qu'on s'en aperçût, des charbons ardens dans la bouche; puis serrant de toute sa force les dents & les levres, elle trompa par une mort prompte & subite toutes les precautions & tous les secours de ses surveillans.

CESAR.

Je ne m'attendois pas à celui-là. Je ne me dedis pas néanmoins, on peut aussi bien attribuer cette fin également ingenieuse & violente à une certaine opiniatreté maligne qui n'est pas rare dans l'autre Sexe, qu'à une force extraordinaire de raisonnement; & comme la contrainte est

quel-

quelquefois le grand écueil de l'honneur d'une Femme, elle peut bien l'être aussi de sa vie.

BRUTUS.

Il y a bien de la difference. Une Femme qui se vange sur le front de son Mari, de la cruelle persecution qu'il lui fait souffrir par une jalousie outrée, ne fait que suivre le penchant de la Nature : mais une Femme qui veut mourir, malgré tous les efforts que les personnes qui lui sont les plus chéres font pour l'en empêcher, doit combattre en soi-même l'amour de la vie, amour qui est la source & le fondement de toutes les autres inclinations.

CESAR.

Une simple vapeur peut causer ce grand & glorieux triomphe.

BRUTUS.

Porcie assure qu'elle n'a jamais été si raisonnable que dans ce dernier moment ; & on doit la croire, puisque le temoignage d'une Ombre est infaillible. D'ailleurs comme on connoissoit le merite sublime de ma Femme, on n'a pas balancé à interpreter sa mort en faveur de son courage. Tous nos Romains qui arrivent conviennent que la mort de Porcie a

laissé

laissé les vivans dans la plus grande admiration.

CESAR.

Si vous n'avez pas d'autre piéce à produire qu'une admiration generale, votre cause va mal. Les hommes sont grands Admirateurs de rien. Au reste les hommes n'admirent que ce qu'ils ne savent point : or il y a encore bien moins de fond à faire, sur ce qu'ils ne savent point que sur ce qu'ils croïent savoir, quoique pourtant l'un vaille bien l'autre. Si bien donc que votre Porcie reçoit ici bien des complimens sur sa belle & rare invention de mourir ?

BRUTUS.

Voici ce qu'une Ombre bel esprit lui dit dernierement en l'abordant. O Porcie digne Fille de Caton, tous les Siécles rendront à vos très-chastes feux l'admiration qui leur est duë ; vous qui ayant su que votre Mari avoit été batu à Philippe, & qu'il s'étoit tué, ne fites point de façon, par ce qu'on vous refusoit le fer, de vous emplir la bouche de feu : quoique Femme, vous avez imité la fin courageuse de votre Pere ; je ne sai même, si vous n'avez pas marqué plus de force d'ame que lui ; car il n'a fait que suivre la grande

de route de ceux qui se tuënt ; mais vous Porcie ? vous avez inventé un chemin nouveau, vous étes originale en fait de mort volontaire. *Tuos quoque castissimos ignes Porcia, M. Catonis Filia, cuncta sæcula debita admiratione prosequentur : Quæ cum apud Philippos victum & interemptum virum tuum Brutum cognosceres, quia ferrum non dabatur, ardentes aere Carbones haurire non dubitasti, muliebri spiritu virilem Patris exitum imitata. Sed nescio an hoc fortius, quod ille usitato, tu novo genere mortis absumpta es.*

CESAR.

Porcie devoit être bien glorieuse d'entendre cela ; car c'est un grand honneur que l'honneur de l'invention, sur tout en matiere de se tuër. Il y a pour votre Heroïne une circonstance à craindre, c'est que la Secte qu'elle a voulu fonder ne soit morte avec elle ; car je ne croi pas qu'elle ait de disciples ; on ne s'avisera jamais de pratiquer sa leçon. Je n'ai plus qu'une chose à vous dire. Vous souvient-il de ce qui se passa entre nous deux après la Bataille de Pharsale ?

BRUTUS.

Je me souviens que vous me demandâtes où je croiois que Pompée s'étoit re-

retiré ; & que je répondis qu'il avoit apa-remment porté en Ægypte les débris in-fortunez de son triste naufrage.

CESAR.

Cela même. Mais ça de bonne foi, étiez vous tout-à-fait Brutus dans ce mo-ment là ? N'étoit-ce point un peu me faire votre Cour aux depens du grand & pretendu General de la Liberté ?

BRUTUS.

Si j'avois été assez foible pour commet-tre une si grande lâcheté, j'aurois lavé cet-te tache dans mon sang. Je pourrois al-leguer pour ma justification que dans l'é-tat où les choses étoient alors, il m'étoit permis de venger la mort de mon Pere, en vous decouvrant le chemin qu'il fa-loit prendre afin de poursuivre le vain-cu. Mais c'eut été sacrifier la cause pu-blique à mon ressentiment, & j'aurois detruit par là tout le bon de ce que j'a-vois fait, en sacrifiant mon ressentiment à la cause publique. J'ai donc de meil-leures raisons pour assurer mon innocence. Premierement je n'avois eu aucune part à la confidence de Pompée touchant le choix d'un lieu de retraite ; & en second

lieu je ne voiois pas qu'en vous communiquant mes conjectures, je pusse empirer la malheureuse destinée du Fugitif; car je m'imaginois que l'Egypte vous paroitroit un si bon asyle pour Pompé, que vous ne vous resoudriez jamais à l'y aller attaquer. Mais c'est trop d'Apologie: les Morts ne sont pas Mortels; ils doivent se croire sur le oui & le non.

Puisque vous m'avez mis sur la fuite & sur la retraite de Pompée, vous ne sauriez m'oter la gloire d'avoir fait voir dans cette occasion là une grande sagacité de jugement; Pompée pouvant se retirer en tant d'endroits, il n'étoit pas facile de deviner la route qu'il avoit choisie.

CESAR.

Peut-être deviniez-vous à coup sur. Mais est-il vrai que vous avez predit la rupture d'Antoine avec Octave?

BRUTUS.

Je la predis plus que jamais; & cela sur l'imprudence de ce même Marc Antoine, qui ayant pû se faire compter parmi les Brutus, les Cassius & les Catons, s'est uni comme un accessoire à Octavius.

vius. C'eſt ce qui m'a fait dire que s'ils n'étoient pas vaincus tous deux, on les verroit bientôt ſous les armes l'un contre l'autre.

CESAR.

C'eſt leur affaire ; & c'eſt la nôtre de nous moquer de leurs folies. En voila bien long pour une premiere rencontre. Le reſte à une autre fois ; nous aurons tout le tems de nous revoir.



DIALOGUE VI.

CALIGULA, NERON.

CALIGULA.

C'Etoient de bonnes gens que nos Romains; n'est-il pas vrai?

NERON.

Le meilleur genre d'hommes qui fût sous le Soleil. Oh que Jules Cesar notre Fondateur les avoit bien guéris de la sotte passion de Liberté! Ils devinrent en peu de tems infiniment plus soumis qu'ils n'avoient été libres, depuis l'expulsion de Tarquin; & jamais on n'a vû de Nation, après avoir été au Souverain degré jalouse de l'independance, jamais, dis-je, on n'en a vû porter le joug de si bonne grace.

CALIGULA.

Vous lui faites trop d'honneur à cette Nation. Nos Romains ne sont pas les seuls qui se soient familiarisez bien vîte avec la servitude: & j'ai oui dire qu'il y a sur la terre des Peuples qui se sont piquez long-tems d'être gouvernez en hommes; &

& qu'on prendroit à present pour des bêtes de charge.

NERON.

Il est vrai que le Peuple est un animal bien facile à aprivoiser ; avec un peu de crainte on en fait tout ce qu'on veut ; & ce qu'il y a de plaisant, c'est que ce Peuple fournit lui même de son propre fond l'argent, les hommes, & generalement tout ce qu'il faut pour le mettre & pour le tenir à la chaine.

CALIGULA.

Ce n'est nullement son intention. Le Peuple donne dequoi defendre le Païs, dequoi l'agrandir, dequoi l'orner, enfin dequoi le rendre heureux ; & ceux qui le conduisent emploïant ces forces & ces secours à leur contentement personnel, le rendent miserable ; c'est un inconvenient qu'il ne peut pas éviter.

NERON.

Il l'éviteroit aizément s'il vouloit ouvrir les yeux sur ses interets. Mais abandonnons les Peuples à leur aveuglement ; & causons un peu de nos Regnes. Il me semble qu'ils ont eu assez de raport ; & je croi que nous avons été les deux Souverains du Monde qui ont le plus triomphé de la sottise des hommes.

CALIGULA.

Quoi, vous auriez gardé avec eux aussi peu de menagement que moi ? Vous me permettrez de n'en rien croire. Vous a-t-on fait un recit assez fidéle de ma conduite, pour savoir que je n'ai gardé absolument aucune mesure ; & que je ne me suis non plus soucié des Loix divines, naturelles, humaines, que si ma passion avoit été la Loi vivante de toutes choses ?

NERON.

Avec tout cela je me flatte d'avoir rencheri sur vous ; & j'oserois me vanter que la copie a été plus hideuse que l'Original ; & le Neveu plus monstrueux que l'Oncle.

CALIGULA.

C'est ce que vous ne me persuaderez jamais.

NERON.

Il y a un moien sur pour soudre la question : faisons nous l'un à l'autre un abregé de notre Histoire ; contons nous celles de nos actions par lesquelles nous avons bravé le plus la patience publique ; celles qui ont fait le plus d'horreur. Après cela nous jugerons infailliblement qui de nous d'eux l'a emporté ; car les Morts sont tout naturels, & ne se mettant guerre en peine de ce qu'on croit & de ce qu'on dit deux, ils s'accusent sans façon. CA-

CALIGULA.

Oui, mais une dispute telle que la nôtre seroit terriblement scandaleuse là haut. Il n'est pas rare chez les Mortels qu'on y agisse comme s'il y avoit un defi à qui feroit le pire ; mais peu s'avisent de plaider pour leur Scelerateffe, & de se faire un point d'honneur de gagner la cause. Le crime & le vice ont par tout quantité de Sectateurs ; mais ils en ont très-peu qui fassent gloire de l'être. En fait de moeurs deréglées, les hommes ne s'effraient point de la realité ; mais les apparences les épouventent ; & ils s'en defendent de tout leur pouvoir.

NERON.

La chose est toute differente en ce Monde-ci. Les Morts n'étant que des Ombres sont insensibles à la realité ; il n'y a que l'apparence qui les touche. D'ailleurs il est permis aux Morts de dire naïvement tout ce qu'ils ont été & tout ce qu'ils ont fait ; & comme ils parlent sans sentiment, ils s'écoutent sans scandale. Ainsi entrons en lice, & voïons sans scrupule, en toute équité & en toute bonne foi, qui de nous deux s'est mis avec plus de hardiesse generalement au dessus de tous les devoirs.

CALIGULA.

Je fis regretter Tibere : cela seul ne decide-t-il pas la question ?

NERON.

Il s'en faut beaucoup. Tibere étoit un grand Scelerat ; mais il étoit aussi un grand hipocrite. Il tâchoit de couvrir sa marche ; de sauver les dehors, enfin son mauvais cœur ne se montroit pas à découvert. Si bien que vous agissant plus rondement, & n'y cherchant point tant de façon, vous auriez pu faire regretter Tibére, & ne pas être pour cela plus méchant que moi ; que dis-je ? & ne pas être même pour cela si mechant que lui.

CALIGULA.

On m'a dit cependant qu'un Historien, aprés m'avoir nommé très-Scelerat & très-funeste, a cru ne pouvoir mieux finir mon portrait qu'en disant que par mes desordres j'ai justifié les infamies de Tibére, *Scelerassimus ac funestissimus, qui etiam Tiberi dedecora purgaverit.*

NERON.

Cette pensée là n'est proprement qu'un joli & brillant galimatias ; car enfin votre conduite, quelque mauvaise qu'elle pût être, ne pouvoit pas rendre meilleure celle de

de votre Predecesseur. Mais ordinairement Messieurs les Historiens n'y regardent pas de si près, & ils s'apliquent bien plus à faire valoir leur esprit que la verité.

CALIGULA.

C'est qu'ils trouvent mieux leur compte à l'un qu'à l'autre. Mais pour en venir aux preuves de fait : Je fis voir dès l'enfance dequoi j'étois capable ; & je n'avois point encore la robe virile, lorsque je fus surpris en inceste avec une de mes Sœurs.

NERON.

C'étoit entrer par un coup de Maître dans la carriere du crime, que nous pouvons nommer la nôtre par excellence. Mais dans un âge si tendre, pouviez-vous fournir à un si haut exploit ; par une faveur speciale, la Nature secondoit-elle votre courage & vos intentions ?

CALIGULA.

Elle ne faisoit en cela rien d'extraordinaire. Mon mauvais naturel pouvoit bien avoir hâté mes criminelles resolutions ; mais non pas les forces qui m'étoient necessaires pour me plonger dans l'inceste. La robe d'enfance, sous laquelle je fus trouvé en flagrant delit, n'empêchoit

pas que je n'eusse l'âge competent selon le cours ordinaire de la nature.

Je ne pris la robe virile qu'à 20. ans & j'en avois 18. lorsque j'entrai chez mon Aieule. Or ce fut chez elle que je fus trouvé aux prises avec ma Sœur. Je fus elevé premierement chez Agripine ma Mére, ensuite chez Livie ; & en dernier lieu chez Antonia mon Aieule paternelle. Je n'entrai chez cette derniere, qu'après la mort de Livie, c'est-à-dire qu'en l'année de Rome 782. & j'étois né l'an 764.

NERON.

Oh! je n'ai plus rien à dire ; effectivement toute votre enfance n'étoit plus que dans la robe, & vous étiez en âge de fonction virile. Mais comment pûtes vous étouffer si-tôt ces impressions affreuses que la Nature & l'éducation donnent contre l'inceste ?

CALIGULA.

Touchant la Nature, c'est de quoi je ne conviens pas : du moins elle ne m'a jamais fait sentir cette repugnance, ou pour mieux dire cette horreur qu'on prétend venir d'elle. Tant s'en faut : n'étoit-ce pas la Nature qui me donnoit ce penchant ? Je ne voi pas même qu'on puisse

puisse apuïer cette aversion sur aucune raison solide ; & en effet comment la Nature, cette Ouvriere si sage, si reglée, si uniforme dans ses mouvemens, peut elle être assez opposée à soi-même pour empêcher de reünir & de perpetuër le même sang?

NERON.

La Nature a ses écarts & ses contrastes.

CALIGULA.

Oui à notre égard : mais par raport à la premiere cause qui la dirige, ces contrastes & ces écarts n'ont rien qui ne quadre & qui ne soit régulier.

NERON.

Sortons de cet endroit là depeur de nous égarer. Je veux bien supposer avec vous que la Nature ne repugne point à l'inceste. Mais vous m'avoûrez que les Loix y ont attaché l'idée d'un crime exécrable, d'un de ces crimes dont le seul nom alarme l'esprit, & fait soulever l'imagination? Comment donc ce Monstre ne vous éffraia-t-il pas?

CALIGULA.

C'est en cela même que vous devez reconnoitre la perversité de mon naturel, la force de ma méchante inclination. Je débute en amour par un inceste, je don-

ne mes premiers feux à ma Sœur, pourquoi? Parce que dans le genre d'aimer je ne pouvois faire rien de plus criminel ni de plus defendu.

NERON.

Ce n'étoit pas mal s'y prendre; vous commenciez par où les autres finissent. Mais on dit que vous ne vous étes pas contenté d'un inceste?

CALIGULA.

Et on dit vrai: J'avois trois Sœurs: elles passerent toutes trois par mes mains; mais Drusille, celle que je corrompis la premiere, & avec qui notre aieule Antonia me surprit, fut toûjours la favorite.

NERON.

Vous soutintes donc la gageure?

CALIGULA.

D'une grande force, je vous en repons; je la soutins jusques à la fin, & beaucoup au delà.

NERON.

On me l'avoit bien dit, quand on me contoit votre vie (car vous savez que j'étois d'un âge trop au dessous du vôtre pour pouvoir m'en souvenir) mais je ne pouvois le croire. Encore à present, je doute qu'on n'ait pas exageré là dessus;

& je serai bien aise d'aprendre de source une histoire si digne de vous.

CALIGULA.

Il m'est fort aise de vous contenter : il ne m'en coutera qu'une narration ; c'est peu de chose pour une Ombre. Les Morts ont beaucoup de tems de reste ; & de plus ils causent sans parler ; à ces deux conditions on récite à son aise. Faites donc comme si vous aviez des oreilles, & écoutez avec toute l'attention d'une Ombre d'homme.

NERON.

Les Morts ne sont que trop attentifs ; un peu plus de distraction ne leur feroit point de mal. Mais ils ont la comprehension extremement dure ; & il y a telle Ombre à qui on parleroit vingt Siécles avant qu'il pût entendre le sens d'un mot. N'importe, commencez toujours ; pour vous mieux écouter je contreferai le vivant.

CALIGULA.

Je vous en defie. Les vivans peuvent contrefaire les Morts : mais les Morts ne sauroient contrefaire les Vivans.

NERON.

Erreur, s'il vous plait, erreur. Nous causons ensemble, & de toutes choses, sans

que ni celui qui interroge, ni celui qui repond entendent rien de ce qu'ils disent. He bien! N'apellez-vous pas cela imiter les Mortels? Parler & écouter long-tems sans rien comprendre, qu'y a-t-il de plus commun chez eux? Mais nous voltigeons comme des Ombres. Aquitez-vous de votre promesse: je vous donnerai toute mon ouie; je ne m'engage pourtant pas à ne point vous interrompre; car comme les Morts n'ont que des images & des idées passagéres, leur memoire est fort ingrate, & ils font très-bien de demander sur le champ ce qu'ils veulent savoir, ou de ne pas remettre ce qu'ils ont envie de dire.

CALIGULA.

Depuis que Drusille m'eut entamé le cœur, elle en fut la maitresse tout le reste de sa vie.

NERON.

Si votre amour avoit été aussi innocent qu'il étoit criminel, vous n'auriez pas été si constant.

CALIGULA.

Il n'en alla pourtant pas de même avec mes deux autres Sœurs: je les prostituai à mes Bardaches, & ensuite je les fis mourir.

tir sous pretexte de conspiration & d'adultere.

NERON.

Si bien que de suborneur & d'amant de deux jeunes personnes dont l'honneur devoit être pour vous quelque chose de sacré, dont la vie vous devoit être infiniment chere, vous devintes leur meurtrier & leur Boureau? Le trajet est heureux; & je m'y reconnois avec plaisir. Mais revenons à Drusille; étiez-vous donc si passionné pour elle?

CALIGULA.

Plus que vous ne sauriez-vous l'imaginer. N'aiant pu empêcher son mariage avec Lucius Cassius, dès que je fus sur le trône, je l'ôtai à son mari; & je vecus publiquement avec elle comme avec ma Femme legitime.

NERON.

Cela étoit fort grand. Attaquer le cœur d'une Dame mariée; la ravir à son Epoux qui l'aime tendrement; soutenir hautement un adultere criminel & criant; c'est beaucoup; & peu de Princes ont poussé le pouvoir suprême jusque là. Mais une Sœur, une Sœur? Oh! la chose est singuliere; & voila peut-être un des triomphes

omphes les plus Heroïques que vous aiez remporté sur les Loix.

CALIGULA.

Et sur l'esprit bas & servile de nos Romains, qui me donnoient le plaisir de les voir respecter ce desordre affreux.

NERON.

C'est le cours ordinaire du Monde. Chez les petits, le crime paroît dans toute sa noirceur, & on le punit à toute rigueur de justice : il est plus ou moins difforme, plus ou moins digne de grace, à proportion que ceux qui le commettent sont en Fortune & en grandeur. Mais lorsque le crime est à l'abri de la Souveraine puissance, sa laideur se change en brillant ; & on lui fait presque autant d'honneur qu'à la Vertu.

CALIGULA.

Pourquoi ajouter *presque*? Souvent on donne bien plus d'encens aux crimes des Rois qu'à leurs vertus ; & même il ne tient qu'à eux de tourner un objet de Sceleratesse en objet de Culte & de Religion. Vous allez voir. Ma Sœur Femme étant morte, les funerailles ne manquerent d'aucune chose qui pût les rendre très-magnifiques : je fis faire des decrets pour honorer la memoire de Dru-

fille, tous semblables à ceux qu'on avoit faits pour Livie Femme d'Auguste ; & outre cela, il y eut un decret public qui declara que Drusille étoit au nombre des Immortels.

NERON.

C'étoit-là une Divinité tout-à-fait bien aquise ; & le Ciel étoit fort obligé au Senat de son beau present.

CALIGULA.

Drusille valoit bien Venus, ce me semble ; & d'ailleurs notre inceste devoit lui tenir lieu de merite auprès de Jupiter & de Junon.

NERON.

Desabusez-vous. La Lubricité de Venus est sacrée ; le mariage incestueux de Jupiter & de Junon est venerable. Les Dieux, quoiqu'ils fassent, font toûjours bien ; ils ne peuvent pas même s'écarter de l'ordre, puisqu'ils n'ont point d'autre regle que leur volonté : aussi les Dieux condamnent & punissent dans les hommes ce qu'ils veulent que les hommes adorent dans les Immortels. Mais voions la suite de l'Apotheose de votre trop chere Drusille.

CALIGULA.

On la mit en statuë d'or dans le Senat :

natre on lui eleva une autre statue dans le *forum*, toute semblable à celle de Venus, sous les mêmes honneurs qu'on rendoit à cette Déesse.

NERON.

N'y avoit-il point de malignité dans cette flaterie, là car enfin Venus est une divine prostituée; & mettre votre Femme à côté d'elle, c'étoit peut-être vous reprocher tacitement le Sort de Vulcain, ce plaisant Dieu *forge foudres*.

CALIGULA.

Nos bonnes gens n'y cherchoient pas tant de mystére. Je voulois que ma Femme ma Sœur fût Déesse, d'ailleurs elle étoit belle; cela alloit naturellement à en faire une autre Venus. Si on avoit placé Drusille auprès de Junon, l'assortiment eut été plus juste; mais il auroit trop signifié l'inceste: on savoit bien que Drusille, comparée à la Déesse de la beauté me plairoit beaucoup plus que Drusille comparée à une Déesse incestueuse.

NERON.

A la suite de cette Deification, je vous prie.

CALIGULA.

On consacra à Drusille un Temple tout par-

particulier; on ordonna que les hommes & les Femmes lui consacreroient des statuës, que les Femmes jureroient par son nom quand elles attesteroient quelque chose, & que son jour natal seroit destiné à des jeux qui seroient semblables à ceux de Cybele. Elle fut apellée la *Toute divine*, *Panthea*, & on lui rendit les honneurs divins dans toutes les Villes.

NERON.

Mais encore sur quoi fondiez vous la glorieuse metamorphose de votre Drusille? Par quel endroit vouliez-vous qu'elle eût pris plutôt le chemin du Ciel que celui des Enfers?

CALIGULA.

Je fondois la divine immortalité de Drusille sur mon pouvoir absolu; & le seul endroit par où je la sauvai des Enfers, c'est que je voulois qu'on crût qu'elle avoit été transportée au Ciel.

NERON.

La preuve est démonstrative, on ne sauroit y repliquer. Mais votre Sœur avec ses statuës, son autel, son temple, les sermens en son nom, enfin avec tous ses honneurs divins, n'en étoit pas plus Déesse pour cela.

CA-

CALIGULA.

C'étoit dequoi je ne m'inquietois guére. Vous jugez bien que je n'étois ni assez aveuglé de ma passion, ni assez ignorant pour croire que Drusille fut devenuë Déesse ; j'étois aussi fort persuadé que tous les gens bien sensez se moquoient dans l'ame, de cette Divinisation. Mais j'y trouvois mon compte. Je me consolois de la perte de ma Sœur, par tout ce qu'on faisoit pour sa memoire qui m'étoit infiniment precieuse ; je me faisois un plaisir de remarquer jusque là quel excès de lâche & de honteuse flaterie, de complaisance sacrilege, la crainte qu'on a d'un seul homme peut entrainer des peuples entiers, des Nations nombreuses & policées ; je ne pouvois assez admirer que la multitude, suivant sa sotte & grossiere credulité, embrassât si chaudement un Phantôme, se donnât pour lui tant de mouvemens, & rendit à cette nouvelle chimere le devoir le plus essentiel & le plus important que l'homme puisse rendre ; enfin je contentois ma vanité utilement, me figurant que la Divinité imaginaire de ma Sœur m'affermissoit sur le thrône, & donnoit à mon rang un surcroit de lustre & d'éclat.

NERON.

J'avouë que la Chimere & le Galimatias incomprehensible donnent le premier branle au commun des hommés : mais quelque disposition qu'ils aient à se plonger dans le faux merveilleux, il leur faut pourtant quelque petite lueur d'apparence. Quoi ? fût-ce simplement sur votre ordre, ou par attention à flater & à prévenir vos passions que le Senat declara Drusille Membre femelle du College immortel ; & qu'il lui decerna l'encens, le sacrifice, les offrandes, l'invocation & tous les autres Droits qu'une Divinité ancienne ou moderne exige des Humains ? N'avoit-on pas mis auparavant quelque prodige en Campagne ?

CALIGULA.

La chose en valoit bien la peine : La Cour Celeste choisit parmi tous les Sujets de l'Empire, c'est-à-dire parmi une bonne partie des Mortels ; un temoin grave & digne de foi, pour manifester la Fortune divine de Drusille, c'étoit Livius Geminus, Senateur Romain.

NERON.

Un Officier de Justice n'est pourtant guére propre à être Commissaire du Ciel ; car dans cette charge là il n'y a point d'é-

d'épices, & les procès verbaux ne raportent rien.

CALIGULA.

Rien? C'est trop dire, personne ne parle ni n'agit au nom de quelque Dieu que ce soit, qui n'ait ses salaires. Il est vrai que le paîment n'est rien moins que proportionné au merite & au travail. Ceux qui disent le mieux sont souvent ceux qui reçoivent le moins. Le diseur d'Oracles a peu de chose, lors que le Cancre qui ne fait que batre la Campagne est recompensé largement de ses pauvretez. Ce sont même ordinairement les Officiers muets qui ont les plus gros apointemens. Au reste tous font valoir leur peine aussi haut & le plus qu'ils peuvent; & s'ils ne s'enrichissent pas au service du Dieu ou de la Déesse dont ils sont les Ministres, ce n'est pas manque d'adresse, d'intrigue & de soin.

NERON.

Les plus malheureux de cette Gent sacrée sont les Officiers de la Grande Mere Cibéle. Cette Divinité, qui, quoique aussi vieille que le tems, n'est pas la plus chaste de l'Olimpe, veut que tous ses Prêtres soient Eunuques.

CALIGULA.

Ce sont des Eunuques volontaires ; ils cessent de l'être quand ils veulent ; & il y en a bien peu qui ne le veuillent jamais. Faisons revenir notre Senateur. Il declara qu'il avoit vû Drusille monter au Ciel & converser avec les Dieux : il fit des imprecations tant contre soi-même, que contre ses propres enfans, si ce qu'il disoit n'étoit veritable ; & il prit à témoin entre autres Divinitez celle de Drusille.

NERON.

Il devoit dire s'il dormoit ou s'il étoit bien éveillé ; car quoiqu'en fait de vision, ce soit à peu près la même chose, il est pourtant bon de specifier cette circonstance.

CALIGULA.

Quand il auroit juré qu'il ne dormoit point lors de cette aparition, les éclairez n'en auroient pas ajouté plus de foi à son témoignage ; & quand il eut confessé que ce n'étoit qu'un songe, les Sots n'en auroient pas moins gobé le prodige ; ils n'en auroient pas moins pris la chose pour une verité divine. En surnaturel, on examine trop ou trop peu : ceux qui examinent trop sont les moins contens ;

à force de chercher ils ne trouvent rien. Ceux qui n'examinent pas assez, persuadez d'abord de ce qu'ils ne veulent pas connoitre, ou de ce qu'ils ne sont pas capables de connoitre, ont le plaisir de trouver sans chercher, & de trouver d'autant plus qu'ils cherchent moins. Mais enfin on ne fouilla point si avant dans le raport de Livius Geminus ; on le crut, ou on fit semblant de le croire sur sa parole.

NERON.

Qui auroit taxé de fourbe & d'imposture un venerable Sénateur qui parle du Ciel ? J'en ai connu pourtant qui n'appliquoient leur petit genie qu'à bien emploier la vision & la fausse devotion pour se faire valoir, & pour parvenir à leurs fins.

CALIGULA.

Ces Scelerats avec leurs manieres simples, leur pretendu mépris du Monde, leurs discours pieux, leur grande affectation de zéle, sont bien à craindre : ils trouvent plus de Dupes qu'ils n'en veulent ; & il faut être pénétrant pour les connoître sous le masque.

NE-

NERON.

Il ne faut pas demander si vous recompensâtes liberalement votre Senateur ?

CALIGULA.

Comme son impudent mensonge & ses horribles imprecations tenoient lieu d'un grand merite auprès d'une ame comme la mienne ; & que d'ailleurs son adulation sacrilege m'étoit fort utile, je ne pouvois pas le païer assez : je lui donnai pourtant une grosse somme d'argent.

NERON.

La Terre est deja empestée de Visions ; mais si elles étoient toutes aussi fructueuses, il y auroit bien une autre émulation entre les Visionnaires ; ce seroit à qui feroit les plus rares & les plus merveilleuses decouvertes dans le païs des Dieux. Je m'imagine qu'en l'honneur de la Déesse Drusille, vous fites aussi beaucoup de bien aux Romains ; car il étoit bien juste que cette nouvelle Divinité repandit sur eux, par vos mains, les benignes influences de son pouvoir celeste.

CALIGULA.

Ce fut tout le contraire ; car je ne divinisois pas ma Sœur pour me faire aimer, mais pour me rendre plus terrible, & pour avoir une nouvelle occasion de

jetter mes Sujets dans le desespoir. Effectivement les Romains ne furent jamais si embarassez qu'en ce tems là; ils ne savoient quelle contenance tenir. S'ils paroissoient tristes, on les accusoit de meconnoître la Divinité de Drusille : s'ils paroissoient gais, on les accusoit de ne pas regretter sa mort. Je faisois valoir la nature humaine de ma Sœur contre ceux qui ne pleuroient pas, & la nature divine contre ceux qui s'affligeoient. Pendant le deuil public que je lui destinai, ce fut un crime que de rire, que d'entrer au bain, que de manger en famille; *Eadem defuncta, justitium indixi, in quo risisse, lavisse, cœnasse cum parentibus aut conjuge liberisve, capitale fuit.* Un pauvre homme qui avoit vendu de l'eau chaude, fut mis à mort par mon ordre, comme coupable d'irreligion, *quidam ob aquam calidam venditam, impietatis reus factus... trucidatus fuit.*

NERON.

Les bonnes gens, les bonnes gens que nos Romains! C'étoient de vrais moutons.

CALIGULA.

C'étoient bien plutôt de mauvais Singes; mais je les tenois à la chaine.

NE-

NERON.

Il ne tenoit qu'à eux de la briser. Dites-moi, je vous prie, quand vous voiyez le plus vaste Empire de l'Univers, & les hommes du Monde qui se piquoient le plus d'esprit, de politesse & de grandeur d'ame, se soumettre ainsi tranquillement à un ordre aussi impie, aussi extravagant, & aussi tyrannique qu'étoit le vôtre, n'étiez-vous pas bien content de vous ? Pour moi, je croi que j'en serois mort de joie.

CALIGULA.

Je n'ai jamais gouté plus agréablement le plaisir de la Tyrannie; & faire mourir à la vûë de tout Rome un miserable, par ce que, pour avoir vendu un peu d'eau chaude, je le declarois atteint & duëment convaincu d'Atheïsme à l'égard de la Déesse Drusille; cela me paroissoit la plus heureuse, & en même tems la plus glorieuse avanture qui pût arriver à un Maître de mon humeur.

NERON.

Vous ne pouviez mieux vous y prendre pour afermir votre Sœur dans sa condition divine. C'est un fort & puissant argument que le dernier supplice, pour bien établir l'existence d'une Divinité;

une telle preuve eſt demonſtrative, & elle perſuade plus que tous les livres, que tous les raiſonnemens, & que tous les Docteurs. Si vous aviez laiſſé Liberté de conſcience ſur la *Deïfication* de votre Sœur, Livius Geminus avec ſon aparition & ſes imprecations n'eut produit qu'une foible & legere croiance: mais la mort du vendeur d'eau chaude? Ah la ſolide & convainquante raiſon! Il faut croire ſous peine de la vie que Druſille eſt Déeſſe, Comment ne ſeroit-ce pas une Verité? Vous avanciez plus avec ce ſeul Boureau, que ſi vous aviez fondé une Ecole ou un Collége de Theologiens.

CALIGULA.

A quoi bon auſſi permettre à des Sujets de ſuivre leurs lumieres & leurs ſentimens? L'Homme n'eſt pas en Societé pour conſulter ſa raiſon, ni pour s'y conformer dans tout ce qu'elle lui dicte par raport à lui même: L'homme n'eſt en Societé que pour obeïr; ſur ce pié là il ne doit rien voir dans le Monde inviſible que par les yeux du Maître, comme dans le Monde viſible l'Homme doit aprouver tout ce que le Maître fait, & executer tout ce qu'il ordonne. Ainſi quand des Sujets refuſent d'aquieſcer d'eſprit & de

cœur

cœur à ce que le Souverain leur commande de croire, ce qu'ils voient leur parût-il clair comme le Soleil, leur parut-il aussi certain qu'une combinaison de nombres, ce sont des Membres rebelles ; & ils ne valent rien qu'à être jettez au feu.

NERON.

Je suis fort de votre avis ; & ces gens-là ont beau crier, comment voulez-vous que je voie ce que je ne voi point ? Pretez-moi votre discernement ou changez la disposition du mien ; on doit leur repondre, vous êtes des opiniatres & des entêtez ; vous ne voyez point par ce que vous ne voulez pas ouvrir les yeux ; & cependant il faut les punir & les suplicier à bon compte.

CALIGULA.

C'est bien à un petit nombre de particuliers vraiment à être plus éclairez que tout le gros d'une Nation ; & principalement que le Souverain d'un Etat.

NERON.

Mais vous qui vouliez absolument qu'on crût la Divinité de Drusille, en paroissiez vous bien persuadé ?

CALIGULA.

Depuis sa mort dans les choses même de la derniere importance, je ne jurois jamais

ni au Senat, ni à l'Armée que par la Divinité de Drusille.

NERON.

Bien vous en prenoit que notre bon Jupiter ne prend pas feu aizément, car pour son honneur & pour celui de toute sa Cour, il vous auroit foudroïé dès la premiére fois que vous fites ce serment-là.

CALIGULA.

Le Seigneur Jupiter m'en souffroit bien d'autres; je puis dire que j'étois une objection vivante & assès forte contre la realité de sa Providence équitable.

NERON.

Est-il vrai que vous couchâtes avec une Fille que vous aviez euë d'une de vos Sœurs?

CALIGULA.

Sur le mot équivoque d'un Historien peu exact, on a grossi de cet article odieux mes comptes déja assez chargez. Avez-vous ouï parler là haut de cette accusation là?

NERON.

Nullement. C'a été dans une conversation d'Ombres que j'en ai sû la premiere nouvelle.

CA-

CALIGULA.

Justement. Long-tems aprés nous un Abbreviateur de notre Histoire s'est mal exprimé : il a emploïé un terme qui peut signifier également que j'ai eu de gré ou de force le Pucelage d'une batarde née de moi & d'une de mes Sœurs ; ou que je l'ai reconuë hautement pour ma fille. Il y auroit eu beaucoup d'impudence dans tous les deux : mais parce que le premier sens est incomparablement le plus criant, on n'a point balancé à le choisir & à s'y arrêter.

NERON.

Marque qu'on vous a cru capable d'être incestueux jusque à ce point-là!

CALIGULA.

En quoi on ne s'est pas trompé. Si un tel coup eut été faisable, j'étois assurément homme à ne le point manquer : Que c'eût été un excellent ragoût pour moi qu'une bonne nuit avec ma *progeniture!* Je n'aurois plus eu rien à souhaiter dans ce genre-là, que de pouvoir faire avec Agrippine ma mere, mais de propos déliberé, ce qu'Oedipe fit par erreur avec Jocaste qui étoit la sienne. Il y avoit deux grans obstacles à l'action qu'on m'impute : le premier, c'est que je n'ai engrossé

aucune de mes trois Sœurs ; l'autre est que quand une des trois m'auroit donné une Fille, je ne pouvois pas la voir en âge de puberté. Je fis chez mon Aïeule à 19. ans mon premier exploit incestueux, & je mourus dans ma vingt neuviéme année, je vous laisse le reste de la combinaison; mais vous jugez bien que si le fait étoit vrai, il ne seroit pas demeuré plus de trois Siécles enseveli dans le silence : Un Empereur mort avant l'âge de vingt neuf ans qui auroit eu de sa propre Sœur une fille, & qui auroit vû cette Fille en âge de puberté, & qui l'auroit violée ou reconnuë hautement pour sa Fille, est une chose trop singuliére pour ne pas la trouver dans les sources de mon Histoire.

NERON.

Vos preuves portent, il faut s'y rendre; & d'ailleurs je croi qu'en effet vous n'auriez pas été homme à laisser échaper une si bonne occasion. Mais est-il vrai que vous aiez eu une passion si forte pour Cesonie, votre quatriême & derniere Femme?

CALIGULA.

Plus forte qu'on ne peut s'imaginer; & toute Ombre noire que je sois à

à present, je rougis, quand j'y pense, d'avoir été si bon Mari.

NERON.

En effet, cette pratique toute Bourgeoise ne se pardonne point chez les Grans; encore moins chez les Monarques; & sur tout chez les Monarques qui font profession de ne point connoitre d'autre Loi que leur passion. Aparemment votre Cesonie étoit belle, jeune, & vous en aviez eu les sgands?

CALIGULA.

Tout le contraire. Sa beauté n'avoit rien que de commun: Cesonie étoit entrée dans l'automne de l'âge; & je l'avois prise déja trois fois mére. Avec tout cela j'en étois épris; & on ne peut pas aimer avec plus d'ardeur ni de constance que je l'aimai.

NERON.

L'épousâtes-vous d'abord?

CALIGULA.

Oh pour celui là! non: je la tins quelque tems à l'épreuve; & je ne la déclarai ma Femme qu'après qu'elle m'eut donné une Fille.

NERON.

C'étoit dementir notre Caractére; & pour agir en vrai Caligula, le tems où vous

vous attachâtes à Cesonie par le lien conjugal, étoit justement le tems où vous deviez la renvoier.

CALLIGULA.

Oui, si je l'avois épousée par conscience ou par probité. Mais vous jugez bien que ce n'étoit pas là mon motif. Cesonie dans notre Carriére amoureuse me possedoit tout entier; elle vouloit absolument être ma Femme; & rien ne m'obligeant à me contenter de la faire telle par un mariage clandestin, je voulus bien lui donner un droit public sur mon lit; je la fis Imperatrice.

NERON.

N'aviez-vous point plutôt une autre raison secréte? Cesonie étoit une Maîtresse fletrie: suivant le train commun la jouïssance & la couche devoient vous en avoir degouté: ne l'épousâtes-vous point par refroidissement, par un épuisement de tendresse, par une extinction d'ardeur?

CALIGULA.

Cela auroit du moins supposé de l'estime; & j'étois incapable d'en avoir pour personne. Mais non contre la coutume de tous ceux de mon humeur, & par ce que j'étois singulier en tout, je me mariai

par

par un redoublement d'amour, & pour mieux aimer.

NERON.

Je croi en effet que vous n'étiez pas homme, non plus que moi, à faire beaucoup d'attention aux devoirs & aux suites des épousailles; & qu'en cela, comme en toute autre chose vous vous abandonniez au torrent de votre panchant impetueux. Mais encore par quel endroit cette Femme-là vous enchainoit-elle si fort?

CALIGULA.

Elle entendoit parfaitement l'art de la guerre amoureuse: très-habile à engager le combat; encore plus habile à le soutenir; enfin d'une valeur infatigable tant pour attaquer que pour se defendre, elle tenoit toûjours son Champion en haleine. C'étoit là precisément mon fait; car j'excellois dans cette sorte de lice; je n'étois brave que là.

NERON.

Cette valeur a son merite: c'est une fort bonne ressource dans l'infortune; & au lieu que les Amazones de Venus ne donnent que des loüanges à la bravoure Martiale, elles achétent & paient en bonnes espéces le courage du Dieu Priape. Quant au talent voluptueux de votre Ce-

sonie, quelques Ombres étant derniérement sur votre Chapitre, une qui a vû bien clair là haut, faisoit cette reflexion. Il est étrange que cette Femme n'étant ni jeune ni belle, & aiant eu déja trois enfans de son mari, ait pu inspirer une si ardente & une si constante passion à ce Barbare: mais on a beau vanter la premiere fleur de Jeunesse; on verra, si l'on y prend bien garde, que l'adresse & la routine d'une Femme de 30. à 40. ans, soutiennent mieux son regne, quand elle est Maîtresse d'un Prince, que ne feroit la seule beauté d'un jeune tendron. Outre que la Maîtresse de Caligula, & aparemment bien d'autres aussi du même predicament, aquierent plusieurs sortes de routines qui remplacent avec usure ce que les années ôtent aux charmes du visage.

CALIGULA.

Cette Ombre là, quelle qu'elle soit, n'est pas dupe: elle pourroit même confirmer sa theze par plusieurs exemples anciens & modernes. Mais puisque vous êtes si bien instruit de mes affaires, à quoi bon vous en informer?

NERON.

C'est toûjours un plaisir de savoir les cho-

choses d'original. On dit que vos saillies amoureuses étoient quelquefois à faire trembler cette bien-aimée, cela paroit une contradiction.

CALIGULA.

Dans la nature, chez tous les hommes; mais non pas chez moi, qui étois un monstre en naturel & en humanité. Ce qu'on dit est fort vrai. J'aimois avec la derniere passion; mais j'étois encore plus feroce qu'amoureux. Au fort de ma tendresse, loin de m'exhaler en soupirs & en belles paroles, j'entrois dans des mouvemens de cruauté; & je tournois mes douceurs en menaces terribles. Cette belle tête, disois-je, sera coupée si-tôt que je l'aurai commandé: Il me prend envie de vous faire apliquer à la question, afin de savoir de vous pourquoi je vous aime si fort.

NERON.

Methode de caresser toute neuve! Je ne pense pas que personne s'en soit jamais servi depuis vous. La pauvre Cesonie étoit à plaindre d'être si aimable à vos yeux. Qu'auriez-vous fait dans la violence de la haine, puisqu'un transport d'amour vous rendoit si dangereux? C'est pourtant dommage, après tout, que

vous n'en soiez pas venu à l'execution. Faire mettre à la torture, faire decapiter par un excès de tendresse la seule personne qu'on aime, & qu'on aime infiniment, rare & incomparable action dans l'Histoire d'un Monarque Scelerat de profession! Je vous le déclare net: si vous aviez fait ce chef-d'œuvre-là; je baisserois la Lance, je vous abandonnerois le Champ de Bataille, je me confesserois vaincu.

CALIGULA.

J'en avois bonne envie: mais comme je n'aimois que moi dans ma Maîtresse; en la faisant tourmenter & mourir, j'eusse païé trop cher le plaisir de la cruauté. L'amour propre, qui est par tout la plus forte digue contre l'inondation du crime, retient les Princes comme les autres hommes; & les Tyrans feroient bien autre chose, si heureusement pour le Genre humain cette barriere ne les arrêtoit.

NERON.

En ce cas-là deux Individus comme nous suffisoient pour détruire toute l'Espéce. Si bien donc que nonobstant toute la douceur que vous trouviez à repandre le Sang, vous ne pûtes vous résoudre, depeur de perdre Cesonie, à faire

voler cette tête qui vous paroissoit si belle, à faire dechirer ce Corps qui aiguisoit si agréablement l'apétit de votre volupté ? Le sacrifice étoit assurément fort grand ; & vous ne pouviez donner à votre Nymphe une preuve plus convaincante de votre Amour.

CALIGULA.

Cela est vrai. Cesonie m'étoit plus chere que la cruauté ; c'est tout dire. Je l'aimois éperduëment, & j'aurois souhaité que toute la Terre eut aplaudi à la force de ma passion. Souvent je faisois voir aux Troupes ma Déesse en équipage de Bellone ; & quelquefois aussi je la montrois toute nuë à mes confidens comme une Venus.

NERON.

La vuë d'une telle Bellône n'étoit guére propre à ranimer le courage des Soldats : mais la vuë d'une telle Venus pouvoit inspirer à quelcun de vos amis des desirs dangereux pour votre personne ; & quand cette imprudence vous auroit couté le Thrône & la vie, vous ne seriez pas le seul.

CALIGULA.

Je n'y regardois pas de si près ; & d'ailleurs

leurs je me croiois trop redoutable pour avoir peur de rien.

NERON.

On pourroit ajouter que Cesonie n'étoit ni assez fiére, ni assez peu complaisante pour se formaliser; & que comme elle n'étoit belle que pour vous, vos confidens ne la regardant pas du même œuil étoient à couvert de la tentation. Mais un mot sur le fruit de ces amours. Votre ferocité naturelle ne vous empêcha pourtant pas d'être bon Pére; & vous aviez, à ce qu'on disoit à Rome, un grand fond de tendresse pour la Fille que Cesonie vous assuroit être de votre façon.

CALIGULA.

Pouvois-je douter qu'elle fût de moi? La voiant egratigner au visage les Enfans avec qui elle jouoit, je pris cette cruauté naissante pour un indice certain que la Fille étoit de mon Sang. Ainsi me croiant renaître dans cette petite barbare, c'étoit ma ferocité même qui me la faisoit aimer. Aussi les Conspirateurs ne firent-ils point de quartier à cette petite Creature; & le Centurion qui massacra le Pere & la Mére à coups d'épée cassa la tête à notre Enfant contre une muraille;

nous vinmes tous trois de Compagnie en ce Païs-ci.

NERON.

Dites-moi, je vous prie, à propos de ce Païs-ci: comment vous y reçut-on?

CALIGULA.

Tout de même qu'on vous y a reçu; c'est-à-dire avec le dernier mépris. Je n'eus pas plutôt dit à Charon qui j'étois, que ce vilain Dieu-batelier qui me connoissoit de réputation, s'égaia sur mon Ombre, & defraia en belle humeur les passagers à mes dépens; je fus le jouët & la Fable de toute la barque. Mené devant Pluton, cette Divinité noire & melancholique m'accabla de reproches: sa sombre Cour me chargea de brocards, & je me vis exposé à la moquerie, à la huée, à l'horreur de toutes les bonnes & honnêtes Ombres.

NERON.

Des Princes de notre tournure tombent ici terriblement de haut; & si ceux qui nous imitent sur le Thrône savoient ce qui en est, ils iroient bride en main. Mais le mal est que depuis qu'il y a des Morts aucun n'est remonté, ni aparemment ne remontera jamais pour aprendre ce qui se passe chez eux. Ainsi les Vivans

vans ne reflechiſſant point ſur ce long & fâcheux avenir, ceux que le ſort éleve à la Souveraine puiſſance, & qui la diſpenſent par paſſion, gouvernent comme ſi leur pouvoir & leur vie devoient durer toûjours.

CALIGULA.

Oh! tréve de morale, ou je vous quitte. Cette matiére ne nous convient point, & d'ailleurs nous en ſommes aſſez tourmentez quand nous ſommes ſeuls: c'eſt elle qui cauſe nos remors; c'eſt elle qui nourit ce ver horrible & éternel qui nous ronge le cœur, & qui nous rendant inſupportable, à nous mêmes, nous fait ſouhaiter, mais helas! en vain, notre aneantiſſement.

NERON.

Nous avons du moins une conſolation; c'eſt que n'étant que des Ombres, notre malheur n'eſt qu'en figure. Mais n'importe. Laiſſons la morale à ces heureux Mortels qui, à leur grand profit, la debitent de profeſſion, le plus ſouvent ſans la pratiquer; & rentrons dans notre chemin. Contez-moi un peu je vous prie votre Commerce amoureux avec la Lune.

CALIGULA.

C'eſt peut-être là l'endroit de ma vie où

où je me suis le plus moqué des hommes; où j'ai joué le plus plaisamment la sottise populaire. Toutes les fois que cette belle & brune suivante de la Terre étoit dans son plein je me déclarois son Amant passionné; je lui criois de venir coucher avec moi; & je me vantois même d'en avoir obtenu la derniere faveur.

NERON.

La conquête étoit fort rare; & la jouïssance encore plus extraordinaire. Mais de bonne foi, ce ridicule Amour n'étoit-il point effectif de votre côté? N'aviez-vous pas tout au moins la Lune dans la tête.

CALIGULA.

Je n'étois ni assez ignorant, ni assez fou pour croire l'Astre de la nuit une aimable personne: mais je cherchois à me donner du relief par le merveilleux; & quand un Prince peut en venir là, croiez-moi, il est bien fort.

NERON.

Quelle idée aviez-vous donc des Romains? Doutiez-vous qu'ils prissent votre intrigue amoureuse avec la Lune pour une extravagance au dernier dégré?

CALIGULA.

Vous connoissez bien peu les hommes.

mes. Il n'y a point d'absurditez qui ne trouve des credules : sur tout en matiére de surnaturel & de prodige, les plus grandes impertinences deviennent des veritez sacrées : on n'oseroit y toucher ; il y va du fer. Après tout, pourquoi n'aurois-je pas pû persuader mes Amours avec la Lune, que tant de gens adoroient comme une Divinité femelle? Ces amours étoient-ils moins probables que ceux du Soleil, par exemple, avec la Mére de Phaëton, & avec tant d'autres Mortelles ?

NERON.

Vous me parlez d'une Fable.

CALIGULA.

D'accord. Mais y a-t-il eu une de ces sortes de Fables qui n'ait pas été consacrée ? Notre culte n'étoit-il pas uniquement apuié sur les réveries des Poëtes ? Un esprit tourné à la fiction invente pour son plaisir ou pour quelque autre raison, ce qui n'a jamais été, & ce qui ne peut jamais être. Ce mensonge grossier, mais peut-être ingenieux, qui d'abord ne fait que divertir, s'autorise avec le tems, & passe imperceptiblement pour un fait indubitable : la superstition aveugle, & à qui tout est propre, embrasse cette fiction, & elle y enchaine si bien le Vulgaire par le

lien

lien de la conſcience comme à un Miſtere venerable, que ce Vulgaire ignorant periroit plûtôt que de ſouffrir qu'on y donnât la moindre atteinte. Ainſi n'avois-je pas lieu de me promettre, que mes bonnes nuits avec la Lune entreroient dans la Theologie; & qu'on en feroit un dogme ou un point de Religion?

NERON.

Vous deviez donc commencer par bâtir un temple à votre Déeſſe, & par lui donner des Miniſtres. C'étoit le grand moien pour bien établir vos avantures Lunatiques: ces Prêtres, ces Sacrificateurs intereſſez à les diviniſer en auroient ſoutenu la verité avec zéle; & ils en auroient fait une bonne & utile dévotion.

CALIGULA.

Il y en a d'auſſi ridicules, pour le moins: mais je ne m'aviſai pas d'un ſi bon expedient; & puis ce nouveau culte ſeroit aparemment tombé avec moi; & en haine de ma Tyrannie on n'auroit pas manqué d'ôter à ma Maîtreſſe la Lune ces honneurs divins.

NERON.

Et moi je ferois une conjecture tout opposée. Peut-être votre Déeſſe vous auroit

auroit-elle sauvé la vie ; & si son culte n'avoit pas été un motif assez fort pour effraier & pour retenir vos Conspirateurs, ce culte n'en seroit pas moins allé son train. La Superstition saisit avidement les occasions ; & quand elle tient une fois ce qui l'accommode, il est très-difficile de le lui arracher. Tyran tant qu'il vous plaira : les Ministres du Temple ont-ils eu le bonheur de s'emparer une fois des consciences ? Ils savent admirablement maintenir leur empire. On égorge le Tyran ; on deteste sa memoire ; on abolit toutes ses Loix : mais la crainte d'une Divinité imaginaire fait respecter les autels qu'il a fondez ; & les Prêtres qui s'engraissant de tout le réel des sacrifices & des offrandes, donnent la fumée à cette chimere, continuënt toûjours à en imposer. Ils font même si bien, qu'ils rendent leur Fondateur Scelerat venerable aux Siécles suivans ; & tôt ou tard le zéle de Religion, la pieté qu'ils lui attribuent, fait douter de ses crimes & de ses excès. Mais à propos de Religion, quelle étoit la vôtre ?

CALIGULA.

C'est une grande question. A me voir agir, on m'auroit pris pour le plus determiné

terminé des Athées. J'ai poussé le crime de leze Majesté divine aussi loin que l'homme puisse le pousser. Je vomissois des blasphemes épouvantables contre la Divinité. Quelques fois je renviois sur Jupiter, tant à l'égard du Tonnerre qu'à l'égard de la foudre : je rispostois par le bruit de mes machines au bruit du Tonnerre ; & si la foudre tomboit des nuës, je lançois des pierres vers le Ciel, & je m'écriois en adressant la parole au Dieu qui lance la foudre, *ôte moi du Monde ou je t'en ôterai.*

NERON.

Quelle saillie ! Cette rodomontade valoit mieux qu'une humiliation profonde & repentante pour desarmer Jupiter ; & je m'imagine que ce Dieu, tout terrible qu'il est quand la colere le tient, laissa tomber sa foudre à force de rire de votre extravagance.

CALIGULA.

Desabusez-vous. Quand le Seigneur Jupiter se fâche contre un Mortel, c'est tout de bon : il n'entend point raillerie ; & quoique l'Homme soit à son égard cent & cent millions de fois moins qu'une fourmi n'est à l'égard de l'Homme, Sa Majesté foudroiante se fait une affai-

re

re très-serieuse d'écraser une tête humaine.

NERON.

Jupiter honore beaucoup l'espéce. C'est à peu près comme si vous ou moi, lorsque nous nous disions Maîtres de l'Univers, avions emploié nos meilleures machines de guerre contre des mouches. Revenons. Ne craigniez vous point que Jupiter vous prît au mot?

CALIGULA.

Nullement. Dès que ce Dieu toleroit mes excès affreux, dès qu'il me laissoit vivre, je croiois avoir sujet de présumer que je faisois exception, & que sa toute puissance ne s'étendoit pas jusque sur moi. Ainsi je me sentois assez d'audace pour le defier à un combat à toute outrance, sans quartier, *sine missione*; & qui ne devoit finir que par la mort de l'un ou de l'autre des Combatans.

NERON.

Il est certain que nous avons été les deux Personnages du genre humain les plus propres à faire douter qu'il y eût un Jupiter; & que l'impunité de nos crimes enormes donnoit lieu à de grandes tentations contre la justice de sa Providence; car étoit-il concevable que l'Auteur,

teur, le Pére, & le Conducteur des hommes regardât tranquillement nos violences & nos desordres ? Mais enfin vous n'ignoriez pas que Jupiter par sa condition divine n'étoit sujet ni à la blessure, ni à la mort : comment donc l'apelliez-vous en duel ?

CALIGULA.

Hé ! Comment la plûpart des Mortels très-persuadez que Jupiter voit tout, qu'il balance tout, qu'il met tout en ligne de compte, agissent ils tout de même que si Jupiter ne voioit rien, ne pesoit rien, ne se mêloit en aucune façon de leurs affaires ? Demander aux hommes du raport entre ce qu'ils croient de la Divinité & leur conduite à son égard; ce n'est à la verité que demander le premier & le plus important usage de leur raison; mais c'est pourtant ce qui se trouve le moins chez eux. Sur ce pied là je pouvois bien croire des Dieux, & agir néanmoins comme si je n'en eusse point cru.

NERON.

Je me souviens qu'on vous imputoit des profanations aussi hardies que bizarres.

CALIGULA.

On ne pouvoit en dire assez sur ce Cha-

pitre-là. J'ai joué le Ciel avec une impudence également impie & débordée ; j'ai commis des Sacriléges qui devoient me mettre en horreur, en exécration chez tous mes Sujets qui professoient de bonne foi la Religion de l'Etat. En voici des exemples. En plein jour je m'aprochois de la statuë de Jupiter Capitolin, comme pour lier conversation avec lui: tantôt je lui parlois à haute voix, tantôt doucement & à l'oreille ; & puis à mon tour j'aprochois mon oreille de la bouche de Jupiter. Cette conversation ne se passoit pas sans dispute. Je menaçai un jour hautement Jupiter de le renvoier en Grece. Je me vantois que ce Dieu avoit prevenu par ses prieres l'effet de cette menace, & qu'il avoit obtenu la faveur d'être logé avec moi. C'est pour cela, disois-je, que j'ai fait un pont entre mon Palais & le Capitole.

NERON.

La Comedie étoit effectivement assez scandaleuse : Les Spectateurs la voioient ils de Sang froid ?

CALIGULA.

Vous pouvez croire qu'ils n'étoient pas fort edifiez d'un tel manége ; & qu'ils ne le regardoient qu'avec une extrême indignation.

gnation. Mais ils prenoient le parti qu'on prend ordinairement dans ces fortes de conjonctures : laissant au Maître de la foudre le soin de vanger l'honneur de son temple, de sa statuë, de sa Divinité, ils ne s'attachoient qu'à paroitre frapez d'admiration de mon Commerce avec Jupiter ; de la hauteur avec laquelle je le traitois. Les uns faisoient semblant de prendre en serieux ma farce impie & sacrilége : les autres étoient les dupes de mon impieté ; & ils s'imaginoient sottement que ma puissance étoit assez grande pour me brouiller & me racommoder avec le premier des Dieux. Enfin les témoins de ce beau spectacle s'accordoient tous à s'écrier sur ma gloire ; c'étoit à qui aplaudiroit le plus.

NERON.

Ainsi, les uns affectoient de croire ; & les autres croioient bonnement : la crainte qu'on avoit de votre barbarie faisoit des Hypocrites & des Scelerats ; & en même tems elle faisoit des fous. Les Princes, quels qu'ils soient, sont mieux servis que le Ciel ; mais c'est encore tout autre chose d'un Tyran. Pour lui plaire on n'a égard ni à ce qu'on doit à la Divinité, ni même à la nature.

CALIGULA.

C'est que les hommes ne font attention qu'à ce qu'ils voient; & un danger present absorbe toutes leurs speculations de Religion. Vous en jugerez encore mieux par ce que je vais vous dire. Je m'allois mettre fort souvent entre la statuë de Castor & celle de Pollux, & je recevois là les adorations de tout venant. Je me fis bâtir un temple, où on m'offroit tous les jours en sacrifice les animaux les plus rares. Je me disois Jupiter un certain tems; & c'est pour cela, ajoutois-je, que j'ai couché avec tant de Femmes, & avec mes propres Sœurs. Une autre fois je me disois Junon, Diane, Venus, Bacchus, & je me revêtois de l'équipage de chacune de ces Divinitez. Je me fis créer un Corps ou un Collége de Prêtres. Ma Femme Cesonie & mon Oncle Claude furent membres de ce Collége; il n'y entra que des gens très-riches, & qui achetoient cherement cette dignité. Je voulus être moi même mon Prêtre, & pour cet effet je m'agregeai à ce Corps. J'y fis entrer aussi mon Cheval.

NERON.

Votre Cheval? Quelque homme apparemment à qui vous donniez ce nom là,

là, par derision, à cause de son ignorance & de sa stupidité?

CALIGULA.

Bon! C'eut été là une grande merveille, pensez-vous : comme si les Colléges de Prêtres, de Sacrificateurs, de Ministres du Temple n'étoient pas remplis de ces sortes d'animaux à figure humaine. Mais non ; c'étoit un Cheval de mon écurie ; un individu de cette espéce à quatre pieds qui rend tant de service à la molesse, à la vanité, au plaisir, à la fureur des hommes ; enfin un Cheval, naturel, ce qui s'apelle un Cheval.

NERON.

Si bien qu'il avoit pour Confréres l'Empereur & les premiers de l'Empire? C'étoit une haute Fortune pour une Bête : il ne vous restoit plus qu'à en faire un Dieu.

CALIGULA.

Et quand je l'aurois fait? Mon Cheval eut-il été la premiere brute divinisée? Combien de Nations rendent les honneurs divins à des êtres vivans ou inanimez qui valent beaucoup moins qu'un beau Cheval? Les hommes n'ont pas d'idée plus sublime que celle de la Divinité ; & la Divinité est pourtant ce qu'ils ont prosti-

tué le plus. On a fait des Dieux de toutes les sortes ; & les choses, censées dans un Païs les plus basses & les plus méprisables, ont été & sont peut-être encore à present des objets d'adoration. Jupiter est, dit-on, très-jaloux de sa gloire ; & cependant il l'a vuë sans en branler, transmise à des Imposteurs, à des Vaches, à des Serpens, à des Souris, à des Oignons, &c. Tant de patience, & de patience bien armée, ne marque pas une jalousie fort delicate.

NERON.

C'est lui seul qu'on adore caché sous cette diversité innombrable de formes étrangeres ; il s'attribuë le culte, à quoi qu'on le rende ; & de plus, il a ses raisons pour tolerer les Profanateurs ; Jupiter tire sa gloire de tout. Mais ne nous éloignons point. Vous faisiez bien de l'honneur à votre Divinité pretenduë, en introduisant un Cheval dans le Ministere de votre Temple ?

CALIGULA.

Plus que vous ne pensez. Associer au service des Autels un Cheval avec les Grans de ma Cour qui s'empressent à être de ce Collége, & qui donnent de grosses sommes pour y entrer ; n'étoit-

toit-ce pas decouvrir toute la force de ma Tyrannie, & toute la bassesse de la servitude Romaine? Pouvois-je mieux m'y prendre pour faire voir que ces Romains, autrefois si fiers de leur Liberté, ne meritoient plus que le nom de Bêtes; & que moi qui leur commandois avec un pouvoir si absolu, j'étois en droit de m'ériger en Dieu? En effet: à force de remarquer l'obeïssance aveugle de mes Sujets, j'oubliois ma condition humaine; & je me persuadai insensiblement que je devois être un Immortel. Voici mon raisonnement. Puis que ceux qui conduisent des troupeaux de bêtes, ne sont pas des Bêtes comme elles; mais qu'ils sont d'une nature plus excellente; il faut bien que ceux qui commandent aux hommes si absolument & à qui tous les autres cedent, ne soient pas de simples hommes comme ceux à qui ils commandent; mais des Dieux.

NERON.

La conséquence n'étoit pas juste; elle étoit trop forte; car enfin un homme, quelque puissant qu'il soit, a toûjours cent endroits pour se souvenir qu'il n'est qu'un homme: & vous même, j'en suis sur, ne doutiez nullement que vous en

fussiez un. Mais on pourroit changer l'argument & dire : puisque les Sujets d'un vaste Empire se laissent mener par le caprice d'un Furieux qui ne consulte ni raison ni équité ; donc il n'est pas difficile de reduire une grande & nombreuse Société d'hommes dans un état de Bêtise. Alors la conséquence étoit infaillible ; & de plus très-conforme à l'experience.

CALIGULA.

Vous n'y êtes point Quoique l'homme agisse le plus souvent en Bête ; il n'avoûra jamais qu'il en est une : entêté de ce beau privilége de raison dont il ne connoit presque point l'usage, il veut tenir son rang dans la Nature & à Titre de Chef d'œuvre & d'image de la Divinité, se vantant que l'Univers n'a été fait que pour lui, il se met infiniment au dessus des autres animaux. Mais l'Homme veut bien se soumettre à un Etre plus excellent que le sien ; & il fait gloire de suivre ses volontez. Je prenois donc le bon parti envers nos Romains ; & en me disant un Dieu, je les flatois dans leur lâche & servile complaisance, dans leur indigne esclavage.

NE-

NERON.

Ils n'étoient pas assez simples pour vous croire.

CALIGULA.

Nous en sommes déja convenus ; la credulité populaire n'a point de bornes sur le merveilleux. Je veux bien néanmoins que les Romains se moquassent de ma manœuvre divine : mais comme il leur étoit beau d'avoir un Dieu pour Maître, peut-être aussi n'examinoient-ils pas la verité d'une chose qui leur faisoit honneur : ils feignoient d'y ajouter foi ; & j'atrapois mon but.

NERON.

De la maniere dont vous traitiez la Religion, il y a bien de l'aparence que vous n'en aviez point ; & à en juger par vôtre conduite envers les Dieux, on ne vous auroit pas fait grand tort de vous accuser d'Atheïsme.

CALIGULA.

On m'auroit pourtant fait injustice. Je ne dis pas bien : on m'auroit fait trop d'honneur.

NERON.

L'Atheïsme faire honneur ? C'est un blasphéme. Si Pluton vous écoutoit !

CALIGULA.

Je le dirois devant lui. Plaisanter la Religion sans en avoir, & jouer des Dieux qu'on ne croit pas? Dans le fond il n'y a rien là contre l'honnête homme, puisqu'il n'y a rien là contre la bonne foi. On auroit même pu m'en faire un merite. Civilement parlant il n'est pas permis à un particulier, à un Sujet d'attaquer le Sanctuaire, ni d'entreprendre de detrôner les Dieux dont le culte est reçû dans l'Etat. Il seroit censé vouloir saper le plus grand fondement de la Societé; & on le traiteroit comme un Novateur dangereux, comme un Perturbateur du repos Public. Il n'en est pas de même du Souverain. Persuadé que la Religion dominante n'est qu'une Fable grossiére dont ses Peuples font néanmoins leur occupation la plus serieuse, il est en droit de prendre des mesures pour les desabuser; car enfin il est du devoir d'un Prince de tirer ses Sujets de l'erreur & de l'illusion; & il ne leur rend pas un petit service lorsqu'il peut en venir à bout. D'ailleurs presque tous nos Dieux étoient, comme vous savez, de fort mauvais exemple; Jupiter lui-même, quoique toûjours le bras levé pour punir le crime

&

& le vice, n'étoit pas exempt de l'un & de l'autre ; & ce censeur si severe menoit selon nous une vie très-scandaleuse. Il y auroit eu donc de la Sagesse & de la justice à abolir ces Dieux ; & c'eut été une vraie reformation de mœurs, que de les abimer dans le néant. D'un autre côté, un Souverain équitable ne doit point emploier la force à l'égard de la Religion. L'autorité suprême ne s'étend point sur les consciences ; & il n'y a pas moins de Tyrannie à violenter les hommes pour leur faire croire ce qu'ils ne croient point, qu'à les violenter pour leur faire voir les objets autrement que suivant la disposition de leurs yeux. La voie la plus courte & la plus efficace, qu'un Prince puisse choisir pour detruire la superstition, c'est d'en montrer tout le ridicule. Alors les Peuples, sans avoir besoin de reflexion ni de raisonnement, voient leur sottise, dans son naturel & se détrompent d'eux mêmes. Si jamais Prince s'est servi de ce moien-là, ç'a été moi. Mes derisions & mes bouffonneries envers notre culte étoient autant de controverses pratiques qui en decouvroient la chimere ; les Romains n'avoient qu'à me regarder pour dire, si nos Dieux

avoient le moindre pouvoir ; s'ils étoient réels ; n'auroient-ils pas plus de soin de leur gloire ? souffriroient-ils de telles indignitez ? Il ne faloit ni Theologie, ni Philosophie, pas même de logique pour tirer cette conséquence ; elle sautoit aux yeux ; & je ne doute point que mon *batelage* divin n'ait dissipé chez quantité de mes Spectateurs les prejugez d'une Religion aussi impertinente, aussi corrompuë qu'étoit la nôtre. J'aurois donc fait une bonne œuvre si j'avois été dissuadé : mais je ne l'étois pas.

NERON.

Quoi vous étiés dans la prévention commune ?

CALIGULA.

Voire dans celle des plus ignorans. Impie par libertinage, par scelerateſſe ; & toûjours dupe par éducation, je redoutois ces mêmes Dieux contre qui je vomiſſois des blaſphêmes épouvantables.

NERON.

Apellez-vous donc être Dupe, de croire & de craindre une Divinité ?

CALIGULA.

Tant s'en faut : c'eſt adherer à la plus grande verité ; c'eſt écouter la plus claire voix de la Nature ; c'eſt ſuivre ſa premiere

miere & meilleure impression. Mais vous avez pris mal ma pensée. Je prenois avec le Vulgaire ignorant, pour la foudre de Jupiter ces exhalaisons sulphurées qui par les Loix immuables du mouvement se condensent & s'enflamment dans la moienne région : je me figurois que le tonnerre ne grondoit que pour moi ; & au bruit de ce meteore, j'allois, tremblant & transi de peur, me cacher sous un Lit.

NERON.

Le bon azile ! Car la foudre quoique lancée par un bras divin n'avoit garde de vous trouver là. Mais dans quelle humeur étiez-vous donc alors ? Etoit ce vous même qui jettiez des pierres vers le Ciel, comme pour lapider Jupiter, & qui faisiez à ce Maître Dieu un defi d'interrompre son gouvernement du Monde, pour venir voir qui de lui ou de vous se tueroit le premier ?

CALIGULA.

Preuve que je n'étois pas Athée de persuasion. Quand l'impieté me transportoit, je bravois Jupiter ; je le defiois ; & un retour de sang froid sur sa puissance armée me faisoit fremir. Telle est à peu près la conduite des pretendus Es-

prits forts. En certaines conjonctures ils se moquent des chatimens du Ciel ; on les croiroit bien persuadez que Jupiter n'est qu'un phantôme : en d'autres occasions, sur tout à la vuë d'un peril prochain & aux aproches de la mort, ce n'est plus que foiblesse, que crainte : Jupiter leur fait autant de peur qu'il en fait à une Femmelete.

NERON.

C'en est assez sur l'article du Culte. Quitons les immortels pour descendre chez les Mortels. Comment gouverniez-vous les hommes ? Ne menagiez-vous pas du moins les Grans pour votre interêt ?

CALIGULA.

Rien moins. Je faisois au contraire precisément ce qu'il faloit pour m'attirer leur haine, & pour m'exposer à leur ressentiment. Je persécutois également chez eux le merite & la Fortune. Ils étoient criminels de Leze Majesté dès qu'ils valoient mieux que moi, ou dès que je voulois m'enrichir de leurs depouilles par la confiscation de leurs biens.

NERON.

Vous étiez donc avare ?

CALIGULA.

Ou plutôt d'une dépense demesurée.

Je

Je dissipai en peu de mois le Thresor que Tibére mon Predécesseur avoit amassé en plusieurs années, & qui se montoit à soixante & deux millions, six cens soixante & quinze mille écus d'or.

NERON.

Vous achetiez donc des amis?

CALIGULA.

Cette precaution m'inquietoit fort peu. Je suivois mon caprice, je contentois ma passion; & comme les revenus ordinaires de l'Empire, quoi qu'immenses, ne suffisoient pas à mes profusions, je cherchois dans le Sang innocent des riches, & dans l'épuisement des Peuples de quoi remplir mon Epargne toûjours vuide. Mais tenons nous en aux Grans. Si je me rendois odieux aux premiers de l'Etat par ma cruauté, je les irritois encore plus par mes railleries. Vous n'ignorez pas quelle vive & profonde blessure, un Prince mordant peut faire par un coup de langue dans le cœur d'un honnête homme.

NERON.

Je le sai: mais je sai aussi qu'un Prince qui par ses defauts corporels donne prise sur lui, est ordinairement sur ses gardes pour ne point toucher aux imperfections des autres. Or ne vous en deplaise, suivant

ſuivant le portrait que j'ai vû de votre perſonne, vous étiez un peu dans ce cas-là.

CALIGULA.

Dites plutôt que j'y étois tout-à-fait. Il ne ſied point à un Mort de biaiſer ni de s'expliquer à demi. J'étois très-malfait de ma perſonne; & à voir ma figure il ſembloit que la grande Ouvriere ſe fût apliquée à loger mon ame ſelon ſon merite.

NERON.

Pour un Mort vous n'êtes guére Philoſophe; du moins êtes-vous mauvais Metaphiſicien. A parler dans l'équité l'ame de ſoi-même n'a nul panchant au mal; c'eſt la plus honnête & la meilleure creature du monde. Hé comment cette pure Intelligence pourroit-elle avoir des intentions obliques? Elle ſort d'une trop bonne main; c'eſt Jupiter qui la fait, qui la crée immediatement, & qui l'infuſe dans le moule. Mais c'eſt ce malheureux moule qui gâte tout. Attendez, le mot de moule n'y vient pas. Le Corps eſt un fourreau, un domicile, une priſon: mais c'eſt ce fourreau, ce domicile, cette priſon qui debauche l'Ame; c'eſt cette machine organiſée qui la corrompt, &

qui, lorſque l'enchaſſure eſt mal tournée fait perdre au diamant la pureté, la beauté de ſon origine. Comment ne reconnoiſſez-vous pas cela par notre propre experience ? Quand nous étions des Corps animez, nous étions des abandonnez, des perdus, des enragez en Sceleratesſe : depuis que nous ne ſommes que des Ames, on ne peut rien nous reprocher ; & la raiſon domine abſolument ſur nos idées & ſur nos ſentimens.

CALIGULA.

Il y a pourtant des ames bien noires dans des Corps admirablement proportionnez. D'ailleurs comment l'eſprit preposé ſur une matiére de ſoi-même incapable de connoiſſance, & lequel Eſprit eſt établi pour en gouverner l'économie, peut-il s'en laiſſer ſeduire ? Une maiſon mal conſtruite inſpire-t-elle de mauvaiſes mœurs à ſon habitant ? Un Monarque eſt-il Tyran à cauſe que ſon Palais n'eſt point bâti dans les regles de l'architecture ? Quant à nous autres Ombres ; nous conſervons ici le même fond d'inclination : c'eſt le ſeul manquement d'occaſion qui nous rend meilleurs ; & ſi Pluton, s'aviſant de former des Empires, nous en confioit l'adminiſtration ; nous tien-

tiendrions la même conduite : vous vous retrouveriez toûjours Neron ; & moi toûjours Caligula.

NERON.

La supposition est assurément bizarre ! Nos Sujets ne courroient point de risque. N'aïant rien à gagner ni rien à perdre, par où nous y prendre pour les tourmenter ?

CALIGULA.

Par où? Oh qu'un Tyran trouve toûjours bien de quoi ! Nous forcerions les Ombres à ne rien voir que par nos yeux ; à ne se fâcher & à ne se mettre de bonne humeur que par notre ordre ; à n'aprocher de notre Cour qu'à un certain espace ; à ne point sortir d'un lieu étroit & desagreable : le tout sous peine d'aller revivre au Monde sous un gouvernement arbitraire, pauvres, infirmes, mal mariez ; & principalement affranchis de la prevention commune.

NERON.

Croiez qu'en ce cas là il ne vous resteroit guére de Sujets : ce ne seroit pas une punition pour eux ; ce seroit une Fortune. Comme il n'y a presque point de Mortel, si malheureux qu'il puisse être, qui ne preférе sa condition à la nôtre ; de

même

même il n'y a point de mort qui avec toute sa tranquilité negative, ne soit prêt à redevenir Vivant à quelque prix que ce fût.

Plutôt souffrir que mourir,
C'est la devise des hommes.

Effectivement, nous sommes terriblement desœuvrez, au moins ; & le plus court intervalle de bien dans un Mortel vaut mieux que notre indolence, que notre insensibilité, que notre inaction. Il a plû aux Poëtes d'attribuer aux Morts de grandes peines ou de grans plaisirs ; & les hommes, non éclairez de la bonne lumiere, ont pris ces visions pour argent comptant, ou par un Principe de politique ils ont tourné ces Fables ridicules en veritez de Religion. Mais en arrivant ici, on ne trouve qu'une nuit épaisse & uniforme : Pluton est un Dieu qui ne fait ni bien ni mal : il laisse les Ombres à elles mêmes ; il les abandonne à leur dénuement ; & comme on ne peut pas les dire malheureuses, elles ne sont non plus capables d'aucun bonheur. Mais sur quoi avons-nous fait cette digression ?

CALIGULA.

Sur ma difformité. Pâle, les yeux enfoncez

foncez & egarez, velu au Cou, la tête pêlée, les pieds enormes en grandeur, & les jambes menues comme des fuseaux: n'étoi-je pas-là une jolie figure? Cependant je me moquois de tout le monde, & je disois aux gens les choses les plus choquantes.

NERON.

Vous portiez donc l'image de votre figure dans l'arriere-poche de la besace; & il n'y avoit point de miroir qui ne fût pour vous un infidéle & un trompeur?

CALIGULA.

J'étois assez instruit de ma vilaine tournure; & toutes les glaces ne me persuadoient que trop que je n'étois qu'un spectre animé: mais la médisance étoit une de mes passions favorites; & de plus, très sur qu'on n'auroit osé me donner mon change, je suivois mon panchant en cela comme en toute autre chose: au moindre Sujet de raillerie je m'en donnois à cœur joie.

NERON.

Vous ne doutiez pas, je pense, que dans le particulier on ne vous accommodât de toutes piéces?

CALIGULA.

Je n'en entendois rien : mais d'ailleurs la terreur causée par un Tyran se répand par tout & se glisse jusque dans l'interieur des maisons : les plus proches, les amis les plus intimes sont suspects les uns aux autres ; on se defie même des murailles.

NERON.

C'est bien alors que les hommes portent la juste peine de leur lâcheté.

CALIGULA.

Celle des Grans de Rome m'étonnoit moi-même ; & je ne puis encore y penser sans me dire, cela se pouvoit-il ? J'en invitois plusieurs à diner avec leurs Femmes. Quand le cœur m'en disoit, je sortois du repas avec celle que je touvois le plus à mon gré : puis rentrant quelque tems après je racontois sans façon les perfections & imperfections les plus cachées de la Dame.

NERON.

Qui sans doute eut preferé tout autre fard au rouge que vous lui apliquiez, principalement celle dont vous reveliez les desagrémens secrets ; injure très-sensible au beau Sexe, & dont il ne perd jamais ni le souvenir, ni l'occasion de se

van-

vanger. Et le mari à qui vous donniez un si beau dessert, à qui vous mettiez le Pennache en si bonne compagnie, s'en tenoit encore fort honoré ?

CALIGULA.

Hé quoi donc ! Aussi glorieux, du moins en aparence, que si après lui avoir emprunté la meilleure haquenée de son écurie, je lui eusse dit librement au retour ce qui m'avoit semblé de l'allure de la bête.

NERON.

Oh les bonnes gens que nos Romains, les bonnes gens !

CALIGULA.

Et tant d'autres qu'eux qui achetent la faveur du Prince avec la même monnoie ; & qui la portent cette faveur imprimée sur le front en forme de croissant ?

NERON.

Ce Cassius Chérea, dont le bras vangea & delivra l'Empire en vous assassinant, n'étoit-il point aussi un de ces Epoux que vous enrolliez si hardiment dans la Milice cornuë de Vulcain ?

CALIGULA.

Non : mais il étoit l'objet le plus ordinaire de mes railleries ; & ce fut ce qui l'o-

l'obligea à faire son coup. C'étoit un homme de courage, & qui malheureusement pour moi avoit plus de probité que je ne pensois. L'aiant pris pour une de ces ames basses & rempantes, dont toute l'élevation consiste à se dévouër aux passions du Maître; l'aiant pris pour un de ces esclaves zélez qui par ordre du Prince bruleroient le Ciel, si le Ciel étoit brulable; l'aiant pris enfin pour un bon & vrai supôt de Tyrannie, je le fis Capitaine de mes Gardes: mais je le connoissois mal. Je ne m'en aperçus que sous le tranchant de son épée; & depuis qu'il a changé ma vie vivante en vie morte, quantité d'Ombres m'ont confirmé la chose. La compassion de Chérea pour le pauvre Peuple, étoit cause qu'il n'amassoit point, avec tout l'empressement que je demandois, l'argent des tributs & des impots; car c'étoit à lui que j'avois donné cette commission. Cette humanité passant chez moi pour un defaut de courage, je lui faisois des insultes & des reproches insuportables. Si lors qu'il venoit me remercier d'un bien fait, je lui donnois ma main à baiser, c'étoit en la remuant & en la tournant d'une maniere obscéne, comme voulant lui dire qu'il n'étoit brave

ve qu'avec les Femmes. Quand il me demandoit le mot, j'affectois de choisir pour terme une raillerie piquante de mollesse & de vie effeminée. Tantôt c'étoit *Priape*; tantôt, *Venus*; & cela ne manquoit point de faire rire les Officiers & les Soldats auxquels il faloit que Cassius donnât le mot. Outré de se voir l'objet de la raillerie de son Maître, & le jouet de son Regiment, il forma un plan de conspiration; il se choisit des complices, il les rassura quand il le falut, en un mot il conduisit si bien cette trame, qu'elle fut executée par ma mort. Il se reserva toujours l'avantage de me donner le premier coup. Nos Ombres disent qu'on dispute là haut (car le genie des Mortels est de chicaner sur mille & mille minuties qui ne sont bonnes à rien) qu'on dispute donc là haut sur la maniere dont Cheréa me frapa. Les uns prétendent qu'il me dechargea un grand coup d'épée par derriere sur la nuque du Cou; les autres que me regardant en face il me fit sauter la machoire: entre eux le debat; car, à vous dire le vrai, quoique j'y fusse très-present, je ne m'en souviens pas.

N E-

NERON.

Vous étiez assez occupé de la chose pour ne pas faire attention à la maniére. Vous a-t-on raconté le sort de votre Assassin?

CALIGULA.

Voici ce qu'on m'en a dit. Après cette execution, il se sauva dans la maison de Germanicus mon Pere, jugeant bien aparemment qu'on ne s'aviseroit pas de le chercher dans un tel azile: mais aiant sçu que le Senat lui savoit bon gré de sa conduite, il se montra au public. L'un des Consuls fit un long discours sur la Liberté, & conclut qu'il faloit élever les Conjurez, & principalement Cherea aux plus grans honneurs. Cherea fut demander le mot aux Consuls: ils lui donnerent pour mot *Liberté*: il le porta aux Cohortes qui obeïssoient au Senat; & comme il étoit le tout dans ce parti, il envoia le Tribun Lupus tuër ma Femme & ma Fille. Cependant Claude fut salué Empereur dans le Camp des Cohortes Pretoriennes, & il falut que le Senat, bon-gré malgré aprouvât cette élection. Le nouvel Empereur ne manqua point de faire punir Cherea qui souffrit la mort avec beaucoup de constance.

S NE-

NERON.

En tout cela on ne vous a rien dit que de vrai. Mais ce bon Oncle qui illustra le commencement de son Regne par la vengeance de votre mort, ne l'en avez-vous point remercié ?

CALIGULA.

Les Morts se soucient fort peu de ce qu'on fait & de ce qu'on dit en leur faveur chez les Vivans ; & si les Mortels connoissoient bien notre entiére insensibilité là-dessus, ils ne seroient pas assez fous pour sacrifier ce qu'ils ont de plus réel à une fumée dont il jouïssent à peine pendant la vie, & qui ne descend point avec eux dans l'Empire des Ombres. D'ailleurs, quelle obligation ais-je à mon Successeur ? Ce n'étoit point la vengeance de mon Sang qu'il avoit en vuë : au contraire, ma Catastrophe qui le faisoit passer d'une servitude affreuse au premier Thrône du Monde, lui causoit une joie proportionnée à cet évenement si heureux pour lui. Il ne se pouvoit pas même que dans le fond de l'ame il n'aprouvât l'action de mon Meurtrier, & que le regardant comme l'instrument de son bonheur, il ne lui voulût du bien. Mais la Politique demandoit que Claude fit un exem-

ple de Cherée. Ce supplice lui gagnoit tous ceux qui aiant trouvé leur compte à mon barbare gouvernement devoient le regreter : Claude en faisant mourir Cherée, affermissoit la croiance de ce dogme si utile aux Souverains ; savoir, que le Monarque n'a que le Ciel au dessus de soi, & qu'il n'apartient qu'à Jupiter de le chatier, de faire finir son administration, & de l'ôter du Monde. Enfin, & c'étoit aparemment là le motif le plus pressant, mon Successeur craignant une conclusion de rôle semblable à la mienne, visoit à assurer sa vie par la punition des Conjurez:&....

NERON.

Vous aprochez du but, mais vous n'êtes pas au point concentral. Claude, a dit quelcun, eut beaucoup de joie de la mort de Caligula; néanmoins il fit mourir Cherea : il ne se crut point obligé à quelque remerciment, de ce que par le moien de cette Conspiration il étoit monté sur le Trône, mais il se fâcha contre celui qui avoit osé mettre la main sur un Empereur, & il songea de loin à sa propre sureté. Voila en peu de mots tout ce que vous vouliez dire. Vous ne touchez pas la Maîtresse corde. Les Con-

ſpirateurs avoient parlé de tuer votre Oncle avec vous, & peu s'en falut qu'ils ne le miſſent du voiage. Vous jugez bien qu'après cela il n'avoit garde de les laiſſer vivre.

CALIGULA.

Cette circonſtance m'étoit inconnuë; & je croi qu'en effet c'eſt à elle qu'on doit raporter principalement la juſtice prétenduë de mon Succeſſeur. Les Princes ont un grand zéle pour Themis, dès que cette Déeſſe peut contribuer à la ſureté de leurs jours: alors ils lui laiſſent ſa balance, & ils n'empruntent que ſon épée. Mais il me ſemble avoir aſſez plaidé la cauſe de ma Scelerateſſe. Montrez-vous à votre tour: voions ſi vous avez mieux triomphé que moi de la ſottiſe des hommes; voions ſi vous avez été plus méchant.

NERON.

Je prétens bien l'avoir été: une ſeule preuve ſuffiroit pour me faire gagner le procès; c'eſt que vous aviez le timbre fêlé, le cerveau bleſſé; en un mot vous étiez plus que demi-inſenſé

CALIGULA.

Victoire, donc, victoire! J'étois, dites-vous ce qu'on apelle à la Lettre un fou

fou extravagant : je n'en gouvernois pas moins despotiquement l'Empire Romain ; & peut-être que si j'avois mieux menagé mon Capitaine des Gardes, j'eusse fourni toute ma carriere : par conséquent les hommes n'ont jamais paru dans un état plus bas ni plus meprisable que sous mon Regne. Car quoi de plus honteux pour le Genre Humain, que d'en voir une grande partie, & celle, remarquez le bien, & celle qui se piquoit le plus de lumiére & de raison, de la voir, dis-je, se soumettre, par un principe d'ordre, aux caprices, aux violences, aux excès, à tous les travers d'une cervelle démontée ?

NERON.

Je ne puis impugner cette conséquence, par raport à l'aveuglement prodigieux & à la lâcheté inconcevable de vos Sujets; elle prouve invinciblement de ce côté-là. Mais elle ne fait rien au Sujet principal de notre dispute, qui est de savoir lequel de nous deux a été le plus Scelerat ; ou si votre conséquence y fait quelque chose, c'est en ma faveur ; car enfin si vous étiez fou, vous n'étiez pas Maître de vous même ; & on ne se peut prendre des mauvais effets de votre extravagance, qu'à ceux qui, au lieu de vous deposer & de

vous renfermer, vous laissoient la dispensation de l'autorité suprême. Les fous & les frénetiques pechent impunément ; du moins par raport aux Loix humaines, car on ne pend point un frénetique si aiant rompu ses chaines, & se jettant sur le premier qu'il rencontre il le massacre. Ceux qui condamnent le plus universellement & avec de plus de rigueur les revolutions d'Etat, par lesquelles on dépose les Souverains legitimes, ne nient point que cela se doive faire lorsque la mechanceté du Prince est incorrigible, ou, ce qui est la même chose, lorsqu'elle est fondée sur un dérangement des organes, sur une maladie du Corps, en un mot sur une cause physique.

CALIGULA.

Or est-il que ce prétendu derangement de mes organes n'étoit qu'une chimere ; on y a eu recours, parce qu'on ne pouvoit s'imaginer qu'il y eût, & qu'il pût y avoir sur la Terre un Mortel aussi méchant que moi. On m'a attribué une maladie pour l'honneur de l'Espéce : mais dans le vrai je n'agissois que par une cause morale, c'étoit la force de la passion.

NERON.

En ce cas là il n'y auroit eu que du plus

plus & du moins entre vous & les autres hommes. Cette maladie regne par tout ; & le Monde dans ce point de vuë n'est proprement qu'un vaste hôpital d'Incurables.

CALIGULA.

Qui peut en douter raisonnablement ? La passion fait tout : elle fait l'innocence & le crime, la vertu & le vice ; il ne s'agit que de sa foiblesse ou de sa force, que du lent ou rapide mouvement vers la chose qui est son objet. Mais une passion entrainante au mal, & qui ne trouve ni barriere ni borne, est capable de tout excès : telle étoit la mienne, & toute ma folie ne consistoit qu'en cela.

NERON.

Mais le Philtre, qu'on dit que Cesonie vous avoit donné pour se faire aimer, ne pouvoit-il pas bien avoir produit chez vous une force majeure ; ne pouvoit-il pas avoir assez augmenté votre depravation naturelle, pour vous avoir causé une ferocité machinale & insurmontable ? ne pouvoit-il pas bien ne vous avoir laissé presque plus de franc-arbitre ?

CALIGULA.

Quel conte de vieille ! Ce sortilége amoureux, tiré du front d'un Poulain, n'é-

toit qu'une sottise populaire relevée par les Poëtes. Je vous ai déja marqué de quel philtre Cesonie se servoit pour entretenir le feu de mon amour. Mais quand même Cesonie, par quelque drogue violente, auroit assez alteré mon temperament, pour y ruiner tout-à-fait ces divers penchans de la volonté qui font le franc arbitre ; avant d'aimer cette Maîtresse n'avois-je pas déja donné cent & cent preuves de mon barbare & farouche naturel ? Tibére ne s'y méprit point. Cet Empereur, qui en qualité de très-méchant homme, mais très-méchant avec une extrême hypocrisie, étoit très-capable de juger des mauvaises inclinations d'un autre, n'avoit-il pas predit que je serois une peste du genre-humain ?

NERON.

On ne nie pas que la Nature ne vous eut donné des dispositions très-pernicieuses : mais on prétend qu'avant le breuvage amoureux, vous étiez assez Maître chez vous pour les cacher & pour les corriger. En effet les fureurs & les passions contraires qui vous transportoient, votre peu de sommeil, les visions extravagantes qui vous persecutoient en songe, vos entretiens avec la statuë de Ju-

Jupiter, les prétendus secrets que vous lui disiez à l'oreille, vos gronderies, vos menaces pendant cette belle conversation, votre jouïssance de la Lune, votre Cheval destiné au Consulat, le caprice de le faire dîner à votre Table, tout cela n'étoit pas d'une tête fort saine; & quand on a pris vos saillies pour des marques incontestables d'une Minerve démontée, il me semble qu'on ne vous a pas fait grand tort.

CALIGULA.

Au contraire: on a voulu me faire grace. Car quelque honte que les hommes aient attachée sottement à la folie physique, qui après tout, n'étant qu'un derangement d'organes, ne devroit pas être plus infamante qu'une migraine, il vaut encore mieux être Fou que Scelerat: mais on a fait tort à la verité; & à present que la mort m'a rendu équitable, je ne dois pas souffrir qu'on m'excuse aux dépens de la Verité: elle a, comme vous savez, un pouvoir absolu dans ce Monde-ci; & les Ombres la respectent autant qu'on fait peu de cas d'elle chez les Mortels. Je vous repéte donc, & je vous soutiens, que jusques à la fin de ma vie, de que j'avois été sous Tibére

devant qui je dissimulois parfaitement sans pouvoir néanmoins éviter à sa pénétration; & ce que je fus au commencement de mon Regne où je jouai si finement le personnage d'un bon Prince ; tant que j'ai pu occuper mon poste ; tant que j'ai pu faire les fonctions exterieures de ma dignité, vous devez juger qu'il ne tenoit qu'à moi de la remplir mieux. D'abord j'allai bride en main pour essaier mon pouvoir, pour tâter les hommes: mais aiant reconnu qu'il est facile de les tenir sous le joug, & qu'avec la crainte on en fait tout ce qu'on veut ; alors je m'abandonnai à ma Sceleratesse, je donnai un libre cours à mes passions ; je me moquai de la Majesté Divine en jouant nos Dieux ; je tournai en ridicule la Majesté de l'Empire & de la Republique, en destinant mon Cheval au Consulat ; je montrai aux hommes le Souverain mepris que j'avois pour eux, en faisant venir mon Cheval à ma Table ; je faisois enfin, tout ce qui me venoit dans l'esprit de plus bizarre, de plus impie, de plus cruel, de plus injuste ; toûjours avec une pleine connoissance, je faisois voir dans toute l'etenduë de la chose ce que peut un Scelerat absolu ; & puisque vous avez marché sur mes traces,

ces ,

ces ; je defie que vous m'aiez surpassé.

NERON.

Il pouvoit bien n'être pas possible que j'eusse l'ame plus noire & plus mauvaise que la vôtre : mais quant à l'effet & à la pratique, je prétens bien que vous devez me le ceder.

CALIGULA.

Avez-vous donc ôté Jupiter du Monde?

NERON.

Quelque Apologie que vous puissiez faire de votre tête, cette Gouvernante du petit Monde, car *petit Monde* est un des beaux Titres ; que dis-je ? c'est le Titre le plus magnifique, je ne dis pas le mieux fondé, j'en serois bien fâché. Cette Gouvernante donc du petit Monde, puis que petit Monde y a, étoit fort hypothequée chez vous. Vouloir soustraire le Genre-Humain à la croiance & à la crainte de Jupiter dont la foudre étoit si bien autorisée ; il n'y avoit pas là un grain de cervelle ; & vouloir faire mettre l'épée à la main au premier des Immortels ; au Souverain Maître des Dieux & des hommes, c'étoit la plus haute extravagance. Je ne fus donc point si Fou que vous, Monsieur mon

Oncle ; je ne tournai point en derision le Culte dominant ; & en effet un Prince qui en vient là ne sauroit donner un plus grand indice du derangement de ses organes. Mais j'étois plus Scelerat que vous ; & sans empieter en rien sur les honneurs de nos Dieux, je meprisois visiblement l'existence & le pouvoir d'une Divinité.

CALIGULA.

Vous avez donc été pendant quelque tems un grand hypocrite ; car il me souvient que demandant de vos nouvelles à nos Ombres Romaines, qui arrivoient ici au commencement de votre Regne, elles convenoient toutes que vous faisiez voir un excellent naturel ; & que jamais Prince n'avoit fait sur le Trône plus d'honneur à l'Humanité.

NÉRON.

Ces Ombres là me faisoient justice : jamais peut-être on n'a vû de Souverain débuter si bien en homme ; & si j'avois continué sur le même Plan, j'eusse été sans contredit le Phenix non seulement des Empereurs Romains, mais même de tous les Monarques passez & à venir.

CALIGULA.

Ouais ! Vous étiez donc alors une rare

re personne ; & si depuis vous avez été aussi méchant que vous voudriez bien me le faire croire, vous avez été effectivement le Prince du monde le plus different de vous même. On a dit de moi qu'on n'avoit jamais vû un meilleur Sujet ni un plus mauvais Maître. Mais il faudroit dire de vous que Neron a été successivement le plus digne, & le plus indigne Mortel pour gouverner les hommes.

NERON.

La remarque seroit vraie, & n'auroit rien d'outré. Parvenu à l'Empire je promettois une felicité generale, une felicité aussi grande qu'on en puisse attendre d'un Prince, qui a toutes les qualitez d'esprit & de cœur necessaires pour bien administrer l'autorité suprême. Tout d'un coup je changeai du blanc au noir; je tournai le dos à la bonne route; le crime ne me devint pas seulement familier: je ne le trouvois jamais assez hideux; je rafinois, je renviois sur sa difformité; & toûjours m'égarant de plus en plus je tombai à la fin dans l'abîme le plus profond.

CALIGULA.

A quel âge montâtes-vous sur le Thrône?

NERON.

A dix huit ans.

CALIGULA.

C'est à dire à la sortie de l'enfance; & dans un âge où, bien loin d'avoir de la maturité & de l'experience, on n'a pas même encore le discernement ouvert. Que toute une vaste Societé se soumette à un jeune homme, quelque fois même à un enfant, à qui, s'il étoit un particulier, les Loix ne permettroient de disposer ni de son bien, ni de sa personne; il y a chez les Mortels une infinité de contrastes; mais de bonne foi, y en a-t-il un plus grand que celui-là?

NERON.

Un jeune Prince ne fait proprement que preter son nom; il ne fait que representer la Majesté suprême, cette unité de puissance qui est l'ame de l'Ordre, sur tout dans un Etat Monarchique: ce sont ses Ministres & ses Conseillers qui gouvernent.

CALIGULA.

Autre absurdité; car suivant cela, obeïr à un jeune Prince, c'est obeïr à un phan-

phantôme de pouvoir. D'ailleurs il choisit lui même ses Ministres; & s'il ne sait pas regner, comment se connoîtra-t-il en gens capables de lui supléer? Enfin, si ce Prince est trop jeune pour entendre raison, il est toûjours assez âgé pour se contenter, & pour dire d'un ton de Maître absolu; telle est ma volonté. Ainsi les Ministres, gens qui très-rarement sont d'humeur à sacrifier leur Fortune au bien public, gens ordinairement beaucoup plus occupez de leur interêt que de l'interêt de l'Etat, étudieront soigneusement les inclinations du jeune Maître pour se maintenir en s'y conformant. Si bien que, remontant à la source, qu'est ce que c'est qu'un tel Gouvernement? Quelques esclaves d'un homme chez qui la raison n'a point encore de force, & qui, ni plus ni moins qu'une machine va bien ou mal, suivant les divers ressorts de la passion, quelques esclaves, dis-je, d'une telle machine, aiant pour but leur utilité personnelle, disposent du sort de plusieurs millions d'hommes.

NERON.

Votre definition n'est pas bonne; elle s'étend beaucoup au de là de la chose definie. Combien y a-t-il eu de gouvernemens

nemens sous des Princes d'un age mûr, & plus que mûr, de qui on pouvoit dire sans crainte de se méprendre, & en retranchant seulement le terme *encore*, ce que vous venez de dire des gouvernemens sous les jeunes Princes. Je doute même qu'encore à present votre Definition ne fût pas recevable là haut en plus d'un endroit. Mais enfin mon exemple detruit votre theze, puisque je regnois à dix huit ans, & que je regnois très-bien.

CALIGULA.

Votre raison étoit donc bien précoce? Je ne m'étonne pas si elle dura si peu. Mais voions un peu vos prouesses: que fites-vous donc de si beau?

NERON.

Dès que je fus sur le Trône, je declarai que je prenois Auguste pour modéle; & que mon Gouvernement ne seroit pas moins équitable que le sien.

CALIGULA.

C'étoit vous engager beaucoup. Mais serieusement, aviez-vous envie de tenir parole? Ne vous disiez-vous point à vous même, oui, j'imiterai Auguste; mais Auguste le Triumvir, & non pas Auguste l'Empereur?

NERON.

Ma conduite ôtoit assez l'équivoque. Je ne manquois aucune occasion de faire du bien ; & je le faisois toûjours de la maniére du monde la plus obligeante & la plus honnête. Je me montrai le Pere du Peuple, en suprimant tous les impots dont on pouvoit se passer, & en diminuant le plus qu'il m'étoit possible les subsides absolument necessaires.

CALIGULA.

Cela sentoit bien son jeune homme ! Quelques années davantage vous auroient donné d'autres yeux : vous eussiez vû que mettre les Peuples à leur aise, c'est les disposer à la mutinerie, au desordre, à l'insolence ; & qu'au contraire tenir le Peuple dans l'épuisement & dans la disete, c'est le moien de faire un Peuple soumis jusques au dernier esclavage, & pourtant affectionné jusque au zéle le plus ardent.

NERON.

Je sai cela comme vous ; & la sottise des hommes est trop ancienne pour l'ignorer. J'ai même oui dire à de nos nouveaux Debarquez, que cette politique est plus à la mode que jamais sur la surface de notre boule ; & que depuis qu'on

y a reconnu que certains grans Monarques, à force de surcharger & d'accabler leurs Sujets, s'en étoient fait adorer, les Princes d'un moindre volume prennent la voie de la bourse pour arriver au cœur ; & ils foulent leurs Peuples le plus qu'ils peuvent, afin de s'en faire beaucoup aimer.

CALIGULA.

Ne font-ils pas bien ? Le Prince & les Sujets trouvent également leur compte à ce marché là. Le Prince s'enrichissant tant qu'il veut, sa grandeur, sa puissance s'accroit ; & consequemment elle en devient plus glorieuse & plus agréable ; les Sujets, de leur côté, ont le plaisir d'aimer par gratitude un Maître qui en leur demandant sans cesse, leur marque une confiance inépuisable ; & qui en voulant bien leur faire l'honneur de dépenser leur bien, leur épargne par bonté beaucoup d'inquiétude & de danger.

NERON.

L'humanité va plus rondement en besoigne, des sentimens si subtils & si delicats sont au dessus de sa portée ; & comme je pretendois en faire le fondement de mon Régne, je croiois, & je ne me trompois pas, qu'un Prince doit par sa bonté

bonté procurer à ses Sujets une vie commode ; & que par sa prudence, soutenuë de justice, il doit les contenir dans le devoir.

CALIGULA.

Saine, très-saine Politique ! Un Prince Mort, & par conséquent sans interêt, sans passion ; un Prince enfin qui n'est plus que raisonnement, encore lui faut-il du secours, ne pourroit pas mieux penser que vous pensiez en ce tems-là. Dans quelle Ecole aviez-vous étudié la morale Monarchique ?

NERON.

Dans l'Ecole du bon sens : on y fait voir demonstrativement & avec la derniere évidence, que le Prince étant pour les Sujets, & non les Sujets pour le Prince, il ne peut sans une Tyrannie criante, sans un renversement manifeste de l'ordre naturel, diminuer leur propre, dans la vûë de s'agrandir & de se rendre plus heureux.

CALIGULA.

Les Partisans du Monarchisme raisonnent bien autrement. Le Prince, disent-ils, étant le mobile, l'ame, le chef de la Societé, tous les Sujets ne sont que pour lui ; & trop d'honneur à eux de souf-

frir

frir quelque chose pour l'augmentation de sa gloire & de son bonheur.

NERON.

Ces beaux Titres & tant d'autres qu'on étale si pompeusement ne doivent s'entendre que dans un sens figuré; & quand même on les prendroit à la Lettre, qui gagneroit-on ? Le mobile n'est que pour la chose qu'il meut; l'ame, que pour le Corps qu'elle anime; la tête, que pour influer sur les membres. Mais mobile, ame, chef, tout ce qui vous plaira, ont-ils droit en vertu de ces qualitez d'alterer le bien commun pour leur profit particulier?

CALIGULA.

Si on savoit dans le Monde vivant que Neron est un grand Monarchomaque, qu'il mesure le pouvoir d'un Prince par les regles & par les notions immuables de la Justice, & qu'enfin il est l'Avocat du du Droit naturel, le pourroit-on croire ? Votre nom, qui aparemment n'est pas moins en horreur que le mien chez tous les bons humains, leur deviendroit respectable.

NERON.

Le plus honnête Mort du Monde ne peut reparer la mauvaise memoire qu'il a laif-

laissé après soi. D'ailleurs les Mortels éclairez & judicieux savent bien qu'on ne sauroit parler chez Pluton contre la Verité ni contre la Vertu ; & il n'y a que les Dupes qui s'imaginent que nous avons ici la même depravation d'esprit dans laquelle nous avons passé & fini nos jours.

CALIGULA.

Il est vrai que la Mort change & metamorphose bien un homme ; c'est une excellente Convertisseuse ; elle va droit à la source du mal ; & en un moment elle vous sape la racine du crime & du vice. Mais vous m'avoûrez que nous sommes de grans Incidenteurs : tâchons de nous fixer du moins une fois au fait : Nous en étions à votre humanité. Hé bien ?

NERON.

Hé bien ; je l'exerçois cette humanité, generalement dans toutes les choses qui sont de son ressort : Je compatissois efficacement & par de grandes liberalitez à ceux qui étoient dans le besoin.

CALIGULA.

Chose rare chez les Souverains : Souvent ils n'ont la compassion que sur la langue, & lorsqu'ils repandent leurs largesses

gesses & leurs bienfaits, la faveur y a bien plus de part que l'humanité.

NERON.

La mienne s'étendoit même sur les Loix penales : j'aurois souhaité pouvoir les abolir. J'étois obligé de me faire violence pour consentir au supplice d'un criminel ; & un jour lorsqu'on me presentoit l'Arrêt de mort contre un Malfaiteur, je dis avant de le signer, *je voudrois ne savoir point écrire.*

CALIGULA.

Ç'a, franchement, & entre nos quatre sombres & ombratiles yeux, dans cette grande aversion que vous sentiez pour le chatiment des forfaits, n'y entroit-il point un peu d'interêt pour l'avenir ? Peut-être qu'étant déja prêt à lever le masque, vous regardiez la Justice comme votre plus dangereuse ennemie ; & que ne pouvant la bannir du Ciel, vous examiniez si on ne pourroit pas au moins l'exterminer sur la Terre.

NERON.

Vous n'y pensez-pas. Eh quoi un Monarque pourroit-il s'interesser personnellement aux Loix penales, puisqu'il est hors de leur atteinte, & qu'elles n'ont

n'ont nul pouvoir sur sa conduite & sur ses mœurs ?

CALIGULA.

Il y a eu pourtant des Nations qui procedoient juridiquement contre leurs Monarques.

NERON.

Dites qu'il y en a eu même qui les ont fait executer par le bras d'un bourreau. Mais ce n'étoient pas nos Romains, dont mal leur prit & à nous aussi ; car si après l'extinction de la Republique & la perte de leur Liberté, ils avoient eu au moins le courage de prendre de bonnes mesures, pour assujetir les Empereurs aux procedures de la Justice criminelle, quels maux affreux Rome n'eut-elle pas épargné à soi & à tout l'Empire ! Doutez-vous que la crainte des Loix n'eut, comme une bonne digue, empêché le debordement de nos furieuses passions ? Mais enfin quand nous aurions eu à Rome la barriére des Rois de Sparte ; quand notre pouvoir auroit été sujet à l'examen, à la balance d'un tribunal d'Ephores, je devois maintenir les Loix penales, par la raison même que j'aurois formé le dessein de m'abandonner à mon mauvais penchant. Faites reflexion que le tranchant du Glaive n'est

pas

pas moins necessaire à un Tyran, qu'à un bon Prince. Le bon Prince emploie la Justice pour arrêter le cours du crime, qui sans des exemples formidables, ne manqueroit pas d'inonder toute une Societé : mais le Tyran a besoin de la Justice pour couvrir ses violences, pour colorer sa barbarie, pour donner des pretextes à ses cruautez. Un Monarque, quelque absolu qu'on le suppose, qui disposeroit du bien & du Sang de ses Sujets assez arbitrairement, assez despotiquement, pour ne pas même s'embarasser de justifier par des raisons apparentes ce qu'il nommera sa severité ; croiez-moi il ne regneroit pas long-tems.

CALIGULA.

Non, s'il n'a pas assez de Creatures pour s'en faire un rempart & pour se soutenir ; mais si ce Prince est sur de sa Garde ; & si ceux qui favorisent sa Tyrannie avec autant de lâcheté que de devoûment, sont les plus forts ; il peut se hazarder sans crainte à toute sorte d'excès ; il fera tout impunément. Mais ce n'est pas de quoi il s'agit. Le souhait que vous fites en signant cette Sentence de mort, il ne faut pas demander si cela fut bien relevé?

N E-

NERON.

Oh tant ! Tout Rome en fut d'abord informée ; & en peu de tems ces paroles volerent par tout l'Empire. Je me flate même qu'elles courront de Siécle en Siécle ; & que la Rhetorique les fera bien valoir en certaines occasions.

CALIGULA.

Voila le privilége de la Grandeur ! Si un Juge, si un Greffier aiant à signer la condamnation d'un criminel avoit parlé comme vous, la chose seroit tombée, on n'auroit pas seulement daigné y prendre garde. Mais un Monarque qui obligé par le dû de son poste à signer un Arrêt de mort, se souhaiteroit assez ignorant, assez mal élevé pour ne savoir pas même écrire son nom, Ce mouvement est admirable ; c'est un joiau à enchasser dans l'Histoire, & on ne peut le mettre à trop haut prix.

NERON.

Du moins je marquois par là un grand fond de naturel & d'humanité.

CALIGULA.

De cela vous seul savez ce qui en est ; il ne m'est point permis de fouiller dans vos intentions ; je m'en raporte à votre conscience d'Ombre : & comme les Morts

sont dans l'heureuse impossibilité de mentir, ce sera à moi de vous croire sur votre parole. Mais à ne vous rien déguiser votre souhait n'étoit guerre sensé, & s'il marquoit une grande bonté d'ame, il marquoit aussi d'un autre côté un grand defaut de jugement.

NERON.

En quoi donc s'il vous plaît ?

CALIGULA.

Vous ne me le demandez sans doute que pour sonder ma pénétration. N'importe. Je veux vous répondre comme si j'étois persuadé que vous ne le savez point. Votre souhait étoit bas, injuste, inutile. Bas ; n'étoit-il pas bien joli au premier Monarque de l'Univers de se fâcher qu'on lui eut donné dans son enfance un Maître d'ecriture, & d'envier en cela le sort des plus petites gens ? Injuste ; l'ordre & la Justice exigeoient de vous dans cette conjoncture là tout un autre sentiment ; & bien loin de vous y faire un chagrin de pouvoir manier la plume, vous deviez vous savoir très-bon gré d'autoriser par votre signature le supplice d'un homme qui meritoit la mort. Enfin votre souhait étoit inutile ; car si vous n'aviez pas sû écrire, vous eussiez été obligé de confir-

mer

mer de bouche cette Sentence de Justice, & dès là vous n'auriez pas moins autorisé la mort d'un homme.

NERON.

En ce cas là j'eusse peut-être dit, *je voudrois être muet*.

CALIGULA.

Et comme alors il vous auroit falu confirmer la Sentence par un signe de tête, vous eussiez aparemment souhaité en vous même de n'avoir point de tête ? Mais c'est trop insister sur une minutie. N'avez-vous plus rien à me montrer de votre beau côté ?

NERON.

Je ne veux pas oublier ma modestie.

CALIGULA.

Cette vertu, quoiqu'essentielle au vrai merite, n'est pourtant guére connuë chez les Grans.

NERON.

Aussi la mienne fut-elle admirée dans une occasion. J'étois au Senat : l'Assemblée crut qu'il étoit de son devoir de me donner des loüanges, car comme vous savez, nos bons Sénateurs n'épargnoient pas l'encens. Le Senat donc me fit par l'un des Consuls une belle & flatteuse harangue de remercîment sur l'équité de

mon Administration. Mais je parus ne prendre aucun goût à cette douceur ; & je priai les Peres Conscripts de me garder ces éloges jusqu'à ce que je les eusse meritez.

CALIGULA.

C'est-à-dire (si vous agissiez de bonne foi ; cette clause ne gâtera rien) c'est-à-dire que vous seul aviez les yeux fermez sur la justice, & sur les autres bons endroits de votre Gouvernement. Vous étiez en cela les antipodes de bien des Princes, qui seuls ou presque seuls sont contens de leur Administration. Il y avoit aussi une grande droiture d'ame à ne vouloir que des loüanges duës. Si tous les Grans, sans en excepter les Monarques, étoient dans ce goût là, les flateurs seroient absolument desœuvrez ; & ceux qui ne loüent que ce qui est loüable n'auroient pas beaucoup d'occupation. Mais je mennuie de vous voir si longtems honnête homme ou hypocrite ; passons brusquement à votre Scelera-tesse.

NERON.

Pour la mettre dans son vrai point de vuë il n'est pas besoin que je vous fasse toute mon histoire. Quelques traits suf-

ſuffiront : les uns vous feront voir que je n'ai pas été moins méchant que vous ; & les autres vous perſuaderont que vous n'avez pas été ſi méchant que moi.

CALIGULA.

Le premier pourroit abſolument être vrai ; mais je ſoutiens que le ſecond eſt impoſſible. Voions cependant ; & obligez moi de commencer par votre premier mariage, afin que je voie ſi on m'a dit la verité.

NERON.

Octavie Fille de Claude & de Meſſaline avoit été fiancée fort jeune à Lucius Silanus ; mais cet accord fut rompu par les artifices ambitieux de ma Mére qui voulut la marier avec moi. Il falut avoir des pretextes, & l'on n'en manqua point. Vitellius, Courtiſan adroit & grand flateur, ſe chargea de cette affaire, & trouva des accuſations ſpecieuſes, en vertu deſquelles il degrada Silanus de la dignité de Senateur.

CALIGULA.

Vitellius étoit donc Cenſeur ?

NERON.

Oui ; & cette charge lui donnoit lieu de degrader ceux qui ſe comportoient mal.

CALIGULA.

Dequoi accusa-t'il Silanus?

NERON.

Le voici. Silanus avoit une Sœur dont la beauté & l'humeur galante se faisoient fort remarquer. On ne pouvoit pas le convaincre d'en avoir joui; mais il n'avoit pas bien caché la passion qu'il sentoit pour elle. Vitellius avoit ses raisons pour perdre Silanus. Il prevoioit en Courtisan pénétrant que Claude épouseroit Agripine ma Mere, & qu'elle feroit de son mari tout ce qu'elle souhaiteroit. L'adresse de la Femme & la foiblesse du mari rendoient ce pronostic fort sur. Ainsi Vitellius ne pouvoit mieux s'y prendre pour faire sa Cour à la Dame qui alloit devenir toute puissante, qu'en lui sacrifiant l'infortuné Silanus, qui étoit un obstacle au mariage qu'elle vouloit faire de moi avec Octavie.

CALIGULA.

Que devint Silanus?

NERON.

Il choisit le jour des noces de Claude & de ma Mere pour se tuer: on banit Calvina sa Sœur, & on ordonna des expiations pour leur inceste: Chacun s'en moquoit, vû que l'Empereur qui les faisoit

soit

soit faire avoit contracté depuis peu un mariage inceſtueux.

CALIGULA.

Claude n'épouſoit que la niéce ; & quand il auroit épouſé ſa Sœur, les crimes qui ſe commettent ſur le Thrône ne ſont pas cenſez irriter le Ciel contre les Sujets. D'ailleurs, à parler en general, les plus zelez faiſeurs d'expiations ſont très-ſouvent ceux qui en ont plus de beſoin. A votre Princeſſe Imperiale.

NERON.

Je l'épouſai lorſque j'eus ſeize ans ; mais parce que Claude m'avoit adopté, on la fit paſſer en une autre famille par une adoption ſimulée ; car ſans cela notre mariage eut été inceſtueux.

CALIGULA.

Votre inceſte n'eut aſſurément pas été contre Nature. Quelle momerie. On traite les hommes tout comme des Enfans : on les amuſe avec des ſottiſes, & on les effraie avec des riens. Si bien donc qu'aparemment votre mariage, pour être innocent, n'en fut pas plus heureux.

NERON.

Je me dégoutai d'abord d'Octavie. Mes amis me repreſentoient le tort que

j'avois de meprifer fi-tôt mon époufe, & de la priver des careffes que le mariage exigeoit de moi; mais je leur répondois; Quelle fe contente de porter le nom de ma Femme : c'eft un ornement, c'eft une dignité qui doit lui fuffire. C'étoit juftement lui donner pour confolation ce qui faifoit fon plus grand malheur. En effet, quand je rompis avec les Loix, quand je renonçai à toute innocence & à toute pudeur, je repudiai Octavie fous pretexte de fterilité. Poppée que j'époufai tout auffi-tôt, suborna un homme qui accufa ma Femme d'avoir eu un mauvais commerce avec un de fes Efclaves. On mit les Servantes de cette Princeffe à la queftion pour les faire dépofer contre leur Maîtreffe. Quelques unes la chargerent, ne pouvant refifter à la violence des tourmens : mais la plupart eurent la force de la declarer innocente; & il y en eut une qui fe fervit d'une expreffion bien particuliere.

CALIGULA.

De quelle expreffion?

NERON.

Tigellin, l'homme du monde le plus devoué à mes fales & à mes cruelles paffions, affiftoit à la torture des Servantes

de

de l'Imperatrice, & les pressoit de confesser ce qu'on imputoit à leur Maîtresse. Une de ces *questionnées* cracha au nez à Tigellin, & lui dit, les parties honteuses de ma Maîtresse sont plus chastes que ta bouche.

CALIGULA.

Mauvaise avanture pour vous & pour votre Ministre ! Rien ne mortifie plus ni le Tyran ni les fauteurs de la Tyrannie, que lorsqu'on les brave par la constance & par le mepris de la mort : sur tout quand ce courage, plus Heroïque que celui des Guerriers, se trouve dans des Femmes du commun. De quelle profession étoit cet Esclave, qu'on disoit avoir été honoré des amours d'une Imperatrice?

NERON.

Joueur de flute.

CALIGULA.

On a vû des Princesses aimer encore plus bas ; car l'Amour, quoique de la premiere famille du Monde, puisqu'il est Fils de la plus belle Batarde de Jupiter, l'Amour, dis-je, n'a nul égard dans ceux qu'il unit à l'assortiment des conditions. Mais on peut dire que les Musiciens l'emportent en cela. Ce sont gens à

bonne Fortune, & je ne croi point que parmi les professions de cette volée, il y en ait aucune qui pût fournir autant de Sujets que celle-là qui se soient rendus suspects aux Rois & aux Princes.

NERON.

C'est que leur metier attendrit & passionne. Mais votre reflexion ne porte pas ici. Très persuadé qu'Octavie étoit sage, je ne me chagrinois que de ce que l'adultere qu'on lui imputoit n'avoit pas assez de vraisemblance; & la condition du personnage ne me paroissoit point propre à colorer les soupçons, *parum valebat suspicio in servo.*

CALIGULA.

Vous franchites donc le pas; & vous vous mites au dessus de la formalité.

NERON.

Oui: mais cela n'alla pas si vîte que j'aurois souhaité. Octavie fut releguée & mise sous bonne garde. Le menu peuple, ordinairement plus hardi que ceux qui ont des charges à perdre, en murmura de telle sorte que je me resolus à la faire revenir. On ne sauroit exprimer la joie qui parut dans Rome pour ce rapel, ni les honneurs que fit le Peuple à cette Princesse.

CA-

CALIGULA.

C'étoit vous reprocher indirectement votre violence ; le peuple n'a jamais osé me faire un tel affront ; jamais ses murmures ne m'ont detourné de mon chemin : donc j'ai bonne opinion de la reüssite de ma cause.

NERON.

Il y a encore plus que vous ne pensez. Sans la sollicitation de Poppée je n'aurois osé rechagriner Octavie ; & je croi qu'elle eut triomphé. Mais avec tout cela ne vous hatez point d'insulter à ma foiblesse ; j'ai dequoi la compenser.

CALIGULA.

Qui ètoit votre Poppée?

NERON.

Une Servante. Ce fut sans doute un redoublement de chagrin pour Octavie, que de me voir eperdûment amoureux d'une Domestique, & les têtes les plus sages ferment les yeux sur ce desordre.

CALIGULA.

Est-ce aux têtes sages d'un Etat à s'opposer aux amours illicites du Monarque? N'est-ce pas plutôt à ceux qui ont le plus de rang & de poids, à montrer par l'exemple d'un profond silence, que ces amours sont respectables, fût-ce l'adultere le plus criant?

NERON.

Vous badinez là sur l'usage : mais en Mort de probité vous n'en regardez pas moins ce procedé des Grans comme une lâche & indigne complaisance. Mais nos sages Romains avoient une raison d'interêt pour me laisser faire. Car ils aimoient mieux que j'assouvisse ma lasciveté avec cette creature, qui d'ailleurs ne se mêloit point du Gouvernement, que de me voir attaquer l'honneur des plus grandes Dames ; comme j'aurois fait infailliblement si je ne me fusse pas attaché à cette Servante ; car je n'étois pas homme à me contenir, sur tout ma Femme m'étant inutile.

CALIGULA.

Ces Grans raisonnoient fort mal. Dès que vous étiez capable de mepriser l'Imperatrice votre Epouse pour vous abandonner à une Servante, vous ne vous seriez pas fait beaucoup de scrupule de débaucher une Dame Romaine ; & ne point s'opposer au premier desordre, c'étoit vous encourager au second.

NERON.

Qu'apellez-vous débaucher une Dame ? Il n'y a rien là que de commun. Qu'un Prince neglige d'abord la couche nuptiale pour une Servante ; qu'ensuite dégouté de cette Servante, il ralume son feu avec une Fem-

Femme mariée ; que las de cette Dame il la laiſſe, & qu'il ſe donne tout entier & pour toûjours à une vieille Servante ; il n'y a rien là qui ſente la Tyrannie, auſſi les Sujets n'en ſont point alarmez ; cela ne leur donne pas même le moindre ſcandale. Mais quand je dis attaquer l'honneur des Dames Romaines, c'eſt dans le ſens du Fils de Tarquin avec Lucréce.

CALIGULA.

Quoi ! les Romains vous croioient aſſez Tyran pour uſer de force & de violence avec le beau Sexe, ſans égard ni à la qualité, ni au mariage ?

NERON.

En doutez-vous ?

CALIGULA.

Je commence à craindre que vous n'aiez plus triomphé que moi de la ſottiſe des hommes. Mais Poppée.

NERON.

Poppée voiant le rétabliſſement d'Octavie, ſe crut perduë ſi elle ne la perdoit ; c'eſt pourquoi elle ſe jetta à mes pieds, & apuia ſes prieres de tant de raiſons de politiques, qu'elle obtint ce qu'elle voulut.

CALIGULA.

Après ce que le Peuple avoit fait pour votre Epouſe, vous oſates recommencer ouvertement à la perſecuter ?

NERON.

Non pas ouvertement, je n'avois garde: mais j'emploiai à la perte de ma Femme un artifice digne de moi. J'engageai un nommé Anicet à declarer qu'il avoit couché avec Octavie, & là dessus on la confina dans une Ile, & peu de jour après on la contraignit à se faire ouvrir les veines.

CALIGULA.

On m'a dit qu'elle ne mourut pas en Heroïne.

NERON.

Tant s'en faut: vous allez voir. Les habitans de l'Ile où elle fut exilée furent plus touchez de sa disgrace, qu'ils ne l'avoient été de l'infortune des autres Dames Romaines qu'on avoit banies au même lieu. Celles-la étoient d'un age plus avancé, & par consequent plus capables de se soutenir contre les revers de la Fortune; & outre cela elles pouvoient se consoler par le souvenir de leur bonheur. Mais Octavie n'avoit guere que 20. ans, & avoit été toûjours malheureuse. Les premieres années de son mariage ne furent qu'un tems de dueil, à cause de la tristesse ou son Pere & son Frére morts de poison la plongerent. Une concubine possedа toute l'affection de son mari: elle fut repudiée, & puis exposée à la haine violente de la nouvelle épouse; & enfin

fin banie comme coupable d'un crime dont la note est pour une Femme d'honneur plus affligeante que la Mort. Avec tout cela elle avoit bien de la peine à renoncer à la vie, quoi qu'elle se vit à toute heure sous le glaive des Soldats qui la gardoient : & quand elle reçut ordre de se faire mourir, il n'y eut point de prieres qu'elle n'emploiât pour eviter cette heure fatale. Tout fut inutile ; on la lia, & on lui ouvrit les veines; mais son effroi étoit tel que le sang ne couloit guére, de sorte qu'il la falut étouffer par la vapeur d'un bain chaud. J'oubliois au sujet des malheurs d'Octavie de vous dire qu'avant notre mariage elle avoit vû la mort violente de Messaline sa mere; qu'elle avoit essuié les duretez d'Agrippine femme de son pere, & d'une humeur infiniment propre à soutenir le caractere de marâtre, & à vérifier tout ce que l'on dit de l'antipathie des belles méres contre leurs brus.

CALIGULA.

Quel triste sort! Votre Octavie étoit de ces gens à qui le Poëte Grec dit que Jupiter ne verse que du mauvais tonneau.

NERON.

Le bon Homere dormoit en disant cela; & cette pensée n'est qu'un de ses réves ; car il n'y a Mortel si infortuné qui n'ait quelques bons jours dans son passage. Mais le Poëte auroit

auroit parlé plus juste s'il avoit dit qu'il y a des gens à qui Jupiter ne mêle que deux ou trois goutes du bon tonneau, dans la grande tasse qu'il leur fait boire remplie de la mauvaise Liqueur. Tel étoit le sort d'Octavie, & cependant elle vouloit vivre: la mort lui paroissoit plus affreuse que toutes ses calamitez.

CALIGULA.

Oüi; & c'étoit là le plus malheureux endroit de sa déplorable destinée. Il ne faut pas demander si Poppée aprit avec bien de la joie la nouvelle de la mort d'Octavie?

NERON.

Avec toute la joie qu'une femme très mechante, très emportée & très ambitieuse, peut gouter lors qu'elle se voit defaite de la seule personne qui faisoit obstacle à son amour & à sa fortune. On aporta à Poppée la tête de sa rivale. Vous jugez bien qu'on ne pouvoit lui faire un present plus agreable; & que jamais elle n'avoit regardé objet avec tant de plaisir.

CALIGULA.

Profita-t-elle longtems de sa victoire?

NERON.

Fort peu; & je ne fus pas longtems sans venger Octavie. J'écoutois dernierement une Ombre bel esprit, qui ne me voioit pas, & qui disoit de bon sens: les belles qui sont aimées

aimées des tyrans ne sont pas en sûreté. Popée fut premierement Maitresse, depuis femme, & toujours gouvernante de Neron. Elle avoit domté & aprivoisé ce Monstre: neanmoins il lui échapa à la fin, & dans un moment de colere qu'il eut pour elle, il la tua d'un coup de pied qu'il lui donna dans le ventre.

CALIGULA.

Et cet Ombre bel esprit disoit vrai?

NERON.

Fort vrai.

CALIGULA.

Si bien que après avoir fait mourir par Sceleratesse la femme innocente & vertueuse que vous haïssiez, vous tuâtes dans une fougue la femme criminelle que vous aimiez eperdûment. Si en faisant vous même cette execution de Boureau, vous aviez eu en vuë d'immoler par justice aux Manes de vôtre premiere Epouse une Rivale qui avoit demandé sa mort avec tant d'instance, & qui l'avoit obtenuë, le sacrifice étoit fort beau, & si les morts étoient sensibles au plaisir de la vengeance, Octavie auroit vû avec tant de joie Poppée decendre ici-bas par un coup de pied de votre part, qu'elle vous auroit pardonné tous vos cruels traitemens.

NE-

NERON.

Poppée eut le sort d'Octavie: toutes deux victimes de mes passions. Octavie fut immolée à mon amour, & Poppée à ma fureur. La mort de Poppée fut aussi juste que la mort d'Octavie avoit été criante: mais par raport à moi la justice n'eut pas plus de part à la fin de Poppée, qu'elle en avoit eu à la fin d'Octavie.

CALIGULA.

Je ne sai quel Mort m'a dit que pour donner plus de vraisemblance à l'adultere d'Octavie, vous l'accusates d'avoir fait perdre son fruit.

NERON.

La chose est comme le Mort vous l'a dite.

CALIGULA.

Mais quoi, vous l'aviez repudiée pour sa sterilité; C'étoit bien changer de style. La seconde imputation se detruisoit par la premiere; & par celle-là vous tombiez dans une contradiction manifeste.

NERON.

C'est ce que je ne voi pas bien. Je repudiai Octavie fondé sur la raison qu'elle étoit sterile: peu de tems après je declarai que je savois très bien qu'elle avoit usé de remedes pour avorter. Il n'y a point là de contradiction. Quand on ne remarque pas qu'une femme mariée devient grosse,

grosse, on a raison de croire qu'elle est sterile : mais si l'on vient à decouvrir qu'elle se fait avorter, on ne contredit point en niant qu'elle le soit. Où est donc là ma contradiction ?

CALIGULA.

J'avouë que vous ne vous contredisiez pas formellement : mais vous conviendrez au moins qu'il y avoit beaucoup d'imprudence à vous servir du pretexte des avortemens, peu après avoir allegué celui de sterilité. L'imprudence ne consistoit pas en ce que vous donniez lieu de croire que vous étiez mal informé de la conduite d'Octavie lors que vous la repudiâtes ; car vous auriez pu repondre que les plus habiles Princes n'ont pas bien souvent assez de lumieres, pour penetrer tous les secrets de la chambre de leurs femmes, & que le hazard leur decouvre quelque fois dans une heure, ce que leurs espions les plus vigilans avoient ignoré plusieurs années : tant le sexe a de ressources pour cacher ses galanteries. Mais voici où consistoit l'imprudence. C'est que vous decouvriez manifestement l'injustice du divorce. Vous apreniez à toute la terre que vous n'aviez point rendu à Octavie le devoir du mariage ; car si vous le lui eussiez rendu, elle n'eut pas eu besoin de recourir aux avortemens pour cacher ses adulteres. Or n'est-

ce

ce pas une iniquité criante, que de repudier une femme pour cause de sterilité, aprés avoir vecu avec elle sans aucun commerce conjugal? & n'étoit-ce pas aussi une grande étourderie, d'accuser d'avortement volontaire une femme que vous veniez de declarer inhabile à la generation?

NERON.

Si dans cette conjoncture là j'ai manqué de jugement, d'un autre côté, j'en ai fait mieux voir l'enormité de mon Despotisme. L'opposition qu'il y avoit entre le pretexte de sterilité & l'imputation d'avortement valoit une Apologie pour l'Imperatrice. D'ailleurs personne ne doutoit que je ne fusse persuadé de sa vertu; le peuple respectoit infiniment la naissance & le merite de cette Princesse; il étoit clair que les crimes dont on la chargeoit étoient calomnieusement suposez pour la faire perir. Cependant Octavie, fille d'Empereur, fille d'un pere à qui je devois l'Empire, & laquelle me l'avoit en quelque sorte aporté pour dot; Octavie jeune, belle, chaste, sans defauts de corps ni d'esprit, & venerée des Romains, cette Octavie finit comme une infame dans un exil par une mort violente, & cela pour asseurer à une servante de maîtresse devenuë epouse, la moitié de mon thrône & la moitié de mon lit. Mes Sujets voient ce spectacle, & bien loin de vanger

venger le sang de son dernier Maître, bien loin de s'animer en faveur de l'equité si impudemment outragée, ils voient ce spectacle sans branler, & ils font semblant de le prendre pour un juste châtiment ? fût-il jamais chaine mieux fermée, servitude plus accomplie, esclavage plus parfait ! fût-il jamais tyrannie plus triomphante ?

CALIGULA.

Vous allez un peu vîte, ne vous en deplaise. Ce n'est point par la conduite domestique du Prince qu'on doit juger de la profonde & aveugle soumission des Sujets. Cette obeïssance illimitée n'est bien difficile à concevoir que dans les choses qui concernent directement le bonheur des peuples telles que sont la jouissance du propre, & la sureté de la vie. Ainsi qu'un Monarque agisse comme il lui plaira envers sa famille; que possedé entierement par un Ministre fier & ambitieux dont il est plûtôt l'esclave que le maitre, il laisse à la persuasion de ce Ministre la Princesse Mere trainer une vie errante, & finir ses jours comme une avanturiere dans la dizéte & dans la necessité; qu'un Monarque qui ne doit rien avoir de plus precieux que son sang en souille la pureté, en corrompe la beauté, en infecte le canal par le melange de ce sang avec les fruits de ses amours illegitimes; enfin qu'un Monarque

après

après avoir été mauvais fils, soit mauvais pere, mauvais frére, mauvais mari: il n'est pas étonnant que les Sujets voient tout cela sans se remuër: c'est l'afaire de notre Prince, disent-ils, ce n'est pas la nôtre; & pour peu qu'un Prince sache se faire craindre, ses Sujets lui passeront tout ce qu'il voudra sur l'article de son Domestique. Mais qu'un Monarque oprime hautement ses sujets; qu'il exerce sur eux toute sorte de violence; qu'il dispose injustement de leur sang & de leur bien; & que cependant ses Sujets, au lieu de faire tous les efforts que le droit naturel permet en ce cas-là, pour se tirer de leur malheureuse condition, se courbent de plus en plus sous la pesanteur du joug; c'est alors que le Despotisme étant au suprême degré, la tyrannie est vraiment sur le thrône: on ne peut alors admirer assez qu'un vil & m'éprisable Esclave de la Volupté, de la cruauté, de l'avarice, de l'ambition &c. fasse tranquilement & surement le malheur de plusieurs millions d'hommes.

NERON.

Nous avons eu vous & moi ce plaisir là; mais il a été bien court.

CALIGULA.

Nous l'avons eu toûjours; & quand ce qui arrive quelquefois après avoir blanchi dans la tirannie, nous fussions morts de viéillesse, en serions nous à present plus avancez?

cez? Mais cet Anicet qui à votre sollicitation fut assez scelerat pour deposer avoir couché avec l'Imperatrice, me revient dans l'esprit; un tel personnage m'auroit accommodé là haut: faite moi connoitre ce coquin là.

NERON.

Il commandoit la flote que j'avois à Miséne. C'étoit un homme à qui le crime, quelque crime que ce fût, ne faisoit point de peur. Depuis que je l'avois emploié à me defaire d'une certaine personne; j'eus pour lui d'abord de la froideur; & en suite de la haine: car la vuë de ceux à qui on a fait executer de grands crimes n'est plus agreable, on s'imagine qu'ils font de continuels reproches. Mais ayant besoin de lui pour une nouvelle execution, je fis ce que font la plûpart des Grans, voire la plûpart des hommes, qui ne marquent de la reconnoissance pour le passé qu'autant qu'elle est utile au present. Je caressai donc Anicet; je le fis ressouvenir du premier service, j'en exagerai l'importance, & je lui dis qu'il se présentoit une occasion d'en rendre un autre qui n'étoit pas moins necessaire, & qui n'exigeoit de lui qu'un simple aveu d'avoir couché avec Octavie. Je lui promis une bonne recompense, quoi qu'elle ne dût pas éclater d'abord, & je le menaçai de le tuer en cas de refus.

CALIGULA.

Vous dites là des circonſtances qui amoindriſſent bien ſon crime : ce malheureux ſe trouvoit dans le cas de la force majeure ; bien des honnêtes gens en ſa place euſſent ſuccombé ; ils euſſent choiſi le dernier parti de votre alternative ; car enfin ſi preſque tous les hommes preferent la ſouffrance à la mort, il y a très peu d'hommes qui n'aiment mieux la vie que la probité.

NERON.

Mon Anicet étoit extrêmement de cette derniere claſſe. Je n'eus chez lui nulle repugnance à combatre, aucun ſcrupule à vaincre. Ce Miniſtre très digne de moi, promit ſans heſiter de faire tout ce que l'on ſouhaitoit ; & il debita même plus de fauſſetez que je n'en avois demandé.

CALIGULA.

Mais comment fites-vous pour ſauver les aparences, & pour lui tenir en même tems la parole que vous lui aviez donnée de le recompenſer ?

NERON.

Vous ne l'ignorez pas plus que je l'ignore. Il eſt ſi aiſé au Prince de jouër les hommes ! la politique eſt bien moins l'art de gouverner que de tromper. C'eſt une verité à laquelle je ne me laſſe point de penſer dans notre longue & oiſive ſolitude de pouvoir.....

CALIGULA.

Donnez vous le nom de solitude à nos Enfers ? l'Idée est assurément fort bonne! Souvenez vous que depuis la fondation du Genre Humain, (il y a bien longtems, & c'est du plus loin qu'on se souvienne) les hommes descendent ici en foule; c'est dire trop peu, ils y descendent chaque jour tout au moins par plusieurs centaines ou milliers; & consequemment que nos Enfers sont d'une quantité innombrable de millions d'hommes plus peuplé que la Terre; & que c'est la Terre qui même dans les Villes les plus grandes & les plus peuplées, n'est toute entiere qu'un vaste desert, en comparaison du plus petit coin des Enfers.

NERON.

Il ne m'est pas permis de contester ce que vous dites; & je veux bien tomber d'accord que tous les Empires du monde ne seroient que comme des atomes dans la plus petite Province de ce bas Empire : mais cela n'empêche pas que le Roiaume de Pluton ne soit une afreuse, une immense, une éternelle solitude. Les Ombres n'ont nul commerce ensemble. Nous avons beau nous joindre, nous n'en sommes pas moins seules; & toutes nos conversations, quelques vives qu'elles soient, ne nous tirent pas un moment du profond silence où nous sommes ensevelis.

Ce que je dis-là seroit là haut une contradiction formelle: ici bas ce n'est pas de même; le oui & le non s'y accordent parfaitement.

CALIGULA.

D'abord on prendroit ce que vous dites pour du franc galimatias ; je vous entens neanmoins : en effet associer l'Ombre avec la Realité, c'est justement associer le Oui avec le Non. Mais je vous ai interrompu : cela n'est pas d'un Mort ; nous devons laisser aux Vivans cette incivile vivacité.

NERON.

Je voulois dire que dans notre solitude, je ne me lasse point de reflechir sur la bonne patience de l'Espéce, soi disant raisonnable. De tout tems les Princes ont dupé les hommes ; & les hommes sont toujours également disposez à se laisser duper par les Princes.

CALIGULA.

Vous en savez la raison, & la maitresse raison. C'est que les hommes sont les dupes d'eux mêmes. Tant qu'ils ne s'entr'entendront point sur leur interêt essentiel, qui est de suivre en tout la lumiere naturelle ; tant qu'ils prendront le prejugé & la passion pour regles de leur conduite, ils auront toujours besoin de Maitres pour les contenir ; & ces Maitres qui ordinairement raportent tout à leur utilité particuliere, tâcheront toujours de duper les hommes sous les de-

hors

hors ſpecieux de l'utilité commune. Mais ç'a été la recompenſe que vous aviez promiſe à Anicet qui nous a valu cette digreſſion.

NERON.

Pour l'adultére que je ſavois très bien qu'il n'avoit pas commis, je l'exilai par forme en Sardagne; & en faveur de ſa Sceleratesſe, dont j'étois très perſuadé, j'eus ſoin qu'il pût vivre à ſon aiſe dans le lieu de ſon banniſſement. Je le rencontrai il y a quelque tems, & il me dit qu'on ne l'avoit point inquieté ſous le regne de mon Succeſſeur, & qu'il étoit mort de mort naturelle dans ſon exil.

CALIGULA.

C'eſt ainſi que des Scelerats jouïſſent tranquilement de leur iniquité, & fourniſſent heureuſement leur carriere juſques à la fin, pendant que des gens d'honneur & de probité, après avoir langui dans la ſouffrance & dans la miſere, ſont enlevez par une mort precoce ou violente. On ne reconoit nullement en cela cette juſtice avec laquelle Jupiter diſpenſe les biens & les maux. Il faut bien qu'elle y ſoit pourtant cette juſtice; car Jupiter fait tout pour le mieux; il a toujours raiſon; il ne ſauroit avoir tort. Mais vous m'avez dit que votre Anicet vous avoit défait d'une certaine perſonne, peut-on ſavoir qui c'eſt?

NERON.

Ne vous en doutez-vous point, & seroit-il possible qu'une telle action n'ait pas fait grand bruit dans les Enfers, & qu'elle ne soit pas venuë jusqu'à vous?

CALIGULA.

Les Morts savent fort peu ce qui se passe sur la Terre ; & ils s'en soucient encore moins. J'ai su par hazard que vous aviez expedié quantité d'honnêtes gens pour ce païs-ci : mais on ne les a point nommez, excepté un je ne sai quel Seneque, votre Maitre de Philosophie, & l'homme du monde, à ce qu'on m'a dit, qui moralisoit le mieux, & le plus à son aize.

NERON.

Telles sont la plûpart des Moralistes. Force belles choses sur le mepris des richesses, des honneurs, des plaisirs, à condition que ces beaux Diseurs s'en tiendront à la Theorie, & qu'ils laisseront la pratique à qui la voudra. Mais ce n'est pas de mon Philosophe que je veux parler : c'est d'une personne qui vous touchoit de bien près ; c'est d'une de vos Sœurs.

CALIGULA.

C'est à dire que vous avez fait mourir une Tante ; & que par pudeur d'Ombre vous avez de la peine à confesser cette dette-là. C'étoit bien dequoi pour un Neron! j'ai bien,

bien fait mourir mes Sœurs moi, comme je vous ai dit. Vous souriez en branlant la tête: vous êtes je croi la premiere Ombre qui ait jamais fait cela. Il y a du mistere là-dessous, qu'est-ce que cela signifie?

NERON.

Dès que vous ne m'avez point entendu à demi mot, je soutiens que j'ai été plus mechant que vous; car si vous aviez été aussi mechant que moi, en disant *une de vos Sœurs*, le crime que j'ai commis devoit naturellement vous venir dans la pensée; & puis qu'il n'y est pas venu, c'est signe que vous n'étiez pas capable de le commettre.

CALIGULA.

Ce raisonnement est une enygme pour moi; & vous m'en direz le mot quand il vous plaira.

NERON.

Ce mot est *Agrippine*.

CALIGULA.

Je ne m'en trouve pas plus savant. Agrippine étoit ma mere. Cette Dame, quoi que fille de Julie, cette belle unique d'Auguste qu'on auroit pû nommer la Venus mortelle, étoit extremement chaste: mais d'un autre côté, & c'est ce qui arrive presque toujours, elle étoit d'une étrange humeur. Ce ne fut pas neanmoins avec Germanicus son Mari & mon Pere: Elle l'aima beaucoup: Elle l'ac-

compagnoit même dans ses expeditions les plus éloignées, comme dans la Syrie par exemple ; & Elle y faisoit quelquefois en Amazone, en Heroïne les fonctions de Capitaine. Tibere notre Fondateur de Tyrannie (car les deux premiers Cesars n'avoient encore fondé que le pouvoir Monarchique ; mais du pouvoir monarchique à la tyrannique, le chemin est fort court). Tibere dis-je, qui haïssoit Agrippine à cause de sa vertu, la chargea de divers crimes tous supposez, & il la relegua dans une Ile très deserte, nommée Pandataire, avec ses deux fils Neron & Drusus que le Tyran fit mourir. La hautaine, la fiere, l'ambitieuse, l'indomtable Agrippine ne cessant de reprocher à Tibere ses excès affreux, & principalement ses horribles cruautez, il la fit maltraiter par un Centurion ; & ce digne executeur des ordres barbares de son Maitre, lui donna tant de coups qu'il lui en sortit un œil de la tête. Depuis cette inhumaine avanture ma Mere ne voulut plus vivre, & refusant la nouriture, elle mourut de faim & de chagrin. Ainsi Elle finit sa vie & ses malheurs, mais non pas la haine de Tibere, qui la persecuta même après sa mort, jusques à vouloir que le jour de sa naissance fut mis entre les jours malheureux. Voila en racourci l'histoire d'Agripine : mais je ne voi

voi pas ce que vous avez pû avoir à demêler avec une Dame morte avant vôtre naissance.

NERON.

Je savois tout ce que vous venez de dire. Je n'ai pourtant point voulu vous interrompre ; tant parce que votre erreur a quelque chose de divertissant, (or une Ombre auroit grand tort de refuser le plaisir quand il se presente, car il ne se presente pas souvent) encore un coup donc, tant parce que votre erreur a quelque chose de rejoüissant, qu'à cause qu'elle recule l'aveu d'une chose à laquelle, tout mort & tout insensible que je sois, je ne puis penser sans horreur. Mais enfin il faut que je franchisse le pas. Avez-vous donc oublié les noms de vos Soeurs?

CALIGULA.

Vous savez qu'un Mort oublie encore plus aizément les Vivans, que les Vivans ne l'oublient. Je m'en souviens pourtant bien d'avoir eu quatre Sœurs ; Drusille, Livie, Julie, & Agrippine dont vous vous dites le fils.

NERON.

Et cette derniere, est justement la personne qu'Anicet poignarda par mon ordre

CALIGULA.

Si vous étiez un Mortel je prendrois pour une rodomontade de Scelerateſſe, ce que vous me contez là; car ces Meſſieurs les Mortels pouſſent quelquefois la vanité juſqu'à ſe vanter de crimes qu'ils n'ont point fait, & cela dans la vûë de paroitre à leurs ſemblables plus determinez qu'ils ne ſont.

NERON.

Quand même les Morts ſeroient menteurs, ce qui eſt impoſſible, nous n'aurions pas beſoin vous & moi de recourir à la fauſſeté, pour nous mettre au deſſus, & beaucoup au deſſus, de tous les autres Scelerats; le ſeul témoignage de la verité nous ſuffit pour cela.

CALIGULA.

Je croi vous l'avoir deja dit. On a cru que la Nature m'avoit choiſi, afin de montrer au monde juſqu'où elle pouvoit étendre ſes forces du côté du mal, & le même faiſeur de reflexions a avancé que la Nature m'avoit produit à la honte & à la ruïne du genre humain. Mais s'il eſt vrai, & je n'en puis douter, puiſque vous me le dites, s'il eſt vrai que vous aiez fait mourir votre Mere, la remarque ne me convient plus: c'étoit bien vous que la Nature avoit choiſi, afin de montrer au Monde

juſqu'où

jusqu'où elle peut étendre ses forces du côté du mal. J'admire que j'aie ignoré si longtems qu'il se soit commis dans ma famille un crime, en comparaison duquel toutes mes cruautez ne sont rien.

NERON.

Qu'un Mort ignore ce qui s'est passé chez les Mortels depuis sa descente en ce Païs-ci, il n'y a rien là d'étonnant: comment une Ombre sauroit-elle ce qui se fait là haut? Elle ne sait pas même les changemens & les nouveautez qui arrivent dans sa demeure.

CALIGULA.

Aparamment vous fites assassiner votre Mere dans un de ces mouvemens passagers où l'homme n'aiant l'usage ni de sa raison, ni de sa volonté, n'est pas maitre de soi même; vous la fites tuer dans quelque transport de fureur.

NERON.

Tout le contraire: ce fut de sang froid, & de propos très deliberé.

CALIGULA.

Elle vous étoit donc bien mauvaise mere?

NERON.

La bonne Dame n'étoit pas d'une repu-

ration fort saine ; sa seule histoire avec Pauline suffit pour la faire conoitre.

CALIGULA.

Quelle Pauline?

NERON.

Celle là même que vous repudiates sous pretexte de sterlité, & à qui en la congediant vous defendites très expressément d'avoir de commerce amoureux avec aucun autre homme.

CALIGULA.

Je sai, je sai : il faloit être moi pour faire une telle defense ; je me serois crû deshonoré si celle qui avoit eu l'honneur de coucher avec un Empereur, & un Empereur Amant favorisé de la Lune, accordât ses faveurs à qui que ce fût. Et bien?

NERON.

Votre Paulline & ma Mere furent en concurrence à qui rempliroit la place de Messaline auprès de Claude votre Successeur. Ces deux femmes emploierent dans ce combat toutes les armes de leur sexe ; mais Agrippine qui en qualité de Niéce, avoit les entrées libres, & jouïssoit d'un plus grand particulier avec le bon homme, sut si bien profiter de ses avantages, qu'elle l'epousa. Ce triomphe devoit effacer la haine

que

que la concurrence de Pauline avoit excitée dans le cœur de ma mere. Cependant la rivale heureuse n'oublia rien pour perdre la malheureuse ; elle la fit accuser d'avoir consulté les Devins, & l'oracle d'Apollon sur le mariage de l'Empereur : le procès se termina par un arrêt qui condamna Pauline au bannissement & à la confiscation de la principale partie de ses biens. On ne lui laissa qu'environ 130. mille écus. Agrippine ne pouvant contenter sa haine, sans la mort de sa rivale, la fit tuër dans le lieu de son exil ; & pour être bien assurée que c'étoit la tête de Pauline, qu'on lui aportoit, ce qu'elle ne pouvoit pas bien conoître au visage, elle lui ouvrit la bouche, car elle savoit que les dents de cette Dame avoient quelque chose de singulier.

CALIGULA.

A ce que je voi, ma bonne Sœur ne valoit guere mieux que moi ; & le sang du grand Germanicus & de la vertueuse Agrippine s'étoit étrangement corrompu dans nos veines. A t'on reproché quelque autre crime à votre Mere ?

NERON.

On lui imputoit aussi la mort de Julius Silanus Proconsul d'Asie ; celle de Narcisse affran-

affranchi de Claude. Et quant à ce vieux Mari après avoir eu soin d'entretenir avec un certain Pallus l'epaisse forêt que sa Messaline, de lubrique memoire, lui avoit plantée sur le front, elle lui fit manger d'un ragoût de Champignons, qui avança de quelques années son voïage en ce Païs-ci.

CALIGULA.

Vous voulutes peut-être faire en sa personne un rare exemple de justice?

NERON.

Il eut été bien rare en effet, si dans le tems que j'avois levé le masque, & que je suivois à toute bride mes brutales & cruelles passions, j'avois par un zéle de justice ôté la vie à celle qui me l'avoit donnée, & à qui d'ailleurs j'avois obligation de l'Empire.

CALIGULA.

Vous aviez du moins contre elle des raisons de haine bonnes ou mauvaises; car que vous ayez fait egorger votre Mere par le seul motif de commettre l'action la plus inhumaine & la plus barbare qu'on puisse s'imaginer, c'est ce qui n'est pas vraisemblable.

NERON.

Il s'en faloit pourtant bien peu. Ma Mere m'étant devenuë incommode par sa trop grande

grande envie de regner ſous mon nom, je lui otai la connoiſſance des affaires, je la mis hors du Gouvernement. Elle fit ſon poſſible pour y rentrer, juſque à me tendre & même aſſez efficacement le piége amoureux. Mais me trouvant ſans retour ſur le grand article, ſur l'article eſſentiel aux Souverains, qui eſt de ne point dependre & de ne partager avec perſonne l'autorité ſuprême, elle ſe retrancha à cenſurer mon afreuſe conduite; & je la ſoupçonnai même de machiner mon deth ônement. Sur cela je reſolus de m'en defaire; & n'aiant point reüſſi à la faire noier par l'artifice d'un Vaiſſeau qui ſe demontoit, je la fis poignarder dans ſa chambre. Ses dernieres paroles furent bien relevées: preſentant le ventre à l'Executeur, *c'eſt celui-ci*, dit-elle, *qu'il faut fraper.*

CALIGULA.

Cette Saillie là ſent bien la gloſe: le ventre de votre Mere, pour avoir conçu & porté un Monſtre n'en étoit pas plus coupable. N'importe le meurtre premidité d'une Mere m'aſſomme; je commence à deſeſperer de ma cauſe.

NERON.

J'étois bien ſûr de vaincre. Mais voici pour

pour la bonne mesure. Je montois sur le theatre avec les Comediens, ou pour chanter, ou pour reciter des vers; & quelquefois en habit de fille, je me faisois porter au milieu d'une troupe de jeunes debauchez, dont j'épousois celui que je jugeois le plus digne de mes faveurs. Un nommé Sporus fut le plus celébre, & quelqu'un dit au sujet de cet homme là que je tenois chez moi en qualité d'Epouse; Le Monde eut été heureux si Domitius Ænobarbus Pere de Neron n'avoit eu qu'un Sporus pour femme. J'inventai une autre sorte de volupté tout-à-fait monstreuse : me couvrant de la peau d'une bête feroce, je m'enfermois dans une Cage : je n'en sortois que pour me jetter sur les passans : je les faisois attacher tout nuds à un poteau ; & après avoir assouvi ma brutalité, je me prostituois à Doriphore un de mes affranchis. Ma barbarie n'en cedoit point à la volupté. Je souhaitois que le genre-humain n'eut qu'une tête pour avoir le plaisir de la couper. Afin d'avoir la gloire de rebâtir Rome, & de lui faire porter mon nom, j'y mis le feu ; & des quatorze quartiers il n'y en eut que quatre qui ne furent point endommagez par les flammes.

mes. Je me donnai même la Comedie de cet embrasement ; & habillé en Acteur, je chantois la destruction de Troie.

CALIGULA.

Ne m'en dites plus, je vous prie : je vous donne gagné ; & j'avouë que si j'ai traité les hommes comme des sots ; vous les avez menez en vraies bêtes. Separons nous ; & allons chacun de notre côté nous moquer de nos Ombres Romaines, qui étant mortels, se piquoient de raison, & avoïent pourtant la folie inconcevable de nous obeïr. Jusques à une autre rencontre.

FIN.





AVERTISSEMENT.

ON trouve chez T. JOHNSON *Libraire Anglois à la Haie, toutes sortes de Livres, nouveaux ou autres, tant de France & d'Angleterre que de Hollande; & tout à fort juste prix.*

Ceux qui voudront s'adresser audit Libraire, pourront être informez, des meilleurs Livres sur toute sorte de sujets; de ce qui regarde les Auteurs de notre tems, & de tout ce qui se passe de curieux dans la Republique des Lettres.





